

NOTE TO USERS

Page(s) not included in the original manuscript are unavailable from the author or university. The manuscript was microfilmed as received.

322

This reproduction is the best copy available.

UMI

Jean Pierre Girard

**LES INVENTÉS
suivi de
LE TREMBLÉ DU SENS**

**Thèse
présentée
à la Faculté des études supérieures
de l'Université Laval
pour l'obtention
du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D)**

**Département des Littératures
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC**

JUIN 1999



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-47569-7

Canada

Thèse de doctorat de Jean Pierre Girard
Département des Littératures
Université Laval, juin 1999

Résumé I

La première partie de ce doctorat en création est intitulée *Les Inventés*. Il s'agit d'un roman dans lequel un homme, François Jutras, parce qu'il fait la rencontre, en Afrique, d'une amitié décisive, consent à cesser de parcourir le monde pour revenir enfin vers sa patrie natale, au nord de l'Amérique du Nord, et vers sa mère, afin de lui pardonner certaines des douleurs qu'il lui attribue.

La deuxième partie de la thèse est intitulée: *Le tremblé du sens*. Par le biais de courts essais et de fragments, elle porte un regard et une réflexion sur le travail créateur, la personnalité créatrice, la voix, l'invention, l'importance du lecteur en tant que géniteur de la fiction, géniteur de l'histoire —au même titre que l'auteur d'un texte —, etc. Je tente surtout d'y éclairer quelques facettes de ma démarche d'écriture et d'écrivain au fil de la rédaction de cette thèse.

Thèse de doctorat de Jean Pierre Girard
Département des Littératures
Université Laval, juin 1999

Résumé II

La thèse est divisée en deux blocs.

Le premier de ces blocs, la fiction, est un roman intitulé *Les Inventés*, lui-même divisé en cinq parties (« Freinki, Charles et Lisa-Sophie »; Charles, Freinki et Caroline du nord »; « Freinki »; « Charles et Freinki »; « L'aube »). On fait la connaissance de François Jutras —« Freinki », le narrateur —, globe-trotter et fuyard par choix. Il est programmeur, il cultive l'oubli et un certain bagout, il cherche par tous les moyens à tourner le dos à un passé douloureux. C'est la rencontre de Charles —lui aussi vient du « nord de l'Amérique du Nord » —, qui fera réaliser au narrateur, d'une part, que l'amitié est possible, et que, d'autre part, il doit cesser de courir le monde afin de revenir vers sa patrie et vers sa mère, pour lui pardonner certaines choses, et lui en révéler d'autres.

Les Inventés voudrait parler d'indulgence, de responsabilité individuelle face au bonheur, de l'invention patiente d'une vérité —singulière à chacun —, et du rôle que peuvent jouer les gens (nos intimes comme nos connaissances plus lointaines) pour nous aider à approcher notre propre voix, quand ils s'appliquent eux-mêmes à atteindre leur tonalité. De très courts chapitres viennent construire, petit à petit, l'histoire de Freinki, son passé, sa relation avec son père et sa mère, sa trop courte histoire d'amour avec Lisa-Sophie, et les motifs qui finalement le persuadent de la nécessité de *dire les choses* à sa mère — à laquelle il s'adresse d'ailleurs à haute voix pendant tout le roman.

La second bloc de la thèse, l'appareil réflexif, s'intitule *Le tremblé du sens*. Il est composé de cinq essais, eux-mêmes ponctués par des fragments (tantôt

théoriques, tantôt plus personnels) qui cherchent à rendre compte de ma démarche d'écriture ainsi que de ma posture d'écrivain.

**Pour leur soutien financier, logistique et parfois moral,
tout au long de la rédaction de cette thèse de doctorat, je veux remercier
le Fonds pour la Formation de Chercheurs et l'Aide à la Recherche (FCAR),
le Fonds de soutien du revenu des étudiantes
et des étudiants au doctorat de l'Université Laval,
et le cégep régional de Lanaudière à Joliette,
particulièrement monsieur Robert Corriveau.**

**Pour leur lecture attentive, leurs observations, leurs prudentes suggestions,
merci à mes lecteurs et lectrices:
Claire Caland, Normand Chabot, Sylvie Dion, Sandrine Dunkers,
Hélène Lebeau, Michèle Mainguy, Gilles Pellerin et Martine Riopel.
Tous vos commentaires: petites pierres de cathédrale.**

**Pour leur présence, parfois pour leur silence,
mais surtout pour leur patience, leur confiance, leur indéfectible amour,
merci à Renée et à Aurélie.**

**Pour sa disponibilité et son ouverture, pour son soutien constant et ses conseils, ma
gratitude entière va à monsieur André Berthiaume, mon directeur de recherche.
Cette thèse n'aurait pas été inventée sans lui.**

Table des matières

RÉSUMÉS	p. ii
REMERCIEMENTS	p. v
TABLES DES MATIERES	p. vi
INTRODUCTION GÉNÉRALE DE LA THESE	p. 1
PREMIERE PARTIE	
Freinki, Charles et Lisa-Sophie	
1. Frankenstein	p. 7
2. Dan, D'josse, Peete, Mike, Jay-Pee, Bean Lefebvre, Bob et Johnny ..	p. 12
3. Foudroyé	p. 14
4. Barre à clous	p. 17
5. Le Club des Cibles	p. 22
6. La haine du monstre	p. 28
7. Courir, se défendre	p. 32
8. Pompier souriant	p. 37
9. Courbe somptueuse	p. 40
10. Le don du monstre	p. 42
11. Citadelle	p. 45
12. Patof	p. 48
13. Prométhée	p. 54
14. Squegee	p. 57
15. L'élasticité de l'élastique; la longueur de la corde	p. 60
16. Ellipses	p. 63
17. Fronteau	p. 67
18. Passé	p. 71
19. Boulot	p. 74
20. Le scrabble et l'épisode Laetia	p. 80
21. Ça v'être parfait	p. 83
22. Fendre l'Amérique	p. 84
23. L'ange noir	p. 90
24. Invention	p. 92
25. « Je me souviens »	p. 94
26. Personnages	p. 99
27. Convertir ou crever	p. 102
28. Les chacals contre les jongleurs	p. 104
29. Franchise	p. 109
30. L.S., du côté du soleil	p. 110
31. Le chapitre où le manchot est le héros	p. 115
32. La vitesse de l'éclair	p. 117
33. Espoir	p. 120
34. « Visez ici »	p. 124
35. Un certain sourire	p. 129

36. Chiens	p. 131
37. Finette ou le bilinguisme	p. 134

Deuxième partie

Charles, Freinki et Caroline du nord

1. Karl der Grosse	p. 137
2. L'effet Doppler	p. 146
3. Le sommeil de l'humanité	p. 151
4. C.O.D.	p. 154
5. Professeur	p. 158
6. Le <i>Misanthrope</i>	p. 161
7. La lettre à Caroline du nord	p. 165
8. Taire	p. 168
9. Bédés	p. 172

Troisième partie

Freinki

1. Famille	p. 177
2. Chat	p. 180
3. Le courage de fuir	p. 181
4. Souris	p. 184
5. Accident	p. 185
6. Devoir de résistance	p. 186
7. Secret	p. 188

Quatrième partie

Charles et Freinki

1. La colère et les condoms moraux	p. 194
2. La parole	p. 196
3. L'assaut	p. 197
4. Dire	p. 200

Cinquième partie

L'aube

1. Bleu	p. 203
---------------	--------

INTRODUCTION DE LA PARTIE RÉFLEXIVE	p. 205
---	--------

LE TREMBLÉ DU SENS	p. 211
--------------------------	--------

FRAGMENTS	p. 212
-----------------	--------

SE VIVRE À LA TACHE	p. 221
---------------------------	--------

FRAGMENTS	p. 233
UN TEXTE APPELLE SON GENRE	p. 243
FRAGMENTS	p. 255
LECTURE DU TRAVAIL CRÉATEUR	p. 264
FRAGMENTS	p. 272
RISQUER LE BREF	p. 281
FRAGMENTS	p. 304
VOIX, VOL ET BILLEVESÉES	p. 309
FRAGMENTS	p. 314
CONCLUSION	p. 317
BIBLIOGRAPHIE	p. 322

Introduction générale de la thèse

Dès le début de la rédaction de cette thèse en création, une nécessité s'est imposée en termes diégétiques: explorer le parcours d'un personnage blessé qui résiste à revenir vers le lieu de ses origines, un être qui résiste aussi au langage, en quelque sorte, et qui, maîtrisant pourtant assez bien la parole, s'interdit toutefois de *dire*. Ce but ne possède pas de véritable portée théorique, ou d'objectif arrêté, dans le roman; ceci ne vient pas expliquer cela. À mon sens, une destination pareille, de semblables visées téléologiques, viendraient d'ailleurs amenuiser la portée du texte de fiction, et réduire le nombre d'avenues dont il peut constituer l'ouverture (les réflexions de la seconde partie de la thèse sont explicites à ce sujet).

Dans cette logique, j'ai tenté de rester disponible à l'appel du texte, celui de la voix, celui du genre romanesque, et de subordonner mes propres idées à l'architecture qui m'est d'emblée apparue comme une des constituantes de ce roman. Ainsi, de nombreux chapitres, pour la plupart assez courts, se sont-ils rapidement formés —et ensuite « associés » —pour répondre à la nécessité de construire par ellipses la trame diégétique. De cette manière, je crois d'une part rendre hommage à la décisive importance de l'instance lectorielle dans l'élaboration de la fiction, et d'autre part illustrer les vertus organiques, vivantes, que je peux percevoir dans le phénomène même de la greffe. (Dans le roman, la figure de Frankenstein, de Mary Shelley, occupe du reste une place très significative, que je voudrais porteuse de cette métaphore architecturale.)

La partie réflexive de la thèse s'attarde à des considérations plus ciblées, plus circonstanciées parfois, dans la mesure où elles touchent plus directement la pratique d'écriture, l'attitude qu'on peut développer face à l'objet esthétique et à sa mise en forme, ainsi que notre prodigieuse capacité d'inoculer du sens à ce que la vie nous propose ou impose. Ainsi, la composition ponctuelle de notre propre mémoire, la lecture du travail créateur, la voix, l'invention du sens (à la fois sous l'angle de la création et sous celui de la lecture —qui est, somme toute,

la création suivante —), sont tour à tour abordées. Essais et fragments tentent de livrer mes réflexions sur ces sujets. Cette partie fera l'objet d'une présentation plus élaborée un peu plus loin dans la thèse.

Les Inventés

**Je dédie ce doctorat
à Michèle, François et Daniel,
orphelins bien trop tôt.**

*Dis-le... Dis-le... Dis-le... Dis-le.
Dis-le...*

Milla Jovovich (Leylou) à Bruce Willis (Korben Dallas),
dans *Le Cinquième Élément* ,
scénario de Luc Besson et Robert Mark Kamen,
réalisation de Luc Besson.

Gide lisait du Bossuet en descendant le Congo .

Roland Barthes
Mythologies

Première partie

Freinki, Charles et Lisa-Sophie

1. Frankenstein.

Du héros somme toute assez jeune de Mary Godwin Shelley — *Frankenstein or The Modern Prometheus* , bicentenaire de la parution en 2017 —, des générations successives de lecture et de lecteurs ont érigé un mythe fabuleux. D'abord, on accueille assez favorablement ce « Prométhée moderne » que suggère le titre, fable un peu bourgeoise peut-être, mais dans la morale de laquelle l'élite de l'époque discernait une métaphore à peu près supportable de sa propre décadence (figure assez positive, donc). Mais dès après, dans le sillon des horreurs commises, et considérant sans doute le danger potentiel de ce Frankenstein très intime que chacun dissimule en lui, on chargea le pauvre monstre de l'exact sens contraire, c'est-à-dire l'envers de Prométhée (caricature affreuse de l'humanité, bête impitoyable incapable de la moindre pitié, agrégat des désirs humains transformés en laideurs), tout en conservant *disponible* —et toute l'astuce est là —l'angélique prolongement du mythe (Victor Frankenstein, docteur « fou », et sa création, son « fils », monstres pareillement touchants et incompris, métaphores émouvantes des aspirations gauchies des Hommes, ramassis d'atrocités que provoquent les *Sapiens* quand ils se prennent un instant pour Dieu, etc.), bref autant dire qu'on a convoqué absolument n'importe qui à la barre dans cette affaire, après avoir ajouté des pièces au dossier; on a disséqué les feuilles de thé en gravant dans les nervures ce qu'on désirait qu'elles révélassent, et on a chargé Frankenstein de toutes les croix qui se présentaient, pour ensuite les enfoncer dans la pâte déjà explosive de l'interprétation et de l'intrigante nécessité, chez les êtres humains que la plupart d'entre nous sommes, de pendre du sens à n'importe quelle branche, en espérant que l'affaire résistera un moment aux secousses et que la dépouille balancera au vent, préférablement bien en vue.

Toutes époques, toutes allégeances politiques, toutes orientations spirituelles confondues, on semble en effet éprouver une espèce de besoin viscéral de *signifiante immédiate* , et souhaiter une direction du sens qui ne traîne pas; c'est tout de suite. On tient vraisemblablement à installer très vite une logique, on réclame *de facto* une destination, peut-être une justification, et on est tout à fait disposé, *afin d'arriver rapidement à croire* , à une

impressionnante batterie d'assauts et de sacrifices, dans les deux acceptions du mot sacrifice. D'abord *en faire* (se priver de quelque chose) et ensuite *en offrir* (ou plutôt: *offrir en* , c'est-à-dire, si on veut éviter les cabrioles sémantiques, l'assassinat en règle permis en vertu de quelque croyance, quelque dieu, quelque idéologie ou quelque autre « nécessité » — souvent liée au rétablissement de notre propre image face à nous-mêmes, d'ailleurs, ou à notre définition toute personnelle de *l'humainement supportable* ou de *l'humainement souhaitable* , ce qui ratisse assez large merci, vous en conviendrez). Ainsi est-on prêt à payer assez cher l'illusion que nous ne nous trompons pas, que nos plantureux écarts d'humeur sont bel et bien justifiés, que nous sommes de vraies, vraies Victimes, que les choses, les gens, les contingences nous briment réellement, que notre détention est injuste, notre sort inacceptable, mais que tout ça , au moins, n'est pas vain, que tout ce cirque se rend effectivement quelque part, que notre souffrance dénote une exigence morale dont il y a lieu d'être fier, bref qu'il existe bien une révélation aveuglante au bout de la quête, un secret qui, au terme des inventions quotidiennes, vaudra le coup, un Saint-Graal, un nirvāna, un Walhalla, et que nous ne sommes donc pas, non monsieur non madame, que des figurants angoissés dans une coulisse humide. (Quand nous n'avons pas le cran de régler nous-mêmes la facture de ces irascibles besoins, du reste, eh bien d'autres piétons doivent acquitter cette intempestive quête de sens à notre place, et c'est assez cher; chaque place se paie rubis sur l'ongle au royaume du Ce-que-ça-veut-dire.)

Pas question ici des vertus ou des qualités réelles de ceux qu'on appellera victimes ou bourreaux. Pas question de la *pertinence* du but poursuivi (sa valeur objective, si je puis dire, qu'elle soit issue d'un raisonnement ou basée sur une intuition). Pas question non plus du fait que victimes et bourreaux puissent avoir ontologiquement raison ou tort. (Toute argumentation, en outre, pour qui se lève assez tôt, se prouve et se croit avec aisance: à ce point en fait, que les jongleurs les plus lucides de la Modernité se baladent sans doute en ce moment même dans les corridors sans fin des Très Grandes Bibliothèques du monde, rédigent des thèses en trois dimensions sur des sujets confidentiels, remettent en question le mot progrès sans verser dans le pontificat béat, et choisissent de

faire la plonge dans la restauration en espérant que leur trouvaille passe inaperçue le plus longtemps possible.)

Non, il s'agit plutôt de ce curieux tribut que les uns et les autres accordent d'emblée à l'hégémonie du *sens déterminé*. On veut que ça signifie. D'abord on défend la nécessité qu'il se trouve bien un sens, quelque part dans les bouses, et ensuite on s'applique à lui faire rapidement prendre forme, fût-ce par une mise en perspective elle-même issue de l'éphémère et condamnée à y retourner. Rarement est-il question de laisser à l'événement le temps d'explorer sa propre existence, de se nicher dans son sens, et de faire mentir cet *a priori* auquel on tient manifestement tant; nulle part il n'est question de laisser la poussière se déposer pour y voir un peu plus clair. Tout ce qu'on attend de la poule, c'est qu'elle ait le cul formé d'emblée pour se poser sur l'œuf afin que nous puissions passer à autre chose.

Bref, il *faut* que les choses soient explicables, et préférablement rapidement; il *importe* qu'elles puissent être ainsi vite saisies par le plus grand nombre. En chacun semble tapie une petite bête qui réclame un décret assez rapide concernant les faits et le sens à leur accorder — nous craignons peu, à ce compte, les injustices, les trahisons, les scrupules moraux. Chaque chose *doit* être saisie, et chaque chose le sera, comptons sur nous pour cela. La peur, le mythe, la foi, la rhétorique, le ragot, la rancune, la riposte justifiée par le principe, la blessure ou la croyance, chaque virus d'ascendance humaine sera ici inventé, nourri, entretenu et mis à contribution, puisque nous sommes capables d'absolument tout.

Mais qu'importe, car on se retrouve devant cette étrange et fascinante hypothèse — et c'est à elle que je voudrais en venir. Les êtres humains *auraient davantage besoin de sens immédiat que de vérité*, foncièrement disposés qu'ils sont à poursuivre leur marche à tout prix, à sculpter leurs souvenirs comme on le fait avec des savons, à construire leur hier, voire à modifier l'Histoire sans aucun remords, plutôt que d'affronter la douleur et l'angoisse effectivement implacables d'une relative immobilité, ou d'une relative ignorance, même temporaires, et cela à plus forte raison quand le souvenir véritable les mettrait en face de leurs propres côtés innommables, leurs inqualifiables attributs, ces actes dégueulasses mais bel et bien commis, et dont ils ont honte, finalement face à leur simple condition très très humaine, qui n'est pas tous les jours facile à

avaler, vous le savez. La poudre d'escampette, dans ces cas, est la solution la plus courante. Je sais de quoi je parle et ce n'est pas moi qui pourrais la dénigrer, la fuite. Les stations de câblodistribution ont d'ailleurs admirablement rentabilisé ce phénomène: de la multiplication des canaux jusqu'à l'invention de la télécommande à distance —qui permet le zapping sans effort, sans scrupules, on pourrait dire sans *responsabilité* face à la chose quittée —, jusqu'à cette prodigieuse toile d'araignée que représente le Net —laquelle me permet de gagner honorablement ma vie, je vous le rappelle, en plus de voyager partout dans le monde aux frais des sauriens qui m'engagent —, eh bien voilà que s'est ouverte pour de bon la boîte de Pandore: jouvence virtuelle incarnée dans le mouvement perpétuel, une histoire n'attend pas l'autre, bombardement nourri, quête incessante et, bien entendu, espoir à l'avenant. Ailleurs ce sera mieux, ailleurs ce sera meilleur, zap.

Mais la seule vérité qui tienne bon, à ce pauvre compte, et peut-être la seule réflexion un peu salée à extirper de ce fatras, résiderait sans doute dans notre consentement à reconnaître enfin cette partie en apparence moins reluisante de notre condition: la recherche inlassable de sens nouveau nous guide, nous aspire, parfois nous enivre ou nous aveugle. C'est démentiel.

Cet espoir d'un ailleurs souverain, cette lente tentative vers le large, vaste présomption vers l'avant et le possible — fuite intégrale, assurément, désordonnée, anarchique et, trop souvent, inconséquente —, sont cependant seuls porteurs, à mon avis, de cette étincelle sublime qu'on appelle à juste titre la vie: tout sera subordonné au mouvement, à la recherche, et peut-être aux feux qu'on aura le culot ou l'inconscience d'allumer le long des chemins de terre, afin que s'y posent les éventuels avions de combat qui viendront bouleverser à jamais nos vies.

Mais qu'oserons-nous oser, à l'extérieur de l'ordre admis du monde?

Où donc loge notre naissance?

Qu'est-il réellement possible de faire advenir de soi, quand tant de regards nous déterminent?

Questions terribles. Je me demande. J'ai peur.

Quoi qu'il en soit, et conséquemment, les fonctions même du héros, dans une boue comme dans l'autre, resteront à jamais soumises aux modulations de l'auditoire. Point à la ligne. Et Frankenstein, petite horreur fragile, sera saisi

dans sa plus étincelante lumière, par chaque génération fuyante, pour être à nouveau crucifié dans son état monstrueux. Il en est ainsi.

Mais Mensonge et Vérité, donc, ici, se présentent à nous fardés, déguisés. Là-dessus au moins nous ne pouvons plus nous leurrer, ni donner sérieusement le change: refuser pareille évidence friserait l'indécence. Car Mensonge et Vérité, ici, se fondent et se marient bel et bien dans la même somptueuse nécessité de croire. Sans un souffle devant le glaive, comme le résultat glacial d'une division, ils sont, **maman**.

Très curieusement, je ne sais vraiment pas pourquoi, mais très curieusement voilà ce qu'il m'apparaissait nécessaire de vous dire d'abord: la tête résolument tournée vers l'arrière, recomposant à mesure et en mode numérique nos hiers, c'est à pleine vapeur que nous fonçons vers le troisième millénaire de l'ère dite chrétienne, **maman**.

2. Dan, D'josse, Peete, Mike, Jay-Pee, Bean Lefebvre, Bob et Johnny.

Tout le monde m'appelait Frank à l'époque, ça n'avait rien à voir avec le monstre de Shelley, mais vous manifestiez tout de même un certain agacement quand vous entendiez mes camarades m'appeler ainsi. François ne faisait pas assez exotique pour mes copains d'enfance, je crois, pas assez prestigieux non plus, ou alors, tout simplement, pas assez états-unien, vu le voisin impérial et ce curieux penchant de la plupart de mes copains pour la traduction immédiate, même lancée la bouche en cul de poule —« Freinki » —, prononciation toute en gorge qui trahissait une méconnaissance assez touchante de la langue anglaise, au demeurant si tentante, mais qui ce faisant éclairait également leur propre différence, ostracisés à leur corps défendant, signant de cet accent chantant leur décisive altérité, sans qu'ils puissent réellement se défendre en quelque sorte, rejetons des ondes qu'ils étaient, des gens tout à fait de leur époque, rouspéteurs et obéissants, goguenards et bien votants, finalement assez dociles parce que pour la plupart soucieux de rouler en définitive dans le sens du dollar voisin qui lui valait bien cent sous, et qui avaient donc poliment avalé l'hypothèse d'un Village Global, laquelle représentation du monde a longtemps soulevé chez moi la plus grande incrédulいたé. Mais Dan, D'josse, Peete, Mike, Jay-Pee, Bean Lefebvre, Bob et Johnny, goaler des Chiefs, middle line des Bulls, défenseur des Eagles ou pitcher des Panthers, tout ça dans cette enclave francophone de l'Amérique où je suis né, on a beau dire, ça ne s'invente pas: ils éprouvaient forcément un grand besoin d'un certain sens, eux aussi, mes amis, même si celui-là prenait l'eau de toutes parts, et laissait leurs pieds baigner dans une petite flaque de révérence et d'humiliation à laquelle, mine de rien, on peut finir par s'habituer. Mes très fiers camarades avaient besoin de se raccrocher à quelque vision périphérique, c'est évident, besoin d'appartenir à un continent, de grimper à un arbre généalogique, de regarder un miroir sans se trouver trop hideux, n'importe quoi, je ne sais pas, mais je peux très bien les comprendre.

Je peux très bien les comprendre car voyez-vous, Frank Jutras — ou « Freink », ou « Freinki » —, depuis toujours c'est moi, je veux dire que je m'y retrouve, je veux dire que ça me va, dans de plus en plus de bars de de plus en plus de pays j'entends « Eh, Freinki! », et de suite je me retourne sur cette

enfance mienne, les genoux fléchis, tous les sens en éveil, méfiant à l'os, bien en équilibre et déjà sur mes gardes, prêt à tout sauf à moi, et tendant instinctivement la main droite devant cet homme que je suis, ma belle main droite, seul bouclier derrière lequel il m'est encore possible de me retrancher un moment, en ce monde.

3. Foudroyé.

Son écriture était cassée, défaite, répandue sur la page; ses lettres s'y écrasaient, comme sur le point de s'effacer d'elles-mêmes, afin de n'être que ça peut-être, petites lettres plates et vides, signes illisibles livrés à la feuille jaunie, furtives traînées d'encre et de labeur, marques apparemment inoffensives du souvenir.

Mais par je ne sais quel tremblement du sens, ou par quel appel du passé, voilà que cette illisibilité abattit d'un seul coup une cloison qui donnait sur l'arrière de moi, un palimpseste. Et par je ne sais quelle chance, voilà aussi qu'il m'a été donné, à ce moment du jour et en ce lieu asséché du sud de l'Afrique, de pouvoir lire à travers ce que je voyais: j'ai aperçu une forme dans les sables, ça bougeait et ça remuait vers moi, et j'ai entendu le carillon discret d'un mobile de perles d'eau glacée, gri-gri baroque en ce désert brûlant, mais qui cette fois tintait à mon intention, j'en étais sûr, comme si j'étais ce jour-là le vent, ou que convergeaient enfin à mes oreilles les appels patients et rassurants de tous ceux qui m'avaient un instant aimé.

J'ai ainsi pu discerner, sous les lettres de cet homme, des symboles encore flous, mais à l'évidence gravés par une nécessité que j'ai immédiatement sue antérieure à mon existence, et sans doute à la sienne. Quelqu'un s'était agenouillé auprès du Signe lui-même, ai-je pensé, quelqu'un s'était dévêtu sans hâte, afin de prier un petit moment, afin de conférer une forme à son espérance, quelqu'un s'était opposé aux principes admis, avait enflammé certaines herbes en creusant patiemment les signes, et il les avait évidés avec déférence, comme l'arbre que chevauche avec respect le Montagnais afin d'en faire jaillir, après des jours de labeur acharné, le canoë dans lequel il affrontera les rapides.

Ainsi travaillées, ainsi vidées d'elles-mêmes peut-être, ses lettres semblaient enfin affranchies de leur vocation première et si étroite, ce destin convenu qu'on leur avait vissé dans les os depuis des temps immémoriaux. Comme une nouvelle traduction de textes anciens vient entrebâiller des portes dérobées, ou comme des branches de pins Douglas pliées sous l'orage, déchirées dans la bourrasque, courbées des jours durant par les rafales de grésil ou de neige de ce pays, le mien, que ses propres bardes persistent à décrire en

permanence sous la poudreuse, branches défigurées par l'assaut du givre et la mainmise du froid, mais qui tiennent bon, qui se retournent et qui adoptent un autre rôle, branches qui naissent littéralement à elles-mêmes et qui permettent ainsi cette lecture différente, la retraite, le toit, l'abri, l'asile, ça je ne sais pas, peut-être précisément ces monastères absolus des adolescents que représentent les aisselles des viaducs, là où contre les tornades qui les assaillent ils graffignent en abréviations leurs révoltes et leurs amours, imprenables abbayes, couvertes de graffitis peints à la bombe aérosol, refuges très circonstanciels, c'est bien vrai, mais signés de mille magnifiques tags, nouvelles églises d'où jamais ne les délogeront ces adultes impeccables qui apprennent désormais dans les universités comment redresser la diagonale de l'enfance.

Je m'é gare déjà, je m'en rends bien compte, je tâtonne pour une voie, une faille, une passerelle afin de changer de jungle, je vous parle de peinture et de graffitis, je vous parle de monstres, d'amis d'enfance et de pins Douglas, oui je m'é gare encore, c'est presque certain, j'additionne les discours et les pistes sur lesquelles vous vous perdrez à votre tour, maman, mais je cours sciemment ce risque, vous entendez, je cours ce risque parce que je ne suis plus à rabais, et parce que je ne le serai plus jamais, et parce que je veux bien mourir seul, désormais, j'accepte cette inacceptable éventualité, alors j'insiste tout de même, à nouveau, pour vous dire ici que ses lettres si mal dessinées étaient lieux pieux, monastères, étançons d'ébène, minuscules corridors de sujet et de verbe, ses lettres étaient ce qu'il me fallait pour accéder à mon propre éveil.

Tout ce qui se passera cette nuit entre nous, et tout ce qu'il adviendra de nous, aussi incroyable que cela puisse paraître, est donc entièrement redevable de ces quelques secondes initiales pendant lesquelles j'ai serré sa main, et ensuite celles où j'ai posé mes yeux sur cette missive écarlate qu'il insistait tant pour me faire lire. Vous m'entendez? Tout.

Dès que j'ai vu son écriture, dès que j'ai aperçu ces lettres-là, si malhabilement reliées les unes aux autres, comme d'ultimes barbelés, en tout dernier recours, ceinturent notre plus cher avoir, dès que j'ai senti mes certitudes aussi ouvertement menacées, vous devez vous en douter, je me suis cabré. Pas question. Je n'entre pas là. D'emblée, tout ce que je savais de moi est alors venu à ma rescousse, votre terrible leçon a de nouveau porté, la galère de ma petite connaissance du monde s'est ébranlée pour protéger une nouvelle fois

Frank Jutras de lui-même, et mon âme a docilement épousé le repli, j'ai spontanément enfourché le mode de l'invention, des repréailles, de la repartie, du discours qu'il faut parfois immédiatement tenir pour ne pas immédiatement mourir, j'ai tenté d'oublier que ceux qui ont écrit les livres d'histoire ont aussi pendu les héros, j'ai encore une fois réaménagé avec un confondant talent mon foutu passé, puisqu'il *fallait* que je réagisse, vous comprenez, quelque chose *devait* surgir des rochers pour s'opposer à la vague de ces lettres difformes qui, je le cependant devinais, allait cette fois me submerger, me recouvrir, me projeter sur les coraux, me casser, me proprement détruire, et me rejeter, nu, sur la berge morte, devant moi-même.

Oui: j'allais heureusement et enfin perdre, cette fois-là, et je l'ai su tout de suite, en serrant la main de cet homme.

Oh, je me suis défendu avec immensément de fureur, je l'atteste, je me suis très très bien débattu, mais en vain, oui en vain, car foudroyé j'étais, par cet assaut du souvenir et de l'espoir, comme giflé par la franchise de l'autre, et je n'espère même pas que vous puissiez saisir la moindre chose à ce que je raconte, l'ampleur de ma douce défaite, le repos chèrement gagné de mon bras fracturé et vaincu, le recueillement paisible devant le chêne fracassé que je suis, je ne crois plus que vous sauriez comprendre, et j'imagine que vous ne le voudriez même pas, votre vie de réussites, votre vie de victoires, votre vie de succès devant le vent, s'étant rédigée bien autrement, maman.

Ne souriez pas, je vous en prie. Plus personne n'est ridicule. Ne fondez pas en larmes non plus, merde. Écoutez-moi, cette fois. Simplement. Et accusez donc humblement réception de mes innombrables gymnastiques, y compris les un peu trop cérébrales à votre goût. Je passe où je peux, maman.

Il s'appelait Charles.

4. Barre à clous.

À ma décharge, on sait qu'il est pour le moins délicat de se composer dans la surprise totale, tiens, je pourrais aller par là.

Je veux dire: un jour, porté par quelque grâce, vous vous aventurez en rase campagne pour un bouquet de pâquerettes, le ciel est d'un mauve immaculé, pur, et un flanc de vous, oubliant toute prudence, se pointe sans infanterie devant les troupes ennemies dissimulées dans les ronces. Il ne vous manquerait qu'un tutu pour atteindre à la bêtise parfaite. Ce jour-là, dans votre rêve de paix, ce jour-là soudain ça pique, l'air goûte un peu le chanvre, vous sentez la soupe chaude, vous vous rappelez à vous-même; vous vous retournez alors avec une certaine élégance, histoire de piger dans les stratégies mises au point depuis la maternelle pour vous en tirer, mais le château est loin, et le pont-levis, d'ailleurs, est relevé, la terre a donc tourné, cette sale garce n'a pas cessé son manège pendant le discours du rêve et de la pâquerette en vous, alors vous et votre expérience du combat êtes bel et bien laissés sur la touche, à vous-mêmes, baisés. La fuite, conséquemment, cette fois-là, est une option qui vous est refusée.

J'ai appris à me défendre contre la surprise totale, n'allez pas croire. Je me dérobe en mille mots, j'esquive, je flatte, je cours une heure ou deux, je peins ma main sur un mur, je me place rarement dans des situations périlleuses, je fends le quiproquo dès son aurore, et la plupart du temps je dégote un pagne quelque part, une feuille de vigne, une métaphore, n'importe quoi. Et je m'en tire. Mais voilà: toutes les habiletés ont leur talon d'Achille, et tous les talents leurs parois capitonnées, alors il est parfois impossible d'éviter notre propre nudité nouvelle face à l'univers; nous rencontrons un jour quelqu'un qui se défend encore moins que nous, et c'est très marquant. Je soutiendrai par ailleurs jusqu'à la bière que, dans les cas très graves et quitte à déposer les armes, il faut préférer l'anonymat et l'efficacité du cyanure à la gloire éventuelle d'une mort aventureuse. Jouer sûr, quoi. Il le faut, je crois, car il y aura toujours d'autres nécessaires après nous, et au train où vont les choses, la décence la plus élémentaire nous pousse à admettre que ce dont ils auront le plus besoin, ces nécessaires des siècles prochains, ce n'est pas tant la longévité que les progrès

de la médecine leur auront offert, mais plutôt, et précisément, quelques exemples simples et dignes de confiance.

Mais cette fois-là de sa missive à sa très belle, son amour, sa Caroline du nord, comme il l'écrivait en exergue, cette fois-là, au moment de consentir, devant son insistance, à parcourir cette missive, je n'ai pas pu me soustraire à la surprise totale, donc pas pu assumer mon rôle envers mes descendants, c'est dommage, c'est ainsi, j'étais battu. J'avais envie de lire et de savoir.

Soufflé, interdit, je constatais une seule chose, et cette seule chose suffisait à me clouer sur place.

Les lettres de Charles, petites messagères bancales, petites unités de reconnaissance, étaient les mêmes que celles de mon père, et cela je ne pouvais pas l'inventer ou le fuir, je veux dire que malgré mes efforts je n'y suis pas arrivé, inutiles mes arguments, mes faux-fuyants, mes boniments, ma façon jusque-là de durer. Calligraphie siamoise, même courbure hésitante, même trait égaré, même effacement; c'était bien la main de papa, c'était là son renoncement, son apparent refus du combat, son inacceptable silence d'homme, et la chute irrégulière de ses phrases, la découpe de chacune de ses lettres, l'anarchie, le maudit désordre donné comme la clef de la voûte, si vous m'aimez trouvez-moi, et pour me trouver regardez simplement devant vous, par-delà l'abside, aux confins de votre église oubliée, je suis là, sans vocabulaire je vous attends. C'était mon père.

Mon père qui réclamait à grands renforts d'efforts et de dons un amour que je n'ai pas compris être en mesure de lui offrir, jamais saisi ça, jamais entendu les pleurs et les appels de mon propre père, exactement comme si la crainte de ne pas être à la hauteur m'avait empêché d'ouïr mes propres échos, et de rencontrer à temps cette petite parcelle de grâce et de vérité dont chaque représentant du genre, je parle de l'humain, est porteur, j'en suis persuadé, sinon ce serait vraiment trop ridicule.

Mais il n'y a pas de hasard, et je n'étais donc pas venu en Afrique pour des prunes, cette fois, puisque dès l'instant si précieux de ma rencontre avec Charles, presque en serrant la main de cet homme qui allait me donner tant de nœuds à dénouer, j'ai ressenti ce premier assaut de la mémoire, Frankenstein hurla à la mort dans l'aube, hurlements déchirants dans la savane jaune et sèche, des dizaines de gnômes ventrus s'éveillèrent puis se regroupèrent au

chevet de ma rancune, sans faire aucune espèce de manière, avec ce recueillement paisible et cet humble respect voués aux cadavres quand on espère toujours que de meilleurs que nous ont tracé les premières Écritures. Des livres sacrés, coutures d'or et papier velin, se sont alors refermés sur mes veines bleutées, en claquant mais à peine, comme des portes de caveaux relâchées au dernier moment, et des milliers de vieilles définitions ont poussé leur dernier souffle en moi, j'ai senti dans mon cou leur haleine d'encens, et sous ma peau le crépitement sinistre, leurs tressaillements, leur agonie, j'ai eu un peu mal c'est vrai, mais je leur avais tellement sacrifié ma vie, il faut me donner un peu de lest, je suis Américain.

Ça s'est fait sans heurt cependant, rassurez-vous, comme d'une évidence inspiré, ou comme le terme d'un inéluctable cheminement.

J'ai revu en un éclair chaque allée du Séminaire, corridors sertis de photos jaunâtres sur lesquelles de jeunes imberbes sourient déjà habilement et avec confiance à l'avenir, galeries interminables hantées par ces carrières dites enviables, où le passé incite à la débauche bien plus qu'il ne guide, mais je n'ai pas craqué, je veux dire pas vraiment, je veux dire pas comme avant, je crois que je devenais fort. Mon propre passé s'est mué en espèce de figurant imposant et silencieux de mon avenir, une sorte de veau d'or peut-être mais je m'en fous, et j'ai senti se lever dans mon corps l'onde et la brise, patientes et déterminées, seigneuriales diriez-vous. Je me suis rappelé avec une précision d'ébéniste le vent qui fouette jour et nuit les terres si bien drainées de ma vallée du Saint-Laurent, et j'ai su dans le même incroyable instant —c'est Tchekhov je crois, ce Russe dont vous disiez qu'il *écrivait trop court, trop dur*, qui parle du moment où tout a basculé et devint clair à ses yeux —, j'ai su à cette seconde précise que cet homme, cet inconnu qui traçait ses lettres comme mon père échappait les rarissimes siennes, ce monsieur était mon meilleur ami, à jamais, ni plus ni moins qu'un écho franc de ce que je suis sur la mer étale, l'espoir insensé d'une jouvence ou d'un pardon je l'ignore, mais quelque chose d'immense venait de retrouver son eau en moi, ma vie pouvait désormais changer, et je pouvais à mon tour, moi aussi, exactement comme ces enculés de Romantiques l'ont fait, recommencer à voir la mort comme une délivrance ou une joie.

C'est à partir de cet instant parfait, à cause de la texture d'une voix, à cause d'une certaine pression dans la paume de ma main droite, ou alors, c'est tout à

fait possible, à cause d'une douce rondeur dans le bout lourd de la mélancolie — vous savez, comme ces ballons gonflés d'air et lestés à la base, pompiers, bandits masqués, clowns sur lesquels on peut frapper à grands coups de barre à clous et qui toujours, tels de souples judokas qui se jouent de nous, se redressent en oscillant gaiement —, c'est à partir de ce moment, j'en suis presque sûr, que je commençai à prendre le langage à revers, et à me taire. Sans intervenir ou me débattre, *la tête courbée, et en patience*, et surtout en cessant de recouvrir mon chemin de ces paroles blanches et creuses, petites coques vides qui toujours ramènent à la case départ, seulement me taire, avec prudence, et piété aussi, enfin je crois, pour ce que j'en connais de celle-là.

Je vous entends, vous relevez doucement l'écart, vous insistez mais à peine, une vraie bonne sœur, vous ne perdez toujours aucune occasion de me reprendre, et vous répétez en articulant très distinctement: Pied-de-biche, mon garçon... Pied-de-biche.

Mais entendez bien maman, voyez mon sourire attendri, et entendez ceci à votre tour, je répète, moi aussi, calmement: barre à clous.

Vous entendez?

Barre à clous, devant votre réflexe et votre correction, devant la manière que je devrais épouser pour être un homme, barre à clous.

J'ai retrouvé en moi la force de redire, maman, et je répéterai à nouveau, calmement, posément, le temps qu'il le faudra, barre à clous, pas pied-de-biche maman, barre à clous, ce n'est pas la même chose, barre à clous, parole de mon père, barre à clous ciboire de crise, est-ce que vous entendez maintenant?

Comment?

Ces mots vous rebutent?

Ils vous tiennent hors de portée de moi?

Vous ne savez pas les prendre et quelque chose résiste?

Eh bien c'est là votre affaire, mère, mais j'espère tout de même que vous saurez prêter l'oreille, ce soir, percevoir mes sons divergents, et entendre le tumulte au-delà de ces petites portes que vous n'avez jamais voulu franchir, logeant vos principes au-dessus de moi, j'espère sincèrement que vous saurez entendre l'amplitude de ma parole, la vitalité de mon verbe, l'acharnement que je mettrai désormais à le défendre, jusqu'à ce que vous le reconnaissiez, et même

ensuite, oui ensuite quand, partant d'ici tout à l'heure, ou demain matin, je serai, seul, ce qui vous continuera. Votre après.

Mais à *ma* manière, maman.

Cette nuit est déjà décisive.

5. Le Club des Cibles.

Nous nous sommes rencontrés, Charles et moi, dans l'hémisphère sud, aux Seychelles, au Sénégal, peut-être en Thaïlande, j'ai oublié.

Il faut comprendre: j'étais descendu dans un Hilton, et Dieu sait que tous les Hilton de la planète sont calqués les uns sur les autres, comme si se dressaient un peu partout dans le monde une chaîne de bacs à sable réservés à quelques milliers de compagnies millionnaires qui passeront à l'histoire comme fleurons du monde libre. Les chefs Hilton servent tous de petits fours pareillement assaisonnés à la même clientèle douée en placements, les banquettes sont gratinées, le papier peint trois tons, les tapisseries du pays, et les prix eux-mêmes, sources de dépaysement, c'est très instructif. Les Hilton de l'Afrique, aussi rutilants et chromés qu'ailleurs, ressortent toutefois davantage du lot et du paysage en vertu de leur capiteuse indécence au cœur des villes qu'ils dominent, seuls gratte-ciel de plus de dix étages dans des capitales polluées recouvertes de tôles rouillées et de glaise tapée à la main. J'ai oublié le pays, donc, et la niche payée American Express par la boîte où je bossais, mais je me rappelle très bien qu'il s'agissait d'un souper donné par l'Alliance Française parce que les actions de mes patrons du moment étaient ronflantes et que l'Hexagone, comme d'habitude, se montrait capable du meilleur et du pire, alors ça s'invitait les uns les autres, ça arrosait au moussoux de tous les côtés, et puisqu'il n'y avait absolument aucun risque à courir avec l'éventualité de profit que je représentais, on me choyait vertement, petits oignons, courbettes, la note est pour moi je vous en prie, lit Queen avec orchidée sur l'oreiller et bouchées chocolatées sur la table de nuit.

Me prenant parfois pour un Français, ce que je ne réfutais pas systématiquement parce que tout peut servir, les autochtones me disaient même *dîner* et *petit-déj*, j'ai immédiatement trouvé leur servilité désarmante, mais tout le monde là-bas se foutait des principes, tout le monde faisait des affaires. (Il y a des métiers qui éliminent toute possibilité de plongeon prolongé dans le rêve, et j'en exerçais un. Progammeur, Canada, assurait mon passeport, je trouvais ces titres impayables.) Je soupçonnais par ailleurs d'instinct que rétablir quotidiennement la vérité au sujet de mes origines finirait par

apparaître suspect et par nuire à mon avenir; je considérais donc astucieux de fermer ma gueule sur certains détails, de passer tantôt pour un Français, tantôt un Belge, un Suisse, un Canadien. J'étais une loque. Les cravatés de la Lyonnaise des Eaux évoquaient négligemment le caractère humanitaire de leur entreprise, et les nègres opinaient en inclinant légèrement la tête, reconnaissants, je n'aurais pas pu imaginer moi-même pareil spectacle, j'assistais à l'Histoire, nouveau temps des colonies installé sur une dépendance Nord-Sud complètement *rave* que certains occidentaux s'imaginaient bien lunés d'exploiter avec une condescendance au bas mot carcérale, mais je m'en balançais comme de ma première carte de hockey, Bobby Orr je crois, dans une montée à l'emporte-pièce. Les vauriens pour lesquels je travaillais ne s'embarraissaient du reste pas des notes d'hôtels faramineuses, eux non plus. Ils les refilaient aux gouvernements après y avoir ajouté un peu du leur, note de frais Marquise, signez ici, et en deux exemplaires s'il vous plaît, à cause des confédérations qui remboursent en double quand on sait jouer ses billes. Alors pour moi, dans cette merde opaque, Hilton, Loews, Ritz, Marriot, terrasse arrière ou balcon avant, piscines, saunas, services d'hôteses, hommages réels ou bas calculs de colonisés, c'était caca, décadence nord et sud, quatre trente sous pour une piastre, et j'ai réellement oublié dans quel pays nous nous sommes rencontrés, je mettais en pratique ma fabuleuse capacité d'oubli.

C'était une époque de dérive extrême dans ma vie, vous l'aurez saisi, cette intrigante période de l'existence, pour beaucoup de gens de ma génération, Tibet pour les uns, Californie ou post-doc pour les autres, cours du soir afin de lancer dans la joie sa propre entreprise ou retour à l'abri des murailles érigées par les ancêtres, n'importe, mais chez moi cette quête spirituelle, comme deux ou trois cinglés l'appellent encore, se développait autrement. Ma main, mon père, Lisa, vos inqualifiables missives, toutes les aspérités de ma vie d'avant, les dards empoisonnés, les sarbacanes bourrées de femmes, les saloperies dignes de tous les hommes, les trahisons, les autels élevés au Seigneur et sur lesquels on aurait dû égorger des poulets malades, eh bien disons que je me voulais assez marqué, j'avais eu mes leçons en double, et j'étais d'accord pour jouer le rôle du bedeau sonnant le tocsin à l'annuelle du Club des Cibles. J'avais quitté mon beau pays depuis sept ans, et la douleur continuait de trouver en moi un accueil très convivial; elle revenait en mon sein comme en des pantoufles, tout à fait chez

elle dans mon cœur de bête. Rien n'avait plus de sens qu'une espèce d'envol ininterrompu, un ailleurs constant, brise légère balayant les rives pierreuses du programmeur sorti en tête de sa promotion, je ne désirais plus qu'une longue suite de routes et de bruits dans ma vie, une série de billets d'avion, de train, des feuilles qui tombent et virevoltent, des drapeaux que l'alizé soulève, que des départs, jamais d'arrivée, que des saluts furtifs, jamais de soirées qui durent, je décampais vite devant les possibilités de nouvelles blessures, et jamais, jamais je n'aurais consenti à envisager d'oublier le mal que vos lettres ont causé à mon père.

Je prenais grand soin de mon calvaire, je le nourrissais et le gardais au chaud, en moi, je ne pouvais conséquemment pas supporter ma vie d'Amérique, c'est simple, vous comprendrez cela, vous, l'important pour moi était de ne plus jamais vous revoir.

Alors l'Afrique, l'Indonésie, le sud de l'Australie, l'Amérique Centrale. Des pays qui espèrent encore. Uniquement pour partir.

Je fuyais avec un certain panache, cela dit, je me protégeais assez bien de tous et chacun, je surfais avec habileté en refusant en outre de m'arrêter au nom de famille de qui que ce soit. Dérivant lentement vers le bar le plus proche, je murmurais: « Pardonnez-moi mais.. votre prénom déjà, dites-moi... Enfin... si vous le permettez bien sûr... » J'insistais veulement sur « permettez », je ne m'exclamais à peu près jamais, je maniais les points de suspension comme une cartomancienne, je souriais en coin, inoffensif salaud, déjà complice, presque déjà client, j'avais le tour aurait dit papa, et mon Dieu qu'on me permettait, on me laissait faire à peu près n'importe quoi parce que j'avais le bon profil, je ne représentais vraiment aucun danger pour qui que ce soit, totalement dissimulé mais articulé et spirituel quand il le fallait, anodin comme on les aime dans ces agapes. Franchement nul. Je savais mon rôle par cœur.

« Et puis... appelez-moi Freinki, je vous en prie... »

On était d'abord interloqué, on regardait à la dérobée vers ma taille ou mon bras gauche, on fixait ce vide qui me portait, on frisait la chute des taux, puis on me dévisageait froidement dans les yeux, et devant mon évidente inoffensive on redevenait marchand, on souriait, rassuré, on reprenait rapidement pied, on me félicitait de mon accent, on riait avec moi, on m'entraînait vers le bar comme si on avait gardé les cochons avec ce Freinki et qu'on devinait que dans son cas il

n'y avait que ça à fournir, un bar, c'était vraiment magnifique, malgré mon dégoût je restais toujours admiratif devant leurs triples vrilles, il n'y a pas à dire, brasser des affaires procure une belle assurance dans la vie, ça ouvre toutes les portes, ça permet toutes les discussions avec les plus illustres rapaces de cette planète, ça enferme l'éthique sans bougie dans le cagibi sous l'escalier, ça barre la porte, ça jette la clef, et ça m'écoeure.

J'avais encore des *scrupules* . J'aimais ce mot. J'ai toujours rêvé de le prononcer avec affectation, comme touché, comme ressentant ce que ça pouvait bien vouloir dire. Mais voilà.

Alors forcément, quand je me vomissais trop d'ainsi choquer mon verre avec des ordures capables de faire suer des mômes douze heures par jour, ma couverture de franchement nul était plus difficile à préserver. Je tressaillais, je tentais de garder mon calme, je pensais à vous, j'étais évidemment encore plus moche qu'eux d'ainsi me taire, je le savais, mon silence faisait de moi un des leurs, je le savais aussi, et pire qu'eux, même, puisque celui qui laisse un tireur canarder la foule est pire que le tireur, mais je parvenais tout de même à rester zen, à différer, à caler un dernier verre, c'est complètement fou.

Il faut dire qu'à ce moment-là, ma naïveté avait depuis longtemps pris le bord, je ne croyais plus. Mine de rien, j'avais déjà sillonné le monde sur le bloc de glace qui me servait de cœur, recommandé plusieurs fois du caviar en Afrique, observé sous de multiples angles les frontières en mirador séparant ces êtres qui se disaient ouverts à la différence culturelle, je parlais couramment trois langues et en baragouinait quatre ou cinq autres, et je savais par surcroît discourir. Tout cela faisait de moi un individu redoutable, je crois bien, un type qui avait déjà vu neiger, une outre déjà pleine, donc une source de savoir dont je devais absolument me méfier si je voulais conserver l'anonymat et demeurer aux yeux de mes clients le sympathique imbécile dont ils pourraient se servir. J'ajustais mon itinéraire aux guérillas, je n'acceptais des contrats de branchement qu'en temps de paix relative, je négociais des bonis indécents à la moindre rumeur de soulèvement populaire, je continuais de me faufiler à travers les obus, à faire de l'argent, et ainsi, au moins, croyais-je, toute ma jeunesse me servait enfin à quelque chose.

J'en voulais beaucoup au temps-de-l'avant, ce qu'on appelle le passé. J'avais besoin d'un coupable sûr, qui ne se ferait pas la malle au moindre bonheur, et à ce compte ma propre jeunesse s'était déjà montrée fort qualifiée.

Malgré les apparences, mon passé n'était pas responsable de grand-chose dans ma vie, je le sais bien, mais je cherchais tout de même à faire payer cher à quelqu'un les arrérages dont je me sentais victime: l'apparente immuabilité de mon passé jouait donc contre lui. J'étais bien jeune. Voyager comme un courant marin me permettait cependant de me venger, si vous voulez, en ne laissant plus au souvenir l'occasion de mouiller longtemps au large de mes côtes et de mes nuits: sitôt qu'il se profilait à l'horizon, sitôt qu'un pays me rappelait trop le mien, sitôt que vous apparaissiez pour de bon sous mes paupières, je rangeais ma brosse à dents, et rideau.

J'avais franchi depuis un petit moment la trentaine, engrangé des silos de culot et de rancune, et développé ce bagout insipide qui agissait le plus souvent comme sauf-conduit dans les soirées mondaines. Je me reconnaissais une intelligence plutôt moyenne mais une souplesse remarquable; je ne faisais donc pas de quartier chez les sots, ni de prisonniers, je vous l'ai dit, qu'on s'y frotte et j'étais prêt, qu'ils s'amènent, je les bernerais et je prendrais l'avion le premier, je me faisais un point d'honneur de laisser la saleté dans mon sillage.

Je ne saisis pas encore très bien ce que mon époque a plaqué sur moi, son action véritable, ce qu'elle m'a fait croire, ou si c'est elle la véritable putain. Je veux dire: j'ignore la part de son rôle dans ma conception de la vérité, mais je vois bien que j'excelle à rompre; je brise, je fuis, je découpe et je dissèque sans trembler, et je soupçonne que mon époque n'est pas étrangère à mes aptitudes pour le faire. Alors que mes pères travaillaient à la durée jusqu'à s'essouffler, qu'ils cherchaient à s'insérer dans un cortège, et qu'ils espéraient voir leur retraite soulignée par tout le personnel, moi je peaufine chaque jour mon talent pour la rupture, le recommencement ailleurs, l'oubli, les fonctions d'effacement, peut-être la mort quotidienne, ou alors la naissance, je ne sais pas.

« Mais quel bourreau de travail, disait-on de moi, quelle efficacité tranquille, et quelle surprise, non?, avouons-le, oui quelle leçon de la part de ce « Freinki », un homme tout de même.. disons... diminué... Un homme qui... enfin... vous savez ce que je veux dire? Non? Mais voyons c'est évident... Oh et puis zut, c'est bien fait pour nous, offrons-lui un nouveau contrat, il le mérite

amplement, ne croyez-vous pas qu'il nous serait immédiatement utile en Indonésie? Comment? Frank Jutras... Son nom ne vous dit rien? Mais si, vous savez bien, ce Québécois... Souvenez-vous, le petit Canadien... Mais voyons... Le programmeur, vous savez... Rappelez-vous, il était manchot. »

Là, on se rappelait.

Manchot, on se rappelait très bien du gars.

Ça frappait l'imagination, ça.

Ma main gauche, ma définitive absente, a toujours pulvérisé mes prétentions à l'anonymat, à la tranquillité, à la paix.

Tronçonné au poignet, on se souvenait très bien de Freinki, ce manchot, cet autre moi-même, ce n'est vraiment pas de veine.

Moi, partout, dans la peau de chagrin de Freinki Jutras, devant la gloire ou la pitié, aux prises avec mon évident vide, je m'emmerdais ferme. Dès le premier verre je repérais d'instinct les toilettes et les sorties, je me faisais copain avec le barman, je me faisais à la défaite, puisque je ne visais que l'oubli, et que les marques de l'existence ne semblaient pas disposées à lâcher ce morceau de choix dont on pouvait si facilement construire un exemple si édifiant, sur lequel on pouvait ériger des tas d'hypothèses immédiatement comestibles.

Dans tous les pays du globe, j'avais peur de mon prochain, terrorisé j'étais, alors je me retranchais derrière une diarrhée de mots, et les seuls projets auxquels il me semblait ne jamais accorder assez de temps étaient les miens: marcher, courir, rouler, reproduire ma main gauche à la bombe aérosol sur n'importe quel mur, n'importe quel monument du monde, salissant ainsi tout ce que le passé pouvait avoir abandonné sur terre, et courir encore, ensuite, et rouler encore, après, peut-être pour rejoindre mon père, peut-être pour disperser vos terribles lettres, je ne sais pas. Pour boire, ça allait toujours, mais ça n'a jamais été un projet, ça ne compte pas.

Alors vous voyez, me retourner quand j'entendais « Freinki », tendre instinctivement devant moi ma main droite, serrer des mains, m'introduire, faire connaître moi, et puis recommencer sous une autre bannière, c'était facile. Parade. Enfance de l'art.

6. La haine du monstre.

La laideur de Frankenstein (laideur des visées du docteur-père; laideur corporelle du monstre-fils) et l'incroyable force physique de la « Chose », conjuguées à la terreur inspirée par d'aussi hérétiques hypothèses concernant le pouvoir de donner la vie, se seront conjuguées à d'autres mythes et auront sans doute, dans ce cas précis, favorisé pareille curée, pareille enflure du sens — cela dit en reconnaissant d'emblée à quel point l'œuvre de fiction elle-même harcèle l'interprétation, chaque prétexte digéré par la société ambiante étant susceptible d'épouser les virtualités d'une œuvre, avant de la défigurer. On voit ce qu'on veut. En fait, chaque petit satellite de signification (tout ce qui peut porter ces sens) sera vite happé puis englouti par la gravitation de la planète-mère — ce noyau dur —, un peu à la manière des trous noirs, aimants d'une incalculable densité, masses à ce point compactes qu'elles emprisonnent la lumière elle-même, et qui selon toutes probabilités broient les objets qu'elles attirent à eux. C'est d'ailleurs probablement à cette gravitation, à cette incoercible attraction, qu'on doit la relative confusion actuelle à propos de l'identité de Frankenstein: dans l'imagination populaire, en effet, succulente métonymie, Frankenstein est à la fois le père et le fils, le monstre et le docteur. Détails? Je ne crois pas.

Mais quoi qu'il en soit, croire —ou espérer croire —va tout naturellement aiguiller la direction, colorer la démarche, et *modifier la trouvaille elle-même*. (Et cette coloration, cette altération progressive de la réalité, sont au bas mot normales: l'ordre des choses, affirme-t-on. Cherchez et vous trouverez; dépendez de votre hypothèse et vous la prouverez. Le stoïcisme trouve ici ses véritables —et ses plus honteuses —perversions.)

Or, dans ce cas singulier de *construction humaine* (qu'on la nomme imagination, projection de l'esprit ou pur talent importe assez peu), dans ce cas précis, donc, « quelque chose » semble être intervenu, dès le XIXe, un phénomène extrêmement particulier, relevant à n'en pas douter du séisme ou de l'engouement, une hystérie assez généralisée, un tsunami, ou une balounne médiatique, dirait-on peut-être de nos jours dans le nord de l'Amérique, qui affecta grandement le regard posé sur les métaphores tirées du chef-d'œuvre et

moussa les interprétations pour le moins sauvages qui devaient suivre. (Une enflure telle, en fait, qu'elle porte en son sein la croustillante hypothèse suivante: le phénomène *best-seller* posséderait des assises essentiellement sociologiques, et s'expliquerait à peu près toujours à la lumière des circonstances, voire des besoins, avoués ou inavouables, du lectorat du moment, bien plus que par les qualités réelles de l'œuvre — ce qui, loin de muer automatiquement cette œuvre en torchon, lui conférerait au contraire une noblesse, ou du moins une fonction, qui en vaudrait amplement une autre.) Cela dit, la grande taille de Frankenstein (le monstre) est probablement l'une des causes de l'enflure évoquée. Véritable représentation picturale du symbolisme, d'une part, mais également courroie de l'Énorme et du Titanesque, donc courroie de l'Excès, d'autre part, elle rejoignait en cela à *la fois* la rhétorique de confiance aveugle attribuée aux figures du géant et de la force physique — Hercule, Pantagruel, Gargantua, voire Obélix ou Bill Ballantine — et celle de terreur profonde conférée aux mêmes figures à travers les âges — les Cyclopes, le Golem, le Yéti, King Kong, ou encore, bien que dans une mesure un peu différente, Jason et son inénarrable masque de gardien de but, vedette incontestable des drames d'horreur contemporains dont les jeunes adultes en particulier sont si friands. Sans vouloir porter ombrage à son jeu d'acteur, notez bien que le premier interprète de Frankenstein au cinéma, Boris Karloff, a été précisément choisi par James Whale, le réalisateur, pour sa grande taille. C'était en 1931.

Quand, entre le haut-le-cœur et la fascination, on observait à l'époque l'épouvantable résultat des manipulations morphologiques de Victor Frankenstein, brillant étudiant en médecine de l'Université d'Ingolstadt, c'était semble-t-il pour déposer immédiatement en sa « Création » nos espoirs illicites et nos craintes millénaires, notre vitalité et notre morbidité profonde, nos désirs les plus honorables, les plus élevés, et notre puritaine morale — cette glu des Lumières dans laquelle l'Amérique allait plus tard s'empêtrer, devenant à toutes fins utiles le lieu de la Rectitude, terre de maccarthysmes et de chasses aux sorcières, ce continent où l'on aimerait interdire —, en somme ces terreurs intimes qui généralement s'affrontent en silence, en nous, et de manière incessante, hydres dont Frankenstein, dans sa munificente laideur et son

insigne magnanimité, se faisait cependant ensuite, sans rechigner ou sans faillir une seule seconde, le parfait cerbère.

Pendant de longs passages de ce roman écrit, on l'oublie souvent, avant que la jeune Godwin ait atteint la vingtaine, on peut ainsi nourrir l'impression que le géant mal recousu *attendait* la mort beaucoup plus qu'il ne la redoutait, et qu'il cherchait quasiment, par le mal et les assassinats, à attirer sur lui les foudres de cette race humaine dont il ne ferait jamais partie — exactement comme s'il avait deviné qu'il s'agissait là de notre ultime requête à l'endroit de ce qu'il pouvait représenter. De nombreux indices nous permettent également de croire que Frankenstein avait depuis longtemps *déduit* sa fin, bien avant de l'espérer, et qu'il s'activait ainsi dans le seul but de nous être, à nous, inaccessibles humains, d'un quelconque secours. Il semblait convaincu de se charger d'une inqualifiable besogne qui nous échoyait d'office, mais que nous refusions d'assumer, et il n'avait pas tort. Il ne m'apparaît du reste pas le moins du monde frauduleux d'alléguer qu'il *savait* que nous rejeterions l'amour qu'il nous vouait. J'irai jusqu'à dire que cet éventuel refus ouvrait quelque vanne dérobée, et permettait littéralement son don.

Cette haine développée contre Frankenstein, haine apparemment justifiée par la peur, l'incompréhension et la terreur, me semble aujourd'hui tout à fait pure et spontanée, je pourrais sans doute me contenter de la dire *naturelle* et passer rapidement à autre chose, vous parler par exemple des motifs de ma présence ici, vous dire les raisons de ce retour auprès de vous, retour auquel vous ne pouviez plus vous attendre, oh oui je le pourrais, mais ce ne serait pas franc, ce ne serait pas honnête, ça ne respecterait ni n'honorerait rien, vil raccourci, alors je serai pour une fois patient, je ferai pour une fois confiance à la nuit, je ne me sauverai pas, et je laisserai cette nuit bâtir pour nous, se rappeler pour nous, je laisserai cette opacité se déployer et occuper sa juste place dans notre histoire, et pour l'instant je poserai le pied un cran plus haut, et j'oserai dire la haine éprouvée à l'endroit de Frankenstein *instinctive*, donc probablement injuste, et assurément inhumaine en ce qu'elle peut présenter d'aveuglement ou de folie temporaire non jugulée. Cette haine viscérale, parfaite, lunaire, qu'on ne peut éprouver qu'à l'endroit d'un pareil à soi.

Sous la pression créatrice de la jeune Anglaise, les rôles sont en effet inversés, et nous frôlons ici le génie: les humains détestent jusqu'à l'injustice et

l'inhumain, véritable incarnation de la Laideur, sait faire preuve d'humanité. (Fascinant déplacement du regard, lumineuse perspective nouvelle, surtout quand on sait l'admiration que vouait Mary Godwin à son mari, Percy Bysshe Shelley, lui-même chantre de la nature et de la beauté immortelle.)

Mais qu'importe: le spectacle de ces profondes contradictions devait , à mon sens, entraîner la mise à mort de quelqu'un, et Frankenstein, j'en suis persuadé, dans son inhumanité profonde, l'avait deviné.

Sa mort, à ses propres yeux, ne pouvait donc faire autrement qu'aller de soi.

Voilà bien, si vous voulez mon avis, voilà bien où siège en premier lieu la démente.

7. Courir, se défendre.

Je courais le monde, au propre et au figuré, égaré dans tous les déserts du globe mais désespérément persévérant dans ma course à pied, dix kilomètres et des poussières — ce qui parfois voulait dire presque vingt, dans ces excellents jours où le cardiovasculaire, magnanime, pliait ses propres principes devant ma ferveur. Mais jamais trois jours de suite, et jamais trois jours sans, quel que soit le décalage ou la latitude, c'est une question de droits de la personne, il faut respecter la mécanique. Pour qui jogge au rythme des roses, cela dit, il n'est pas très honnête d'affirmer que le niveau de la mer possède une si capitale importance, voilà bien un autre discours contaminé par l'excellence, la performance, la réussite, ces petites fleurs somme toute innocentes, mais capables d'aveugler n'importe quel jeune athlète bourré d'hormones, naturelles ou pas.

J'ai ainsi foulé tous les sols, je crois bien, en exigeant de moi de prendre mon temps, j'ai couru, connu mille crépuscules lents, je vous certifie que je trottinais calmement vers eux jusqu'à l'obscurité, je vous jure que c'est bien ce à quoi je m'appliquais avec le plus d'acharnement, et ensuite, à bout de souffle ou de mollets, je revenais sur mes pas, dans la plus parfaite noirceur, je n'étais pas vaincu, loin de là, mais je n'avais pas dépassé quoi que ce soit non plus, et rien atteint surtout. Par contre, à l'extrême limite de mes jambes, bien qu'ayant de nouveau échoué, j'étais tout à fait disposé, reprenant mon souffle, à remettre ça le surlendemain, à tenter de faire tenir en équilibre tous les ballons oblongs de mon existence, à poursuivre cette course insensée dont tous les ancêtres des êtres humains avaient confirmé le départ. À genoux, arqué, ahanant, souvent sur le point de vomir, je devinais néanmoins mon âme toute tendue déjà vers la prochaine tentative.

J'essayais, maman, à ma façon.

J'étais totalement inconsolable.

Il n'y a pas d'autres mots.

Et pour les gens assis au balcon, imaginez, eh bien je devais avoir l'air d'un type tenace. C'est quand même stupéfiant. Mais que voulez-vous y faire? L'effort a bonne presse, la sueur en jette, j'en jetais.

Par défaut de soufflet digne de ce nom et d'horizon qui tienne, par défaut de véritable défi dans ce présent-là, j'y allais au radar, je courais, presque sûr de moi, en mettant à profit l'un de ces nombreux talents qu'on me reconnaissait depuis l'enfance, talents que j'avais appris à exploiter et dont je n'avais absolument rien à foutre. Acoquiné à des businessmen qui se vantaient de porter ce titre, je bluesais d'un contrat à l'autre, empilant les succès et les logiciels écoulés, branchant ceci et débranchant cela avec une assurance désabusée sans doute issue de cette incroyable vision à cent quatre-vingt degrés acquise pendant mes innombrables années de basket-ball, et affûtée davantage sur mes motos. Je vous jure maman, je regardais droit devant moi, et je savais le mouvement sur la gauche, je savais le mouvement sur la droite, exactement comme si je les avais regardés de face! Comment voulez-vous qu'un gosse des Amériques s'habitue à pareil regard sans vouloir le faire d'une quelconque manière fructifier, maman!

Oh, pardon... Vous sursautez toujours quand quelqu'un s'exclame... Pardon.

Mais voilà: je savais où ça bougeait. Je savais qui me regardait, qui me dévisageait, qui m'enviait, et qui m'aimait. J'ai donc assez rapidement acquis, dans ma vie, le pouvoir un peu gênant d'embrasser d'emblée la plupart des possibilités, d'envisager froidement les surprises, de prévoir et d'éviter les nids-de-poule, ou de réagir devant ceux qui ouvriraient une portière sans égard à ma venue, par exemple. C'était la routine, pour moi, tout ça.

On ne devrait guère s'autoriser à parler soi-même de soi, à plus forte raison la langue collée sur le métal glacé, mais c'est infiniment pire quand les autres s'en chargent, alors je préfère lancer moi-même les rumeurs à mon sujet. Je déclare donc devant vous avoir souffert plus que ma part de l'outrecuidance humaine, de ce besoin de rager, de frapper, de médire, de polémiquer, de riposter, de tirer dans les genoux, ou d'ouvrir les portières en catastrophe; j'ai bien peur, oui j'ai bien peur que l'humanité éprouve un réel besoin de démonstration et de force, d'opposition, d'assaut, de sang, de vinaigre et de viol, avant de consentir à ralentir, à écouter, à différer, à réfléchir, à convertir, à lire, à courir, à pédaler, à nager, enfin vous voyez le genre, j'ai l'indulgence assez large et je me contenterais de n'importe quelle bonne foi. Mais quand elle n'obtient pas sa ration de viande rouge, son petit pugilat quotidien, on dirait l'humanité gagnée par une véritable hystérie du geste, comme si elle ne pouvait

exprimer sa vitalité que par son aveuglement et par la multiplication des actes crapuleux qui remplissent les manuels d'histoire. C'est évident depuis longtemps pour vous, peut-être, et vous y avez trouvé digne esquivé, mais que de fossés, que d'embarquées, que de vraies fouilles, que d'ecchymoses et de foulures, en plus d'une fracture ouverte du tibia pour le comprendre: l'humanité se gare à droite, apparemment inoffensive et comblée, et voilà que sans prévenir elle balance la portière gauche dans la rue comme dans une étable, vrang, et si tu n'as pas pris garde à l'humanité, toi, petit, eh bien sa portière te rentre dans l'essieu, bon vol mon garçon, tu planes au-dessus des fils électriques, tu causes avec les stratus, tu frenches les anges, tu penses à tout et tu penses à rien, tu vis ton propre ralenti. À l'hôpital, si ta rencontre avec l'humanité n'a pas été fatale, tu as droit aux œilletons bicolores et tu apprends à claudiquer grâce à ta belle jambe recousue. Tu comprends alors par empirisme, en recomptant les quatre-vingts-huit trous de chaque tuile du plafond de ta chambre froide, ce qu'est une société systémique où chacun dépend de l'autre, tu saisis un peu mieux ce qui se passe au Nicaragua, pourquoi les Chiapas mexicains en ont eu plein le cul, les véritables enjeux de la diaspora ou de l'embargo cubain, les conséquences de l'effet papillon, ou comment on peut en arriver à tourner un film sur les meurtriers de la crise d'Octobre en estimant juste de faire pleurer les assassins à l'écran. Tu saisis tout cela, petit, et tu en viens à évoquer l'instinct, l'émotion et le patriotisme pour justifier les tueries.

Et on te croit.

Merde, on te suit.

Et on n'attendait même que ça pour mettre le feu; une fuite plausible, une explication à peu près valable, un radeau.

Mais n'oublie quand même pas, mon petit, dans l'ivresse de ta minuscule gloire, n'oublie quand même pas la part de la fiction dans ton invention du monde: réassemblage de la réalité qui caresse lentement le vide d'autres hères, trafic, fard, poudre aux yeux, carnaval, mascarade joyeuse enluminées de paillettes, et cependant seule vérité assez poreuse pour tenir la route un moment.

Compose avec ces étincelantes évidences, mon petit, maintenant.

En te glissant dans les structures de ce légo infect, en comprenant quelques phrases de plus, à peine quelques-unes de plus, tu auras atteint le fond de ta

méfiance, le fond de ton dépit, de ton espoir, et peut-être celui de ta propre patience.

Tu seras alors enfin prêt à rebondir, tu associeras humanité et aveuglement sans note en bas de page, spontanément, comme ça. On te dira déconnecté, trop blessé, hors-circuit, enrôlé par les Enfants du Verseau, on larguera sur toi les plus viles calomnies, mais toi, toi mon vieux tu auras entendu tes petites Sirènes, et tu atteindras enfin quelque chose: l'incurable.

À ce moment-là, cher gamin, quand tu auras saisi de quoi tu es en train de mourir, résoudre de ne plus jamais revoir ta mère, résoudre de ne plus jamais lui adresser la parole, refuser toutes les explications, refuser tout ce qui est faillible, se posera noblement devant toi, comme un couple épuisé de geais bleus, ces farouches corvidés auxquels on peut semble-t-il apprendre à parler, et tu ressentiras enfin un auguste moment de paix. Tu parleras alors de la foi comme d'une réglisse d'enfance, de Dieu comme d'un phare dans la brume, et du Seigneur aussi, et de la croix, de la beauté de la connaissance, du salut que procure parfois l'amour, de la naissance dissimulée dans chaque œuvre d'art, du devoir de résistance, mais tu en parleras comme des œufs en chocolat, des projets hors de toi, des nostalgies, et tu finiras par oublier qu'on a voulu te faire avaler des tas de machins putrides, oublier qu'il était pour le moins fort discourtois d'agir ainsi avec un gamin qui présentait de si belles dispositions pour espérer, mais tu n'en voudras plus à personne, non personne, sauf ta mère, sur le dos de laquelle tu accumuleras, dans la plus rectiligne des injustices, toutes les saloperies de ton existence, comme si tu consolidais en elle tous tes prêts, pour une seule facture mensuelle de rancune.

Plus tard, devant un océan consentant et ils le sont tous, au terme d'une autre nuit de course folle, épuisé, tu poseras le pied sur un garde-fou, ce sera dans la péninsule gaspésienne, au Québec, à Marie-Galante, dans les Antilles françaises, ou sur les falaises du Cap, en Afrique du Sud, il y aura quoi qu'il en soit du vent. Tu poseras le coude sur ton genou, tu relâcheras les épaules, tu regarderas la mer, puis tes pieds, puis la mer, tu ne seras même pas essoufflé, cette fois-là, seulement épuisé, et tu ne chercheras plus systématiquement d'ordre dans ce qu'il t'aura fallu révéler aux cieux.

On te le reprochera, compte sur tout le monde, mais cette fois-là tu laisseras danser les cigales. Tu les laisseras danser, et tu tourneras ainsi toi-même avec

un embarrassant talent, dans l'exact milieu du cercle de ta rancœur, ronds impeccables sur une pièce de dix sous, mon petit, on te trouvera beau, souple, peut-être noble, on dira en voilà un qui se défend jusqu'au bout, en voilà un qui aura essayé, voilà enfin un exemple, mais toi tu seras fait comme un rat et tu le sauras parfaitement, prostré devant ta propre souffrance, et l'aérant de temps en temps, afin de ne pas l'égarer en descendant les marches vers la mer.

Tu souriras, parfois, devant un miroir quelconque, l'air un rien contrit parce qu'il faut bien se battre jusqu'à la lie et que tu le sais, tu souriras en constatant que ta main droite soutient nonchalamment tes côtes gauches, comme pour aider ta blessure à tenir bon encore un moment.

Salaud.

Tu te prendras à espérer qu'on te voie souffrir.

Salaud.

Que tout cela ne soit pas complètement inutile.

Cher petit.

8. Pompier souriant.

Je serrais la main de Charles, je disais « Enchanté... How do you do? On vous a bien logé? », toute la poutine d'usage, mais ça se bousculait rudement en moi, quelque chose ne tournait pas rond. Je trouvais Charles trop grand, avec trop de style, je dirais. Emprunté. Il portait évidemment son curieux sac de cuir, en bandoulière, et ça aussi ça me dérangeait. Il y avait un vestiaire.

Mais au-delà de cela, au-delà de mon infatigable imaginaire, de papa, de vous, du pompier qui me revenait à la figure, souriant malgré les coups de barre à clous que mon passé lui infligeait dans le but de river toute possibilité de bonheur au sol, au-delà de cela ça ne tournait pas du tout rond, car en dépit de ma nudité parfaite du moment, en dépit de son excès de style et de son sac crasseux, je n'ai pas pu m'empêcher de rire au plus profond de moi.

Oh-oh.

Ça s'appelle un épisode important, si je ne m'abuse. Un tout petit rire, certes, un gloussement, rien d'appuyé, quelque chose de caverneux, très ancré, mais que je n'avais jamais vraiment entendu de la part de mes tréfonds.

D'une part, c'était donc déjà très grave, cette histoire. Elle agissait comme révélateur. Assurément, quelques velléités d'apaisement squattaient encore dans mes grottes, après toutes ces années. J'imaginai Dieu, assis posément devant moi, encadré par quelques-uns de ces inqualifiables sbires Barbus que je me promettais bien de visser au mur un de ces quatre, Dieu qui souriait en me regardant déposer à contrecœur, sur la table, devant nous, la carte de l'espoir. Rude joueur, certes, au poker, ce Type.

Je me suis trouvé ridicule, mais personne à part Charles ne pouvait réellement me voir faiblir à ce point, alors je me suis permis une réflexion.

Réflexion, oui, car d'autre part, cet homme, mon désormais meilleur ami, était là, nos mains restaient serrées, il maintenait sa pression, ses doigts musclés emprisonnaient les maigres miens dans une poigne douce et féconde, il souriait presque, et malgré l'ombre menaçante de ce Dieu vainqueur dans mon esprit, je ne me suis pas senti menacé.

Voilà la vérité.

Voilà l'autre importante part.

C'est à cette seconde précise, j'en suis persuadé, devant l'absence de menace formelle, que la poussière des vestiges et des épitaphes m'est devenue elle-même suspecte. Elle laissa choir les oripeaux dont je l'avais à tort parée, ceux d'une certaine sincérité, d'une gloire, d'une fausse sécurité issue d'un rituel, fût-il lui-même mensonger. Le pompier triomphant se balançait dans ma tête, fort et sûr de lui, goguenard et gouailleur, métronome invisible sur lequel j'ajustais sans le savoir les prochaines années de ma vie, ce retour auprès de vous.

Malgré tout ce qui était arrivé dans mon existence, je ne savais pas grand-chose de la puissance tellurique d'un seul instant, maman. Je ne me doutais pas que fût possible pareille illumination, pareille netteté. Après avoir tellement misé sur eux, je m'étais beaucoup méfié des dénouements lumineux, des histoires d'anges et de fées, des Tables de Lois, tout le monde veut tellement croire, tout le monde est tellement prêt à tout pour cela, une tombola n'attend pas l'autre, on changera la date de naissance du Christ quand l'idée conviendra à un assez grand nombre.

Mais c'est tout de même à ce moment précis, je pense, que j'ai cessé d'investir mes forces dans la poussière; je n'ai plus voulu d'elle comme compagne, je n'ai plus voulu de l'oubli et de la fuite comme reposoirs, je n'ai plus voulu que mes douleurs bordent en permanence ma mémoire. C'était encore diffus, c'est vrai, mais quelque chose s'est joué à cet exact moment-là, entre le passé et moi. Et j'ai encore perdu.

Tout est redevenu discutable, interprétable, à constamment refaire et à dégauchir, à *ce moment précis*. Tout est redevenu comme tout n'aurait jamais dû cesser d'être, et c'est volontairement que j'abrège parce que je devine à quel point semblable révélation peut apparaître surannée, surtout pour vous. Mais c'est bien ainsi que ça s'est passé, c'est ainsi que je l'ai lu, et je vous dois d'être absolument clair sur le point suivant: le retour du principe de l'interrogation comme siège absolu de mon existence, le retour du doute intense après ces lucioles qu'il m'avait fallu croire, en fait le ressac de l'arbitraire dans ma vie, ont claqué comme un foc sous l'harmattan; ils ont été bouffées d'air, libération, printemps, mer ouverte, comme si d'un seul coup je pouvais discerner à nouveau la beauté entière de l'interprétation, et la nécessité de l'éminemment subjectif, du très condamnable, du complètement farfelu, de l'insignifiant, du petit rire

caverneux et de la très belle erreur humaine, logés au cœur de ce monde à haute teneur économique où règnent ceux qui se disent objectifs, et que je laissais être mes patrons, en leur vendant littéralement ce qui me restait de corps. J'ai souffert, malgré mon rire intérieur, à ce moment-là, et très intensément, d'avoir perdu Lisa. J'ai souffert de n'avoir pas saisi avant, d'avoir été pauvre sourd et pauvre aveugle devant les murales immenses de ma brève épouse, devant son corps à elle qui redessinait avec obstination, chaque nuit, un univers où j'aurais pu prendre pied. J'ai eu très mal, et contre toute attente j'ai espéré très fort, à ce moment, j'ai peut-être prié pour que Lisa ait été aspergée, abreuvée, ils disent baptisée, mais je ne sais pas, nous n'avons jamais parlé de ça, Lisa et moi, ses parents étaient avocats alors tout est possible.

Quoi qu'il en soit, il m'a tout de même fait un bien énorme, ce retour de l'incertain, un bien que je ne pourrai jamais dégager de mon babil ancien, ni partager avec qui que ce soit, même vous, alors j'aurais besoin que vous me croyiez sur parole, si cela possède encore quelque importance à vos yeux.

Depuis ce temps maman, chaque fois qu'on me prouve sans offensive à quel point j'ai pu faire erreur, jusqu'à quel glacier j'ai eu besoin de naviguer, sur quel récifs j'ai eu besoin de m'empaler avant d'être un peu humble, eh bien je me sens tout mou, reconnaissant, amicalement pétri dans ma propre farine, je souris, et béatement.

Depuis ce temps, me tromper me rend un petit peu heureux, enfin je le crois, je n'ai guère d'expérience là-dessus non plus.

Chaque seconde est un miracle, maman. Chaque seconde est à lire.

Bien sûr, Lisa me manque.

Qu'est-ce que vous croyez?

Bien sûr.

9. Courbe somptueuse.

J'ai compris, ma main dans la sienne et en une fraction de seconde, le parcours alambiqué de mon étrange erreur. Ça été un autre choc. Mais je pourrais conseiller cette clarté à quiconque, si j'avais la moindre confiance en moi ou en quiconque, conseiller la rencontre avec cette lueur aveuglante, malgré la fureur, la vengeance propre à la lumière. Vous aurez remarqué, sûrement: la lumière ne supporte pas la nuit. Elle développe même une rancœur intense envers qui l'a maintenue voilée. Considérez l'éclat vainqueur de l'aube, et voyez la vengeance parfaite du lumineux. C'est souvent affreux. Ça éclate. C'est du sang.

Mais voilà: c'était sottise de chercher à passer l'éponge. Sottise de parler de tout à tout le monde, de braire d'un continent à l'autre, de parler de tout sauf de vous et de ce qui était arrivé. Sottise d'ainsi fuir.

C'est donc à ce moment exact, sans pouvoir évaluer les risques que je courais, sans me douter de la courbe somptueuse qu'allait dès lors emprunter mon existence, sans plus rien connaître et sans plus opposer de résistance à cette étrange ignorance, que j'ai entrepris, à rebours et en accélérant le pas, une longue marche de purification, ce juste et nécessaire parcours du retour, périple initiatique et expiatoire à la fois, qui viendrait dessiner pour de bon sur ma vie le décisif tracé d'une boucle, en me replongeant dans d'inadmissibles souvenirs, un périple qui me ferait à nouveau dévier de ma trajectoire, mais qui ce faisant me ramènerait vers ce nord de l'Amérique du Nord, espace aux confins de la vérité, triangle bleu et gris que j'aurais voulu crypte de ma paix mais qui jamais ne le serait, un parcours balisé qui me ramènerait aussi, en même temps, bien entendu, et directement, vers vous.

Ce chemin de croix pavé d'adieux et de coups de gueule allait en effet me déposer ici ce soir, porteur épuisé ployant sous les gerbes odorantes, lys comme vous les aimez, marguerites blanches et ocre, pensées violacées, mugets, fleurs de gardénias, lilas, bouquets de pavots bleus parsemés de gypsophiles, d'herbes des champs et de fougères, mais porteur de paroles également, d'aveux, et puis de rancune bien sûr, une révolte sauvage et sourde que je traîne partout dans le monde depuis des années, mais une rancune recouverte aujourd'hui d'une fine

pellicule diaphane dont je ne me défie plus, que j'accepte d'accompagner en silence, cet indicible amour, inaltérable, incompressible, ramené au jour, selon toute vraisemblance, par quelques riens, une poignée de main qui possédait tout de l'appel à la dignité première de l'être, une calligraphie siamoise, une conjonction dans les astres et les vents qui dégagea une lucarne au-dessus de ma cécité.

Cet amour, je n'aurai ni le courage, ni la noblesse de le réciter devant vous, ni cependant la méchanceté de vous le décrire comme je pourrais désormais le faire, avec force fuites et dénis, force douleurs, force tentatives d'oubli, puisque je ne suis pas venu pour ça, moi, décrire, ou m'apitoyer sur le temps perdu.

Non je ne suis pas du tout ici dans ce but.

Vous entendez?

Je suis venu pour me battre maman. Ces ballons sur lesquels on frappe et qui se redressent, ces ballons déguisés, vous le savez, pompiers, clowns et bandits, ils ont toujours un visage, les jouets d'enfants sont le dernier symbole auquel je puis désormais consentir sans lapider les juges.

Me battre, maman, pour arriver à *dire*, c'est seulement pour cela que je suis ici. Tenir devant vous pendant cinq ou six heures de présent, afin d'en éclairer à peu près quarante-huit de passé, oui pour cela je me poserai ferme devant vous, et je dirai. Et je doute fort cette fois que vous puissiez vous en tirer. Vous ne me ferez pas taire, cette fois, madame.

10. Le don du monstre.

Très tôt, Frankenstein s'est donc su *cible parfaite*, mais il ne s'est pas rebiffé, pas vraiment, et surtout sans réelle conviction —ne flotte-t-il pas déjà à la verticale de cette attitude une compassion qui ennoblirait n'importe quel monstre? Frankenstein a accepté son état, accepté l'opprobre, accepté d'être troué par nos regards, et criblé de plomb par ces horreurs vertigineuses que nous ne pouvions pas admettre de nous-mêmes. Il s'est livré *sciemment* à la folie, à l'abjection, au courroux, conscient de ce qu'entraînerait le cours des choses, exactement comme cette infirmière, à notre époque, qui prend sur elle de débrancher le patient en phase terminale pour lequel la morphine ne peut plus rien, qui le laisse s'éloigner de cette existence en lui tenant la main, en l'accompagnant dans ce dernier virage, certaine toutefois que c'est sur son dos que la faute humaine retombera, puisque c'est bien entendu cette magnifique infirmière que les cardinaux condamneront pour avoir imposé une limite à la souffrance.

Mais quoi qu'il en retourne —ne patauge-je pas depuis le début, à mon tour, dans ma plus stricte invention de Frankenstein? —,il ne devrait pas être difficile d'admettre que cet Hercule déformé, pendant toute sa douloureuse existence, n'aura été qu'une seule chose: *la somme de ce qu'on a fait de lui*; un être disloqué, construit à la pièce et rapiécé de toutes parts, traversé par les fils, les retailles et les bouts de peau prélevés sur des cadavres parfois putréfiés, meurtri par notre dégoût et notre rejet comme par autant de lames acérées.

Dès lors, il ne m'apparaît pas trop hasardeux de suggérer que ce monstre ne *pouvait donc que* perpétuer le mal. Entendez bien que je ne crois guère utile de m'étendre ici sur les avatars éminemment variés des blessures, comment l'être mutilé peut convertir la souffrance en offensive, quels dangers potentiels représentent les agressés, quelle prudence il y a lieu de déployer avant d'infliger la première gifle, et donc quelle responsabilité déterminante le premier assaillant possédera dans le sang qui n'en finira plus de couler. Il en est du reste exactement ainsi à propos de la rumeur, qui devient ragot, puis injurieux mensonge: quiconque se fait la courroie de cette enflure-là est en partie coupable de la putréfaction subséquente, les haines, les rancunes, une

large part de la laideur du monde, coupable d'avoir laissé tourner la roue dans le sens du mal. (Éclatant exemple de cette expression cruelle mais néanmoins si juste: quand on ne fait pas partie de la solution, on fait partie du problème.)

Mais voilà; remarquablement éveillée, pour une jeune femme de son âge, en regard des virtualités du monde, Mary Shelley s'est scrupuleusement employée à dessiner devant son monstre un décor factice, télescopé, horizon obligé, chaque acte posé menant directement à un autre, ne *pouvant faire autrement qu'aboutir à cet autre*, et Frankenstein, ainsi, presque tout bonnement, avançait vers cet abîme duquel il n'émergerait jamais plus. Le génie de Shelley, du moins dans ce livre, tient à mon avis à ce qu'on pourrait appeler *la maîtrise de l'inéluctable*, et cela dans un genre, le roman, reconnu, aimé —et exploité —, pour offrir en permanence tous les possibles. À plusieurs reprises, on croit probable —voire on espère imminente —, une « fin » digne de la bonté invisible du monstre, mais à tout coup une quille tombe, un espoir s'effrite, le goulot se resserre avec une digitale logique, on dirait une partie d'échecs pendant laquelle un adversaire des pays de l'Est pose sur nous un regard onctueux: Shelley, sachant cela, devinant cela, pervertissant cela, tue tout espoir à mesure, et tend devant Frankenstein ces magnifiques pièges, ces mécanismes parfaitement huilés que le monstre, de son pas décisif, déclenchera les uns après les autres —illustrant par là, aux yeux de la jeune femme, le destin, la fatalité, la domination ultime de la matière sur les êtres, qu'est-ce qu'on en sait, mais surtout qu'est-ce que ça peut bien faire, puisque Frankenstein n'appartient pas à Shelley. Frankenstein est à moi.

J'ai toujours été extrêmement touché par la figure hyperbolique de Frankenstein, vous le comprendrez. D'abord par son indéfinissable vulnérabilité, bien entendu, mais peut-être ensuite —et sans doute surtout —par son consentement à se laisser ainsi dessiner à mesure par le regard des autres, comme si le poids de leurs innombrables définitions venait régler son pas lourd et maladroit, rythmer sa marche aveugle, et comme si trainer ce rôle abject par-delà les plaines et les collines de Grande-Bretagne constituait pour lui l'unique façon acceptable d'être au monde.

Frankenstein est donc l'un de mes héros —je ne saurais pas le nommer autrement —depuis la toute première version en cartoon, je ne crois pas que

vous vous souviendrez de ces bandes dessinées deux couleurs à vingt sous, qui gouachaient les doigts comme les hebdos d'aujourd'hui.

Vous n'admettiez pas ces loisirs. Vous les tolériez.

Etes-vous en mesure de vous figurer, aujourd'hui, maman, que dans la logique tellurique de l'adolescence, *admettre* et *tolérer* occupent des coins opposés du ring? Ni l'un ni l'autre ne se supportent dans la même pièce, et chacun d'eux pousse les enfants dans des directions fort distinctes, dans l'univers, alpha et oméga, nord et sud, le hockey et le violon. Il y a entre les deux cette béance, ce trou, une exclusion d'office et totalement arbitraire, peut-être la naissance d'une impossible quête à laquelle des existences entières seront par la suite consacrées.

Quelque chose, entre admettre et tolérer, est définitif, maman, quand on sait lire.

Je me demande parfois, m'apprenant à lire, si vous ne m'appreniez pas d'abord à souffrir.

11. Citadelle.

Nous avons beaucoup marché, cette fois-là, la première, Charles et moi, à Madagascar ou à la Réunion, et si j'ai totalement oublié le pays, je me souviens de cette balade comme si c'était hier.

À son initiative, nous avons parlé de l'expression artistique dans l'hémisphère sud, à quel point les Africains pouvaient croire en leur art, comme si ce qui restait de sacré en ce monde, ou de pur, ou de rêve, ou d'espérance, s'y était réfugié. Il trouvait plutôt étrange le refus assez généralisé, chez les artistes du sud, de retoucher leur objet, d'y revenir, de le travailler autrement. Nous parlions, lui surtout, le sujet ne m'intéressait pas, ou plutôt je ne savais pas encore que des sujets pareils m'intéressaient.

« On dirait qu'ils se *veulent* visités par quelque instance divine, avança-t-il, un dieu qui guiderait leur main au moment de la création... Ils sont très intéressants. »

Sur le coup, je ne pouvais pas dire s'il se moquait. « Très intéressant », chez nous, vous le savez, ça voisine plus souvent l'ironie que la dithyrambe, nous sommes comme ça. Tantôt il fixait les étoiles, tantôt il essayait de construire quelque illisible structure dans le sable frais, disons un château. Il se foutait plutôt ouvertement de ma lecture du monde, à laquelle il ne pouvait de toute façon rien. Il réfléchissait à voix haute, comme s'il faisait son lit.

« Fauchés par l'éclair au milieu de la nuit, frappés par la foudre, enivrés peut-être, ou investis de la Grâce, allez savoir, inventez ce que vous voudrez, mais refusant farouchement d'emprunter des voies susceptibles de ternir le diadème de l'Art, les gens du sud et leurs danses insensées sont peut-être le pendant de ces chaires occidentales, vous savez mon ami, facultés de sémiologie et départements variés qui étendent les œuvres sur des civières avec respect, puis qui tout innocemment les percent, les dissèquent, et parfois les assèchent en arrêtant leur sens, avant de les ranger dans le formol, sur les tablettes du haut, là où les petits ne croient plus pouvoir les atteindre. On dirait que les Africains, au contraire, savent l'œuvre créée d'abord pour son auteur, que sa pertinence est là, dans l'instant magique de sa création, dans le bonheur immédiat de frôler la voûte, here and now de la mise en forme, quelle fête, on

tournera toute la nuit, on chantera, on se drapera dans le rouge Gauguin, et en vert, en jaune... Vous avez déjà assisté à un vrai party africain? Vous savez, ceux-là qui dépassent une semaine... »

Il ne se moquait pas. De ses deux mains jointes, il façonnait avec précaution des tours, des donjons, et de son stylo il perçait des meurtrières dans le sable.

Le reste, pour les Africains, à son avis, y compris le fait que l'œuvre survive à la nuit, voire s'installe dans le temps humain, ne serait que métamorphoses, cadeaux imprévus, sans véritable importance à leurs yeux.

« À l'inverse, pensez-y bien, continua-t-il, à l'inverse les Occidentaux espèrent la durée, ou la transcendance de quelque morne étar; ils s'acharnent à vouloir l'œuvre conçue pour son public, lui refusant même parfois d'exister en dehors de sa réception, de sa diffusion, du regard posé sur elle... Très étrange, oui, chuchota-t-il. On dirait vraiment qu'ils cherchent Dieu... Mais quoi qu'il en soit: *croire* ... Encore et toujours, et demain: *croire*...»

Je regardais aussi les étoiles. Il y a de ces couleurs qui apaisent. Bleu, rouge, bleu, rouge, prismes de l'histoire du monde, qui va, qui vient, qui crunch ou qui bang, qui s'éloigne ou se rapproche. Je faisais sincèrement de mon mieux, vous comprenez.

« Mais qui sommes-nous pour réellement savoir? Et puis, vous êtes bien sérieux, jeune homme... »

Je me souviens de la densité du mot *croire*, dans sa bouche, et comment il redressait le cou en le prononçant, altier, exactement comme si c'était là tout ce qui importait, et que ce désir de croire justifiait à ses yeux à la fois la naïveté emphatique et dansante du sud, et l'arrogance explicative du nord, sa quête raisonnée et touchante. Devant ces deux faces du monde, devant tous ces possibles, il ne pouvait guère subsister pour lui, je suppose, que l'indulgence, la compassion, la tentative de recoudre tout cela, et la conviction, fût-elle inexplicable, de préférer le prendre au comprendre.

Il avait murmuré ce *croire* avec une diction parfaite, absolument détachée, d'autant plus lugubre vu le timbre profond de sa voix, et dans une sorte de raclement de gorge aussi, passion étranglée qui n'était certes pas étrangère à la jalousie. Cet homme avait eu mal au monde, c'est juste à la base du dos, un peu avant les fesses, mal à en mourir, et certains mots trahissaient fort bien l'amplitude de sa défaite. Dans ce souffle bandifié nichait un restant de foi

décue, c'est certain, mais également une espèce de nourriture, une détermination propre à remplacer tout soliveau fracassé par les échecs, une tentative de s'approcher du verbe, poigne puissante et ardente ferveur qui embellissaient les mots, les termes, leur conféraient une grande dignité, une grave noblesse, peut-être plus qu'il ne pouvait décemment le dire lui-même, il faut donner des chances, toujours, et en redonner. Toujours. En même temps, cette façon de prononcer soulignait admirablement son propre exil, sa soudaine absence à la conversation, ou du moins son départ d'à mes côtés.

Mais depuis la première balade avec Charles, je suis persuadé que c'est précisément ce souffle singulier, un peu rauque, cette douleur imperceptible à la base du cou, lancinante, présente en permanence à soi sans réellement faire souffrir encore, comme la trace impérissable d'un jonc, cette manière d'avaler certains mots, certaines expressions, de les protéger sous notre langue ou dans notre bouche avant de les laisser se répandre en nous, de permettre à leur suc millénaire de s'écouler dans nos gosiers en modifiant la texture de notre sang, oui c'est précisément ce souffle-là, et notre ardeur, qui ennoblissent les mots, les sanctifient, et qui nous font habiter quelques-uns d'entre eux avec le plus total renoncement, un engagement parfait, ode à la joie d'épeler, comme une prière chuchotée de mémoire devant la flèche unique d'une église de campagne qui nous enferme dans sa pénombre un jour de grand soleil, ou comme un murmure attentif, empreint de majesté, adagio tranquille et un rien serein, jusqu'à la fin de notre vie.

Nous sommes *permis* par ces quelques sons qui nous habitent. Aveuglés nous marcherons encore. Et sourds, nous vivrons du souvenir de leurs échos.

Depuis cette première balade, j'ai l'impression que tout dépend d'un choix de notre part. Il appartient à chacun de lancer dans le monde ces quelques mots qu'ensuite il pourra suivre. Nous avons la responsabilité et le devoir, face à nous-même, de reconstruire, syllabe après syllabe, mot après mot, jour après jour, et avec une humilité qui défoncera enfin l'ego, notre propre citadelle intime de langage, seul repaire habitable pour chacun, en ce monde.

Mot après mot.

12. Patof.

Quand j'étais très jeune, un clown assez jovial animait mes retours à la maison. Pour rien au monde je n'aurais voulu rater son apparition quotidienne à la télévision, à cette heure de grande écoute destinée aux écoliers revenant de leur journée de classe et auxquels il convenait d'offrir des émissions qui favoriseraient leur développement sain.

Ce clown de mon enfance, Patof, portait des souliers noirs énormes — ou étaient-ils rouges? —, en tout cas très longs et très gros, à bout proéminent, démesuré. De larges bretelles noires soutenaient un pantalon rouge — ou jaune? — dans lequel toute ma classe de troisième année aurait pu tenir à l'aise, et son maquillage un rien cadavérique faisait ressortir des yeux profonds, pupilles quasiment vierges, empreintes d'une douceur et d'une bonté que je ne retrouverais que bien plus tard, dans la sérénité millénaire des statues de l'Île de Pâques. Son corps entier dessinait une métaphore splendide à laquelle je ne saisisais évidemment rien, mais Patof m'était profondément sympathique, un premier ami. Il occupait la plupart de mes prières du soir, je craignais constamment qu'il trébuche dans ses godasses et se blesse, j'avais peur qu'il meure, j'en faisais des cauchemars, je l'aimais donc beaucoup, forcément. Patof était aussi espiègle que maladroit, réussissant un mariage héroïque entre ses coups pendables et ses bontés, ses côtés enjoués et ses tristes, sa capacité de manipulation et son altruisme. Je trouvais cette pondération du meilleur goût. Au poil.

Dans mon univers d'enfant, Patof figurait d'emblée comme un clown très étrange, différent, à la fois craintif et dégourdi, taciturne et guilleret, expressif et secret, extrêmement équilibré en même temps qu'intimement soumis aux règles humaines — que je devinais déjà plutôt aléatoires, ou en tout cas fort arbitraires. Je l'aimais d'autant plus qu'à l'école, à peu près personne ne s'était entiché de mon balourd — et me reconnaître singulier, à cette époque où j'avais bien deux mains, ne me causait pas les mêmes désagréments qu'aujourd'hui. Mes copains ruraux, qui se voulaient durs de durs et parfois l'étaient, n'en pinçaient en effet que pour *Robin Fusée*, *Spiderman*, *Hulk*, la petite rousse en jupette de la *Ribouldingue* et le robot un peu débile, avouons-le, de *Perdus dans l'espace*,

spécialiste des avertissements emphatiques verbalisés par un tonitruant *Danger-danger-danger!* qu'il répétait tant que ce salaud de docteur Zachary Smith ou que l'imprudent garçonnet patenteux (Will? Bill? Tom?, je ne sais plus) ne lui avait pas débranché le cordon. Enjoué, ironique, moqueur, Patof boxait la vie beaucoup plus qu'il ne la subissait, en parfaite diagonale avec les héros pantouflards de Ponson du Terrail, vicomte habile versé dans l'historiette rentable, au siècle dernier, et véritable précurseur, avec Balzac peut-être —dont on a vraiment par la suite fait n'importe quoi —, de la vague des soaps, lesquelles mélasses, un siècle plus tard, recouvriraient de leur opacité la plupart des progrès valables attribuables aux sciences dites exactes, tout en infestant les imaginaires et les midis d'un tas de braves chômeurs et chômeuses d'Amérique et d'ailleurs.

Patof, de son vrai nom Jacques Desrosiers, occupait souvent l'antenne de Télé-Métropole. Le comédien Desrosiers était en effet associé de près à ce réseau de télévision privé plutôt bien accueilli de votre part —enfin, vous l'écoutiez distraitement à longueur de journée en accomplissant vos travaux de routine. Mon père, lui, ne réclamait l'usage du téléviseur qu'environ quinze minutes par jour, la nuit tombée, au moment du Téléjournal de la Société d'État, qu'il écoutait avec une attention touchante, assis sur le bord de son fauteuil, en toussant. C'est le seul quart d'heure de la journée où il n'avait pas une cigarette aux lèvres, allez savoir pourquoi, peut-être se punissait-il ainsi de ce qu'il appelait en votre absence « Une tabarnak de mauvaise habitude », ou alors il se prouvait quelque chose, quotidiennement, minuscule épreuve dont il sortait vainqueur —même si ne pas fumer redoublait ses quintes de toux.

Mais le drame de mon enfance est ailleurs.

Patof m'était extrêmement cher, je croyais en lui, mais il m'avait bien semblé le reconnaître, à plusieurs reprises, d'un téléroman à un autre, et de surcroît dans des rôles différents. Drame.

Chaque fois, j'en étais resté fort intrigué. Qui donc était cet imposteur, cet homme qui ressemblait tant à mon idole?

Je n'envisageai évidemment pas d'emblée une supercherie, vous m'aviez inculqué certains principes chrétiens, comme le renoncement et la confiance en son prochain, qui ont résisté un bon moment devant toutes les écoles de Hautes Études Commerciales du monde, mais j'avais tout de même peur de la

vérité, quelque chose s'effondrait, j'entendais le fracas d'immenses parois de banquises s'engouffrant dans la mer de mes vierges oreilles, la terreur est d'abord sonore, vous le savez, presque un effet de style, les grands bruits, l'assourdissant sifflement de l'obus, l'orgasme feint, oui vous le savez, la terreur est d'abord sonore.

La fuite, cependant, m'apparaissait encore possible, et de fait elle l'était — on ne pourra pas alléguer que je n'y ai pas mis beaucoup, beaucoup du mien, et que je ne possédais pas un réel talent. Je me levais, j'invoquais mollement une vague ressemblance, j'inventais un devoir de mathématique à terminer, je décampais très vite. Je refusais obstinément d'envisager que mon clown pût être une ordure. Je ne voulais pas qu'il soit plusieurs, ou même deux. J'avais désespérément besoin d'unité. Je crois que Patof a été ma première illusion politique.

Mais le doute, ce faisant, creusait patiemment sa niche en moi.

Un jour — j'étais demeuré à la maison grâce à une fort honorable exagération sur ma santé —, j'ai parfaitement reconnu Jacques Desrosiers dans le rôle de Jacques Desrosiers lui-même, sans fard ni quoi que ce soit, sans culotte rouge ou jaune ni bretelles, sans souliers-patof, à une émission du midi où il tentait de prêter main forte à de pauvres concurrents à qui on imposait de réorganiser des anagrammes.

Plus de doute possible.

J'étais placé devant la réalité bête et brutale.

Moment fatidique dans mon existence, j'avais huit ans.

Complètement ahuri, mis devant le fait accompli et indéniable, démuné, je vous ai observée à la dérobée. Vous étiez ma seule chance. Toute ma vie allait prendre place à côté de votre réaction. Comment réagiriez-vous à ça? Officiellement j'étais malade; je devais donc pouvoir compter sur votre indéfectible support. Ce type, ce Desrosiers, maman, eh bien c'était Patof, voilà.

Vous, vous poursuiviez vos tâches ménagères, comme si de rien n'était.

Vous fredonniez, même. J'ai compris à ce moment-là ce que ça pouvait impliquer de grâce et de retenue, venir au monde avant la deuxième grande guerre. Vous aviez un fichu avantage. J'ai envié vos privations; elles avaient fait de vous quelqu'un qui pouvait envisager froidement échecs et drames.

Je vous ai regardé longtemps, mais vous étiez parfaite.

Ah, me suis-je dit. C'est bien vous. Quelle classe. Quelle femme. Ma petite fièvre y est probablement pour quelque chose, mais ça m'a donné un autre véritable choc, et je vous aimai plus que jamais auparavant. Quelle force. Quelle dignité. Quel cran. De quel courage vous étiez investie. Et quelle leçon. Vous étiez bien ma mère.

J'ai reporté mon attention sur le téléviseur.

J'essayais d'affecter une dégaine de circonstance, histoire que vous n'ayez pas à rougir de moi, mais dans mon minuscule esprit, qui n'a guère acquis de volume depuis, et malgré la fierté que je ressentais à votre endroit —vous qui saviez si bien vous tenir, vous qui saviez encaisser et souffrir en ne perdant pas de vue votre ordinaire et en préservant votre sens du devoir —, dans mon esprit quelque chose se mit à chuter pour de bon, lent plongeon dont je n'allais jamais véritablement me remettre, et qui peut-être pourrait expliquer en partie mon refuge actuel dans l'univers virtuel sordide froid masqué des bécanes informatiques. J'étais fait pour toujours, je crois. J'allais désormais craindre.

Car quelqu'un, c'est évident, se payait la tête de quelqu'un d'autre dans cette histoire, et cela, c'était enfin clair.

J'étais fier de vous, fier d'être votre fils, et en même temps je me sentais dindon de la farce, j'étais celui dont tout le monde se moquait, je me sentais trahi, j'avais le sentiment d'un gigantesque canular, la certitude d'une trahison sans nom, la preuve qu'on se jouait de nous, les gosses, mais sans pouvoir expliquer ma déconfiture, sans être capable de rendre justice à mon sentiment, sans arriver, avec des mots, à la cheville de ce qu'il me semblait alors être une injustice et une fraude inadmissibles, qu'il fallait dénoncer à la face du globe. Vous m'aviez décidément élevé comme il faut. Jeune, j'étais quelqu'un de très bien.

Mais je n'arrivais tout de même pas à formuler ma suspicion naissante en regard de la duplicité flagrante des adultes. J'avais mal au ventre, des crampes horribles, et qui plus est j'avais honte de moi, c'est quand même un monde. Honte de m'être ainsi fait piéger, berné, embarqué, et honte de mon silence aussi: nécessairement, puisqu'il y avait faute, c'est à moi qu'elle devait incomber —voilà peut-être un versant moins glorieux de votre rutilante éducation. Mais c'est bel et bien ainsi que je le vivais. Comme si je ne reconnaissais même pas à l'autre l'intelligence, ou la duplicité, de m'avoir piégé. C'est assez dingue, ça

aussi. Je me suis longtemps interrogé sur cette inexplicable honte. Et sur la faute. Ça n'a rien donné, évidemment, mais aujourd'hui encore, ma réaction d'alors me préoccupe assez.

Bref, à l'époque, je me suis mis à être plus méfiant avec les gens, c'est du reste le moins que je pouvais faire, à huit ans je ne représentais un adversaire sérieux pour personne, d'autant que, confusément, je devinais l'incidence du regard des autres sur ce que je pouvais penser de moi, et je n'aimais pas du tout cette idée. Alors je me débattais.

Je me demandais si c'était bien eux, ces gens, ces individus, qui se trouvaient là, devant moi. Je les touchais parfois du bout de la main gauche sans savoir que ça ne me serait pas toujours possible. Je voulais m'assurer de leur matérialité. Quand ils m'interrogeaient sur mon geste, je répondais de ma voix de furet: « Rien... Caprice. » Et ils me laissaient faire. Je me demandais s'ils ne jouaient pas un rôle, si je n'étais pas dépendant depuis toujours de quelque construction de l'esprit qui m'aurait échappée, un théâtre, des auditions, un gigantesque jeu de rôle, et s'ils me prenaient pour un petit idiot, une pâte à modeler, une tour de Pise, un truc à former, à renseigner sur les vérités du monde, quelque débilités dans le genre, et puis que me voulaient-ils vraiment, au fond, ces Arlequins? C'est la période de ma vie où j'ai développé ce fameux regard par en-dessous qui devait tant m'être utile par la suite, au moment d'être engagé dans une boîte quelconque, ainsi que dans des tas d'autres situations tellement différentes que c'en est comique — aujourd'hui, je suis persuadé qu'être vu d'en bas est l'une des nécessités cachées de l'être humain.

Progressivement, j'ai cessé de révéler des choses à mon sujet. Je ne larguais plus sur mon compte que vétilles et billevesées, et je ne parlais qu'avec parcimonie de généralités qui me semblaient parfaitement dérisoires. Je croyais cette parade infallible. Un cri. Un clairon. Une alarme. Une sorte d'appel très clair à la race —humaine.

Mais à ma grande stupéfaction, les gens se satisfaisaient de mes clichés et de mes raccourcis avec une docilité qui me laissait pantois —d'où sans doute mon attachement au babil, c'est-à-dire au silence, et au louvoisement dans ma vie d'adulte.

Ils n'en avaient rien à foutre de moi, maman, les humains.

Doublement crucifié, puisque je m'étais moi-même appliqué à l'érection de la croix, j'en vins à penser que seuls mes parents — mais surtout vous, championne incontestée des repérages et du casting dans la vie réelle, puisque vous saviez bien, vous, distinguer Patof de Desrosiers, et cela sans vous formaliser une seule seconde —seuls mes parents, disais-je, étaient épargnés par cette maladie du genre: la façade.

Logiquement, seuls mes parents pourraient donc me révéler la véritable identité des gens qui m'entouraient et qui voulaient me faire gober leurs coulevres.

Seuls mes parents, conséquemment, m'aimaient assez pour me tenir quotidiennement au courant de l'évolution de la vérité.

13. Prométhée.

Or the Modern Prometheus , donc, il faut le spécifier.

Frankenstein, c'est exact, monstre entier, et cela en regard du vœu de Godwin Shelley elle-même, mais tout de même: *or the Modern Prometheus* . C'est important.

Ce n'est assurément pas un hasard, ce titre en forme d'appel, ce cri immense, au début du XIXe, par une toute jeune femme, et ce malgré ce qu'on a fait par la suite du « héros », voire du livre lui-même (embarrassant droit, très inquiétante permission que s'accordent les Modernes de tout modifier et d'implanter des dents aux poules). L'espoir est en effet incrusté dans les gènes de ce titre, mais la désillusion aussi, et à nouveau cette insubmersible foi, seule avenue aérée, semble-t-il, propre à traverser les époques. L'essentiel —voire tout —est dans ce titre: *Frankenstein or the Modern Prometheus* (et non pas seulement *Frankenstein* , comme se complaisent à titrer tant de versions contemporaines du roman; cette liberté devient franchement indécente).

Prométhée, si vous me permettez de le préciser, est à notre époque une figure mythique assez positive, du moins à ce que j'ai pu en conclure. Pour certains, il est même considéré comme le créateur de l'humanité, rien de moins, lui qui aurait façonné le premier homme à partir d'un bloc d'argile mêlé d'eau. (Le *Modern Prometheus* du titre, à ce compte, c'est bien davantage le docteur Victor Frankenstein que le monstre; les érudits les plus sagaces y vont d'ailleurs de leurs très justes hypothèses à ce sujet, dans les colloques.) Prométhée, littéralement, signifie: *Celui qui pense par avance, qui réfléchit d'abord* . Il déroba le feu divin aux dieux afin de l'offrir aux Hommes et ainsi les délivrer de leur vie sauvage et animale, même si cela devait lui valoir l'enchaînement au sommet du Caucase — majestueuse chaîne de montagnes semblable aux Rocheuses, disons. Certains livres affirment que, par la suite, un vautour vint quotidiennement sur le Caucase pour dévorer le foie de Prométhée, et ce sur l'ordre de Zeus lui-même, un patron de toute évidence assez centralisateur qui n'appréciait de toute évidence guère le partage du pouvoir. D'autres volumes prétendent toutefois qu'il s'agissait d'un aigle, et non d'un vautour (Gustave Moreau, pour un, illustra sa toile de 1869 avec un de ces rapaces qui ont si belle

réputation aux États-Unis), mais entre vous et moi, l'identité de l'oiseau de proie, à moins d'être ébloui jusqu'à la surdité par le Dictionnaire des Symboles, ne possède ici aucune espèce d'importance. Le *Grand Caucase* est en outre considéré comme la frontière entre l'Europe et l'Asie, ce qui représente également, dans ce mythe colossal et à ce stade-ci de ma confiance, un détail d'une prodigieuse insignifiance, sauf en cela peut-être que c'est en Asie que Charles, de son propre aveu, signait la plupart de ses contrats, et en Asie qu'il trouvait le plus souvent refuge et recueillement après les avoir exécutés — quelque part au Tibet, m'a-t-il confié, véritable petit moine, petit *Tintin au pays de la ferveur* qu'il était, mais qu'en sais-je réellement, pouvait-il me peindre une vérité jusque-là? La réponse est oui.

Quoi qu'il en soit, il reste que pour la jeune Shelley, Frankenstein était une sorte de pari, de bénédiction; une chance insigne accordée à l'humanité, une façon d'appréhender la réalité en faisant porter à l'être fictif la laideur du monde, afin sans doute qu'il nous aide ensuite à épouser cette virtualité, ce possible, cette évidence de la *laideur surhumaine*, profondément incrustée en nous, d'autant plus menaçante parce que dissimulée, et parce qu'on finit par la considérer comme un élément anodin de notre décor intime. En cela, Mary Shelley présageait l'usage que feraient Camus, Gide et Victor Hugo du nom de Prométhée: le désir de l'exploit, le goût du dépassement, et surtout la foi dans la grandeur humaine. Pour Hugo, qui avait à peine quinze ans au moment de la parution du roman de Shelley, l'adjectif *prométhéen* allait même appeler une immensité, une énormité, quelque chose de titanesque, donc une espèce d'au-delà de l'humain, du moins dans son acception courante, mais bref, qu'est-ce qu'on s'en fout.

À chacun son regard, à chacun sa conscience aussi, à chacun ses bougies sur le gâteau, mais Frankenstein, pour son auteure, et c'est cela que je voudrais préciser, Frankenstein n'a *jamais été un monstre*.

Shelley souhaitait au contraire faire de lui un sauveur, ou du moins une passerelle vers la rédemption, celui sur lequel la lumière pourrait rebondir. Une espèce de Moïse qui montrerait une nouvelle voie.

Son héros se présentait mal fagoté, c'est vrai, maladroit et cruel, pas tout à fait familier avec les us humains, mais d'autant plus éclatant, selon elle, vu les canons moraux qui asservissaient son époque. Rédigeant à toute vitesse

Frankenstein and the Modern Prometheus , afin de remporter son pari de rédaction contre Lord Byron et son propre mari, Mary Godwin Shelley criait pour l'éternité l'amplitude de son espoir dans le devenir du genre humain.

14. Squeegee.

En posant les yeux sur cette missive, en épelant cette Caroline du nord aimée dans mes bras, mes yeux, ma main, il me semble avoir entendu dans mes côtes le grondement de sa rébellion, un vacarme familial, et j'ai eu peur, j'ai vraiment eu la chienne, je n'ai plus l'âge d'aller chercher la rondelle dans les coins, moi.

Dès le premier regard sur cette « dernière » lettre qu'il comptait envoyer le lendemain à une femme, cette « Caroline à qui je suis », écrivait-il, dès le premier regard j'ai vu les accents enfoncés dans la page, les barres sur les T qui planaient à l'horizontale, bataillons de soucoupes qui tenaient les mots en joue, et j'ai immédiatement craint des phrases pareilles, repliées sur elles-mêmes, obéissantes jusqu'à l'effacement aurait-on pu croire, ou en état d'arrestation, mais d'autant plus menaçantes, panthères absorbées dans la contemplation de la proie, prêtes à se détendre. On aurait dit des trombes qui jouaient du coude et lentement posaient leurs assises devant les remontrances des professeurs depuis le primaire, écartelées sous les coups de batoirs, les directives, la grammaire rectiligne, syntaxe bien accordée au participe, itinéraire convenu, voté, sale, pourri, que d'aucuns, maîtres-fumiers de leurs certitudes, opposent sans broncher aux tentatives naissantes d'une main qui tâtonne et cherche à savoir. Je ne pouvais rien lire, je veux dire rien mettre en ordre, j'essayais bien de me concentrer sur le propos mais j'en étais incapable. J'avais devant moi un être désabusé, déçu, mais dressé devant l'existence, quelqu'un dont le potentiel offensif dépassait tout ce que j'avais connu jusque-là dans la vie, multinationales comprises, et j'ai perçu cela bien avant de concevoir à quels projets déments il se consacrait. Dans sa missive, je discernais une étrange mise en place, des préliminaires, les jalons d'une honte allégorique qui ne pouvait se muer qu'en agression. Lui, contre le lot des manières acquises à coups d'arguments, pistes obligatoires, façons de faire et de ressentir coulées dans le béton des jours, des manières imposées par ces faux-frères humains, ces reliques fières de voir le monde continuer après elles, exactement comme il le faisait avant elles; lui, contre les centaines de discours admis qu'on avait tenté de lui enfoncer dans la

tête et le bras, avec un succès que les abbés de Syntaxe ou de Rhétorique n'auraient pas pu imaginer; lui, contre toutes les formes.

Dès ce premier coup d'œil, je crois donc avoir perçu le danger qu'il représentait, son explosion imminente.

Sa vie à lui, acier trempé dressé en contre-jour devant ce qui allait devenir, j'en avais la conviction, une tuerie, était proprement effrayante, précisément à cause de la métamorphose en son âme de la hargne et de la haine. Je voyais un gosse maintenu en laisse, désir atrophié, et je voulais me sauver, reprendre l'avion, rester pour de bon en vol, dans le nowhere de mes solutions éthérées, j'aspirais à léviter jusqu'au jour dernier. J'aurais dû me rappeler, à ce moment, que personne n'est plus doué que moi en architecture du mal; et j'aurais voulu ne pas apercevoir immédiatement à quel point Charles incarnait ce que je menaçais de devenir.

S'il ne s'était pas exprimé avec autant de rondeur, si ses lettres, si papa, si vous et si moi, si je ne m'étais pas senti aussi exactement à ma place, si, si et si, eh bien j'aurais averti la planète que ce type grondait en permanence, j'aurais crié qu'il fallait fuir ou trouver le moyen de l'arraisonner, j'aurais déniché un truc solide pour espérer plus haut, et j'aurais pris la clé des champs, abandonnant volontiers à d'autres la responsabilité de freiner le mécanisme du mal. De cette manière, je n'aurais pas autant de remords, aujourd'hui, je n'aurais rien empêché, mais je parcourrais avec moins d'angoisse les pages de l'actualité internationale qui relatent les attentats, revendiqués ou non, je douterais moins, chaque fois, je craindrais un peu moins, et je serais moins farouche, ou moins critique, envers moi-même, ou moins enclin à considérer l'étalage immédiat de mes intuitions comme un laissez-passer, une affaire d'éthique personnelle, comme si des confidences immédiates pouvaient me blanchir, me prémunir de quelque inpair, ou balayer mon absence totale de jugement à ce moment-là, mon inconséquence, mon choix de fermer les yeux, ma prodigieuse irresponsabilité d'alors.

J'aurais pu additionner deux et deux, maman, et je serais arrivé à quatre, c'est on ne peut plus clair.

Mais peut-être ne serais-je pas près de vous, si je l'avais fait, cela aussi il faut le dire.

Je ne sais pas.

Mais il en est ainsi. Je n'ai pas fait deux et deux. J'ai encore une fois regardé attentivement autour de moi, et le monde tournait assez rond, Charles m'expliquait je ne sais quelle cause, un garçon servait un Perrier-citron à une dame au ridicule chapeau de paille indigo, deux types basanés, costards ivoires, parlaient affaires, un métis passait les vitrines extérieures au squeegee avec une patiente attention, comme si sa vie dépendait du cerne laissé, j'entends encore la glissade du squeegee dans la vitrine, ce petit cri m'obsède souvent la nuit, ce lent glissement, je glisse aussi, quelque liquide coule et s'écoule en moi, je laisse des traces et des cernes, je suis vraiment infréquentable à ce chapitre, mais personne apparemment ne se rendait compte, à ce moment-là, qu'un hypocrite sirotait un rhum à proximité de Charles, j'ai donc pu me convaincre que je redevais paranoïaque, et que la vie en Amérique était exactement comme les Européens la décrivent, propre à faire perdre la boule.

Mais je l'aurais fait, je serais parti, si, si et si, et sans hésiter, parce que ce type était une bombe et que ça se voyait du bas des marches de l'Oratoire Saint-Joseph, pour un homme comme moi.

Mais je ne l'ai pas fait.

Je ne suis pas parti.

Au contraire.

Je me suis calé un peu plus dans la banquette velours, j'ai toussé, j'ai commandé un autre verre, il a accepté de trinquer en ma compagnie, même s'il ne buvait à peu près jamais.

C'était chic d'accepter, vous en conviendrez.

Je ne suis pas parti parce que j'étais chez moi.

15. L'élasticité de l'élastique; la longueur de la corde.

Je sais des batailles perdues d'avance et finalement gagnées, précisément parce que les troupes ont vu les leurs serrer les glaives jusqu'à s'en effacer les jointures, comme si leur petit pays tenait tout entier dans une ultime poigne, les troupes ont vu les leurs se battre, se donner, se défoncer, se complètement miser, et puis tomber aux champs, et elles ont été fouettées jusqu'à l'âme, ces troupes, par le spectacle de la vie labourée par une balle ou une lame, vie qui s'égare, vie des proches et des aimés, bougeoir de nos camarades, qui tremble et qui s'éteint.

Souffle des grenades.

Existence des pauvres.

Vous savez maman, du sang, quelques flaques à peine, et revoici la rage sourde, revoilà le comment et le pourquoi, le courage impossible d'épeler devant tous les parterres le mot fratrie, et l'ardeur incompressible, la patience au combat, le troisième effort, puis le quatrième, une espèce d'au-delà de soi et de la douleur, à d'autres époques on parlait de ténacité, de foi, ou d'aveuglement, l'humanité est tellement folle de sens, c'est à peine croyable, et elle sait tellement se retourner; elle pivote sur elle-même avec un tel aplomb, elle cherche, elle tâte, elle fouille les ruines, elle repère la dépouille avec ce talent animal issu du besoin chronique de fermer la mâchoire sur quelque momie, et elle mord, elle extirpe, elle dépèce, elle secoue, elle déroule toutes les bandelettes, et puis elle chante, l'humanité, toujours elle chante en dansant autour du sens ainsi saigné.

Je sais le pouvoir fier et immobile des êtres composés dans la souffrance, maman, je le sais parce que c'est moi, je le sais parce que j'ai profondément détesté, bien avant de comprendre que j'avais aimé, et de là je connais dans mes veines ce torrent immonde, puissance tellurique et injuste, ce courant peut-être maléfique avec lequel ils redressent le bras, ceux-là, quand la vie aboutit par erreur à la sanction qu'ils imposeront au monde.

Quand leur glaive s'élève, eux, maman, eh bien c'est qu'il retombera sans aucune hésitation, et que des têtes rouleront, des femmes pleureront sur des guerres qu'elles auront elles-mêmes provoquées, des hommes perdront la tête en vertu d'insolences dérisoires, des adolescents marcheront au combat sans trop

savoir eux non plus comment se loge en soi le mot Devoir, pouvez-vous comprendre cela? Il sera trop tard. Il est des êtres que la sagesse dicte de ne pas pousser en guerre, est-ce que vous entendez? Car à ce moment-là, devant ces innocents qui se seront oubliés et qui s'éveilleront, devant ces mal nommés que la justice animera et qui un soir se cabreront, devant le retour inexorable du pendule, il n'y aura plus rien à faire, nulle excuse, nulle offrande ne les apaisera. *Tassez-vous*, murmure-t-on avec une infinie sagesse dans mon pays, puisque rien n'arrêtera ceux qui ont été baptisés avec trop de hâte, et projetés sans bouclier dans le langage, ceux qu'on a trompés, ceux à qui on a menti, ceux qui croyaient avec tellement de ferveur qu'il devenait dangereux de leur avouer la vérité, ceux qui ont trop aimé, trop espéré, trop pris de poids sur leurs épaules, en pensant qu'il s'agissait là de la tâche qu'on attendait d'eux.

Peut-être le monde a-t-il besoin de se figurer que nous portons tous un bungee dans le cou, maman, et qu'il y aura donc toujours une place pour discuter, s'entendre, se refaire la main: le compromis final. L'élasticité de l'élastique. Mais ce n'est pas vrai. Car certains ont une corde, au cou. Très, très longue, c'est exact, quelle patience, quelle foi, mais une corde tout de même. Arrivés au bout, l'élan donné par l'espoir étant si violent, arrivés au bout ils claquent. C'est leur cou qui rompt, ou c'est la corde.

Et à ce moment-là, conseil, devant ceux-là dont la corde claque: *tassez-vous*.

Le pendule est aveugle, le pendule est acéré, le temps lui-même revient un jour vers vous, maman, il double sa vitesse, il fonce, il triple sa vitesse, à l'image d'une sonde spatiale qui se servirait d'une orbite comme d'une fronde, et il vous tranche en deux, en trois, en huit, ce temps. Plusieurs parties de vous dérapent alors dans l'espace, et s'éloignent en silence, sans possibilité de réunification, plusieurs vous filent dans des directions opposées, s'enfuient de vous-même, et vous installent devant votre insupportable fragmentation, votre propre nombre. Et la coupure est si franche, si évidente, la coupure et la mort font à ce point partie d'une façon d'épouser votre rage, que vous n'avez même pas mal, vous que le pendule vient de couper en mille, vous ne sentez rien, vous regardez s'éloigner ces nombreuses parties de Freinki Jutras, ça vous semble curieux, c'est vrai, mais ces objets prennent tout de même de la distance, ces choses disparaissent tout de même de votre vue, et finalement vous concevez ce qu'est l'apesanteur, vous concevez l'évidence: c'est donc ici que ça se passe, c'est donc

ici que quelque chose meurt de moi-même, c'est enfin ici le carrefour, ma véritable naissance, et à ce moment-là, finalement, envers et contre toutes vos velléités d'unité, vous rencontrez pour de bon votre propre peur. Ça ne pardonne pas.

Ce qui reste alors, tout à fait à sa place mais néanmoins fébrile, tout à fait solide mais néanmoins vulnérable, et de surcroît animé de ce très léger tremblement qui ne vous quittera plus jamais, mais que vous vous donnerez le mandat de maîtriser devant les invités, ce qui reste alors votre identité, quand vous avez perdu de vue, dans l'espace, ces multiples fractions de ce qui jusque-là était vous, ce qui reste eh bien, c'est vous, voilà, oui, c'est encore bien vous, totalement, vous est ce qui reste, vous est à la fois somme et résultat, un résidu et une entité complète, oui c'est vous, ça, petit, avalez cette idée, cette évidence.

Je suis éclaté, je suis multiple et sécable, je suis un homme et je ne m'en excuserai plus jamais. Je suis, si vous le protégez, ce qui assurera votre vol. Même en ce jour prochain où quelque diablesse vous poussera de nouveau à réclamer cette curieuse indépendance, qu'elle nommera autonomie en se raclant la gorge, oui même ce jour-là je ne m'excuserai pas d'être ce qui diffère totalement de vous, et qui par-là même, si vous y consentez, vous épaulera, vous soutiendra, vous aimera, vous complétera, et vous permettra de vous définir, dans le plus parfait prolongement, la plus admirable, la plus stricte et la plus lumineuse dépendance qui soit, homme et femme.

16. Ellipses.

Ne plus me rappeler avec certitude l'endroit de notre première rencontre, malgré les Hilton identiques, j'en conviens, c'est assez ridicule. Mais alors que certains événements de ma vie me collent à la peau comme des sparadraps, je ne conserve de plusieurs autres qu'un souvenir évasif, lointain, quasiment gênant, je dois être normal. J'ai parfois l'impression que ma mémoire elle-même est vétuste, ancienne, elliptique, et qu'elle fonctionne comme celle des vieillards, complètement absents à ce qu'ils jugent accessoire: ils oublient avec grâce qui les a conduits à la pétanque la veille, mais se rappellent l'ordre et la couleur des vingt voitures de tête de leur cortège de noces. Ils arpentent parfois de longs jours les corridors de leur existence, sans effleurer une seule fois les parois de ce qu'ils ont été, sans se blesser aux clous qui dépassent, aux horreurs dont ils sont les auteurs, c'est absolument admirable d'être ainsi vieux, et je les admire absolument. J'ai hâte.

Quoi qu'il en soit, les premiers ceci, les premières cela, habituellement je les oublie, même votre Grand Meaulnes, je ne me souviens plus exactement pourquoi je l'ai tant détesté. Je soupçonne d'ailleurs Lisa d'avoir nourri à mon endroit une rancune ferroviaire — même si elle a soutenu le contraire jusque chez le notaire —, précisément parce que j'étais incapable de me rappeler l'endroit, le lieu et les circonstances de notre première union charnelle dite complète, comme elle l'entendait, c'est-à-dire avec orgasmes, éjaculation et sommeils, dans l'ordre, les pluriels ne sont pas une faute et appellent une simultanéité souhaitable chez les partenaires, ce qui indique assez bien le labyrinthe d'où je sors, mais nous étions excessivement jeunes, elle et moi, et malgré son apparence très extérieure, sa mèche indigo et ses bottes noires, Lisa était tout autant que moi pétrie de Tristan, d'Iseult, de Roméo, de Juliette, de Roxanne, de Cyrano et de Bergerac.

Je me rappelle pourtant parfaitement l'avoir caressée, pour la première fois, dans le sous-sol de la maison d'un copain, je pourrais réciter les yeux fermés les vêtements qu'elle portait, les sujets abordés, et notre itinéraire un rien baroque, il est vrai, dans la pièce minuscule, avant d'aboutir sur un divan-lit aux fascinants motifs turquoise qui me faisaient penser à des armées d'ovules,

mais faire l'amour avec elle, la première fois, *remplir son corps d'étoiles*, et *tomber mort*, rien, aucune trace, je suis désolé chérie.

J'aurais pu lui parler avec une assez confondante précision d'un millier d'autres choses, cependant, dans l'instant même de la caresse, toutes ces contrées idylliques auxquelles son corps tiède ouvrait la voie en moi, l'intolérable désir intolérable de ma main sur sa main sur ma main; les couleurs du divan-lit, avec associations libres propres à nourrir les recoupements de vos horribles pys pendant des années; sa troisième main sur ma cuisse, les lunes de Jupiter, prodigieuse Ganymède, moins flamboyante qu'Io et moins bien nommée qu'Europe, mais seule dotée du champ gravitationnel requis pour maintenir une atmosphère, ce qui est tout de même une qualité sans équivoque pour une lune ou je n'y connais rien. Et sa bouche, aussi, j'aurais pu la lui décrire, oh oui sa bouche, et réciter tout le jour mon amour sur le fil d'Ariane de son chemisier, soie de mon repos, et la douceur de sa peau ambrée, évidemment, cette douceur-là aussi j'aurais pu la lui narrer, et puis le galbe de ses tentacules, le futur de ses seins, ou le lent travelling de son genou pacifique qui virevolte un moment avant de se poser sur mon espace offert, ou mon index tremblant, caressant le sublime anneau d'argent de son nombril, oui de tout cela je me souviens parfaitement, c'était hier, et j'aurais dû passer à la parole, m'élever contre notre sort, ralentir la marche aveugle du monde et le jugement que nos corps de jeunes portait sur lui. Mais parler de ces thèmes, au demeurant passionnants, à ce moment précis de notre amour, me disais-je stupidement alors, aurait été une erreur. Aujourd'hui, je la commettrais fièrement, cette bourde; l'erreur était de me taire, déjà.

Je crois toutefois que, bien simplement, nous ne nous arrêtons pas aux mêmes passages à niveaux dans l'existence, mon essentielle Lisa et moi. Les signes, les icônes épousaient d'emblée d'autres significations, les dessins sur les murs explosaient, n'étaient pas interprétés de la même manière, ne possédaient pas la même importance, ne s'inscrivaient pas du tout dans la même trajectoire. Et nous ne posions conséquemment pas sur les murales et les événements le même regard, cela va assez de soi.

Lisa soutenait en outre que face à la mer, je me regarderais toujours les pieds.

Ce disant, elle laissait trainer dans son admirable bouche le mot: pieds. C'était magnifique aussi, ça faisait très vrai, très senti, très très beau, et très mal également, mais la douleur est toujours une autre histoire, vous le savez.

Je me souviens fort bien, toutefois, l'avoir reçu dans les dents celle-là: à jamais je ne me regarderais les pieds face à la mer. La formule à l'avenir était excellente, joliment tournée, impeccable, absolument sans issue. J'ai de tout temps été extrêmement sensible au lustre, aux petits riens, tel fard à joue, tel regard dérobé, tel signe de ponctuation, toutes les formes d'apprêt, et sur cet exemple précis, je veux dire sur le fond, j'ai toujours été incapable de contredire Lisa, ou même de répondre quoi que ce soit. J'aurais pu me défendre sans doute, mais chaque fois qu'elle me l'envoyait — et se répéter ne l'effrayait vraisemblablement pas; quelle femme —, j'encaissais. Avec le temps, l'amour aidant, j'en suis arrivé à railler mes propres nécessités, défoncer tout naturellement mes limites, et à trouver la formule pétillante — d'autant qu'elle m'allait comme un gant, puisqu'elle correspondait tout à fait à mon attitude devant les océans, ou gravissant quelque montagne, c'est pareil.

Oui, je marche en me regardant les pieds.

Toujours.

J'en ai deux, d'ailleurs.

Je ne m'en lasse pas.

Ça me rassure de les avoir là, au bout du fil, je suppose. Les voir, chaque fois. Si fidèles. N'est-ce pas la Kabbale juive — elle-même un des creusets les plus désarçonnants de l'interprétation la plus réjouissante —, n'est-ce pas la Kabbale qui allègue que nous faisons partie, les animaux et nous, du même règne, et que tout ce qui distingue réellement l'humain de l'animal, c'est la direction du regard? Car les animaux fixent le sol, figurez-vous, alors que les humains, au contraire, savent parfois tourner les yeux vers le ciel. Ce serait là notre unique distinction profonde. Comme il s'agit également de ma seule et insignifiante réplique à l'endroit de tous mes amis si chers, qui ont suffisamment potassé leurs classiques pour cesser complètement de croire, mes nécessaires amis qui s'esclaffent devant ce que j'appelle encore le *mystère de la foi* parce que je n'ai rien trouvé de plus large, mes amis qui évoquent le vide humain comme une maladie à laquelle on peut trouver vaccin, qui inventent d'autres dieux en alléguant que ceux-là sont justifiés. Je ne sais pas dessiner

devant eux certains mots. Je m'en veux. J'aimerais danser assez haut pour tenir à bout de bras le mot *croire*, ou encore le mot *foi*, qui, somme toute, finalement, après tout, en définitive, n'est qu'une petite grâce, une minuscule chance accordée, une tentative. Exactement comme l'invention, je suppose.

Mais quoi qu'il en soit, comment en vouloir à Lisa, comment en vouloir à quelqu'un qui vous a assez aimé pour vous résumer à ce point, dites-moi? Quelqu'un qui connaît de vous ces quelques gestes, rares attitudes, rarissimes paroles qui syntonisent exactement votre indicatif en ce monde, puisque vous logez en eux à la fois toute votre ferveur et toute votre terreur, paroles, attitudes et gestes qui vous appartiennent en propre, et que vous retrouvez chaque matin, quoi que vous fassiez, au lever, dans les effluves rassurants d'un mazagran de café très fort et bouillant, à proximité de l'être aimé, si vous êtes très verni, très gâté par l'existence.

Ah.

Lisa.

17. Fronteau.

Vous vous retrouvez au bout d'une terre, aux limites d'un champ, près d'une voie ferrée, limites de l'enfance aussi, dans votre pays on dit: un fronteau.

Vous êtes au fronteau. Vous vous penchez. Vous respirez la terre. Après un moment vous en prenez dans votre paume, vous la sentez, vous avez les jambes un peu molles parce que vous n'êtes plus habitué à des randonnées pareilles, parce que les bottes à bout d'acier sont très lourdes, parce que ça fait près de deux heures que vous enjambez des rigoles, inspectez des ponts en prenant votre temps, que vous sautez des ruisseaux, traversez des décharges en vérifiant au passage l'état des tuyaux de ciment, l'un d'eux ne supportera pas les dégelées du prochain printemps, il faut remplacer.

Vous vous savez totalement héritier, maintenant, ce latifundium vous échoit, alors ces deux cents arpents, ici, sous vos pieds, ils sont à vous. Pas dix, pas trente. Deux cents. C'est la nouvelle donne. Un minimum pour être rentable, vous l'avez entendu quelque part.

Vous avez ramassé des cailloux à l'aller. Pas du tout pour les conserver, mais machinalement, pour en soutirer quelques-uns aux champs, à mesure, comme un réflexe, puisqu'ils remontent toujours, ces « cailloux du bon Dieu », puisqu'il y en aura toujours qui affleureront la surface, et puisqu'il faudra donc toujours les retirer des champs, c'est là une façon d'occuper l'espace et d'honorer la terre, peut-être de la caresser, de poser régulièrement un genou au sol, c'est votre père qui vous l'a confié, il ne savait pas prononcer: Prier.

Vous n'êtes pas certain que c'est bien à vous qu'il s'adressait, vous n'êtes pas certain qu'il vous confiait réellement là quelque chose d'intime.

Au fronteau, vous vous retournez.

Au loin, le couchant comme un chapiteau céleste, spectacle d'opale et de grès, vous discernez les maisons aimées, les maisons du rang, lointaines et minuscules, paisibles, les étables, les silos à grains dressés contre le ciel, les garages, les poulaillers, tous ceinturés par ces nuages en long dont vous ne retenez jamais le nom, mais dont vous vous rappelez qu'ils annoncent un temps glacial, et tout cela dans un silence absolument affreux, que vous ne savez pas tout de suite appeler silence, alors vous avez peur, vous avez un peu froid, vous

espérez un train de marchandises, quatre locomotives pour cent dix-sept wagons, des moteurs monstrueux qui feraient pour de bon trembler ce sol, vous voudriez trembler.

Vous voyez les tracteurs avancer à pas de tortue, sans les entendre, au loin, dans les champs, comme de petits *Tonka* de carrés de sable, très très loin. Les seuls engins imaginés aussi puissants, auparavant, dans votre univers d'enfant, c'était des motos, mais les seuls aussi puissants et aussi silencieux en même temps, ça, c'était des avions, dans le ciel.

Vous éprouvez alors un fantôme absolu, que vous nommez déjà mal.

Voyager, murmurez-vous le plus solennellement possible. Etre vous-même un ailleurs, ne plus donner prise à quoi que ce soit, et accumuler les heures de vol, de route, dégager, partir.

Le mot *partir* s'installe en vous.

C'est là.

C'est à ce moment-là.

Partir, mot de tous les possibles, vous en êtes sûr c'est là qu'il vint en vous.

Mais pour votre heure, pour cet instant-là de votre vie, au fronteau, *partir* voudrait seulement mettre un peu de distance entre vous et ce champ immense saturé de mort et de silence. Ce n'est pas beaucoup demander, pensez-vous, un peu de vide, un peu de distance.

Mais c'est encore trop, ou plutôt ce n'est pas encore tout, ou alors ce n'est pas ce qu'il faut, c'est loin d'être assez, le fantôme n'est pas suffisant, la douleur n'est pas fatale, le bout de la terre vous agrippe et vous retient par la manche, vous sentez bien que quelque chose s'accroche à votre dépouille, et cette prise ramène à votre cœur Poe, Dickens, Baudelaire, Shelley, vos lectures d'hôpital, de la peur et du sang partout, des craintes, des images de folie et de démente, des brûlures, la blessure de la poigne de Dieu sur votre avant-bras gauche, c'est absolument intolérable.

Mais la terre voit juste, encore une fois. La terre est porteuse, encore une fois.

Car il manque bien quelque chose, au fronteau, à deux pas de la voie ferrée, devant les barbelés à quatre brins, devant le fil unique de broche électrique qui dispense toutes les trois secondes sa décharge de douze volts. Adossé à un piquet de perche relevé et penché par le gel —cette semaine, il faudra revenir avec la

masse de fonte, rappelez-vous, prendre une journée entière, refaire le tour de cette terre à pied, ce sera une tâche difficile pour vous, ça, maintenant, d'une seule main —, adossé à un piquet vous pensez: oui, il manque quelque chose.

Vous levez le nez dans le vent, vous essayez de comprendre ce printemps, vous penchez la tête vers la gauche, légèrement, vous demeurez longtemps dans cette position, votre menton pointé vers le sol, c'est là une pose qui vous semble naturelle.

Après ce long moment de vent vous frémissez, vous regardez votre peau gagnée par la chair de poule, et au milieu des tremblements délicats vous relevez à nouveau la tête, et vous perdez presque l'équilibre en comprenant à quel point vous êtes résolu, à quel point vous défiez le ciel, les yeux ainsi vissés dans la voûte, et vous saisissez avec un réel étonnement *que vous n'avez pas peur*, pas vraiment, et que vous vous sentez même plutôt fort, en tout cas assez pour envoyer les cieux sur les roses: leur seule chance serait de s'adresser directement à vous, de vous répondre, et maintenant, oui maintenant, une fois pour toutes, et de surcroît dans un langage que vous pourriez déchiffrer. Vous avez fait, vous, votre bout de chemin.

Vous tremblez devant cette évidence, votre force.

Vous respirez plus profondément encore, vous bombez le torse, votre poignet gauche soudain vous fait mal, ça vous rassure.

Mais il manque tout de même quelque chose, au fronteau, donc, malgré votre détermination nouvelle, malgré les questions que vous infligez au bleu, malgré ce vent que vous protégerez désormais tout contre vous, et que vous porterez dans tous les aéroports du monde. Il manque du bruit, il manque une curieuse façon de regarder la terre, de la fouler, de s'y fondre, il manque au crépuscule un certain allant, et au soleil une part de son ombre. Il manque des andains fraîchement retournés, une odeur de tabac bon marché à travers le foin, une façon de réfléchir, une immense veste de jean froissée par de larges mouvements souples, il manque une saine et douloureuse manière de refuser le trèfle, d'arracher le chien dent, de frotter la terre entre le pouce et l'index, de trouver la farine dans la cosse du blé, de détester la pluie, de détester la nuit, de détester les siffleux, de ne pas répondre. Il manque ici une toute masculine manière de ne plus être capable de quoi que ce soit, une inadmissible façon de fuir que vous n'avez jamais osé comprendre jusqu'au bout, et sur laquelle vous

avez laissé toutes les féministes du monde répandre les pires insanités. Il manque quelque obstacle rugueux, organique, intense, qui vous dépasse et qu'il eût fallu que vous franchissiez *avant* qu'il ne disparaisse de lui-même. Il manque ici un ressort à votre vie, il manque votre père, et quelque chose est désormais trop tard.

Vous approchez votre seule main de la broche électrique.

Lentement, mais résolument, car vous savez bien ce que vous faites. Parfaitement maître.

Savoir ce que vous faites: cette expression acquiert au fronteau, en ce jour, sa véritable amplitude; oui, vous savez ce que vous faites.

Vous serrez la broche dans votre main, comme il la serrait.

Vous comptez une, et vous attendez ce qui viendra, vous comptez deux, et vous commencez à craindre votre propre détermination, mais la décharge électrique vous laboure l'épaule avant trois, et le choc vous fait grimacer mais sourire aussi, comme il souriait, lui, comment vous expliquer ceci maman sans passer pour un demeuré, la décharge vous arrache un rire nerveux mais elle vous rassure, oui le choc immense vous apaise, parce qu'ainsi vous êtes certain que le courant passe, qu'il fait bien le tour de cette interminable terre, et que vous préserverez à jamais, grâce à cette indéniable décharge, le lien intime des souvenirs, avec votre père, puisque voilà l'ultime voie vers lui, l'expérience commune, c'est bien là tout ce qui vous reste de cet homme, ce que vous et lui partagez d'à jamais impérissable, et vous pleurez, après avoir tant souri, oh oui vous pleurez, car mon Dieu que vous êtes seul, ici, sur cette terre noire et si riche, vous ne saviez pas à quel point on pouvait se sentir seul, même aimé.

Vos doigts sont noirs et vous prononcez à voix haute le mot: *Désormais*.

Vous êtes certain que c'est la première fois, à voix haute, ce mot. *Désormais*.

Vous aurez dix-sept ans cet été, la vie vous a déjà soutiré une main et un père, et vous savez que dès que vous serez guéri, dès que cette main disparue ne sera plus une occasion de vous faire plaindre, vous savez que vous relèverez la tête devant les assauts, que vous peindrez un peu de vent sur le réservoir de votre moto, et que vous partirez pour de bon, à la recherche du bruit.

C'est de ce fronteau que vous serez parti.

18. Passé.

À partir de l'été suivant la mort de papa, et pendant presque deux ans ensuite, j'ai roulé le plus souvent seul à moto, vous devez d'ailleurs garder de ces années un souvenir assez précis, mes périples vous ayant coûté la peau des fesses à ce qu'il paraît. Je serrais les cuisses sur mon réservoir d'essence avec une ferveur que la mort avait dépoussiérée et que seuls certains motocyclistes peuvent éprouver, je crois, je pleurais à cent trente kilomètres heure, parfois à cent soixante quand j'étais vraiment enduit de solitude amère, je léchais mes larmes du bout de ma langue et je pensais beaucoup à mon père, tout le temps, le vent m'aidait, je n'avais rien d'un rocker ou d'un poète, je souffrais c'est tout. Un copain avait trafiqué ma moto, tige d'acier du poignet gauche jusqu'au guidon, embrayage à la main droite et deux ou trois autres gugusses qui me permettaient de me suffire à moi-même. J'étais convaincu que l'avenir de la ville attendait à la campagne, dans le fond de ces innombrables petits garages miteux et sales où s'invente encore quotidiennement le devenir de l'humanité. Pour la première fois de ma vie, à cause de ces babloles, j'étais fier de vivre à mon époque, et je me demandais ce que la fin du siècle me pousserait demain à recycler, moi qui n'avais rien de très précieux, rien de valable sur le dos, à part mes cuirs; je ne connaissais rien de moi qui pourrait servir à quelqu'un, rien non plus qui méritait le douteux honneur d'attester mon passage ici-bas.

Après la mort de papa, et malgré les risques que je courais en persistant à ne rouler que sur deux roues à travers l'humanité, j'ai effacé beaucoup d'asphalte, des milliers de kilomètres. Je ne faisais pas souvent mes stops, je veux dire que mes roues arrêtaient rarement de tourner, je grillais bien sûr quelques feux et je ne cédaï jamais le passage parce que ma moto avait du power, comme on dit, surtout entre la quatrième et la cinquième, quand on ne l'attendait plus, j'étais capable de grimper sur une roue à peu près n'importe quand et je ne m'en privais pas, je me suis fait traiter de maudit malade plusieurs fois par le monsieur qui conduisait la berline laissée derrière. Il faut dire que j'avais un faible pour les berlines, ne le prenez pas mal.

J'imagine que, doublant ainsi, je me reconciliais lentement avec le mot jamais, c'est tout à fait possible. J'accélérais avec une suffisance qui ressemblait

à de la vengeance, mes yeux viraient au vert tendre quand je toisais le confort du peuple à quatre roues, je faisais corps avec ma bécane et je coupais la route non pas en toute confiance, mais avec panache, c'est-à-dire au dernier moment, dans un soubresaut digne de l'antichambre de l'Olympe, et tout cela dans une certaine maîtrise, au moins, de moi, et de l'engin, enfin je crois, d'ailleurs je suis encore en vie.

Accumulant les milles, les kilomètres —mon speedomètre affichait les deux mesures, nous étions bien dans le nord de l'Amérique —, j'ai développé la certitude qu'à partir de ce moment-là dans mon existence, celui ou celle qui me surprendrait, sur la route ou dans la vie, dans un lit ou au détour d'une conversation, celui qui me piégerait eh bien il me tuerait, point, la tête arrachée ou quelque chose dans le genre, je n'aurais vraiment pas vu venir, couillonné mur à mur, petite procession murmurante, poignée de terre, sandwichs dans la sacristie, dernier signe de croix et clef dans la porte, bonsoir, pas de remords. Mais sinon personne, non plus personne ne me jouerait dans le dos, y compris le destin qui avait déjà été si coquin avec moi, à en croire les meutes de thérapeutes par vos bons soins engagées.

J'étais jeune, inexpérimenté, un peu frondeur c'est vrai, mais je ne connaissais rien à la vie, alors je ne voulais déjà presque plus souffrir; j'étais donc un terreau magnifique pour tout ce qui pouvait s'appeler noms, adjectifs, épithètes, déterminants, métonymies, figures de style de diverses acabits, études supérieures, chances au coureur et lendemains meilleurs. Le langage m'avait littéralement appelé au monde, appâté, puis trahi, et ensuite assassiné. Il était de là parfaitement normal que je le prenne pour Dieu, et que je m'attende à ce qu'il me branche sur une affaire en or ou qu'à défaut il m'exonère de quelque sordide dépravation de l'honneur, à la manière d'une déduction au revenu principal pour cause de handicap, vous voyez le genre, éducation catholique, formation classique, deux fois deux, il fallait que cette amputation serve à quelque chose, Dieu me devait une faveur, merde, qu'au moins il arrose les placiers d'en bas afin que j'obtienne un siège dans les rouges, c'était la moindre des choses, franchement.

Je ne cachais rien de mon malheur à qui que ce soit, il me semble, je me pavanais peut-être même un peu, mais j'imagine qu'au-delà de la pitié normale, mes cartes trônaient sur la table, bien à plat. Et qu'on ne me marche pas sur les

pieds avec les fées, ça non, qu'on fasse attention à la source de réaction en chaîne que j'avais plaisir à représenter. On me disait baveux, on me disait pas commode et résolu, on me disait en rupture de ban à cause de ce drame affreux qui marquerait ma vie, mais ce faisant on trahissait ne me connaître qu'en surface, et en être fort aise. Au mieux, pour la plupart de vos zouaves, je représentais un bel espoir de rétablissement. (Ils me disaient très malade et fort obstiné, aussi, estimant sans doute que de si rachitiques acceptions faisaient le tour de mon être. Alléguant ces fadaises, ils y allaient par-dessus le marché avec précautions avec moi, paraît-il, vu ma fragilité conséquente aux événements. Non mais quelle blague.) Des crapules, vos diplômés. Totalement tournés vers les résultats, la réinsertion, le bout de ma propre ligne. Totalement dangereux, ces types.

La perspective de la douleur ne m'effrayait plus, c'est ça la vérité, une digue avait bienheureusement cédé; j'étais persuadé que le pire et l'affreux gigotaient derrière moi, traversés par ma rage de vivre. Ce que j'avais à perdre, je l'avais perdu. Et la vie avait décuplé cette rage, alors je portais à ma ceinture la gourde de mes blessures, j'y tenais comme à une formule magique, et j'appuyais dessus parfois, afin de vérifier le pouvoir de l'occulte, je me croyais en quelque sorte un adulte, et cette relative confiance, je le sais maintenant, cette certitude de la douleur et de la rage, malgré ma prodigieuse naïveté d'alors, représentait la meilleure chose qui puisse m'arriver, la seule en tout cas qui m'a permis de demeurer moi-même, et donc d'oser vous parler enfin, oser être ici ce soir, près de vous, après toutes ces années.

C'était peut-être, ce temps d'immédiatement après la mort de papa, c'était sans doute, aussi étrange que cela puisse paraître, les moments les plus heureux de ma vie.

C'est à n'y rien comprendre.

19. Boulot.

Quand j'ai rencontré Charles, des années plus tard, enfin affranchi si je puis dire, je vivais une toute autre existence, solidement emprisonné en moi, cadenassé derrière mes certitudes, le plus loin possible de vous, la prison est également l'endroit où n'être plus atteint est envisageable.

Quel que soit le pays où mon travail m'entraînait, je retombais sur mes pieds, peaufinant l'abc de l'oubli sous une autre longitude, et je continuais de causer comme dans les salons des Lumières; je jouais du sourcil et de la repartie, je piquais la conversation plutôt que je ne la menais, je louvoyais avec une agilité ministrable quand on me posait des questions un brin fallacieuses, je tergiversais juste assez pour continuer à plaire et pour démontrer à l'indiscret, sans l'offusquer, que l'important était moins la réponse que la souplesse de la colonne, je m'arrêtais ainsi à la moitié de la vérité, allusif, conscience tranquille, je faisais comme si, je pensais longtemps d'avance pour les autres et je ne heurtais personne, prévoyance, prévoyance, exactement comme aux échecs, au billard, à moto, tous ces divertissements aussi capitaux que des péchés, et qui apprennent à durer. Je me répétais qu'une auguste méfiance était la seule manière de me sauver quotidiennement la vie, et je jouais mon rôle avec un rafraichissant brio, un aplomb blindé, une franche expérience, vraiment à point.

Un bagout habilement dirigé, parler pour ne rien dire, lire l'avenir dans les entrailles des porcs, rentabiliser en espèce sonnantes et trébuchantes toute connaissance, voilà ce que j'appelais de l'art utile.

Discourir au sujet des constellations, par exemple, lumineuses étoiles de l'hémisphère sud, toutes ces passerelles étroites, ponts de rubis vers le passé, vous vous rendez compte de votre chance, messieurs-dames?

Tous levaient alors unanimement le nez au ciel, l'impressionnante cohésion d'un banc de poissons, j'étais donc assurément persuasif, ou alors je n'étais à leurs yeux qu'un autre « Américaine » croqué sur le vif à qui il ne pourrait pas nuire de plaire. Je maîtrisais moi-même assez bien les principes de base de la dissimulation, tout autant que ceux de la mise en scène, alors je savais ce qu'acquiescer ainsi imposait à l'âme.

Mais bref, apparemment allègre et léger, un peu faux peut-être, c'est vrai, mais sans attaches, je ne logeais donc même pas mes réservations d'hôtels moi-même. Des sbires, des secrétaires, des fonctionnaires parfois s'en chargeaient, bof partout. Moi, j'errais ici et là, desperado allergique aux diamants, affichant une dégaine et une amabilité qui ajoutaient à ma réputation, semble-t-il, surtout quand je déclinais ces invitations à des virées mémorables qui se transformaient toujours, on me l'avait assuré, en nuits torrides. « Oh, Frankiii... sussurait parfois à mon oreille une à première vue succulente orientale.

— Eh merde... », pouvais-je rarement m'empêcher d'échapper, tout en abaissant les yeux vers un décolleté plongeant, ce qui avait souvent pour effet d'amenuiser la dureté de mes paroles. À la rigueur, je crois que j'aurais pu lancer n'importe quelle saleté puisqu'il m'était possible de la remodeler ensuite.

« Beg youre pardonne? s'inquiétait parfois une jeune dame, bien au fait de la direction de mon regard.

— Oh.. Madame.. Rien. Je vous assure. Pardon. C'est moi qui me suis trompé de garage. Ça m'arrive tout le temps... »

Je regardais à la dérobée mon moignon.

« Je vous demande pardon. Sincèrement. »

Je lui touchais la hanche du bout de ma circonstance atténuante, je voulais bien sûr vérifier si elle était absolument matérielle, cette fille, je pensais très fort à Patof. Elle ne pouvait guère s'imaginer un clown américain à part moi, la pauvre, mais elle semblait assez d'accord avec la présence de mon moignon sur sa hanche. Elle me supportait, bref, très bien.

« Et... votre prénom déjà, si je puis me permettre? »

Ça l'achevait. Et ça continuait souvent sur le même ton, par la suite, plusieurs heures, badins nous étions, mais je n'avais rien à faire du désir, et ça c'est dommage. Il fallait être assez givré, si vous voulez mon avis, les Orientales offrent une beauté si fragile et si souple; elles m'ont à plusieurs reprises reconcilié avec le duvet de la durée, vous savez, une affaire de parfum je crois, ou l'absence de menace, encore ici. Le corps chez elles est l'inverse du bouclier. J'aurais dû en profiter davantage, comme on dit dans les phantasmes, pendant que jeunesse se passait, mais ne vous formalisez pas, c'est mon époque, s'envoyer en l'air est admis, c'est tout.

Mais non. Je n'en profitais guère; je restais curieusement chaste. On dirait qu'à proximité de la source, je n'avais plus soif. Aujourd'hui, je sais que j'avais tout simplement peur du bonheur, et que je tenais par-dessus tout à mon état d'assoiffé.

Par ailleurs, il est assez curieux de constater à quel point les Asiatiques, entre autres, s'imaginent que les Occidentaux en voyage (« Et particulièrement les *Amaricannes...*»), chuchotaient-elles dans un souffle discret en nous mettant tous dans le même sac), cherchent convulsivement à s'enivrer pour ensuite baiser comme des taureaux en rut. Leur perception doit relever de la culture, on ne peut donc pas y comprendre grand-chose et je n'y comprends effectivement rien, d'autant que l'alcool, du moins chez les Occidentaux à peu près normaux que je connais, a un effet plutôt dilatoire sur l'élévation de la queue. Mais cette perception pour le moins épidermique de l'Amérique relève probablement de l'ascendance mythique qu'exerce encore le Nouveau-Monde sur des populations lycéennes à qui on affirme que nous y gambadons toujours nus et à cheval, dans des forêts proprement stellaires infestées de mouches noires capables d'assommer le bison d'un seul dard dans l'encolure. Cabane au Canada, chemise à carreaux, saumon de quatre pieds, la vodka du Russe et le béret du Français, que peut-on réellement tenter contre ce que les gens veulent faire de nous, voulez-vous bien me dire, surtout quand certains rentabilisent le mythe? Mieux encore: qu'aurait donc voulu savoir mon propre père des Français, à part la baguette à la main chaque matin? Eh bien rien. Voilà. Il s'en foutait. La véritable explication, l'approfondissement, le détail signifiant, il n'en avait *absolument* rien à branler. Quelques images élémentaires ici et là, pour un petit commentaire de temps à autre, un entrefilet, une petite blague chauvine, un articulet page B-12, et c'est tout. Alors le cliché, dans ce rôle-là, est évidemment parfait.

Peut-être cherchait-on tout simplement à me faire plaisir, cela aussi est concevable, et il est vrai que j'accepte mal l'affection, surtout gratuite. Ou alors, certes, c'est à nouveau ma main qui bousillait la sauce; elle abusait tout le monde et me précédait dans l'imaginaire collectif, aiguissant le désir de l'autre, me valant une sorte de traitement de faveur, ou je ne sais trop, mais ça je ne peux pas vraiment savoir, et je ne pourrai jamais vraiment savoir...

Mais je ne choisissais plus rien, quand j'ai rencontré Charles, et ça je le sais, ça je dois le dire, ça vous devez l'apprendre, c'est quand même dérivé de vous, cette ambivalence.

Unilatéralement larve, proprement éjecté de moi-même, incapable de songer une seconde à vous sans piquer une colère démente ou sans me saouler la gueule au sang, je dépensais tout de même ma fabuleuse énergie exactement comme vous l'aviez souhaité, je voyais beaucoup de bien beaux paysages, je rapportais une fois par année, dans des voyages éclairs parce que le devoir m'appelait, des pierres semi-précieuses de partout dans le monde pour les offrir à mes tantes qui ne comprenaient strictement rien à mon attitude envers vous, je changeais de chemise deux fois par jour, je resserrais prestement mon nœud de cravate d'une seule main, ce qui n'est pas rien, je rencontrais des tas d'inconnus et d'inconnues, et j'offrais ma main droite ou j'inclinais légèrement mon corps vers l'avant en penchant la tête, marque d'un respect que je n'ai jamais feint, jamais — et de cette rigueur je suis assez fier: je poussais devant moi une honnêteté tenace, que je tenais forcément de mon père, ne vous déplaie.

Je n'avais du reste même pas, en ces caniculaires terres d'accueil, à vendre ma salade ou à convaincre mes hôtes, d'autres s'étaient envoyé le sale boulot avant moi avec un talent vraisemblablement bonifiable. Si bien que pour les nouveaux partenaires commerciaux de mes patrons, je devais représenter une sorte de vainqueur sans les paillettes, le Gretsky, le Jordan, le Pélé, enfin le type né pour conclure, le marqueur naturel, un héritier de Disney capable de transcender les pires épreuves de la vie, ou une adresse utile si leurs enfants obtenaient la bourse d'études tant convoitée à Silicon Valley, tout est possible. J'implantais chez eux à un prix de revient que les socialistes ne manqueraient pas de contester à nouveau devant l'Organisation Mondiale du Travail — ces bigots nous avaient fait le coup au Sri Lanka, et une commission bipartite composée pour une bonne moitié de ces inénarrables farceurs du FMI leur avait donné raison en alléguant une obscure clause protectionniste dont notre étude légale n'avait pas tenu compte, mais de ces imbécillités-là aussi je me foutais bien —, j'implantais chez mes hôtes, donc, une petite merveille informatique révolutionnaire qui réduirait non seulement leurs coûts d'exploitation mais qui modifierait de surcroît à moyen terme leur vision des communications tout en permettant à leur entreprise de se positionner avantageusement en vue de

percées majeures sur le marché planétaire puisque cette époque en est une de concurrence féroce mondialisation voir à son affaire assurer l'avenir enfants stabilité du marché pays écologie du système ozone couche percée dépasser le nucléaire danger espace effet de serre valeurs d'antan courbe démographique efficience des mécanismes choisir l'avenir, enfin, enfin, enfin vous savez quoi, monsieur, enfin, monsieur, quoi, monsieur, bon.

Après, je ne me rappelle plus.

Et encore plus loin, c'est bête comme mes deux pieds, mais je ne me rappelle toujours plus.

Mais tout juste un peu plus loin encore, dans l'après suivant, vous dire maman, je ne veux plus me rappeler. Je me cabre, vous comprenez. Je refuse, je me hérise, justement parce que j'ai été cette chose, cet homme, parce que j'ai répété ce qu'il fallait répéter, j'ai touillé ce puits-là, voyagé de haut en bas sur l'échelle des serpents, j'ai prononcé des tas de mots que j'ai envoyés sans sourciller à l'abattoir, et que maintenant la vérité me brûle la gorge, maintenant cet holocauste est bel et bien terminé, révolu, je ne suis plus une once de ce que j'étais sans pour autant savoir à qui je dois la lumière, et je jure devant les centaines de cadavres grammaticaux abandonnés dans les conversations un peu partout autour du globe depuis tant d'années, je jure que personne, non personne ne me fera plus jamais chier en tentant de m'enfoncer dans le foie que le langage ne nous précède pas, car bon sang de grands dieux de merde il nous précède, le langage, il berce nos innocents enfants, il les guette et il les charrie des trains de pitounnes jusqu'aux embâcles, il nous mène par le bout de nez des routes aux chemins de fer aux sentiers bitumineux et aux trails de brousse, il nomme les frères et les demi-frères sans vergogne, tous dans le même bocal parce que ça nous plaît ainsi, l'hiver il déblaie lui-même les cimetières recouverts de neige pelotante, il nous dicte et il fait ce qu'il veut, le langage, jamais chier, never again, je le jure, personne, si mes mots agressent vos chastes oreilles eh bien bouchez-les, vous ne pouvez pas deviner le mal généré par les mots qu'on profère, vous, sinon vous en auriez différé quelques-uns, vous ne pouvez pas savoir parce que vous êtes persuadée que vos ridicules excuses suffiront, après, pour conjurer les blessures, juguler le sang, cautériser, réparer tout le mal causé, vous pensez toujours que tout se panse, vous, que tout se pardonne, mais ce n'est pas vrai.

Non vous ne pouvez pas savoir, maman, c'est impossible, vos remords, vos tourments, votre cancer, vous les portez encore si bien, ils sont tellement à vous, tellement votre propriété. À ravir qu'elles vous vont, toutes ces croix, puisque justifiée par elles, vous trouviez enfin votre voie.

J'espère que vous envisagez maintenant l'évidence, mère. C'est pour lui-même que l'agresseur un jour présente ses plus plates excuses, alors que jamais les excuses n'excuseront quoi que ce soit, *jamais!* Un baril troué le restera, n'aura d'autres choix que de fuir à jamais, tonneau des Danaïdes, jusqu'à la fin des jours.

Reconnaissez-vous un jour cela, maman, vous dont le quotidien était fait d'autant d'agression que de pardon, tous ces sursauts désordonnés dont il eut fallu, moi, que je sorte intact, je suppose?

Et mon père?

Et mon père aussi, je suppose?

20. Le scrabble et l'épisode Laetia.

Je débarquais en terre vierge, je serrais des dizaines de mains, tout était bien cuit, je souriais, je collectionnais pour un neveu dont je ne me rappelle pas le prénom les étiquettes des liqueurs du pays arrachées avec grand soin pendant les conversations, et je branchais des ordinateurs en réseau. Freinki Jutras « marchait » très bien. Il implantait. Il était l'aubaine.

Je figurais fort avantageusement dans les statistiques de mes patrons. Fax intégré, modem, application 32 bits DOS, capacité de stockage, ports USB, disques durs, Internet, disques DVD, Microsoft copulera avec Power PC dans un moment, vous verrez, méga bing et méga bang, je ne me gênais pas pour parler syncrétique ou pour glisser des termes anglais dans la soupe parce que ça avait beaucoup d'effets sur la confiance des clients envers la marchandise. Dans certains pays, ma main gauche devenait même une sorte d'atout; elle me conférait une étrange aura, me valait un respect qui faisait oublier jusqu'à ma propre couleur de peau, et me gratifiait d'une intimité que je ne refusais pas toujours, puisqu'un corsage est un corsage.

Je me souviens, une nuit, devant un Sénégalais qui n'avait pas de diplomate que le statut et deux Sénégalaises qui auraient laissé pour morte n'importe quelle monitrice états-unienne de work out, j'ai sorti de ma valise un minuscule scrabble de voyage et je me suis mis à jouer tout seul en cherchant à composer foi, absence, bless, main, Dieu, soul, scotch, nique et dévotion. J'avais un peu abusé de leur alcool, c'est exact, une étonnante petite eau de vie qu'on réchauffait lentement dans les paumes et qui finissait à l'usage par rappeler le saké, mais eux, ils chantaient et dansaient, ces bougres de nègres, surtout les filles, c'était extrêmement réjouissant, et tous les trois riaient comme des otaries en me regardant peiner sur les petits carrés de bois. Je leur ai confié la métaphore des otaries, mais ils n'avaient jamais vu de phoque, ni de morse, ni de pingouin même, sinon en photo, alors ils ne pouvaient guère comprendre la pertinence de l'allusion à tous ces animaux à poil comme moi venu du froid. J'étais donc, devant eux, à la fois très risible et parfaitement sûr de moi, source de divertissement et source de savoir, bref exactement entre deux chaises, dans

inconfort prodigieux que je ne souhaite à personne sauf aux crapules qui explorent la carrière politique en se fiant aux sondages pour savoir où tourner.

Je m'étais par compassion alloué cinquante lettres et j'avais eu la main heureuse en pigeant dès le premier coup le Q de nique, mais j'ai néanmoins perdu face à moi-même parce que j'ai également pigé trois W, vous voyez le genre? (Déjà, les anagrammes de Patof, à huit ans, j'avais vécu en apnée devant le langage; il n'allait pas me laisser filer facilement.) Évidemment, mes W étaient des M, le scrabble offrant le nombre de W qu'on sait, j'étais excessivement beurré, fin souï, mais j'ai beaucoup ri à propos du hasard, cette fois-là, en tentant de leur raconter ma méprise. Ils s'en moquaient bien les pauvres, je les comprends, eux qui ne pouvaient même pas s'imaginer l'aveuglant immaculé d'une banquise, alors je n'ai fait ni un ni deux, je me suis mis à danser avec eux, je dansais, je dansais, et puis je dansais, et je me demandais en fixant la lune mauve ce que des Sénégalais auraient pu comprendre aux W, aux glaces nordiques et à la circonspection d'usage quand le mercure reste bloqué à moins trente-cinq Celsius pendant quatre jours d'affilée. Le lendemain, ils m'ont parlé de la grande famille de la Francophonie, ça m'a tout de suite inquiété, ils m'ont convaincu que j'avais essayé de leur expliquer les règles du scrabble et ils m'ont fait promettre de leur expédier le logiciel. Je ne les ai pas crus une seconde, allez, mais je pense tout de même qu'il faut se méfier de l'Afrique, elle bat plus vite qu'on pense, ils se ramassent à vingt, vingt-cinq, derrière un seul terminal, et ça vogue sur le Net, je vous le jure. Et ils apprennent vite.

Je travaillais vite, moi aussi, donc, et je travaillais bien, et fort probablement à outrance, mais quelques semaines seulement, puis c'était tout.

Je ne durais jamais au-delà de quelques semaines, je vous l'ai dit. Pas capable.

La plus petite des deux Sénégalaises, ce soir-là du scrabble, vint très tard me demander si le Père Noël existait vraiment. Toute de jade et de prudence, menue et très belle. Je ne voulais pas la décevoir, mais je lui ai révélé tout de même que, très jeune, j'étais persuadé que « Que maman embrasse le Père Noël », était une sordide histoire d'adultère. « Aurait-il trouvé naturel, me suis-je mis à fredonner, parce qu'il descend du ciel, que maman embrasse le Père

Nooooël... » Cet extrait m'apparaissait révélateur du message codé sous des phrases en apparence banales.

Elle a semblé émue, très touchée par cette histoire, elle m'a amicalement laissé chanter pour ensuite poser sa main sur mon avant-bras en me disant que ça irait, que tout se passerait bien, qu'elle comprenait, Laetia qu'elle s'appelait, j'avoue qu'elle était charmante, mais j'en ai marre qu'on veuille me rassurer, je me révolte tout de suite, je n'en peux tout de suite plus, j'aimerais être moins immédiatement lisible.

Mieux valait rire, mieux valait décamper avant que les parfums du corps ne se dissipent, mieux valait filer avant que je ne tombe amoureux d'elle, c'était vraiment le moins que je puisse faire pour cette fille.

21. Ça v'être parfait.

Certaines expressions portent en elle un univers entier, l'intégralité d'un homme, la couleur d'un peuple, leurs visions extrêmement arbitraires et cependant si lucides du monde, installées sur leur lecture partielle, mais précisément pour cela, très belle, essentielle, de l'existence.

Je voudrais toutes les reconnaître, ces expressions, les apprivoiser une par une, goûter ainsi toutes les langues, faire rouler dans ma bouche tous les dialectes anciens, apprendre par cœur et par âme chaque *Ode au vent d'ouest* afin d'entendre les champs quand les paysans murmurent, entendre couler dans leur gorge les rivières de leur pays, percevoir sur ma peau leurs brises et leurs multiples vents, protéger dans mes paumes leurs vignes et les écouter me les raconter. Je voudrais connaître. Je crois qu'on ne peut réellement aimer quelqu'un qu'au moment où devient audible le vent dans sa gorge.

Alors, vous comprenez, reconnaître mon *accent*, comme on dit, l'entendre à un peu plus de vingt heures de vol de *chez moi*, comme on dit, ç'a été, toutes proportions gardées, extrêmement agréable. Charles parlait d'une voix comme moi. Américain du nord. Sa langue, la mienne.

Mon père me disait, je me souviens: « Ça v'être parfait... ». Devant quelque bricolage bancal, tuyau éventré, buvette rafistolée à la broche, enclos reconstruit avec du clou de quatre pouces résiné, devant toutes ces architectures baroques qui tenaient debout par le plus grand des miracles, devant tant de déséquilibre et de précarité, papa me disait: « Ça v'être parfait... », et je le croyais tellement, sa parole rétablissait un ordre, conférait aux objets une stabilité qu'ils ne possédaient pas auparavant, oui je le croyais, et si bien, et si facilement maman, si vous saviez la brise intense de la rassurance, en moi, quand j'entendais ces mots, mais je ne peux guère à nouveau prétendre vous la décrire, je ne peux pas, j'aurais l'impression de laisser un autre membre en gage à la guérite du paradis, ou d'enfoncer en vous un autre pieu, et je ne veux pas.

« Ça v'être parfait... », me disait papa, et je pouvais m'assoupir.

Il est bien trop tard, aujourd'hui, pour demander à mon père à quoi il passait ses nuits, après avoir rassuré ceux qu'il aimait.

22. Fendre l'Amérique.

Ça ne revêtait pas la même amplitude, rouler, évidemment, après la mort de ce père. Une question de densité dans le fond de l'air raréfié. C'est même devenu assez sérieux, et souvent très grave, après sa mort, rouler, c'est bizarre puisque je ne vois pas de lien véritable — outre moi, comme trait d'union atrophié — entre le champ où il a rendu l'âme et les routes où vos docteurs inspirés ont affirmé que je l'ai poursuivi pendant près de deux ans.

J'avais sans doute égaré une forme de légèreté, je suis bien d'accord, je l'aurai laissée près de lui, comme tant d'autres choses, à leur juste place, dans les labours.

Mais que pouvaient-ils croire d'autre, vos docteurs? C'est ma douleur qui était normale, maman. Et elle ne pouvait pas se vivre en bloc. Au contraire, c'était tour de roue après tour de roue que je pouvais espérer me hisser autre part.

Chaque manœuvre sur la route, chaque caillou évité, chaque pipe de muffler aurait dit papa, était succès minuscule sur l'existence acidulée, me permettait d'atteindre une espèce de frontière, à défaut de la franchir, petite victoire sur dos de petit canard, comme si depuis sa mort il me fallait constamment démontrer mon habileté à viser entre ces deux points du monde, toujours fuyants, toujours renouvelés, deux piquets, deux poteaux, deux croix, deux amours, qui n'attendaient que mon inattention pour constituer les fondations de ma propre épitaphe.

Et je suis certain que c'est vrai, parce que j'y crois. Pouvez-vous comprendre cela, maman, pouvez-vous saisir quelque chose à une foi pareille? Savez-vous qu'on appelle à soi notre vérité? Et qu'on la fait? Dites-moi?

À chaque seconde, j'éprouvais le besoin d'abattre une muraille, un ennemi, je pourrais dire de réussir quelque chose, et chaque fois j'exigeais de moi de réduire le temps du labeur afin de peaufiner la réussite, passer à cette autre quête qui un autre instant réactiverait ma fuite. D'aucuns parlent avec ravissement de dépassement, mais je pense que chez moi ce n'était qu'une espèce de maladie honteuse, une sorte de taylorisme du cœur, un hobby, une façon de perpétuer la mutilation, ou de me détester, ou de m'en vouloir, bref une

assurance contre moi-même au cas où le bonheur, comme un secondeur extérieur en blitz, me frapperait dans le dos au moment précis de la passe.

Je cherchais peut-être tout bonnement à prouver mes aptitudes à souffrir, aussi, ou mon décisif pouvoir d'exister, ou mon droit de décider du calibre de l'arme qui simplifierait mon équation, je ne sais pas ces choses-là non plus, j'éprouve certains soirs la certitude que les tapis eux-mêmes sont tissés contre moi, multiples tantes qui m'offrent fleurs et lierres où me prendre pour de bon les pieds.

J'étais jongleur, maman, et je le suis encore, saltimbanque totalement engagé *dans la poursuite de cette huitième balle* qu'il n'atteindrait évidemment jamais, mais qu'il poursuivrait toujours, je courais sans relâche derrière le moment de plénitude où plus rien n'a de poids, je laissais sur les murs ma main manquante en rouge, en vert, en bleu métallique, là aussi je faisais de mon mieux, et faire de son mieux touche au magnifique, faire de son mieux est absolument remarquable.

Sur ma moto, au fil de cette Amérique étrange, très réelle, enfin décrochée du lyrisme, des éditoriaux et des théories postmodernes, cette Amérique lacérée de terres, d'espaces, d'odeurs et de langues, Amérique exposée au monde dans toute sa splendeur et sa prodigieuse capacité d'oubli, sur ma Honda, progressivement, la douleur s'est muée en bruit, et je n'ai rien vu venir, absolument rien, mais je trouvais enfin sur la route ce bruit intense qui m'avait expulsé de moi-même et dont j'avais désespérément besoin, un bruit auquel l'asphalte répondait comme un ovule fécondé, je fonçais vers le point de fuite de ces perspectives renouvelées que sont les routes interminables, je pleurais, je chantais, j'épelais des mots à haute voix pour me donner du courage, je ne comptais ni mes heures ni mes exigences envers moi-même, je ne me laissais aucune chance, je l'ignorais encore mais quelque cathédrale ainsi en moi s'élevait; fouetter des générations d'esclaves est la seule façon que l'homme a trouvée pour ériger ses merveilles, et j'étais le seul esclave disponible.

Dans les malles de la route, la douleur n'était cependant plus celle de l'horreur des champs, de l'acte à poser, du sang de mon père qui gicle et éclabousse les blonds blés, ni celle de l'inconscience, ni celle des obsèques, ni surtout votre regard maman, mais elle s'installait tout de même en moi, très vive, cette douleur, comme à demeure, tout à fait chez elle, et pour toujours.

Exactement comme si le bruit avait contaminé le chemin qu'il me restait à vivre, et que chaque tour de roue martelait dans ma tête comme les gouttes du supplice chinois.

J'avais qui plus est l'impression de consentir à ce que le vacarme squatte ainsi dans mes lieux, qu'il prenne ma place, vive ma vie, et que je ne sois plus à ses pieds qu'une sorte de vassal qu'on aurait pu, de très très loin, croire satisfait de son sort. Ce n'était pas une impression démesurément agréable, vous savez. Ce n'était pas vivable du tout, même.

Je me livrais au vacarme, maman, c'est inadmissible pourrez-vous croire, et encore là je ne sais pas si vous saurez comprendre puisque vous n'avez toujours vu que de la soumission dans ce qui avait l'apparence de la soumission, mais c'est tout de même la stricte vérité: je me livrais au vacarme, je voulais, je consentais, je courbais l'échine, j'entrais dans la religion du bruit, traduisez comme vous voulez.

Je roulais ainsi des heures, des jours et parfois des nuits entières, en regardant tantôt les étoiles, tantôt la route, tantôt le compte-tours de mon moteur, je couchais n'importe où, à peu près n'importe quand, j'apprenais sans doute ce qu'était un continent, c'était l'été de mes dix-huit ans et je commençais à réaliser ce que *ne représenter une menace pour personne* pouvait impliquer dans le devenir d'un homme. Je garais ma moto assez loin de ce que vous persistiez à appeler *la maison maternelle*, souvent tout le monde autour de moi parlait une langue à laquelle je n'entendais rien, et on me faisait comprendre, le plus souvent amicalement, en cognant du doigt sur mon full face, que dans cet état-ci, il n'était plus obligatoire de le porter, je pouvais déposer les armes et rouler tête nue, got it? This way to Laconia, guy, rendez-vous planétaire de tout ce qui est moto ici-bas, take care.

Je ne sais pas dans quelle mesure je réalisais vos rêves à vous, roulant ainsi, cheveux au vent. J'ai porté une certaine attention à cette question à quelques reprises, mais c'était furtif, évasif, elle fichait le camp, et je la laissais s'évader. Je n'avais pas peur.

Cette liberté, cependant, cette confiance, cette assurance du port où toujours revenir, je suis persuadé que vous vous êtes grandie d'être celle qui me les permettait. Celle qui me permettait de me rabattre vers un lieu. Je ne suis jamais allé à Laconia, remarquez, jamais je ne me suis rendu à cette grande fête,

peut-être parce que jamais je n'ai été vraiment tenté par une famille, fût-elle sur deux roues, c'est dommage, les types avec lesquels je roulais parfois en duo, les femmes rencontrées ainsi, et saluées sans un mot quand nos routes se séparaient, restent pourtant les meilleurs moments de mes évasions, plein sud.

Mais j'arrêtais régulièrement, donc, forcément je ne roulais pas sans remords, déjà imprégné de cet usage, cette prudence, ou cette pudeur, cette manière de faire qui servaient autant de catalyseur que de bornes écarlates sur la route de l'homme que je devenais. Alors je chaussais mes espadrilles de jogging, pieds nus dans ces Cadillac de fin de siècle, gel aux talons, et je m'élançais, une bombe aérosol dans la main droite, pour le poids et pour l'urgence, au cas où je foulerais l'une des autoroutes de l'expression trop immédiate, au cas où je croiserais une irrésistible pierre où laisser encore une fois mon empreinte. Une plage faisait l'affaire, un chemin de terre, à la limite une route pas trop passante; je courais. Je nourrissais la conviction d'exprimer ainsi ce que je possédais de plus intime, de plus pur, mon intériorité, ma vision nécessairement singulière de l'existence, je croyais prouver ma nature sauvage et ma fougue, j'étais complètement fucked, maman.

Ces quelques foulées hors des normes et de la douleur m'étaient toutefois très chères, installaient ma détermination, sonnaient les cloches contre la poisse en affrontant de face les miroirs déformants de ma vie. À défaut d'avoir celui de vaincre pour de bon, je possédais du moins le talent de me défendre longtemps, les Romantiques et les Préraphaélites pouvaient aller se rhabiller, je ferais, moi, de ma douleur une œuvre encore plus grandiose, et sans reprocher quoi que ce soit à personne, sauf à vous.

La plupart du temps, néanmoins, voyez cela, la plupart du temps je traçais de larges et cependant studieuses boucles autour de ma moto; une heure, deux heures, trois, et j'y revenais épuisé, en sueur, avant de l'enfourcher à nouveau, de rouler afin de sécher et de reprendre mon souffle, puis d'arrêter n'importe où pour demander de l'eau et ma route. À la seconde où je jetais un coup d'œil à une carte et que je repérais ce vaste triangle jaune, là-haut, sur la droite, traversé par des centaines de veines bleutées et par cette imprenable artère qu'on appelle le Saint-Laurent, j'éprouvais douloureusement le manque, et en même temps un immense soulagement, tout à fait addict, j'avais besoin de ces

odeurs et de ce socle, besoin du nord de mon Amérique du Nord, cet air du froid, ce ciel et cette eau, j'étais happé par mon passé, et consentant.

Alors je revenais docilement vers vous, inimaginable retour, douanes, déclarations, passage affolant des gallons aux litres, de la signalisation bleue à la verte, du béton impeccable à l'asphalte soulevé par les gelées, de quatre essais à trois sur les terrains de football, du baseball au hockey, des Protestants aux Catholiques, de la Budweiser à la Molson Dry, de la nécessité de prouver l'innocence à celle de prouver la culpabilité, et on dit pourtant uniformément *Amérique*, non mais quel mensonge torride à la face du monde, quelle luciole, je ne sais pas à qui on cause ainsi, tout ça doit s'inscrire dans une stratégie de quelque ministère du tourisme, c'est impossible sinon.

Après deux ans de ce rythme, allers et retours, je crois bien que j'avais avalé la mort de papa, aussi énorme que cela puisse paraître.

L'oubli semblait à tout le moins s'être déposé en moi —c'est à peu près tout ce que je pouvais humainement attendre de lui —et j'imaginai pouvoir prendre pied sur le monticule de cendres laissé intact par les vents déchainés de la merde du vivre, ce qui est une métaphore que vous seriez plutôt vache de me demander d'expliquer.

Fendre l'Amérique en deux est alors devenu un peu moins impérieux, c'est étrange, quelque chose se déplaçait en moi, peut-être la fatigue majuscule, l'usure des forces vives, le mal de fesses, le mal de dos, je ne sais pas. Mes séjours auprès de vous se sont alors prolongés, puis multipliés. Ma rage s'est lentement résorbée, peut-être éteinte, je crois que d'une certaine manière je redevais vivable. À votre suggestion, à votre demande, j'ai accepté d'étudier l'informatique, j'ai accepté de voir plus régulièrement vos docteurs, j'ai accepté la direction du Gulf Stream.

Si bien qu'à vingt ans, une main au clavier, je filais assez droit, vers des endroits connus de vous seule, et j'aspirais sincèrement à une paix que cette vie n'allait jamais consentir à m'offrir. Je roulais encore à moto mais beaucoup moins, et avec tellement de prudence surtout; je ne m'éloignais de notre terre que pour étudier, je faisais donc de ma carcasse à peu près ce que vous souhaitiez que j'en fasse, parcours convenu ponctué de surprises prévisibles. J'avais beaucoup de mal à dormir, surtout la nuit, j'avais grand besoin d'amour mais je n'allais rencontrer Lisa qu'à peu près un an plus tard, alors je tenais bon sans

pour autant vraiment savoir ce que je valais et pour qui je peinais ainsi. Je souriais de plus en plus, j'apprivoisais les raccourcis codés, la langue tronquée, j'apprenais à comprendre de l'intérieur la matière inerte, à jouer dans des circuits moins dangereux pour mon âme, le langage des ordinateurs, comme on ose l'appeler, je domestiquais les puces et j'apprenais à programmer. Le backlash allait être absolument destructeur, quelques années plus tard, après mon divorce, au moment de remettre ce puzzle en ordre et d'apprendre ce que vous aviez fait, ce que vous aviez révélé à mon père, mais pour l'heure je rentrais dans le rang, et non sans un certain bonheur, je veux tout de même vous l'avouer maman, non sans un certain bonheur.

Apparemment, je faisais d'ailleurs aussi le certain bonheur de vos thérapeutes, ce qui restera longtemps, pour ce que j'en sais, ma liliputienne victoire sur eux, puisque c'était là une des seules façons, j'en suis sûr, de mettre ces fauves au zoo. En effet, leur relative satisfaction du devoir accompli, leur apparent succès, curieusement, les faisaient taire. Pour eux et pour vous, j'étais un gain acquis de haute lutte. Bravo. Je faisais la belle devant eux, et vous aviez conséquemment eu cent fois raison de m'accorder autant de latitude, de me laisser pareille liberté, de renouveler le passeport, de payer la moto, d'expédier les mandats, nous nous inclinons devant votre intuition, madame. Vous devriez même entreprendre des études en ceci-cela, pourquoi pas, madame, il n'est jamais trop tard, ils l'ont souvent répété, et en ma présence parfois, les salauds, votre longue expérience de terrain, votre sensibilité, votre instinct naturel, on vous l'a dorée belle, vous qui n'attendiez que ça. Et qu'est-ce que j'étais doué, d'ailleurs, en plus, n'est-ce-pas, pour l'informatique? Je canalisais dans cette belle carrière pleine d'avenir tous les affects de ma vie, j'avais converti la souffrance, changé le Diable en bon Dieu, tout le monde était ravi, vous aviez vu tellement juste, vous m'aimiez décidément beaucoup, chacun de leurs points de presse, chacun de leur pep talks se terminait par des éloges à votre endroit, c'en était écoeurant, à vomir, tellement sucré, enfin pour moi, mais il fallait que j'entende et que je comprenne bien et que j'accepte tout ce que je vous devais, ça faisait partie de la cure, merde, je ne nous donne pas cent ans avant d'être une risée complète dans l'histoire du monde.

23. L'ange noir.

Vous, patience et duplicité incarnées, vous avez donc tout suivi pendant ces deux années d'errance, tout payé en silence, rubis sur l'ongle, sainte pécheresse, et vous avez accepté tous les compliments des docteurs du comportement, certaine au-delà d'eux de votre ascendance sur moi, persuadée de mon imminent retour pour de bon, totalement sûre et ancrée dans ce que vous aviez résolu de dissimuler ou de révéler en regard de ma propre vie, ce qui l'avait infléchie et ce qui lui a asséné sa plus spectaculaire, sa plus décisive trajectoire.

Vous êtes une belle salope, maman. Je veux dire: comme chacun, chacune, ni plus ni moins, vous possédez ce potentiel. Mais vous... Écoutez, si ça vous prend un fils pour vous remettre à votre place, comptez sur moi, ce n'est pas à genoux que j'appellerai à l'aide, ni les mains jointes, d'ailleurs; non ce n'est pas les mains jointes que des hommes comme moi ont une chance de s'adresser à Dieu, et vous ne me montrerez pas comment prier, est-ce que c'est clair?

Si je vous agresse à nouveau, si tout cela n'est pas assez or-tho-doxe à votre goût, ou a-dé-quât à vos yeux, eh bien vous moquerez ma façon de prier, ou encore vous vous en détournerez et vous la survolerez de très haut, en toute tiédeur, comme l'ange noir de Lermontov qui survole notre monde, indifférent, lassé par tout, y compris par le Mal.

Mais je façonnerai moi-même les paroles lancées vers Lui.

Ce sera *ma* voix, ou je me tairai.

Est-ce que c'est clair?

Par-dessus les dollars que vous me fournissiez sans jamais faillir, par-dessus la réputation de mère aimante que vous tissiez autour du sarcophage de mon père, j'encaissais mensuellement et secrètement cette petite obole de l'assurance, résultat de la prévoyance immaculée de papa, que j'appellerai toujours papa, et qui assurément se faisait lui aussi de l'avenir une idée assez macabre pour m'avoir mis à l'abri de la sorte, à l'extérieur de votre prévisible mainmise.

Je la touche toujours, vous savez.

Pas grand-chose, quelques dollars, comme une déclaration d'indépendance, ou une allocation à la survie, mais voilà. Ce père, le mien, à n'en pas douter, était vraiment un sale libéral.

24. Invention.

Ce que je dois à l'invention?

À quel point elle m'a tenu?

Mon Dieu.

Je ne vous l'avouerai jamais, maman, j'en serais totalement incapable.

Vous et moi, sans elle, ce serait fini. Une autre histoire. La haine, le cirque, le sens, les voles opposées qui s'éloignent sans un regard, toujours prêtes à confirmer la distance, les comptines qui enfourchent une autre signification, toutes ces bêtises qui s'accumulent et se gargarisent les unes les autres, des riens qui, à force d'acharnement de la part de qui réclame du sens, des riens qui deviennent tours de guêt avec meurtrières, comment pourrais-je vous décrire cela? Si on ne s'oppose pas au durcissement du sens, si on ne lui invente pas quotidiennement une souplesse, il s'alourdira, se diamantifiera, se statufiera, chaîne et boulet parfaits, à nos chevilles.

Seriez-vous capable, maman, ce soir, de vous figurer *que je vous ai réellement effacée de ma vie ?*

Réellement. J'insiste.

Vous n'êtes plus sur aucune de mes photos, mère.

Vous entendez? Aucune.

Et ç'a été facile pour moi.

Tout est simple quand aucun principe ne tempore le geste.

Un scanner, un Photo-shop, la programmation des pixels à supprimer, quelques petites semaines de boulot, et voilà le travail, vous disparaissiez maman, c'est un jeu d'enfant, un saule vous remplace, c'est comme si vous n'aviez pas existé, le passé en prend plein la gueule avec moi, comprenez-vous qu'on peut souffrir jusque-là?

Toutes mes photos, maman.

C'est absolument affreux, ce que je me suis fait, inacceptable, peut-être suicidaire, mais je l'ai fait.

Non, je ne saurais vous dire à quel point l'invention m'a tenu.

Tout ce que je puis tenter, ce soir, c'est de vous expliquer ce que nous devons à Charles.

Et vous, s'il vous plaît, douce mère, acceptez ces fleurs.

25. « Je me souviens ».

Je n'attendais plus grand-chose de Dieu ou des Hommes, j'avais été bien servi plusieurs fois, et je n'attendais plus rien que de la trahison et du mensonge avec vinaigrette, que dénicheront-ils pour se maintenir les uns les autres au sol, qu'inventeront-ils de plus gros calibre pour se tirer dans les genoux? La simple évocation d'une lettre personnelle me rendait fou de terreur ou de rage. Je me croyais à l'abri de mon passé, à l'abri des fausses amitiés, parole bifide d'hommes à qui j'ai confié des secrets ou des amours, parole anarchique de femmes qui n'ont jamais accepté d'être aussi puissantes, et j'étais fier de vivre ainsi dans mes valises, au bout du monde, loin de ce qui m'avait déchiré, loin de vous et de tout ce qui pouvait s'appeler famille.

Voilà cependant qu'un Charles surgissait de ce patient travail sur l'oubli, qu'il me demandait de but en blanc de parcourir une missive sur le point d'être postée, lettre à une femme aimée, et qu'il était, de plus, ce qu'on appelle un compatriote — un homme que j'aurais donc très bien pu rencontrer dans n'importe quel bouge de mon pays, au Saguenay, à Trois-Pistoles, un petit homme de semblable climat que moi, et dont la devise, forcément, était la même que la mienne: « Je me souviens ».

Déjà, au départ, je vous l'ai dit, compatriote, clan, famille, confrérie, vous voyez, déjà ces mots se hachaient assez mal en moi. Parmentier d'un bout à l'autre, pâté très chinois, bouillabaisse, tous les peuples ont leur façon de se défendre. Mais de Rilke à Goldmann, de Malraux à Marie-Victoire Rouillier, de *Belle du Seigneur* à *La promesse de l'aube*, de vous à moi, j'avais la fibre familiale assez grasseuse, j'avais déjà donné. Frère de ceci et de cela en attendant la trahison ou la médisance, échange de sang, des pour-la-vie ici et là, le tribut à verser à nos géniteurs, la poudre aux yeux pour se donner bonne conscience, je n'y croyais plus, j'aurais volontiers condamné pour l'éternité ce « Je me souviens » aux plaques minéralogiques de mon pays, et je détestais par-dessus tout l'idée qu'un innocent puisse être assez cinglé pour miser une grosse somme en me faisant confiance. Mais Charles, par-dessus le marché, s'exprimait dans ma langue, je veux dire par là ces expressions chaudes et si exactement miennes, ces mots qui tournent comme des invites et renvoient les pincés aux

galères, ces images houleuses d'accueil et de don, et également cette langue d'un certain silence, vastes espaces entre les cadratins, ce consentement fécond au taire, ce parler très québécois qui fleure encore, parfois, la maison de bois construite pièce sur pièce, et je crois que ce chant m'a achevé, cette fermeté des sols anciens, sur lesquels s'érigent aujourd'hui des obélisques de verre, l'ancien et le moderne, ensemble, m'ont rejoint.

Alors vous comprenez, un enfant en moi s'est levé, à ce moment, d'abord avec une inquiétante lenteur, puisque depuis longtemps tapi dans les fourrés, et craintif, mais levé avec une fermeté, aussi, avec un incomparable degré de résolution, je veux dire une grande netteté d'image, et avec cette souveraineté que je croyais pour de bon égarée dans les labours. Un enfant en moi ravala sa frayeur, et il prit même appui sur elle pour relever la tête; un enfant désira de nouveau s'offrir en partage, comme si, en tout, la confiance qu'on nous accorde ou nous refuse constituait le seul véritable socle de notre existence, l'aune à laquelle on mesurera ensuite, toute notre vie, ce qu'on se permettra de risquer, de dire, d'essayer, de commettre, d'aimer. J'avais à l'esprit ces oisillons aveugles qui picorent dans l'espace en piaillant pour la becquée, impitoyables volatiles aussi bien capables de tuer sans le savoir que disposés à le faire pour obtenir le ver de terre nécessaire à leur survie.

Mais tout cela tient sans doute de la coïncidence, c'est difficile à concevoir autrement.

Sauriez-vous comprendre à quel point j'aurai toujours besoin de croire à la coïncidence, maman? Quelle occasion, quelle virtualité elle *doit* continuer de représenter pour moi? Vitale. Comprenez-vous que toute ma vie, je ne dormirai que d'un œil, parce que j'attendrai quelqu'un? Et que je n'ai pour ainsi dire pas le choix d'espérer aussi fort?

Par réflexe, par défi, ou pour vérifier si je ne m'abusais pas, dès ces premières secondes avec Charles, au souper de l'Alliance Française, j'ai laissé tomber mon regard vers ma main gauche, enfin vers cet endroit où il n'y a plus rien, trou noir, le bout de mon bras. J'ai pris soin de dégager mon veston afin que le moignon soit éclatant, anomalie dans l'espace de mon corps, et du moignon j'ai effleuré son épaule en l'invitant vers le bar.

C'est mon coup classique. Je sacque souvent les nouveaux venus de cette manière, ce n'est là rien de glorieux, je sais, je me protège. D'abord, les

touchant, je vérifie leur existence, mais en même temps je les enfonce, dès les premières minutes, dans leur propre mélasse, je les place carrément devant cette fin de la chair, ce cul-de-sac du bras que je pourrais si facilement dissimuler. D'autant plus que de nos jours, il se fabrique des mains confondantes de réalisme, pratiques et très seyantes; peut-être pas aussi efficaces que les vraies, pas encore tout à fait aussi souples, mais du moins aussi belles, et de surcroît bien plus durables, toutes roses et coquettes, et des manucurées même, m'a-t-on affirmé, articulées, qui sortent de l'usine presque prêtes à servir, je déteste New York quand je m'y mets, mais on ne les arrêtera plus, il y a un marché. La terre se peuple lentement d'âmes tronquées, et on pourra bientôt visser quelque polymère à la place.

Mais bref, donc, l'épreuve du feu pour les nouveaux venus, histoire de voir ce qu'ils ont dans le ventre.

Par ailleurs, je ne crois pas présenter ainsi mon « infirmité », comme disaient vos sbires de l'Inconscient, par dépit ou bravade, ni sous le coup de quelque hargne. Ce n'est pas non plus le reflet d'une rancœur tournée vers les normaux de tous poils, ou encore de l'envie, ou un sentiment d'injustice —bêtises d'ailleurs, tout cela; il faut vraiment avoir une deuxième vie à gaspiller pour la saloper à grands coups de jalousie. La vérité, c'est que ce moignon lisse et doux, qui dérange beaucoup de gens et même moi (qui parfois le caresse et lui demande pourquoi toute cette saleté), ce moignon installe une distance entre le monde et ce qui reste de Freinki Jutras, un lourd rideau de velours indigo tombe avec fracas, la terre ferme bouge un peu sur ses plaques tectoniques, et cette distance et ce bruit me conviennent, je m'y sens à l'aise, presque en sûreté.

En un sens, le cadeau de cet accident, c'est la retraite anticipée du monde de la parole, à loisir, quand disparaître devient la seule issue à ce que je suis. Une certaine forme de laconisme, de solitude, une grande économie d'expression, mais seulement quand je la choisis, et une économie sur laquelle je n'ai plus à m'expliquer.

Il est vrai que j'étais fort engoncé, dès le départ, bien avant le scrabble avec les Sénégalais, dans mon rapport au langage. Le jeu n'était même plus un jeu. Constamment, quelque chose se mettait à donner de la bande, les lettres m'allaient mal, disons. Qui sait d'ailleurs si ce n'est pas là qu'il faudrait loger mon étrange aversion pour l'écriture, ainsi que ce talent proprement maléfique

avec les touches d'un clavier, dans le maniement olé-olé de ce langage de bois qu'est la programmation, même d'une main.

Mais cette absence, celle de ma main, parlait à ma place, je crois m'être assez bien défendu face aux Barbus célestes là-dessus. Je pensais même accéder, grâce à cette absence, au plateau d'une espèce d'évidence, un surplomb nuageux situé un rien au-dessus du langage. De là, je pouvais toiser un moment l'assemblée des Barbus, et sans rougir.

Je suis encore, d'ailleurs, et toujours grâce à cette absence, rapidement lu, fiché et classé. Aux yeux des gens tout s'éclaire, et ma réaction, mon retrait, mes attitudes parfois belliqueuses, vont de soi, deviennent normaux, tout à fait compréhensibles, explicables, des conséquences, des sources de pitié, n'importe quoi. Je suis étrange. Je suis bizarre. Je suis ce qu'ils disent que je suis.

Alors c'est le début du spectacle.

J'entends le moteur des hypothèses qu'on rince sur la ligne de départ, le signal du début de la course, les vibrations du premier tour de piste, puis je vois les conclusions jaillir des chicanes sur les chapeaux de roue, et les gens tourner et tourner dans leur virée symbolique, ceci égale cela égale cela égale cela, le lapsus appelle l'acte manqué, la projection répond au masochisme, la forclusion lève la croupe devant le déni, la sublimation explique l'écart pendant que Lacan entube Freud, voilà, tout prend sa place et ce monde est ce matin vivable, stratosphériques circonvolutions du sens, petites échardes de bois franc qui s'effondrent les unes sur les autres, srrrrrrrrrrrr, dominos fous, Saddam a perdu son père à neuf ans et voilà pourquoi la guerre, ce Freinki souffre, ô que cet homme a souffert, mais nous voyons clairement ce qu'il en est, quel malheur, quel courage, mais nous comprenons, etc.

Bullshit.

Et moi, moi mon Dieu, je laisse maintenant les gens dire, je les laisse s'enfler, enfiler leurs aiguilles, je les laisse aller au diable, qu'ils fassent de moi ce qu'ils veulent, je ne peux rien y changer de toute manière. Je ne suis pas fier d'en être arrivé là, persuadé de n'être moi-même qu'une donnée négligeable dans les fondements de ma propre histoire dans le monde, mais ce moignon, j'avoue, m'est finalement assez commode.

« Vous n'étiez pas gaucher, quand même? », a demandé Charles, ce tout premier jour, pendant notre toute première balade sur le bord de la mer.

Je me suis arrêté.

Gaucher?

Je l'ai regardé.

Trois ou quatre vraies secondes.

Dans les yeux.

Merde, je n'étais pas sûr.

J'ai recommencé à marcher, il m'a emboité le pas.

Nous avons progressé ainsi dans l'existence un long moment, en silence.

Un long moment, je veux dire deux, trois bonnes minutes, sur la plage, c'était tout de même notre première balade, et il fallait se méfier de ce qui pouvait marquer le souvenir. Je réfléchissais à tout rompre.

Gaucher?

J'ai éclaté de rire.

Je me suis dit: « Peste. Voilà quelqu'un... »

J'étais certain d'avoir trouvé une pointure à ma taille, j'avais papa à l'esprit, ses petits jurons un peu salés, inoffensifs, qui pourtant vous faisaient tourner la tête.

« Ah! Vous êtes revenu », dit-il.

J'étais surtout acquis.

C'est ainsi.

En un éclair.

Dans la vie, il y a ceux qui inventent et ceux qui sont inventés.

Pas de doute.

26. Personnages.

Au moment de murmurer cette phrase, j'étais en joie, très enthousiaste, chamade, pour le cœur, je crois qu'on dit, parfaitement avec moi-même toutefois, et curieusement je ne me méfiais de rien, alors je crois qu'elle ne lui était pas vraiment destinée, cette phrase, mais je ne suis pas certain, mon intention se perd.

Nous marchions sur le bord de l'océan, lui à ma droite, et l'océan à sa droite. Je regardais mes pieds, évidemment, et je pensais à Lisa, que j'étais loin d'avoir assez épaulée dans son invention de moi. Une heure auparavant, il m'avait demandé si j'étais gaucher. Après un rire immense et une courte réflexion, j'ai murmuré: « Dans la vie, il y a ceux qui inventent et ceux qui sont inventés. » Douce Lisa, perdue à jamais, que le bonheur te touche.

Il s'est arrêté à son tour, soudainement, la tête tournée vers moi, mais sans me regarder directement. J'ai pensé qu'il avait aperçu un lémurien ou un serpent, mais rien ne bougeait dans les arbustes aux couleurs éteintes par le soleil brûlant d'Afrique.

Il restait là, immobile, fixant le sol.

Je me suis retourné vers lui, interrogateur.

Il ne disait rien.

J'ai demandé: « Quoi? »

Il n'a pas répondu. Il a fermé les yeux. Il ne souriait plus, enfin plus vraiment, mais ses lèvres esquissaient quelque suite illisible du monde, quelque aparté, si je vous disais La Joconde, ça vous donnerait une idée.

Au bout d'un moment, il m'a pris le bras droit à la hauteur du coude, en m'entraînant à reprendre la route.

L'invitation était sincère, la tendresse évidente, ça m'allait très bien, d'autant plus que nous n'allions nulle part.

Nous avons recommencé à marcher, en silence, nous avons longé l'océan pendant une autre bonne demi-heure sans prononcer un seul mot. Je marchais légèrement devant lui, quelques centimètres à peine, sa main gauche supportait mon coude droit, il tenait son autre bras derrière son dos, c'est étrange de constater à quel point mon souvenir est précis. À un certain moment, il m'est

venu à l'idée qu'on pourrait voir dans notre attitude un sympathique rituel que les insulaires attribueraient dans l'avenir à quelque coutume toute québécoise, ou alors qu'on puisse nous prendre pour deux pédales, mais je m'en moquais. J'avais l'impression d'être accompagné, d'être à toutes fins utiles tenu au monde, d'avoir été entendu, perçu, d'avoir trouvé à qui dire, comment aurais-je pu faire mine que rien d'atroce ne se passait?

C'est un peu intimidant de vous l'avouer ici, mais j'ai eu l'impression de lâcher un très long souffle, non pas encore digne de cet abandon complet que je soupçonnais chez lui, non pas une confiance entière en moi, qui me permettrait de composer avec le jusant et d'accepter la dérive pour ses promesses, mais plutôt comme un poids de moins, comme si l'ordinaire se trouvait d'un seul coup facilité, ou allégé, transformé par mon seul changement de point de vue, à la manière d'un Sisyphe parachuté avec son gros caillou dans la vallée du Saint-Laurent, aussi plate que nos deux mains celle-là, vous le savez; Sisyphe, dans le coin de Saint-Hyacinthe, ce ne serait pas du gâteau, mais ça finirait par aller. Le problème n'est pas le rocher, c'est le relief.

Un peu avant que le soleil n'effleure la crête des eaux, il a murmuré: « Et les uns comme les autres, ceux qui inventent, ceux qui sont inventés, se promènent dans les villes anciennes, ils errent, se rencontrent, s'aiment à en devenir fous, ils essaient de tout leur être, ils font parfois l'amour en se demandant qui est l'inventé de l'autre, de quel groupe ils font eux-mêmes partie... Et ils portent tous le même nom, d'ailleurs, c'est ça? »

Sa question glissait vers une réponse; elle l'attendait peut-être, ou l'invitait. Presque un piège. Je n'ai jamais aimé noircir des cases, je me suis toujours méfié des cruciverbistes, des ânes et des carottes, alors j'ai laissé passer beaucoup de temps.

Ensuite, presque bonnement, le soleil s'était tiré et de nouveau je cherchais la piste sous mes propres pas, ensuite, pour moi-même encore, pestant contre l'homme qui avait perdu Lisa, j'ai murmuré à mon tour: « Des personnages... Les inventés... Ce ne sont là que des personnages... »

Notre façon respective de murmurer était sans équivoque, et probablement émouvante. Comme deux soliloques, deux entités projetées simultanément dans les airs, deux dés. Personne dans le futur ne pourrait reprocher à la race humaine de ne pas avoir courageusement essayé.

« Des personnages... répéta-t-il, vous avez bien raison... »

Ça prenait du temps, du temps et du temps. Mais il conclut.

« C'est peut-être ce que je suis venu chercher dans ce pays de merde. »

J'ai imaginé qu'à ce moment-là sa main avait serré mon bras avec un peu plus de fermeté, comme un sursaut, douce insistance, le tressaillement d'un cœur qui trouve un instant refuge, mais c'était sans doute le vent, c'était sûrement le silence, et la ligne intolérable des eaux, ou la déclinaison légère de la plage de sable qui entraînait mon tout nouvel ami vers la mer, et qui l'incitait à se raccrocher à quelque chose, à moi.

27. Convertir ou crever.

Je crois m'en être tiré assez convenablement avec une certaine catégorie d'épreuves, donc, notamment les physiques. D'autres mutilés ont abouti dans les bonnes œuvres ou la mafia, certains se sont vengés plus ouvertement, syndicalistes ou pamphlétaires, d'autres encore ont habilement retourné contre eux-mêmes ce qu'ils appelèrent un jugement de Dieu, mais moi je me suis dit voilà, ça aurait pu être la droite, des tas de gens ne savent pas quoi faire de dix doigts de toute façon, et j'ai une excellente dentition pour les cas urgents. Je convertis du mieux que je peux, et le plus souvent avec une belle philosophie: la moitié du verre plein, le jour après la nuit, le soleil après la pluie, premier en province vaut mieux que second à Versailles, etc., j'ai beaucoup lu là-dessus, et j'ai de l'humour. Une bonne sœur de l'océan Indien, Yolaine, m'avait d'ailleurs confié, pendant mon séjour là-bas, qu'elle se contentait de voir ce qu'elle possédait, et ne s'arrêtait plus à ce qu'elle ne possédait pas.

Du grand art, ça, vous voyez, ou je n'y connais rien.

Championne Yolaine.

Sur le coup, certes, j'ai pensé qu'elle voulait récupérer la brebis, qu'elle insinuait là des tas de trucs évidents, qu'elle parlait de ma main de façon détournée, ou de ma pratique religieuse pour le moins lacunaire, enfin toutes les métaphores un peu cinglées qui remontent aux Écoles Normales, mais je n'y étais pas du tout.

Sœur Yolaine avait intégré l'absence, elle aussi.

Elle était entière, je veux dire par là qu'elle portait tous ses membres, mais qu'elle n'en présentait pas moins un jugement sûr.

Ça, c'est du savoir-vivre.

Yolaine intégrait quotidiennement le manque, le digérait, elle avait même développé un certain appétit du vide, je crois. Et elle parvenait à les aimer, ce vide, ce manque, comme des roues qui tournent et qui savent dépendre du mouvement, puisque c'est précisément le vide et le manque qui l'appellent n'est-ce pas, celui-là, le vide et le manque qui permettent le mouvement, aussi bien dire la vie.

Je lui avais confié, à notre dernière rencontre, dans une tirade assez ampoulée, que désormais elle serait *ma Sœur*.

Quand vient le temps de parler des choses du cœur, celles qui justement croissent dans le potager le plus simple, sans engrais chimique, je suis l'abonné absent, je perds tous mes moyens, ça sort tout croche, en hauteur, c'est plein de mots dans ma phrase, et les gens comprennent la plupart du temps exactement autre chose. C'est le contrecoup du bagout. Qui berne qui? On se sait plus vraiment.

Yolaine s'était néanmoins montrée touchée par ma tentative, très compréhensive à l'égard de mon américanité, elle possédait de toute évidence une vaste expérience des pays pauvres comme moi. Son rire canonisable avait résonné dans tout le bidonville, et sa pitié à mon endroit illuminait l'égout à ciel ouvert dans toute sa largeur, mais elle était demeurée opérationnelle, si je puis m'exprimer ainsi, et m'avait donc oublié quarante-huit heures après mon départ du pays.

Très douée pour l'aide humanitaire, chère Yolaine, efficace et féline, ce sont des missionnaires de ce calibre dont le monde a besoin, des saints capables d'oublier que les efforts ne valent que dans la seconde de l'entraide, gouttes dans l'océan, et des êtres disposés à répéter le même geste d'offrande, ce même inlassable don, seul signe susceptible de soutenir un instant l'hypothétique existence de Dieu ici-bas. Pour être très, très bon, je veux dire pour durer dans la bonté et en faire une carrière, je pense en effet qu'il vaut mieux ne pas avoir trop de mémoire, et donc arriver à oublier, par exemple, qu'un Africain travaille deux jours pour gagner l'équivalent d'un timbre-poste, ou qu'au moment où on éradique le sida au nord, cette peste est exponentielle dans le sud. Mais n'oublie pas ces détails qui veul, je suis désolé.

C'est sûrement pour cette raison, d'ailleurs, puisqu'elle sait si parfaitement oublier et qu'elle le fait très, très naturellement, sans aucune espèce de décence, que l'Amérique dominera encore longtemps le monde.

Et Yolaine, elle, eh bien elle ne mourra jamais.

Ça, au moins, c'est impossible.

28. Les chacals contre les jongleurs.

Mais quoi qu'il en soit, je ne fais pas un plat de cette tare, ma main, mon infirmité, mon drame, leurs synonymes sont légion, et tous aussi funéraires les uns que les autres. J'y reviens, évidemment, je ne suis quand même pas un idiot, je ne laisserais pas filer une occasion pareille d'accuser la vie d'être une chienne parfaite. Je la harangue souvent, ma main disparue, je me parle parfois d'elle la nuit, c'est tout à fait vrai, et j'ai certes cultivé le souvenir de quelques moments forts, vous savez, de ces vraies douleurs très très intenses qui me remontent à la nuque, me privent de tout sens commun et me contraignent à un dix kilomètres à deux heures du matin. J'ai prudemment conservé ainsi deux ou trois souvenirs extrêmement douloureux, des valeurs sûres, d'excellents camarades de route, fidèles compagnons nocturnes carburant eux aussi aux kilomètres avalés, histoire de pouvoir me retrancher derrière quelque chose de tangible dans les moments de grande foi en la vie, mais ces souvenirs sont à peu près tout ce qui m'attache à mon passeport, et autrement je suis autonome, comme on dit, je m'en tire sans les séquelles babyloniennes qu'on attend de moi, sans les incidences, les métastases du sens, les tristement célèbres refoulements, sans les attitudes télécommandées qui feraient de moi un dossier rangé, un exemple probant, un admirable infirme, un manchot convenable, une statistique digne de ce nom.

Je sais bien qu'en cela je m'expose depuis des années, cible impeccable dans la mire d'une nuée d'abeilles de l'âme dont j'attire la bourdonnante condescendance, francs-tireurs pour lesquels mon équilibre mental est forcément perturbé, forcément, par cette atrocité vécue au sortir de l'adolescence, forcément — je cite maman, je vous jure, ils y tiennent, « forcément », et j'étais seul avec ces orignaux, moi, dans les bureaux, respectez au moins cela, ma lecture, ma façon d'avoir vécu le calvaire, fermez-la, ne haussez pas les épaules, ne clignez pas des yeux, ne soupirez pas, ne trouvez pas une besogne urgente à accomplir, ne portez pas la main à votre tempe, ne regardez pas vos doigts, ne pincez pas vos lèvres, ne faites pas claquer votre langue, laissez votre jonc tranquille.

Je n'ai pas eu mal, pas tout à fait, mais vos docteurs ne me croyaient pas, et cette incrédulité causait d'emblée un problème assez sérieux, si vous voulez savoir. Bien sûr qu'on finit par dire ce que les autres insistent pour entendre, bien sûr qu'on finit par devenir laid quand on nous martèle notre laideur. Minimale, si ces types avaient eu la moindre idée qu'une main arrachée, dans la vie d'un Freinki qui perd son père, ce n'était absolument rien, de la petite bière, un épisode, sans plus, oui si seulement ils avaient pu imaginer un autre parcours à la boule de pinball, qui ne se dirige pas systématiquement vers le trou, ils se seraient terrés, ces chacals, ils m'auraient foutu la paix.

Mais ils ne savaient pas, et surtout ils n'en voulaient rien apprendre.

Mais je ne concordais pas, voilà.

Et mon existence n'était pas assez lourde pour remettre une seconde en question la pile de livres sur laquelle ils arguaient, la montagne de certitudes sur laquelle ils pratiquaient. Je *devais* être marqué.

Ils avaient tellement l'air d'y croire, maman, il était à ce point criant leur besoin de me savoir, et leur pouvoir sur les êtres m'effrayait dans une telle inqualifiable mesure, déjà, à cette époque, que souvent j'ai fait la belle pour eux, je vous l'ai dit tout à l'heure, j'ai répondu oui, non, gling, glang, Moscou, l'atome, IHWH, je leur ai lancé plein de belles grosses miettes, je peux vous l'avouer maintenant, vous avez dépensé une fortune pour m'apprendre à jongler, maman.

Afin de vous combler, mais peut-être aussi afin de vous faire taire, et pour éviter que ces hyènes ne grugent les os de qui n'aurait pas su se défendre, j'ai voulu leur donner des résultats concrets, j'ai appris à voguer vent de face. Je suis entré dans leurs grilles, j'ai ciré des parois, j'ai dit oui et j'ai dit non, j'ai prouvé leurs théories, assuré leur sommeil, oui j'ai. Il s'agissait de lire leurs silences, d'être attentif à ce sur quoi ils voulaient intervenir avec moi, ce qu'ils cherchaient à résoudre de moi, travail de repérage, finalement, c'était assez simple de s'en tirer. Il suffisait d'un geste sec ici et là, un mouvement de tête vers les branches au dehors, un débit plus rapide; il suffisait de m'excuser parfois, de pleurer rarement, de demander si vous aviez bien réglé la note, de citer Pink Floyd, Edgar Rice Burrough ou Hugh Hefner, confiteor, confiteor, d'avouer que je me doutais à quel point tout dépendait de moi, j'aurais-pu-j'aurais-dû, il suffisait de leur dire ce que je viens de vous dire.

J'ai payé cher pour eux, hanté des entrailles et balayé des dalles de cachots, d'où j'ai expulsé des rats, j'ai lutté, j'ai résisté, peut-être à tort, peut-être aurais-je dû lâcher prise sur ma propre rage. Mais j'espère qu'ils sont arrivés à publier quelques hypothèses, je l'espère très sincèrement, puisque la plupart d'entre eux, curieusement, sont moins redoutables par écrit.

Je suis châtelain, maman, de centaines de châteaux de cartes. Et puis oui, j'ai commis tout cela. J'ai envoyé au massacre des tas d'affirmations sur vous, sur moi, sur papa, sur eux, ma naïveté, le poids du monde. Que de la vaisselle, que des vérités profondes, que des nécessités, que des mensonges dont ils se délectaient.

Parfaite salade.

Le mot scrupule me faisait rigoler, à l'époque.

Oh, ils savaient tous que je frimais, que je finirais par me lasser de ce jeu stupide, de la mascarade, ils avaient fait des études et ils pensaient que la mascarade m'était à ce moment-là nécessaire, une étape, monsieur le commissaire.

Ils avaient tort.

Ils n'auraient pas pu aller jusqu'à envisager que je puisse *réellement* me foutre de tout.

Un bogue, quelque part, dans la tête des docteurs, vous savez.

Mais c'était votre argent.

Et je ne les ai pas raté.

Je leur en ai mis plein la vue. Punk, Yo, Grunge, Kodiak délacées sur jean plein de trous, et l'autre été en cuir, et l'autre en cravate, cheveux jaunes jusque dans le milieu dans le dos ou crâne rasé et tatou, je changeais de look aux six mois maman, une vraie fille. Ça regardait perturbé pas à peu près, un cas-type.

Mais pour vos docteurs, tout était toujours désespérément tourné vers la vie. Et c'est probablement pour cela que votre génération ne comprendra jamais rien à la mienne. Il est possible, maman, de regarder vers le nord, regarder vers la mort. Tout n'est pas pour tous une façon de s'en sortir, une façon de vivre.

Par contre, c'en est fini d'eux, maintenant, dans ma vie à moi, entendez bien maman, ces dangers publics ne me toucheront plus jamais, ne me menaceront plus, et qu'ils ne s'approchent pas non plus des gens que je pourrais aimer, qu'il ne s'approchent pas de vous d'ailleurs, qu'ils aillent se faire

proprement mettre, qu'ils devisent sur notre compte dans leurs réunions annuelles, eux qui appellent la parole et n'ont de cesse de la fossiliser dès qu'elle se profile enfin, de la charger, la bourrer comme on bourre une Coccinelle pour le Guinness, eux qui supplient Dieu et lui chient dessus au lendemain d'une faveur refusée.

Je n'ai plus aucune clémence, moi, maman, est-ce que c'est clair? J'erre au-delà de la clémence et du bon goût, et je n'ai même plus peur d'être injuste, c'est très apaisant évidemment, j'ai l'impression de vivre sans avoir de comptes à rendre.

Alors, sans aucun remords, tous les comportementeurs du monde, je les attacherai par les testicules et je les parquerai en rang, comme ils aiment, mais dans un enclos électrifié, ils ont fait assez de mal, ça suffit. Ils auront du gazon, des buvettes, plusieurs variétés de céréales de plusieurs pays, plein d'hypothèses à construire, enfin tout ce qu'il faut, je leur planterai des icônes dans la terre noire à tous les sept pieds et je leur installerai des caméras, ils auront des numéros pour aller boire, vraiment tout ce dont ils ont besoin, mais no way, je jette la clef, qu'ils se mutilent entre eux.

Un autre conseil à votre attention, maman, directement de ma génération, si je peux me permettre. Vous savez comment on peut s'assurer qu'une boule de pinball ne chutera pas dans le trou noir de la fin, cette béance menaçante qui siège toujours près du sexe du joueur? Eh bien c'est assez simple: enrroulez votre cheville autour du fil de la machine, attendez que la boule se loge dans la cavité du dix mille points, et débranchez l'appareil d'un saint coup de pied en l'air. N'éprouvez aucun remords. Regardez plutôt la machine s'éteindre. Regardez la boule quelques secondes, cet objet parfait et luisant enfin lové pour de bon, et immobile, quelque part. Regardez vos résultats présumés, et dernière étape, concevez à quel point on peut complètement s'en moquer, nous. Oui, changez simplement les règles, maman, et quand ce sera fait, apprenez à partir, à laisser derrière, apprenez à ne plus vous sentir concernée par les ruines des ancêtres.

Moi, je n'y suis pas arrivé. Je suis périmé déjà, moi. Même ce soir, je voudrais bien être tout, je cherche la voix du miracle, je tente le Diable et le Verbe, j'essaie de me réunir, de conserver une certaine structure, au cas où ce ne serait pas une blague, et qu'on nous observerait vraiment de très haut, mais je viens des terres, alors je crois que ce n'est pas pareil, et ma génération n'a

plus du tout ce genre de scrupules, elle débranche les appareils, ma petite génération, êtes-vous capable de le concevoir, et ensuite de vous rappeler cela?

Mais qui êtes-vous, vieux, si vous n'avez pas minimalement enseigné la tentative et la révolte à vos descendants? Et qui êtes-vous donc, pour leur resservir, réchauffés, vos propres héros, de *Fanfreluche* à *Sol*, jusqu'à vos copies restaurées de *Gone with the wind* ou de *Moby Dick*? Non mais pour qui vous prenez-vous, sacrement?

Ne me parlez plus de vos psys, maintenant, si vous le voulez bien, maman.

Je vous demande un peu de respect.

29. Franchise.

Mais Charles, vous le savez maintenant, n'a pas réagi comme les autres devant ma main, ceux que la surprise intimide ou dont le jugement pétaradant n'attend qu'un signe pour nous tomber dessus. Voilà peut-être la source, après tout: Charles n'a pas immédiatement tout chargé de sens. Il a vu tout de suite avec quelle absence je vivais, et il n'a pas feint la bonne marche du régiment, il n'a pas desserré sa poignée de main non plus, ça m'a tout de suite intrigué, mais ravi aussi. Son regard est revenu dans le mien, tranquille, et rien en lui ne me plaignait, je lui ai souri, moi qui m'apprétais à lui servir discours, à le convier à ne pas s'en faire, lui dire que ce molignon aurait été un drame pour bien des gens, mais pas pour moi, non-non. Je pensais encore à ce moment qu'un discours s'écrit pour toujours.

Or, c'est assuré, il savait déjà, à propos de ma relative victoire sur ma main. Pour un peu, j'aurais parié qu'on lui avait tronçonné un membre, à lui aussi. Je l'ai détaillé, j'ai regardé partout, il portait ce costume clair en coton léger qui me paraissait trop travaillé, trop de style vous disais-je, chemise beige et chaussettes assorties, avec ce sac de cuir en bandoulière, qui détonait tellement sur l'ensemble, parce que manifestement plus vieux, usé, et qu'il n'a pas quitté une seconde jusqu'à son départ. Je l'ai détaillé, donc, j'ai compté les bras, les mains, les jambes et les doigts, mais Charles était complet. Vu de sa position, je devais être assez touchant dans ce décompte.

Il a dit: « Oh, vous savez, je crois que tout est là.. »

Je me suis fait une raison —une expression que j'ai de tout temps trouvée sibylline, mais redoutable. J'ai souri à nouveau. C'était un homme extrêmement habile, rompu à la transformation, la métamorphose, la conversion. Frappez plus fort, je serai plus souple.

Je trouvais curieux, cela dit, qu'il soit si ouvertement malheureux. Forcément, il jouait la comédie. C'était cousu de fil blanc.

Mais je tenais là tout un joueur.

30. L.S., du côté du soleil.

J'aurais certes pu mentir à Lisa, à propos de cette foutue première fois à laquelle elle tenait tant, j'aurais dû peut-être, c'était tout de même, et de loin, la femme de ma vie après vous qui n'étiez d'ailleurs pas la mienne, et ce rang méritait assurément plus d'égards.

J'aurais facilement pu imaginer quelques trucs prêts à porter, j'avais tout de même derrière le col, au moment de rencontrer ma future et brève épouse, près de dix-sept années de scolarité qui enfin m'auraient servi à quelque chose. Vous aviez tenu à ce que je contracte des prêts étudiants, tout au long de ces années, rappelez-vous « Comme les autres jeunes gens de ton âge... », aviez-vous soutenu, mais seulement afin que je les « place », histoire de tout rembourser d'un seul coup à la fin de mes études, et de pouvoir jouir ainsi du petit coussin des intérêts courus. Je n'ai jamais vraiment compris vos spéculations, et pourquoi elles étaient reines du monde, mais vous faisiez une véritable obsession de ce que vous appeliez mon endettement honnête, une question d'autonomie, alors je continuais de filer droit.

Quand j'ai commencé à fréquenter Lisa, nous avions tous les deux vingt-deux ans, j'étais sur le point de terminer le bac avec des notes qui vous faisaient friser d'aise, vos docteurs publiaient des articles en anglais sur mon cas et moi j'aspirais encore à une existence normale; je revenais vous voir la fin de semaine, ponctuel comme un bourreau, réglé comme une horloge, rendez-vous avec l'une de vos bêtes dans la soirée du vendredi, samedi libre d'être autre chose, moi par exemple, et départ dimanche. Je croyais réellement que ma main arrachée était l'épreuve de ma vie et que pour le reste, eh bien beaucoup d'autres jeunes garçons avaient perdu leur père avant moi, un peu moins avaient été témoins de la mort, mais encore là on s'en tire, on dérive un peu sur la gauche mais on s'en tire, j'en suis du reste la preuve à peu près entière.

Là-bas, dans cette belle ville de parlementaires et d'universitaires « où les cours se donnent dans les deux langues », aviez-vous insisté, j'étudiais le jour, déguisé en étudiant, et la nuit je courais, j'arpentais les rues éloignées du centre, des rues un peu moins propres que celles qui bordent le canal, je devenais un jeune homme à vos yeux rétabli; je courais et j'arrêtais ici et là pour illustrer

mon incrédulいたé, raturer quelques briques, peindre mon membre. C'est d'ailleurs dans cette ville que j'ai développé un faible pour les statues.

Vous ne prisiez guère mes graffitis, opération de salissage murmureriez-vous, c'est vrai que j'en laissais partout, mais j'avais un besoin.

Je graffite toujours, figurez-vous. Il n'y a rien comme un tag pour vous ragailardir son homme. Je porte constamment sur moi, ou en tout cas dans mes valises, une ou deux bombes aérosol capables de marquer pour de bon cette existence. Vous ne serez pas surprise d'apprendre que l'ombre de ma main gauche pare désormais quelques centaines de monuments officiels, de statues et d'édifices, ici et là dans le monde, je ne laisse évidemment que ce que je peux, maman.

J'avais rencontré Lisa une nuit, à la prison. Je veux dire, sur le côté. Nous partagions la même essentielle activité, elle et moi, et c'est sur un mur sombre d'une ville silencieuse d'une province différente que nous nous sommes d'abord aimés, miroir de l'âme, reflets d'elle et de moi; c'est de Lisa du reste que m'est venue la couleur, avant elle je ne taguais qu'en noir et blanc.

Lisa, fille d'avocats installés dans l'autre capitale, Lisa lancée dans des études de droit qui lui apprendraient surtout à détester ses pairs, Lisa magnifique ne signait pour sa part ses murales que d'un infiniment dépouillé L.S. , ses prodigieuses initiales, en haut et à gauche, « du côté du soleil.. », comme elle disait, presque rien, mais je les ai toujours fichées au cœur, ces lettres, comme chacune de ses œuvres intrépides d'ailleurs.

Et sa voix, dans l'instant de l'art, je la porte aussi en moi. Sa voix ne me quitte pas.

« Lisa-Sophie, Castonguay-Saint-laurent... soupirait-elle beaucoup trop souvent pour être grâciée. Et comme si ce n'était pas assez, ne pas la baptiser tout de suite, cette petite, juger préférable de lui donner le choix, quand elle sera plus vieille, elle décidera... Et lui laisser choisir le parrain aussi. She's got the fuck'n choice... Et puis la garde... Avec qui préfères-tu être pendant les vacances d'été mon amour? Non mais c'est quoi l'idée? Maudite marde! Et si j'ajoutais le nom de fille de ma grand-mère, et celui de toute la tribu jusqu'à Abraham, ça leur ferait plaisir? Seraient assez rassurés? Et si je voulais aller coucher avec le curé pendant l'été, ça irait? Ils pensent que donner tous les

choix éduque... Ils sont modernes. Ils pensent que ça me laisse une chance, mais ça me les retire toutes... »

Sa voix devenait caverneuse. Je n'aimais pas vraiment.

« Maudite marde, murmurait-elle, très pondérée, tranchante, lugubre. Les Allemands entonnent la chute de leur frontière, et moi, ici, à l'autre bout du monde, Américaine éperdue, Américaine pleine de noms, je peinture et je manque de murs... Papa, maman, maudit, que ne m'avez-vous offert quelques murs à abattre... »

Je gardais le silence, en attendant Lisa.

« Vous ne m'avez jamais offert de phares à contourner... C'est de votre manque de choix que je meurs, crise. »

Et alors, au bout de ses phrases et de sa poésie, et alors de nulle part surgissait son propre don, comme de petits faisceaux lumineux qui s'abimeraient dans l'onde opaque. Et alors, à grands aveux colorés, superbes, surtout noirs et turquoise, le mur fiançait l'âme de ma belle, l'exposant sans pudeur dans la limpidité cruelle de la nuit.

Elle n'avait pas vraiment la langue dans sa poche, Lisa-Sophie, plutôt extravertie même, la plupart du temps, mais elle souffrait mal, c'est dommage parce que ça s'apprend. Elle peignait souvent en appuyant très fort sur le mur avec son autre main crispée, si bien que son jet ne m'était plus totalement accessible; elle planait à ce moment dans sa vie, toute infiniment seule, puisque je ne savais plus ce que c'était depuis un bon moment, moi, saisir un mur entier, au moment béni du jet, dans la main qui ne peint pas. Je voulais bien essayer de comprendre et me poser près d'elle, mais je savais qu'elle n'était pas à comprendre, et que ce n'était donc pas toujours possible, se poser près d'elle. Par contre, quand elle taguait ainsi, je veux dire avec cette rage-là, quand elle peignait avec cette fureur, à grands coups de reins, quand elle jetait des bras partout sur l'impossible mur, qu'elle donnait du pinceau et de la bombe sans aucune mesure pour masquer un moment ce béton et rendre la nuit supportable, ce n'était plus un tag, ni même un graffiti, mais bien une murale, une chapelle, une église, une cathédrale, d'ailleurs je me souviens des chants et des chœurs, l'orgue et l'écho, dans la ville enfin recueillie, je m'en souviens, je le jure, des moines à la circulation, des verreries, des vitraux, de l'encens, je me souviens avec précision de tout ce qui m'attendait entre les jambes de Lisa. Avoir le

chance de la protéger, quand elle se défendait de si belle manière, la voir ainsi se faire et se mettre au monde, m'a permis d'espérer à nouveau, maman, et d'essayer encore, et peut-être de croire, en tout cas de regarder à côté afin d'y dénicher une joie, afin de respirer à plusieurs reprises, j'en suis certain. Je parle ici d'amour, maman. C'est certain.

À vingt-trois ans, nous nous épousions, Lisa-Sophie et moi, Lisa pour l'intime.

Oh, rien de religieux, quelque chose de très civil, mais il y avait des papiers, et des gens aussi, ont tenu à assister à ça.

Vous, vous aviez tiré toutes vos ficelles auprès de moi, usé de tous vos privilèges qui étaient grands et nombreux, y compris ceux consentis par ma crainte de nouvelles représailles, afin de parcourir attentivement chacune des clauses du contrat, ce qui devenait bien entendu une autre manière de ne me totalement pas faire confiance. Et qu'est-ce qu'on dit des petits garçons, déjà? Qu'ils manquent de confiance en eux-mêmes à cause du très célèbre silence paternel, ou de l'intransigeance paternelle, ou de l'autorité paternelle, ah oui? Et l'ascendance de la mère, où est-elle? Mais même à cet âge, je ne savais pas épeler ingérence quand il s'agissait de vous; même à cet âge, je ne savais ce que « gentille fille », prononcé autrement, pouvait représenter de si mesquin et de si absolument offensant dans votre bouche, quand vous parliez de Lisa-Sophie. Sûrement Lisa avait-elle perçu cela —ce qui illumine autrement tous les risques qu'elle acceptait de courir pour moi —, mais je ne sais pas, j'ai toujours évité avec elle le sujet de ma mère. Je ne pouvais tout simplement pas deviner à quel point, par sa seule existence, Lisa vous menaçait, et je perdais tout à fait le nord dans cet étrange langage des femmes, qui leur fait ressentir avec acuité, et voir immédiatement claires, certaines des énigmes du monde pour lesquelles tant d'hommes ont tant besoin des femmes. Uniquement pour les aider à lire ce que leur condition, à eux, rend difficile à saisir, à traduire. Etre couple dans le don. S'aider. Jamais compris quoi que ce soit à ce beau jeu-là.

Forte de ce savoir —et assumant comme un homme, si je puis dire, à la fois les privilèges de ce savoir et les responsabilités qu'il entraîne — peut-être auriez-vous pu prendre un peu plus de temps afin d'expliquer et de rendre intelligible votre si essentielle lecture du monde. Essayer autrement. Essayer encore. Essayer jusqu'à la fin.

Mais le souhaitez-vous? Ne préféreriez-vous pas viser une totale indépendance?

Je me demande, moi, vous savez, je tente uniquement d'y comprendre quelque chose, je me demande ce qui peut être assez puissant pour nous convaincre un jour de cesser d'essayer, si on a affaire à quelqu'un qu'on aime.

Sans compter qu'à défaut de résoudre, à défaut de savoir peut-être, ou à défaut d'apprendre, voire à défaut d'une main qui parfois guide, eh bien certains hommes seront lâches, durs et fous, et dans un excès de rage ou de lassitude, devant le trop-plein que représente l'absence de sens, ils voudront détruire les énigmes elles-mêmes, progresser, fût-ce au prix d'autres vies, ou de la leur. C'est terrible, c'est odieux, mais comment faire l'économie d'une variable pareille? Comment pouvez-vous vous soustraire avec autant de panache à une part de votre responsabilité, et pleurer ensuite devant les tonneaux de sang?

Car vous ne serez pas très avancée, à ce moment, si je ne m'abuse, vous et votre totale indépendance.

Qu'avez-vous à faire d'un cadavre sur les bras, d'ailleurs, aujourd'hui?

31. Le chapitre où le manchot est le héros.

Mais bref, j'aurais pu faire mine de la prendre pour une oie, donc, ma chère Lisa disparue, elle se serait laissé aimer ainsi, elle était capable de ça.

Se mentir en souriant, braver ouvertement le langage, recouvrir les conventions de bleu opaque serait devenu une autre de nos essentielles activités. J'aurais pu et j'aurais dû la gaver d'un tas de bonnes choses, l'assurer par exemple que oui, que maintenant je me rappelais, oui bien sûr, ce hangar-là dont nous avons d'abord amélioré le triste sort gris, qu'est-ce que t'étais jolie, et cette petite robe noire qui te collait à la peau, j'aurais pu inventer pour Lisa puisqu'elle était femme à ne pas m'en vouloir, bien au contraire, femme à se laisser bercer sans honte, à suivre avec moi cette vérité qui bouge, qui se moque de nous, mais voilà, j'avais encore beaucoup trop de respect pour vous, et mentir au sujet de notre première union ne m'est pas venu à l'idée.

Divorcé avant vingt-cinq ans, ce n'est pas exactement *Love Story*, et ce n'est pas non plus ce que vous souhaitiez pour moi, mais tout de même, un divorce est une expérience qui vaut son poids, je suppose. De toute façon, autant vous dire, j'ai ma dignité, et je me refuse totalement, encore aujourd'hui, à croire que ma mémoire parfois défaillante sur certains détails pourrait être un des éléments déterminants du courroux, une des sources du fiel, ou l'une des amorces de ces tuiles qui me sont tombées dessus dans la vie. La plupart des moteurs ont quatre temps, révolution, combustion, explosion et le reste, et tout est possible en ce monde depuis que de Gama a doublé son Cap, j'ai bien compris, alors je me tiens tranquille et j'y vais toujours au compte-gouttes dans le mélange huile/essence, j'évite les omelettes quand je le peux, et je suis fier de ne pas encore en être réduit à cet état de décomposition du cadavre, quand on trouve infailliblement dans le passé les amorces de la merde du présent. Trop populaire ce réflexe, trop corporatif, il y a anguille.

Et je me moque bien que ça puisse faire l'affaire de tout le monde de retourner dans le passé pour le lire en partant de la droite, je me moque de cette mode si courue dans les salons, je me moque d'être étranger. Et je me fous tout autant de cette planétaire conspiration du silence en regard des permissions qu'on s'accorde, je ne vendrai pas mon âme aux éboueurs, ni ne la sacrifierai

aux politiques variables de l'espèce, vous m'entendez bien? J'ai déjà à mon terrible actif la fuite autour du globe et les photos effaçées, alors ça suffit.

Pour moi c'est clair. Il y a eu la trahison de Patof, la mort de mon père, ma main arrachée, mon errance américaine, vos pourris de l'âme, l'étude de la matière inerte, mon mariage avec Lisa, mon divorce, la découverte de vos lettres, mon départ pour de bon, Charles, et puis ce soir, ce juste retour, et ces fleurs, point.

Ce n'est pas sorcier.

C'est mon histoire.

32. La vitesse de l'éclair.

Des types comme lui traversent votre vie uniquement pour en disparaître, j'en suis convaincu, et la violence de leur absence vous laisse ensuite hagard, assommé, meurtri, un peu stone peut-être, mais surtout craintif, ou plutôt sur vos gardes, comme après un orage automnal en Amérique du Sud, ou comme au creux du silence pélagique qui succède au simoun africain, quand pendant plusieurs heures, les yeux rivés sur l'horizon, plus personne n'ose lever le doigt, faire le moindre geste, respirer, de peur que la nature soit à l'affût, vengeresse, et qu'elle n'attende qu'un mouvement malheureux pour récidiver.

La vitesse de l'éclair.

Cette expression est si dense, et elle représente tant pour moi, depuis que j'ai lu, dans un de ces bouquins bourrés d'explications sérieuses dont vous remplissiez ma chambre, que tout part toujours du sol. Quitte à enseigner la géographie au secondaire, voilà la seule idée que je tiendrais à transmettre, la seule que je clouerais de force dans le dos des jeunes brontosaures pour lesquels je servais de tapis d'entrée: un éclair part du sol.

Tout part du sol, leur assénerais-je, taisez-vous, tout surgit toujours d'un de ces endroits limités où vous posez les pieds. Et ça remonte. Et c'est vous, là, que ça rejoint, que ça traverse, cette chose c'est vous, c'est par vous que ça passe pour s'échapper vers les cieux. Vous entendez? Regardez-vous une seconde les pieds, graines de génies, et posez-vous des questions avant d'accuser les autres. Est-ce que c'est clair? Vous saisissez ça, petits bandits, et vous obtenez la note de passage, bon vent, faites de l'air et de votre mieux maintenant. Et puis fichez-moi le camp... Je les laisserais partir ainsi, longtemps avant la cloche. Leur départ avant l'heure me vaudrait le blâme du comité de parents, mais il ferait partie du cours.

Les Européens ne peuvent pas réellement comprendre l'immédiat, la mort soudaine, le Big-Mac, la vitesse de l'éclair, ou la densité de l'éphémère. Tout juste peuvent-ils ergoter sur ces sujets, nous envier notre belle spontanéité avant de retourner coucher dans leurs ruines, et c'est tant mieux du reste. À eux la pérennité, quelques refuges, les valse viennoises, le rire de Rabelais, les vignes du temps. Les Européens peignent d'ailleurs une réalité évasive, conditionnelle,

éthérée, continuellement supportable. Parfois hideuse, mais toujours supportable, toujours discutable, et surtout à refaire. Ils savent causer; leur réalité leur fournit des gaules, et ils rament parce qu'ils connaissent vivre. Ils inventent le roman, construisent des musées, restaurent des châteaux, réglent l'exode des toiles de maîtres, composent des symphonies; ils pagaient, ils causent, ils soupèsent, ils condamnent, et ils maintiennent leurs femmes dans des activités de soutien depuis des millénaires, d'obscurs réduits linguistiques, des rôles safrans, ils sont curieux. Je ne sais pas exactement de quoi ils se vengent ou se protègent ainsi, de quoi au juste ils espèrent se prémunir, mais je vois bien que les Européens marchent devant, soutenus par les Européennes, aimés, alors qu'en Amérique boréale, c'est généralement le contraire. N'étiez-vous pas, vous, d'ailleurs, dans le fond, la fonceuse altièrè soutenue par mon père?

Les Européens, quoi qu'il en soit, sont des milliers sur les Places des Capitales, même les très jeunes; au berceau on leur apprend à marcher dans les foules, à jouer du coude comme une façon de vivre, à contester, à maintenir haut le ton. Ils ne s'en privent pas d'ailleurs, ils parlent sans arrêt, mais uniquement pour parler, car ils ont percé ce secret-là. Ils expliquent à foison, et souvent en d'autres mots, ce que chacun sait déjà, peut-être pour l'orgasme renouvelé du dire, peut-être pour accorder une autre piste à la paix, ou encore pour effectuer une ultime tentative, au cas où une nouvelle façon de dire porterait quelque illumination. Les Nord-Américains sont différents. Ils se veulent utiles, efficaces, cartésiens, dirigés vers le résultat, ils sont un peu navrants. Ils se taisent longtemps, ils engrangent jusqu'à l'impérieux, en espérant que dire sera évitable, mais ensuite ils explosent. C'est très étrange. Les nord-américains sont les champions du monde du silence et de la colère, puis du réflexe inconsidéré, c'est selon, alors que les Européens, au contraire, grignotent sans cesse, accompagnant ainsi, et de belle façon, un incompressible mouvement circulaire, implosif, vers le centre.

Vous aurez peut-être remarqué qu'ils ne connaissent à peu près rien au suicide, au fait, les habitants des *Vieux Pays* comme vous disiez. Ça et là, évidemment, quelques exemples isolés, un écrivain en Allemagne, un poète maudit plus au sud, une cantatrice, mais en regard de leur nombre c'est tout à fait ridicule, dérisoire, ils ne font pas le poids, et outre ces rares impairs du reste,

rien dans leur histoire n'atteste une véritable fréquentation, ou un consentement réel et impulsif à la fin. Alors que chez nous, vous le savez, ça se tue en cohorte; un rien vaut la peine, la difficulté est une injure, l'adultère un prétexte, l'échec scolaire une occasion en or, passe-moi les barbituriques, où as-tu rangé le Remington 1148, que je me tire dans le palais.

Mais les Européens, donc, non, au contraire. Ils marchent au bras de la mort. Ce sont réellement, eux, les champions de la mort lente, vous pouviez bien les envier, à tout prix vouloir les visiter, arpenter les mausolées du Père Lachaise en imaginant que vous viviez davantage, ou que vous existiez un peu plus devant les stèles de ces étrangers.

À eux qui débordent de passé, et qui de là savent si bien s'éteindre, il y a peu de choses à enseigner. Mais il y en a d'essentielles. Nous pouvons, nous, « Américaines », aller cogner solidement au bout de l'éphémère, et essayer de leur montrer la beauté étrange de ne pas faire traîner les choses.

Une espèce de savoir-vivre un peu plus expéditif, en somme.

Et comptez sur moi pour cela.

Vous entendez?

Vous m'avez enseigné à partager, alors je le fais.

À vous aussi, maman, j'aurais pu montrer la vitesse et l'urgence, si vous n'aviez pas eu si peur de la route, si vous ne vous étiez vous-même condamnée avec tellement de talent.

Etes-vous fière de moi, maintenant, maman, moi qui suis si différent de vous, et qui cependant seul vous porte et vous protège, dans cette intolérable contradiction de mon âme, qui me fait continuer de vous aimer?

Il fait froid.

Il fait tellement froid, ici, près de vous.

33. Espoir.

Je l'ai tout de suite *retrouvé*, lui.

C'est peut-être une autre idée dont je me convaincs, ou un autre rêve auquel j'ai besoin de croire, retouches impressionnistes sur le passé et intempestif usage de l'italique, mais tout de même, *retrouvé*, comme un ami d'enfance qui aurait patiné sur les bottines à mes côtés, expédié son hockey mineur en pestant contre Jacques Cartier qui refusa bêtement de mouiller au large de la Floride, préférant remonter la côte est jusqu'à ce frigorifique sport dit national, un ami qui m'aurait ensuite perdu de vue, qui aurait fait ses push-up fin seul, sous les drapeaux, service militaire pendant que je dépensais ma jeunesse à maîtriser les subtilités du football américain, cinq ans à Chypre, mon ami, ou trois à Lahr, grade de sergent si la vie vous intéresse, mais un ami finalement *retrouvé* sur le très tard, et profondément aimé, sans autre forme de procès, un être pareil à moi, ce Charles que je ne connaissais pas, si ce n'est en regard de ma certitude abyssale de me trouver là, enfin, devant lui, totalement un homme, curieusement disposé à revenir vers vous.

Ça tient sans doute au cynisme, à la dérision, ou à la fréquentation quotidienne de la menace, mais le désir de l'âme, la soif de communier, se rétablissent, je suppose, même après la mort ou les trahisons à répétition, ils se redressent sur des riens, le moulin tourne chaque jour pour des types comme moi, bourrés jusqu'aux essieux de principes chrétiens ronds comme des billes, des types qui n'en finissent pas d'essayer, et c'est l'amitié, en Afrique, qui s'est posée devant moi, l'amitié qui m'a repêché, dans un claquement de fouet mouillé. Ses lettres, a tourné en z, b défiguré, n absent, s trop effilé pour être vrai, ses lettres étaient ciselées comme celles de papa, et elles ont certes joué un rôle colossal dans ma chute. Mais la survie, ai-je assumé par la suite, ou l'instinct, l'emportent, un autre possible s'invente, par-devers nous, nous pourtant champions à l'effet de rendre hebdomadairement hommage à la fatalité, la guigne, la poisse, la malchance.

Tu ignores et tu encaisses, petit.

Tu ignores même que tu encaisses.

Longtemps, ça dure.

Puis un soir, une petite voix remonte de la plaine.

C'est l'espoir.

Je ne te demande pas ton avis, dit la petite voix. Tu peux brûler les feux si tu veux, mais je suis là, et je te guette, garçon, fais-moi un peu de place, petit salaud. D'ailleurs si tu cesses de croire je te supprime, tu ne sors pas vivant du prochain virage.

Alors le salaud, lentement, se range, fait un peu de place, accepte de lever les yeux vers l'azur.

Ainsi, la fleur est écrasée sous la botte du montagnard, mais dès la pleine lune suivante, sans que personne ne puisse observer le patient travail souterrain, ses racicules percent déjà leur chemin dans la paroi rocheuse. Tu crois tout définitif, fini, révolu, tu voudrais bien que tout le soit, accéder de cette manière à la paix d'un certain enfer, mais tout vit, sous la surface, tout se faufile et gronde, ça grouille, tout se moque de toi, tout se drape dans les soyeux tissus de l'aube, et tôt ou tard tout émerge. La petite voix se fraie un chemin vers toi, l'existence poursuit ainsi sa déroute, te rejoint, te happe, te recouvre, et elle te mange en commençant par les talons, garçon.

Mais tout de même, le mal est fait: voilà que tu espères de tout ton cœur.

Tu ne sais pas encore quoi au juste, ni ce qu'il t'en coûtera cette fois, mais voilà tout de même que tu espères à nouveau.

J'ai parcouru ses phrases, j'ai vu son écriture avant de savoir ce qu'il racontait, et j'ai immédiatement ignoré, malgré l'amitié foudroyante, comment lire ce premier extrait qu'en toute vilenie, certain de ses effets, il me demandait de parcourir. La poignée de main solide, les lettres du père, mes réminiscences, votre retour, ça faisait évidemment beaucoup de sucreries en même temps, mais ce n'est pas une excuse, la vie m'avait prouvé que j'étais capable de rester au garde-à-vous devant salves plus nourries.

Je tergiversais, je voulais être à la hauteur, je disais que ce n'était pas le moment, écoutez Charles, nous nous connaissons à peine, c'est indiscret, qui suis-je pour me permettre?, j'alléguais ma fatigue, le décalage horaire, la timidité, l'importance accordée à cette lecture-là, en peu de mots j'essayais le bon grain et j'essayais l'ivraie, j'essayais tout ce qui s'était dans le passé montré efficace, tout ce qui m'avait permis d'arpenter la tête haute les lignes de touche de ma vie, et lui, pendant ce temps, il pianotait une petite musique sur son sac de

cuir en bandoulière, et il me regardait avec un air de coach olympique qui en est à la sélection de ses derniers hommes, l'équipe étant à toutes fins utiles formée, les postes importants comblés. J'avais l'impression d'être l'un des boiteux en surnombre, ceux dont le rôle était d'abord relié au moral des troupes et à qui on affirmait sans rire qu'ils assuraient la profondeur de l'équipe. Je n'aimais pas l'idée d'être spontanément inscrit sur la liste des blessés, je croyais cacher mieux mon jeu. J'aurais préféré donner le change un peu plus longtemps, succomber est évidemment une question de dignité.

J'ai respiré tant que j'ai pu, cette fois-là de la lettre première, l'air était chaud mais vif, l'air était tout à fait africain, je n'y connaissais rien, à la vie, moi, décidément. Toujours elle me bernait, la coquine. Je me souviens, c'est à ce moment que j'ai éprouvé mes premiers doutes à propos de son foutu sac de cuir. Tout cela n'était pas clair, « pas catholique » auriez-vous dit.

Mais tout cela, justement, cette mise en jeu dont Charles fut le metteur en scène et le comédien principal, tout cela est sans doute assez simple à expliquer.

J'avais mis beaucoup de mien dans l'affaire.

Voilà.

C'est très simple.

Voyez-vous, j'ai cherché par monts et par vaux quelqu'un que je n'ai jamais trouvé, quelqu'un qui m'aurait aimé plus que lui-même, mais c'était impossible, ces choses-là n'existent heureusement pas dans la vie courante, il n'y avait réellement que vous, mère, pour approcher ce faite.

Oui maman, je le savais, je l'ai toujours su et je le sais toujours: il n'existera que vous pour pareille intransigeance; cet amour, celui que vous éprouvez pour moi, jamais je ne le retrouverai nulle part.

Et je dois m'y faire.

J'aimerais vous prendre dans mes bras, maman, vous consoler une seconde, si vous le permettez. Vous rassurer assez pour qu'il soit envisageable que vous me protégiez.

Mais arrêtez vos histoires, merde, maintenant, ça va bien faire, je ne suis plus un gosse, cessez vos murmures.

Je savais parfaitement, courant le monde, tournant autour de vous et patrouillant les abords de votre cœur, je savais que je me sauvais de votre amour, point à la ligne.

Alors arrêtez, maintenant.

34. « Visez ici ».

Par contre, je suis d'arrière-ban, alors je n'en ferai pas un credo non plus. Je ne ferais plus un credo de quoi que ce soit, du reste, les idées vaquent, les principes se modulent, les années fournissent à la fois le poids et la sagesse, c'est toujours selon, la terre tourne and spin around, sapristi que je suis étourdi par cette terre. Et puis je sais la plupart d'entre nous assez intelligents et sensibles, assez déroutés aussi, et de là assez furieux dans ce besoin de certitudes, pour inventer sans aucun respect, aucun tact, quand il le faut, dans le même incroyable mouvement rotatif, la mesure et la démesure, le bon diable et le mauvais dieu, la culpabilité de l'aimé, le souvenir modifié, la sortie côté jardin, la paix, la vérité, la morale, l'éthique, le plafond salarial, bref n'importe quoi, mais pour ensuite s'en dédire, quand il le faut, alléguer qu'on ne le pensait pas réellement, qu'il s'agissait d'une plaisanterie, voyons, inventer, oui, puisque voilà, la terre tourne, on l'a dit, on remet ça, il le faut. Ça pue Darwin dans ce panier, mais nous continuons d'être capables de tout.

À la fin de la ligne, si j'ai bien compris, quoi qu'on chante devant les ruines, la réalité ne sera plus qu'une petite histoire de nécessité, de toute façon, et ne resteront à jamais vivants, près de nous, que les quelques-uns qui nous auront un instant crus. Ceux-là habiteront notre dôme, et peindront avec nous, à la main, les parois et les murs, les fleurs, les gâteaux, et parfois les sourires. Leur acharnement sera le nôtre. Plus personne ne sera fou longtemps, parce qu'il sera aimé.

J'ai trinqué solide pour ce petit savoir, mais je crois avoir pigé, maintenant.

Alors c'est vrai, peut-être ma chute relève-t-elle d'un facteur oublié, et ma fuite d'une propension particulière à la couardise. Peut-être ma présence auprès de vous, après toutes ces années, n'est-elle elle-même qu'une terrible et tardive leçon d'histoire, peut-être ces pigeons laissés agonisants dans l'enfance deviennent-ils ces ptérosauriens qui dévorent avec un bel appétit les nuits de l'adulte, et peut-être composer le passé à mesure que sévit le présent est-il la seule manière raisonnable de s'en tirer sans trop de casse, je ne sais pas, je ne crois pas, je ne tiens pas à y croire non plus, mais peut-être. Ce serait

assurément plus laxatif, ainsi, et j'admets que ce serait également beaucoup plus simple.

Mais donc, pas de cheval de bataille pour moi, et pas de credo, non merci, je n'éprouve plus cette faim.

Au demeurant, je parle de *tuiles* à répétition en regard de mon existence, mais ce faisant je reconnais être moi-même gagné par le pouvoir de l'éclat, le sens de la formule, l'espoir que l'interjection cautérise la plaie, ou que le rire en soit le sparadrap. Car enfin, tuiles, j'exagère un peu, je tricote, j'appuie, je passe une seconde à peine de plus sur chaque caillou, pauvre Freinki, et j'arrive à faire ainsi de ma vie ce drame dont Freinki a vraisemblablement besoin pour se contempler le nombril chaque fois où rien n'a marché, chaque fois où il n'a rien transcendé pour de bon, c'est-à-dire chaque jour.

Lisa prétendait que cette petite propension à l'emphase illustre simplement ma façon de me défendre, sale garce, elle me lisait de si loin. Elle tournait encore et alléguait que cette mélasse relevait moins de mon enfance que de ma vulnérabilité toute actuelle, de mon incapacité congénitale à ne pas afficher constamment ma sensibilité, et à la porter comme une enseigne de barbier, au vu et au su de tout le monde, qui n'attendait bien sûr que ça, une cible, exactement comme si je me promenais avec l'écriteau: « Visez ici », essayait-elle de m'expliquer aussi en effleurant du bout des doigts ma poitrine.

Je me rappelais, quand ces doigts-là touchaient ma peau, je me rappelais le revêtement feutré du ciel impossible de mon enfance, l'odeur de pin, ma joue sur votre cuisse, et votre main sur ma tête; je me rappelais que c'est grâce à elle, ma douce et trop brève épouse, que j'avais recommencé à voir des films comiques en salles, et même en vidéo, à la maison, soirs d'orages qui se terminaient en rédemption dans son aisselle. Lisa soutenait que, pour la vie, je faisais décidément une belle cible, et que le malheur ne pouvait guère trouver pantin plus rembourré. Elle voulait que j'écoute Tati, de Funès, Clouzot et les vieux enregistrements d'Olivier Guimond. Elle disait que je devrais me faire percer l'oreille gauche, que ça me ferait sûrement du bien d'être troué pour vrai, sans équivoque, avec une preuve, une facture qui, si on avait de la chance, serait déductible d'impôt, et qu'elle payait moitié-moitié, l'or blanc étant à sa portée, et pourquoi ne t'offrirai-je pas cet anneau de mon propre nombril, tu sais celui que tu aimes tant, affirma-t-elle une fois en dessinant les hanches d'une

Océanide sur la paroi d'un viaduc, pendant que je restais pantois devant le travail de ses deux mains.

Chaque fois qu'elle était trop belle pour moi, chaque fois qu'elle doublait la syntaxe sur la droite pour dégager ses murales de l'abîme et être enfin libre et femme, j'argumentais un moment, je feignais de me laisser aider, d'apprécier l'offre, j'étais vraiment requin, salaud parfait, et à la fin je lui assénais systématiquement: « Et toi, avec une cible trouée, vas-tu faire comme les autres? Vas-tu la jeter? »

Quand surgissait cette question-là, Lisa tombait les épaules, cassait tout dessin, elle perdait la main et le désir, elle savait qu'elle avait lamentablement à nouveau échoué, que la broue du malheur me sortait par tous les orifices répertoriés, que je n'entendais plus rien et que je devenais qui plus est dangereux, puisque plus du tout maître de ma propre parole. Alors elle n'insistait pas, elle avait son compte, mais elle me rejoignait tout de même dans la nuit, et laissait tout de même reposer sa main sur ma poitrine jusqu'à ce que je consente à m'y raccrocher, malgré mon passé sans équivoque je ne m'attendais jamais à son retour, et ça sentait les anges dans ma douleur, quand sa main sur moi. Je l'ai rarement entendue pleurer sur mon compte, c'était vraiment une fille bien, je caressais ses cheveux nichés dans mon épaule, je regardais fixement les madriers de mon échafaud jusqu'au centre de la nuit, je tenais je crois bon, mais je répétais toutefois à voix très basse au papier peint que je ne méritais pas une femme pareille, et j'avais l'impression d'avoir vaincu sa main, à l'issue d'une joute suicidaire où seuls des membres tronçonnés s'affrontaient en duel sous les yeux amusés des croyants et des gens de la cour, dans les limites d'aires médiévales ceinturées d'armoiries où le chardon dominait, un peu à la manière des patinoires contemporaines et leurs pubs de McDonald, de Nike et de General Motors, si ce n'est que dans mon songe éveillé, tout était peint à la bombe aérosol, et miraculeusement signé *L.S.*, en haut, à gauche, du côté du soleil.

J'essayais de m'assoupir là-dessus.

J'étais mal dans ma peau, c'était là pays bien trop grand pour moi, je me sentais coupable, et je tentais de me convaincre que dès le lendemain, oui dès l'aube suivante je serais enfin humble pour de bon. Un homme. J'espérais sincèrement une prochaine aube, quelque manifestation terrestre radieuse et

aveuglante. Je m'éveillais évidemment encore plus exténué qu'au coucher, me demandant ce que j'allais raconter aux dynamiques sponsors de la partie débile qui n'avait malheureusement pas eu lieu, faute de belligérants dignes de ce nom, puisque ce n'était pas le genre de Lisa, ces petites batailles de coq, et que je devrais ruiner ma vie tout seul si j'y tenais tant. Ma seule consolation à cette époque était d'être assez important à ses yeux pour continuer de constituer un problème.

Mais progressivement, Lisa a fini par cesser de me poser des questions.

Ce n'était certes pas une évolution très positive pour notre couple, notre mariage.

Elle a un jour parlé de la fin de nous, j'en étais trop pour elle seule, elle voulait partir loin, essayer sans cet espoir de nous, sur un autre continent, je pense qu'elle a visé la France, désespérée qu'elle était. Aimer quelqu'un comme moi est probablement assez délicat. J'ai senti dans mon corps, très physiquement, juste à la densité de ses mots, cette fois-là, dans sa bouche, ce que voulait dire *Pour de bon*. Un an après le divorce officiel prononcé la loi respectée procédures et tout, Lisa m'a demandé d'aller la conduire à l'aéroport. J'ai refusé, évidemment, et je suis arrivé la veille à Mirabel afin de voir en cachette décoller son avion, j'ai couché sur les bancs bleus de cet éléphant effectivement inutile qui rappelle à la mémoire de tous à quel point tout désœuvrement et tout désert font partie du genre humain. Beauté, et nécessité, des aéroports vides.

Alors voilà.

Chez le notaire, j'ai signé. Dans l'état où elle me laissait j'aurais dit oui partout, je lui aurais tout laissé avec soulagement, comme l'homme que je souhaitais devenir, mais Lisa ne voulait rien, que ne plus être mariée avec cet homme, moi, alors j'ai paraphé sept ou huit documents importants et je suis sorti, j'ai marché parce que je n'étais pas venu à moto, m'étant décidément habillé pour cette femme jusqu'à la lie, le complet-veston se voulait à mon sens clair: je tenais à ce qu'elle conserve au moins un beau souvenir. J'aurais volontiers couru, cette fois-là, je me rappelle, mais je portais ces petits sacrements de souliers de ville qui me faisaient si mal aux pieds et qui ont abouti dans le fleuve entre Saint-Ignace-de-Loyola et Sorel, un jour de grande lucidité, le mois suivant ou l'année d'après, je ne sais plus, en traversier, il faisait très soleil. J'avais

tellement mal aux orteils, en signant, je me souviens, c'était dément, surréaliste, j'étais encore mal dans ma peau, mais à l'étroit cette fois, dans le cuir italien, et sans Lisa. Ça change tout chez un homme, ça, perdre Lisa.

J'ai refusé le stylo noir que m'offrait gentiment le notaire parce que je tenais à parapher cette rupture en rouge et que je me méfiais des études en droit. Je n'écris maintenant plus qu'au plomb, mine HB, mais seulement quand je n'ai plus le choix, et j'appuie à peine.

Elle n'a pas dit, je l'en remercie, elle n'a pas dit Lisa que nous resterions des amis.

Il paraît qu'elle est heureuse.

35. Un certain sourire.

Je me doutais que Charles était de cette pâte-là, l'écriture de papa, la densité de l'éphémère, le partage des tâches comme une valeur sûre, une espèce de causticité vaseuse pour laquelle il aurait offert sa vie, et toute la fortune mise avec un certain sourire sur un seul chiffre, cela ne pouvait pas vraiment m'abuser à moins d'y mettre une mauvaise foi que je ne voulais plus gaspiller, d'autant plus que mon père était constitutionnellement Américain du Nord, si seulement vous vous en étiez doutée, complètement de ce pays, le bonhomme, il vivait son absence de passé et son efficace lenteur jusqu'au bout de chacune de ses bottes délacées, chaque matin, devant chaque geste à répéter, il était de ce Nord, plus latin que tous les autres, il était bien d'ici, je le sais car je le suivais, pas à pas, son ombre.

Mais tout de même, il y a preuve, et preuve, et il y a vite, et vite.

Il aurait pu me devancer moins rapidement, ce Charles, me donner à lire sa missive un peu plus tard, ou s'y montrer plus évasif, plus circonspect, afin que j'aie le temps de dessiner moi-même quelques mots, sa nécessité ou sa permanence, le souffle délicat de ses petites vérités. Avec un peu plus de temps, j'aurais pu prendre avec succès la défense de cette Caroline du nord restée derrière lui, au Québec, voire arriver à habiter son rôle à elle, et la remplacer au moment de l'ultime plaidoirie. J'étais tout à fait en mesure de jouer à sa place, de dénicher les mots de son retour à lui, vers elle, toutes choses qu'il m'aurait assurément empêché d'inventer à son sujet, mais j'aurais pu essayer, si j'avais eu un peu plus de temps. Disparaître aussi vite est indécent.

Après tout ce que j'avais vécu, je ne croyais pas être tenu d'apprendre à nouveau à quel point les miens pouvaient disparaître rapidement, comme en catastrophe, je me pensais sevré, c'est dire comment il est vain, malgré les champs de mines dont on s'entoure, de penser qu'on peut juguler la surprise; on mourra dans la plupart des cas saisi sur le vif, ébahi, touché en plein vol. Mais il me fallait sans doute habiter quelques semaines de plus l'Afrique pour le ressentir dans mon excessivement lent corps d'homme, quelques africaines semaines pour saisir que les malheurs passés n'immunisent personne, ni ne préparent aux chocs futurs, à moins d'être un mollusque sur lequel s'accumule

avec les âges la poussière de sel. Mais le casting est fait, nous ne pouvons plus jouer le rôle des mollusques. Je suis certain qu'ils ont eu le premier choix, d'ailleurs.

Et combien sont fragiles chacune des tentatives de se mettre au monde, eh bien je ne le savais pas non plus, pas à ce point, ni pourquoi les frontières érigées par les humains, fût-ce celles des sentiments ou des serments trahis, ne valaient rien, même pas un doute, absolument aucune valeur, devant l'absence d'un ami, devant l'imminence de sa disparition à lui, je pourrais dire de sa mort.

Vous entendez, maman, quels sommets je peux atteindre, quelles images il m'est possible de pousser à la barre des témoins? Complètement ampoulé. On dirait que l'enflure me suit, et qu'elle me tient en joue.

Grand guignol, saumon de lac artificiel, fond d'éprouvette.

Ça me déprime, tiens.

36. Chiens.

Je ne sais pas s'il convient de relier petit a à petit b, cause à effet, Patof à Zachary Smith, ma rancune à votre absence totale de parole, vos révélations terribles à ma douleur, je ne sais jamais s'il convient de faire des liens nous-mêmes entre les multiples turpitudes, de déduire, de conclure, de statuer, de condamner, c'est tellement gratuit d'agir ainsi, ça m'apparaît tellement louche, mais voilà, progressivement, à partir de ce qui dans mes tiroirs personnels serait baptisé « La trahison de Patof », j'ai cessé de regarder la télévision, non sans soulever votre inquiétude, inquisitrice suprême parmi les commissaires d'école, vous qui n'appréciez pas vraiment le parfum de la différence, tout ce qui pouvait sortir d'un comportement normal, et qui constatiez que mes copains, eux, même en comptant les heures de travaux sur la ferme, adoptaient exactement la position inverse de votre fils en regard du téléviseur, leurs parents devant même imposer un quota sur le temps quotidien d'écoute.

Car moi, après l'école, après l'ouvrage, avant les devoirs et les leçons que j'expédiais avec une obéissance déjà suspecte, je me retrouvais le plus souvent à lire une bande dessinée dans ma chambre ou la grange, avec aux genoux l'un ou l'autre des dix-neuf chiens bâtards habilement soutirés à papa entre six et quinze ans, malgré les risques énormes encourus de sa part. Risques, en effet, car un chien, du moins en campagne, ce n'est pas Wonderful World of Disney, rien à voir, ce n'est pas Lassie, Toby, Balthazar ou Beethoven, ce n'est ni la Belle ni le Clochard, exit Pongo, Perdita, Rintintin, Goofy et Pluto. Un chien, en campagne, ça ronge des os et ça les enterre sous le fumier, ça se bat avec des putois, ça perd une oreille, ça saigne, ça mange des poulets morts et ça chie des ascarides une fois par semaine, alors la romance et l'attachement se jouent nécessairement en marge d'une certaine guimauve, subordonnés qu'ils sont à ce gros bon sens rural qui n'a pas que des manifestations bucoliques, et duquel toute naïveté ne sort jamais tout à fait intacte. Garder un chien à demeure, pour n'importe quel père de ce trou magnifique où j'ai vu le jour, était donc d'abord une question de responsabilité civile auprès des assureurs, au cas où l'animal aurait l'idée de s'opposer à la course effrénée des dix-huit roues dans le rang devant la maison, ce qui arrivait fréquemment, le nombre susdit de cadavres

l'atteste, alors un million en responsabilité civile, c'est un minimum. Je ne sais pas pourquoi mes chiens prenaient le maquis avec autant d'enthousiasme, ou du moins de régularité, véritable cohorte de têtes brûlées. Peut-être s'agissait-il de leur propre rapport à la délinquance, au départ, à la fuite, à leur instinct de survie; la gloire terrifiante du kamikaze, version canine. Je crois sincèrement que je n'y étais pour rien, mais tel maître tel chien, là-dessus aussi le proverbe vient vivre ma vie et me laisse fort dépourvu au banc des accusés. Et puis il n'y avait rien à faire, ils décampaient d'un coup sec, les sacs à puces, fugue et dépouille à ensevelir dans la même journée, je ne suis jamais arrivé à les dompter assez pour les protéger du derby de démolition qui constitue notre ordinaire. La seule solution pour éviter le massacre aurait été de les enchaîner, les river au garage, les priver de l'essentiel danger, mais ça, papa, jamais, jamais je n'aurais consenti, j'avais tort sûrement, rien ne vaut un filin plastifié d'un quart de pouce, mais je n'en étais pas à une crise près, et j'avais une excellente réputation d'enfant unique à défendre, alors non. Sur certains points, piquer une colère ne m'a jamais effrayé. Ces points, il est vrai, furent à une certaine époque assez nombreux.

En me révoltant ainsi sans cesse, en moussant de mon mieux chaque peccadille, en claquant sans discrimination toutes les portes, en me dressant contre l'ordre, je travaillais à mon avenir, je crois, je me fabriquais des tas de petits souvenirs tout à fait valables, et je pense que papa était d'accord avec le principe, même si ce sont les chiens qui trinquaient. Il discernait sans doute, dans mon opposition farouche à l'idée de les attacher, dans ma ténacité aveugle, dans mon esprit toqué et buté, une sorte d'à-valoir, une première tirelire, de petites économies pour plus tard, pour la vie. En tout cas, dans ses mots à lui, il cédait. Il me disait parfois, à propos de cette rage: « Tu r'tiens d'ta mère, toé. » Devant le cadavre d'un nouveau chien écrasé, disloqué, agonisant et animé de spasmes désordonnés, bave à la gueule et collier de sang, avant de l'achever d'une balle dans l'oreille, lui qui s'envoyait à répète ce sale boulot, aucun reproche de sa part, rien dans le regard qui puisse trahir une quelconque réprimande à mon endroit. J'avais joué et j'avais perdu, voilà, l'important était d'avoir osé, d'avoir essayé. Il me fixait dans les yeux et disait: « J'vas t'en ramener une autre Finette... Mais là r'garde ailleurs. »

Les oreilles bouchées à mort, je lisais sur ses lèvres, j'y percevais les premières manifestations de la fin des choses, j'apprenais doucement la nécessité de l'estocade et de l'hallali, autant dire la noblesse de certains assassinats afin que s'arrête la douleur, puis je détournais la tête, au ralenti, prêt au meilleur et au pire, dans l'ombre de mon père, qui se chargeait de l'acte.

Le sol tremblait au moment de la détonation, mes jambes refusaient le défi, la tête de mon chien traversée par la balle, je flanchais, je pleurais quelques heures, et je recommençais ensuite à maîtriser l'attente, à guetter l'arrivée du prochain cabot, parce que sûr de mon père, certain que puisqu'il l'avait dit, il le ferait. Les espoirs éthérés, les engagements, les serments prendraient forme et vérité, grâce à mon père. Parole béton. C'était sûr.

Le lendemain ou le jour d'après, les portées de chiots étant fréquentes dans la paroisse, la parole de mon père acquérait effectivement son irréfutable matérialité, et je flattais innocemment sous la galerie une autre « Finette », comme il disait.

Chaque cadavre assurait ainsi une confiance en lui que je n'ai jamais perdue.

37. Finette ou le bilinguisme.

C'est moi qui baptisais mes chiens: Rex, Noiraud, Bretelle, Max, Skippy une fois. Je croassais dans un imaginaire tout états-unien, étriqué dans son immensité, mais papa, systématiquement, les rebaptisait tous pour lui-même: *Finette*. Chaque fois, ça me mettait en furie.

Il était ainsi, c'est curieux, j'ai cessé vers huit ou neuf ans de m'en prendre à lui à ce sujet. Moi, je voulais mes chiens uniques et singuliers. Des élus. J'étais proprement inhumain, déjà. Je me figurais cependant que mon souci relevait du plus élémentaire respect à l'endroit de la race, et je ne pouvais réellement pas faire grand-chose devant les connaissances millénaires de mon père. Il savait bien, lui, que les êtres sont insoutenablement petits et semblables, très pareils et très unis les uns aux autres dans leurs bonnes époques, soudés devant la pression des innombrables vicissitudes, oui papa le savait.

Mais je devais prendre forme quelque part, et ça m'a donc toujours laissé un peu déphasé, si vous voulez savoir, vous et papa, tant de différence pour décrire des phénomènes similaires, vous n'aviez vraisemblablement pas les mêmes lectures, tous les deux, c'est le moins qu'on puisse dire, et je ne sais pas comment vous vous en tiriez quand vous vous retrouviez seuls. Sans doute vous compreniez-vous sans trop parler, langage du corps, de l'habitude, de l'odeur. Vous vous limitiez au minimum, sûrement, ce qui est sage.

Or, j'entendais mon père ordonner à ses hommes engagés de pogner a drill pour parcer l'plywood, ou d'attendre que la gratte ait passé avant d'enfiler l'rang avec le pick-up; aux bécosses, il faisait partir la toilette; dans ma chambre, il venait m'abriller, et dans son char, il pesait sua clotch. C'est un monde, ça, quand même. Vous, jamais très loin derrière, mais toujours un peu plus près de moi, et sans doute à ma seule intention, vous le repreniez à voix basse, les objets et les attitudes acquéraient une autre texture, assez étrange du reste, pour le gamin assis entre vous deux: une perceuse, du contreplaqué, un chasse-neige, une salle de bains, une voiture, une pédale d'embrayage. Mon Dieu, qu'est-ce que ça pouvait bien être? Et le plus souvent, fredonnant sans y penser l'une de vos si douces berceuses, c'est vous qui veniez me couvrir, pas m'abriller.

Abriller n'existait pas. Tout le monde de mon père était menacé d'extinction, vous comprenez, il fallait vraiment que je prenne garde.

À dix ans, j'étais néanmoins bilingue, en quelque sorte. Je mesurais la valeur des mots à leur sonorité, leurs effets immédiats, leur potentiel et leur degré d'acidité. Auprès de vous je savais plaire, j'avais appris à bien dire, je tirais la chaîne, je lissais ma mèche de cheveux, je vous remerciais de me couvrir et vous souhaitais bonne nuit. J'avais ainsi de suite accès à votre sourire, et il m'était vital, une respiration. Mais autrement maman, mettez-vous à ma place, autrement, une pédale d'embrayage pour parler d'une clotch, une motoneige pour un skidoo, un camarade pour un chum, ce n'est pas pareil, j'aurais eu l'air de quoi à l'école?

Mais je faisais tout de même de mon mieux pour ne pas vous perdre, ni vous ni lui.

Comment vous adressez-vous à lui, maintenant, maman? Je vous ai si peu entendu discuter, tous les deux. À ce jour, tentez-vous parfois de lui parler? Que lui dites-vous? Comment vous y prenez-vous? Est-ce qu'il vous répond, maintenant? Est-ce que la manière revêt encore une si capitale importance à vos yeux?

C'est dans l'océan Indien, maman, dépassé la trentaine, en pensant très fort à Chinook, un superbe samoyède qui m'a bien fait deux hivers celui-là, avant d'avoir la colonne fracturée par un truck de moulée, que j'ai mesuré avec le plus de serrement au cœur les risques courus quotidiennement par mon père pour m'aider à devenir un homme.

Près de vingt ans qu'il était mort.

Ça s'appelle avoir manqué un bateau, ça, maman.

Deuxième partie

Charles, Freinki et Caroline du nord

1. Karl der Grosse.

Après notre dîner et mes digestifs, nous avons convenu, Charles et moi, de faire à nouveau quelques pas. Nous nous préférons manifestement en mouvement. Il a glissé en catimini une bouteille dans sa poche, en affectant de se dissimuler et en me lançant un clin d'œil amusé, comme si la complicité autour de l'acte illicite portait chez lui plus de sens que tout autre engagement. Il a tenu à m'expliquer plus tard qu'il s'agissait tout simplement là d'une marque de respect envers nos hôtes, histoire de ne pas leur imposer de s'incliner devant l'Occidental, et se croire obligés de lui offrir la bouteille. Il savait bien que personne ne nous aurait empêché de la prendre avec nous, au contraire, tous se seraient réjouis de son initiative, l'alcool n'étant pas frappé du même ahurissant sceau de rectitude en Afrique que dans le Nouveau-Monde, et j'ai donc considéré sa justification prodigieusement farfelue, mais à chacun son damier, je ne me mêle plus des travers des êtres depuis un bon bout de temps, ayant même tendance à voir dans ces travers une marque assez relevée de la vitalité de chacun, quand l'appétit va tout va, je crois.

Nous étions en août, le printemps dans l'océan Indien. Dès la tombée du jour, le mercure peut chuter d'une quinzaine de degrés en moins d'une heure. Nous nous sommes assis sur des rochers pour observer la course du soleil vers la mer accueillante. Il discourait depuis une demi-heure. Le couchant, que pour une fois je regardais de plein fouet, était à peindre tel quel, c'est moi qui buvais, je venais de piger que la bouteille était strictement pour moi, Charles couvrait notre amitié de mots.

« Chef-d'œuvre de la littérature épique, la Chanson de Roland... Vous connaissez? »

Scandaleux, ce couchant. J'aurais eu besoin d'un grand mur, ou d'une statue valide, comme on les aime, bien grasse et bien luisante pour les siècles des siècles, ma main m'appelait au combat. Je pense que je ressentais quelque chose comme de la confiance, ce qui est encore un peu difficile à avouer. À propos de cet épisode, je voudrais pouvoir me rabattre sur des statistiques, un temps d'antenne, une durée, mais non; la vérité est que j'avançais à pas ténus, je comprenais à petit feu que j'étais la seule menace pour moi-même. Rien de

réellement terrible ne pouvait m'arriver, à ce moment, si je savais me rabattre vers Freinki Jutras, lui faire un peu confiance. La morale de ma fable n'est pas la descente aux enfers, la brûlure, l'échec; c'est plutôt de finir par apprendre de moi, de constater, de me rappeler, que je me panse, je me relève, que je me suis toujours relevé.

« Elle est surtout connue pour sa trame narrative première, si je puis dire, continua-t-il. Vous me le signalez si je vous embête, n'est-ce pas? »

Admettre que nous nous sommes toujours relevés, reconnaître notre vitalité, à la limite ce serait une question d'honnêteté envers nos enfants, et une affaire d'éthique aussi. Nous sommes des pompiers gonflés d'air.

« Vous ne m'écoutez guère, je vois, mais vous vous rappelez sans doute, la Chanson relate l'héroïsme et l'abnégation de Roland qui, en 778 si je ne m'abuse, à la tête de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, tint un long moment tête aux Sarrasins en compagnie d'Olivier, son meilleur ami et frère de la belle Aude, la femme dont Roland était amoureux. Ah, l'amour... Enfin. Roland, littéralement, se sacrifia à Roncevaux, en Navarre, par devoir et par allégeance. Par fierté aussi, remarquez, ou pour ne pas perdre la face aux yeux du frère de sa belle, allez savoir — il refusa plusieurs fois d'entendre Olivier, qui l'exhortait pourtant à sonner l'olifant; c'est très suspect. Mais bref, bref, bref... Roland défendait ainsi, à sa toute chevaleresque manière, l'armée de son oncle Karl der Grosse, dit Charles le Grand, dit Charlemagne... Un héros, ce Roland. »

Je gardais le silence, autre expression savoureuse. Je buvais une gorgée de temps en temps.

« Trois éléments fort intéressants, enfin, intéressants, vous me direz votre avis, trois éléments donc sont tombés dans un relatif oubli, me semble-t-il, à propos de cet épisode terrible — mais terriblement beau, aussi — du sacrifice d'Olivier et de Roland pour le roi des Francs et des Lombards, comme se nommait lui-même Charlemagne depuis ses conquêtes italiennes. »

J'avais curieusement la tête à la guerre et le regard dans l'océan, et pour une fois je l'y maintenais, comme si j'avais délaissé mes pieds. Je pensais aux stratèges militaires. Quelqu'un a-t-il déjà réfléchi au potentiel ludique du soldat? Tous ces imaginaires en cote de maille qui arpentent les champs de bataille et souvent les jonchent; que d'histoires, que de feuilletons en puissance, armés de sabres ou de baïonnettes. Charles s'enflammait.

« Le premier de ces éléments, en apparence le plus anodin, ou du moins celui auquel on serait tenté d'accorder le moins d'importance, c'est que la Chanson de Roland a d'abord été interprétée par des chanteurs itinérants, trouvères, acrobates, mais ce, écoutez bien, *uniquement à partir du XIe siècle !* Hé-hé... Vous vous rendez compte? Seulement au XIe... Évidemment, vous comprenez, ils ne disposaient pas d'un texte écrit, à l'époque, mais l'héroïsme qu'ils célébraient ainsi datait quand même déjà de plus trois cents ans... Trois cents, mon vieux! Prodigeux, non? L'histoire s'était transmise par voie orale, voyez-vous, tout simplement, de génération en génération. Ces jongleurs et ces trouvères devaient leurs propres versions des combats à la légende, à la chanson de geste, des genres littéraires précisément fondés sur l'oralité, et qui furent à proprement parler le seul support de la littérature populaire, jusqu'à la Renaissance. »

Il n'était pas question que j'intervienne, vous comprenez?

« Ce furent des genres absolument intemporels... », souffla-t-il, songeur et souriant, mais un peu nostalgique aussi, peut-être, comme s'il se retrouvait seul, un soir de Noël, avec les alliances de ses parents.

« Des genres fascinants, continua-t-il, je veux dire par là que la légende et la chanson de geste *se jouaient du temps*, ni plus ni moins. Au fil des années, la légende accueillait différentes versions, différents ajouts, différentes suppressions à l'intérieur d'une même histoire, c'était fabuleux, pétulant, nul n'aurait pu prédire les rebondissements ou les suites. Et ces ajouts étaient la *norme*, mon ami; les sens s'accumulaient dans une véritable orgie de l'interprétation —qui s'adaptait fort probablement aux craintes et aux espoirs de l'époque, du reste. C'est le cas pour la Chanson de Roland, pour la légende de Tristan et Iseult, pour celle des Chevaliers de la Table Ronde, le Roi Arthur, Lancelot, Merlin, tout ce que vous voudrez. C'est exactement la même chose à propos de la Bible, remarquez... Et quant aux biographies, Seigneur, n'en parlons même pas, quelle blague: erreur sur déduction, invention sur interprétation, on y va, rien de trop beau, on fait du sens. Mais voilà: l'histoire était donc mouvante, graduelle, voire adaptée à l'époque, et c'était là un de ses plus signifiants attributs, *l'une des raisons de son pouvoir incroyable sur les imaginaires*. La légende agissait littéralement comme une pince-monseigneur sur les imaginaires, Freinki. »

Il se leva, s'arc-bouta sur un bâton invisible et banda les muscles.

« Regardez: comme ça! Han! Un bon coup sec, et ouverture! »

Il reprit place près de moi, satisfait.

« Et voilà le travail. On ouvre le sens, comme une huître. Han! Et ce n'est pas tout.. Dans la plupart des cas, l'histoire bougeait encore une fois au contact direct de l'auditoire qui l'écoutait, un peu comme, de nos jours, les chanteurs des Balkans ou certains humoristes québécois fort habiles, vous le savez, s'adaptent constamment à leur public: critiques des riches devant un public de pauvres; louanges des ancêtres devant un public de riches, cibles internationales quand le spectacle est télédiffusé, etc., etc., etc. Une version sur le tas, si vous voulez, qui se compose à mesure. »

Je me sentais bercé. La houle, une gorgée, sa voix, la houle, une gorgée.

Si on jetait volontairement au sol, après avoir figolé la scénographie, si on jetait au sol une première rangée de fantassins, des types qui ne seraient pas réellement blessés, les soldats pourraient se relever une fois l'ennemi passé, et le prendre en souricière, non?

Ça m'apparaissait faisable.

« Ces trouvères, ces conteurs du Moyen Age ne répétaient donc jamais exactement le même chant, vous saisissez? À tort ou à raison, j'ai tendance à considérer ce phénomène extrêmement important; je suis d'ailleurs persuadé que plusieurs théories contemporaines sur la lecture en tiennent compte: le texte, loin d'être fixe, variait selon l'auditoire, mon vieux. Et en cela au moins, la plupart de nos hommes politiques sont d'obédience moyenâgeuse, n'est-il pas? Ha-ha-ha! »

Malgré son rire, je crois qu'il s'agissait là d'une véritable petite blague à laquelle il s'efforçait sérieusement de croire. Je comprends très bien, moi, qu'on puisse refuser de tenir la dragée haute en permanence. C'est tout à fait possible d'être parfait une fois de temps en temps, je veux bien, mais quand on y parvient on aiguise les attentes des autres à notre endroit, et un jour ils nous reprochent de ne pas être Superman. Donc il faut souffler, merde. Rire, déconner, faire mine de fuir, même quand la soupe est jaune et que la fuite est pour d'autres, il est très important d'au moins faire mine de. Respecter ainsi notre propre avenir. Alors petite blague, de sa part, je crois, c'était.

« Quand on y pense une seconde, la disparition progressive de la légende, aujourd'hui reléguée au folklore, est assurément imputable à l'invention de Gutenberg, qui conféra à l'imprimé un caractère bien plus durable, infiniment plus tentant et surtout plus *rassurant* que tout ce que la tradition orale avait été en mesure d'offrir. Comme si l'imprimé, pourtant chaleureusement salué par Rome et le Saint Empire romain germanique —figurez-vous qu'ils y voyaient une occasion de répandre massivement l'Écriture sainte et d'assurer le triomphe de l'universalisme par la diffusion de la langue latine —, comme si l'imprimé, donc, avait rendu possible une certaine forme de durée plus *vraie*, si vous me permettez cette curieuse expression, ou en tout cas corroborée par les écrits. Mais l'Église catholique se tira proprement dans le pied, vous le savez sûrement. Elle regretta très amèrement cet appui, puisque l'arrivée de l'imprimerie, contrairement aux attentes du Saint Empire, permit la lecture de la Bible *sans aucun intermédiaire*, oh-oh, loup dans la bergerie... Cela a bien entendu signé la fin du monopole de Rome sur le Savoir, et la montée du protestantisme, on se demande à quoi s'appliquaient les stratèges de Rome, franchement, c'était cousu de fil blanc. Et ce n'est pas tout, écoutez ça, stade ultime du risible, l'imprimerie aura aussi permis l'explosion des langues vernaculaires au *détriment* du latin, et par extension la naissance d'à peu près tous les nationalismes actuels, ce qui est assez truculent merci, si vous voyez ce que je veux dire. Le bordel dans les encycliques, mon vieux, ni plus ni moins. Non mais quel terreau magnifique, n'est-ce-pas? Les thèses doctorales sont comme les coups de pieds au cul, cher ami, il y en a vraiment qui se perdent. Mais je m'égare... Quoi qu'il en soit, voilà que l'espoir de conserver le passé intact se fondait, grâce à Gutenberg, sur des inventions *réelles, matérielles, vérifiables, indéniables*. L'illusion du « vrai » —alors qu'on sait à quel point ce « vrai » est arbitraire. Mais la foi, lentement, sur cette illusion nouvelle, s'est mise à se déplacer. Imaginez un paquebot quittant un port, les vivas, les ballons dans le ciel outragé, les adieux larmoyants, un paquebot qui voguait directement vers le naufrage, il n'allait pas y couper. Et il est par ailleurs absolument saisissant, à ce sujet, de voir Cervantès et ses moulins aboutir dans le portrait *exactement* à ce moment-là, et de constater que le roman devait prendre son essor dans le sillage du cortège funèbre de la légende. Ne trouvez-vous pas? Saisissant... »

Le soleil était bombe orangée, et affleurait l'océan. Je pensais à la vue qui donne sur la rivière, à La Visitation, minuscule paroisse voisine de mon enfance, frontière du monde libre pour le garçonnet que j'étais, notre terre à bois, vous vous souvenez? J'aurais bien tagué à ce moment une rose pourpre sur la frontière, le petit pont vert, je me suis promis de le faire.

« Le second élément, beaucoup plus gaillard et réjouissant si vous voulez mon avis, c'est la qualité, que dis-je, la perfection de la vengeance de Charlemagne. Entendant l'olifant dans lequel l'orgueilleux Roland consentait finalement à souffler, Charlemagne revint prestement sur ses pas avec le gros de ses armées, constata les terribles dégâts, et massacra sans aucune espèce d'hésitation, dans un affrontement que certains volumes décrivent comme l'un des plus sanglants et des plus courts de l'histoire, les troupes de Sarrasins. Il paraît qu'il ne tenta même pas de faire de prisonniers. Aveuglé par la rage et sans doute la douleur, il trancha des têtes, ses pertes à lui furent minimales, et les Sarrasins exterminés. »

Roland avait-il déjà réfléchi aux vertus militaires du théâtre, me disais-je, et à l'idée que paraître vaincu, feindre la défaite, serait à loger dans la colonne de l'offensive? Comment serait découpée l'Europe, de nos jours, si Roland avait fait son Conservatoire d'Art Dramatique? Et combien de guerres se seraient achevées d'elles-mêmes si les fantassins avaient pu dissimuler dans leur kit de survie un petit dix onces de quelque chose de fort? L'alcool rend l'homme semblable à la bête, c'est assez juste, mais aucune bête ne prend les armes pour une gifle ou un drapeau. Si la colère et l'intransigeance coiffent parfois les effets de liqueurs fortes, l'humilité et une certaine forme de relativisme, moins éclatants, moins médiatiques, astiquent elles aussi le fond des bouteilles. Ne jamais l'oublier.

« Mais le troisième élément, j'y arrive, le plus méconnu des trois, est carrément époustouflant. Écoutez celle-là, mon vieux: *il ne s'agissait pas de Sarrasins ... Ah-ah!* Je vois que je tiens pour de bon votre attention cette fois. Non mon ami: pas des Sarrasins. Certes, à cette époque, l'Émirat des Omeyyades de Cordoue s'étendait vaguement au sud de Saragosse, mais ce ne sont pas les musulmans qui ont assailli l'arrière-garde de Charlemagne. Pas. Du. Tout. *Contrairement à ce qu'avance la Chanson de Roland*, mon pauvre ami, ce sont des Vascons, bel et bien, des montagnards basques qui l'ont attaqué, lui et Olivier,

dans les Pyrénées, à cet endroit d'une pure beauté nommé Col de Roncevaux, où je vous conseille d'ailleurs de pousser un jour une petite reconnaissance, vous verrez c'est magnifique... Mais voilà, vous vous rendez compte? Mille ans avant les assassins de l'ETA, ce sont des Basques, des chrétiens, et non pas des païens qui ont attaqué l'arrière-garde... Fantastique, non? Voyez-vous à quel point il nous est possible, à nous, gens du nord de cette fin de millénaire, bombardés d'informations dont nous ne savons plus que faire, comment il nous est possible de relire chaque jour notre passé, de poser des jalons, d'établir des lignages, de construire la vérité? Vous vous rendez compte de cette chance? Et en même temps, discernez-vous cette colossale responsabilité, et quelle prudence est dès lors nécessaire, dans l'application de cette liberté? Gigantesque, mon ami, absolument gigantesque... C'est assurément trop du reste, pour de petits humains comme vous et moi, mais ce *poids nous incombe*, Freinki, à nous et à nous seul: le pouvoir et le devoir de réinventer le passé, de fournir quelque eau potable à nos descendants... »

Il refaisait machinalement le geste de la pince-monseigneur. Il fallait être assez accroché pour demeurer à ses côtés, d'autres devaient le lui avoir dit bien avant moi. Ce type était cinglé, et moi un fort gentil garçon. Je trinqual à moi.

« La légende veut d'ailleurs que dans le Col de Roncevaux résonnent toujours les échos de ces affrontements épiques, et que les amoureux qui s'y embrassent soient protégés toute leur vie par l'une ou l'autre des reliques sacrées enfermées par les mages dans le pommeau de Durandal, la fidèle épée de Roland... Quelle touchante métamorphose, ne trouvez-vous pas, d'un événement aussi sanglant? Quel clin d'œil magnifique à l'Histoire, quelle fabuleuse capacité de conversion! Mais bref, vous vous rendez compte de l'importance que possèdent ces précisions? C'est la Chanson elle-même, trois siècles après les événements, *qui a fait des assassins d'Olivier et de Roland des musulmans*. Bonté divine, c'est la Chanson qui a construit la vérité et l'a menée jusqu'à nous. Bel et bien. Écoutez, si vous résistez à trinquer en hommage à ça, mon ami, considérant l'élasticité comique de tout ce que nous avons besoin d'appeler la vérité, si vous résistez eh bien vous avez un sacré coffre mon bonhomme, vous êtes quelqu'un de vraiment très fort... »

Il m'arracha la bouteille des mains et s'envoya une longue gorgée.

Il grimaça et me remit la tueuse en s'étouffant. Je lui donnai deux ou trois tapes dans le dos. Il toussait toujours.

« Comment ça va? » demandai-je après un moment.

Il s'esclaffa.

« Comment ça va, éructa-t-il... Une autre affaire... C'est bien vous, ça, Freinki... »

Il continuait de tousser.

« Tout bouge si vite, arriva-t-il à prononcer. Comment ça va, dites-vous? Vous savez ce que ça signifiait, *Comment ça va*, dans la bouche de Molière? Eh bien quelque chose comme: Avez-vous bien déféqué ce matin? Hé! Toc! Avez-vous bien chié ce matin, monsieur? Comment ça va monsieur, comment ça va? Le sens bouge tellement vite, mon vieux, c'est effarant. Méfiez-vous, Freinki, méfiez-vous... »

Il s'était exprimé avec autant de fougue que de résignation, regardant toujours, et tellement, la mer, lui aussi. Il avait aussi posé sa main gauche sur son sac de cuir. Il le serrait imperceptiblement tout contre lui.

« Comment ça va, répétait-il tout bas. On peut dire que vous en avez de bonnes, vous... »

Son regard était bleu nuit, profond et gai, j'essayais de me souvenir de l'effet Doppler, à cause du bleu, ce bleu que l'on dit couleur de l'espoir, ce bleu dans lequel j'avais de nouveau envie de croire. Je pense, somme toute, que j'étais quelqu'un de très fort, il n'avait pas tort.

« Écoutez, plus sérieusement, je vais vous faire un aveu, mon très cher ami. De la bataille du col de Roncevaux, je retiens moins le curieux sacrifice de Roland que la vengeance immaculée de Charlemagne, vue à ce moment comme une nécessité, un allant-de-soi, une forme de fidélité envers sa chair, son sang, son neveu, lui-même incarnation du dévouement. Et de la douloureusement belle légende qui en a été tirée, de cette Chanson je conserve surtout le caractère organique, caméléonesque, *de ce qui devait, ensuite, faire l'Histoire ... Écoutez... Je ne vous cacherai rien. Je suis très touché par cette affaire... »*

Je ne pourrais pas témoigner de tout ce qu'il m'a dit, j'omets sûrement de longs passages, on se souvient heureusement assez rarement de tous les propos des gens qu'on aime. Mais nous demeurons près d'eux, et je veux croire que c'est bien cela qui importe, l'amour et l'amitié se passent de la compréhension

immédiate, cette clarté des faits dont les gens d'affaires sont si friands. Ami, amoureux, engagé par notre parole et notre corps, on reste là, extrêmement tout près, à écouter le bruissement d'une voix, à capter un écho, à donner notre minuscule caution à une errance. On regarde la mer auprès des gens qu'on aime, on épaulé, on patiente, et c'est absolument suffisant. Ainsi, nous les gardons, nous les protégeons, et cela notre corps entier l'atteste, notre présence le certifie, notre persévérance aussi, loin au-delà des milliers de signatures consenties à ce monde depuis notre naissance, notre corps parle et paraphe notre engagement, notre loyauté.

L'amour, ainsi, ce ne sera pas revenir. Revenir sera une prime, quand on s'est trompé et qu'on le voit assez tôt. L'amour, ce sera demeurer; j'en suis certain. L'amour ne peut guère être dissocié de l'espace, pas plus que le phare ne peut l'être de la mer; inutile et grotesque, dans un champ labouré, ce phare aveuglant, surtout depuis la navigation aux instruments. Mais sur la mer noire, par nuit d'encre, le phare est point de fuite dans la direction du large, manifestation humaine, itératif moment de silence, il est nécessaire, ce phare. Pas pour les bateaux, les bateaux n'ont plus besoin de guides de nos jours, mais aux êtres sur le pont, aux petits, il est nécessaire, le phare.

De cet homme, le plus souvent sans pouvoir identifier de quoi il parlait au juste, je percevais la tristesse féconde, l'intonation qui possédait tout de l'appel; j'entendais le gouffre de la voix, et j'aurais voulu me souvenir assez de ses propos pour lui donner un peu d'air, un peu de temps, un peu de vent. Après tout, c'était mon meilleur ami.

Dieu pourrait certes offrir aux êtres un peu plus de temps.

Je ne vois pas pourquoi il y aurait lieu d'être chiche, sur ce Saint-Siège.

Je ne comprends pas.

2. L'effet Doppler.

« Puisque, voyez-vous, c'est peut-être consternant et j'en conviens avec une certaine joie, mais tout passé porte en lui cette charge de hasards et d'approximations, ce venin hérité d'un présent qui se retourne sur lui-même, cette stupéfiante apesanteur du sens, c'est d'un ahurissant intérêt, j'en reste béat. Ainsi, l'humeur d'un jongleur, sa capacité de lecture, son attention à un détail, son désir de dénicher la rime joyeuse qui réjouira tel parterre, voilà bien le passé mon ami, gigantesque puzzle aux contours mouvants. Et allons plus loin, si vous le voulez bien: le passé, voire l'Histoire elle-même, c'est aussi la composition de tel public, tel soir d'orage, dans tel château de Bavière, qui a entraîné tel ajout à la légende, et ensuite, hop, voilà, c'est parti, vous vous rendez compte de ce foutoir, Freinki, comment voulez-vous que les historiens un peu sérieux s'y retrouvent? Mais voilà pourtant ce à quoi nous devons la plupart des faits dits historiques, mon ami: l'humeur d'un bon public, les astuces d'un troubadour, un orage, la robe de coton d'une courtisane attirante, un parfum, une envie légère de faire l'amour... C'est absolument incroyable. »

Une certaine fréquence issue d'un objet émet certaines ondes, maman, je ne crois pas que vous vous soyez maintenue à flot dans les découvertes modernes. Ces ondes, cette « lumière », changent selon le mouvement de l'objet par rapport à qui l'observe. Ainsi, quand un objet s'éloigne, une étoile disons, elle nous apparaît rouge. Et quand l'étoile s'approche, elle nous apparaît bleue. C'est l'effet Doppler. Il s'agit d'une mesure de distance, pour les astrophysiciens, mais surtout une mesure de mouvement. Elle siège d'ailleurs à la base de la théorie capiteuse qui soutient le principe d'une explosion initiale, un Big Bang selon les lois duquel la plupart des corps célestes s'éloigneraient en permanence les uns des autres. Un idée de cinglé, une véritable soie pour l'âme, je m'y suis réfugié souvent.

« J'apprends, des légendes, vous savez, mon ami. J'apprends chaque fois que je les relis, les relis, et les relis, d'une version à une autre, parfois d'une langue à une autre. Je ne suis jamais déçu, cela dit, même par de mauvaises traductions: ce sont là des avatars de l'œuvre, il me semble, l'empreinte humaine et faillible sur un objet qu'on aurait voulu arrêter pour de bon, qu'on aurait

souhaité définitif, alors que rien ne l'est. J'essaie d'apprendre de tout ce que je regarde, vous savez; qu'est-ce que tout a à me dire, qu'est-ce que les choses cherchent à m'apprendre? Je ne suis pas très doué, c'est juste, mais je n'ai presque plus de pudeur, alors forcément, parfois, je peux ainsi gagner un tout petit peu d'amplitude, et je me demande alors ce que j'ai réellement à tirer des légendes ou des êtres, en sachant que ce n'est jamais tout à fait ce que les premières relatent qui importe, ou ce que les seconds me révèlent d'eux-mêmes qui compte. Tout est en dessous, je dirais, c'est très curieux, j'ai l'impression que tout est à moi, que la vérité n'attend que moi pour atteindre ce qu'elle a à dire. »

La houle, sa voix, l'effet Doppler, le bleu profond des yeux de mon ami. Personnellement, Big Bang ou Adam et Eve, ça ne me préoccupe pas tellement, et je soupçonne que vous ne seriez vous-même pas très chaude à l'idée d'envisager que toute naissance provient d'une violence, d'une explosion initiale. Par ailleurs, entendez ceci maman: je n'avais jamais rencontré qui que ce soit dont le regard pouvait être une seconde si dur, si offensant, et l'instant d'après si doux, si totalement empreint de renoncement, si espérant, une berceuse. J'ai cru cet homme tout de suite. Vous entendez? Cru. Et je sais tout le bien que ça procure, tout ce que ça ouvre. Etre cru se fraie un chemin infiniment plus creux que tous les wra-wra-wra de toutes les gluantes pensées positives du globe, maman. Juste ça, être cru, et la lune devient un projet comme un autre. Facile même. Pour quelle heure la veux-tu dans ton lit?

« Je me demande ce que l'humanité a véritablement gagné et perdu, dans le passage de la tradition orale à l'écrit, ou dans la faveur populaire accordée au roman plutôt qu'à la légende... Des emplois, certes, des gens qui œuvrent et qui gagnent honorablement leur existence, comme on dit, et puis du divertissement bien sérieux, mais autrement, ontologiquement même, pour le reste, je l'ignore. Le légende se donnait polymorphe, voyez-vous, formée de versions successives qui faisaient du mouvement un paramètre de l'œuvre, quelque chose qui allait de soi, un accompagnement si vous voulez. Son caractère organique, toujours à recommencer, était intrinsèque, et quiconque la récitait se trouvait à la nourrir, l'embellir, la modifier, la truander, n'importe, mais surtout à *prendre part au spectacle*. Avec l'imprimé, je crois que le passé s'est cristallisé à l'une de ses étapes — sans qu'on puisse affirmer avec certitude que ce qui a été ainsi arrêté était vrai ou faux, on en conviendra, et cela n'a d'ailleurs aucune importance.

Ce qui en possède peut-être, par contre, c'est ceci: alors qu'auparavant, dans l'Histoire, la tradition orale faisait que le changement *allait de soi*, que le mouvement était *normal*, donc qu'il faisait partie de la diégèse en quelque sorte, diraient certains —et que, conséquemment, chaque jour portait en lui à la fois le risque et le cadeau de la nouveauté —, eh bien avec l'imprimé, et principalement avec le roman, est apparu un grand hommage, une grande dépendance, voire une grande vénération, à *l'endroit de ce que nous admettions que les choses avaient été*, à un moment précis de l'Histoire, et ce d'une manière *absolument fixe*. Wow! L'oralité projetait l'être humain dans un présent continuellement modifié dans lequel il possédait un rôle actif et déterminant, appelons cela tout partialement *l'éveil*, ou encore, la certitude de l'incertitude. Il fallait à l'humain voir, aviser, et ensuite faire avec, composer, y mettre du sien; l'humain ne pouvait donc guère s'abuser, ou se prendre très longtemps au sérieux. L'imprimé, au contraire, lui a fait tourner la tête avec nostalgie vers ce qu'il avait été, trésor perdu, continent quitté, planétaire statue de Loth. Je n'ai plus peur, mon ami, et je n'éprouve plus aucune honte, à appeler ce phénomène un *sommeil*, ou encore, l'incertitude de la certitude, c'est-à-dire comment les choses fixes seront-elles interprétées par les autres, défaites, remaniées constamment; comment la croix de bois offerte en cadeau de paix sera-t-elle dans un an taillée jusqu'à devenir épée. Mais quoi qu'il en soit, le sommeil, mon ami. C'est peut-être affreux de le dire ainsi, mais voilà. Le sommeil de l'humanité. »

L'océan, devant nous, l'océan que cette fois je regardais de front.

Floc, floc, floc sur les rochers, l'eau.

Je ne savais plus très bien où j'en étais, la bouteille allait visiblement perdre un autre combat contre moi, je la sentais bien légère dans ma main droite, d'aucun véritable secours. Sa voix me parvint du fin fond d'un abîme.

« Écoutez cher ami, très simplement. Nous entrerons tout à l'heure dans le troisième millénaire de l'ère chrétienne, c'est dans une minute, c'est imminent et oui, ça m'effraie terriblement, car nous y entrerons la tête tournée vers l'arrière, vers cette prodigieuse tyrannie de l'imprimé que nous quittons lentement au bras d'une autre Sirène, j'ai nommé vos bidules informatiques... Nous fonçons directement vers l'écran de toile ou de cristaux, Freinki, nous fonçons vers l'image, une image que nous défoncerons allégrement d'ailleurs, sans plus savoir cependant ce qui déchire, et d'où vient ce bruit permanent qui

nous habite, cette déchirure qui nous fait, ainsi que la responsabilité que nous avons dans l'affaire, surtout à l'endroit de notre insensibilité toujours plus grande face à nos frères humains, et à leur sort. »

Il a marqué une longue pause. Il m'a regardé. Il a fini par sourire.

« Oh, ne faites pas attention, François... Ça m'arrive parfois. »

Son ton avait changé, et je me rappelais confusément qu'avant d'être mon ami, ce type était une bombe ambulante. Sa voix redevint rauque, gutturale, éperdue. Il se retourna vers la mer.

« Mais tout de même. L'imprimé a hissé la nostalgie et la crainte de perdre les acquis au rang des attitudes normales à l'endroit du passé... L'imprimé nous a bel et bien cloués au sol. Vous n'êtes pas de cet avis peut-être? Ça ne vous fait pas chier, ça, vous, peut-être... »

Il ne quittait pas la mer.

J'ai dit: « Je commence à avoir froid. » Ce n'était pas vrai mais il avait besoin d'un ami. Je lui ai tendu la bouteille dans laquelle il restait peut-être trois gorgées. Il l'a saisie.

« J'ai l'impression que depuis la Renaissance, l'être humain n'espère plus qu'une chose: que ce qu'il quitte restera à peu près intact... Une humanité vaincue par la souffrance, se rabattant sur les expédients, l'opium qui fait tenir, qui fait durer. »

J'ai tourné la tête vers lui.

« Le roman n'est qu'un gigantesque monument aux morts, François... Il faut être complètement taré pour espérer autre chose de lui. »

Il scrutait l'onde, pistant ses propres monstres marins, si habiles à transformer en théâtre les mers de ce globe. C'était la première fois qu'il m'appelait François, et j'accusai le coup.

« Eh bien moi, ça me découpe en tranches, tout ça, si vous voulez savoir... Je n'en peux presque plus. »

Pas un mot de ma part, je me fiais sur le crépuscule pour tout recouvrir et j'espérais la nuit très noire. Deux ou trois nuages passèrent courageusement devant la lune, mais ils ne possédaient pas la maturité pour assurer une diversion valable.

« Oui, bien sûr, vous avez froid.. Pardonnez-moi... Oh.. pardonnez-moi donc... »

Qu'est-ce que j'étais sincère, en l'écouter.

« Partons, dit-il enfin. Je tiens à ce que vous me donniez votre avis sur une petite lettre que je posterai demain. Je considérerais votre accord comme une faveur... »

Il me remit la bouteille, que je calai.

3. Le sommeil de l'humanité.

Parcourant sa missive, cette expression terrible me remontait à la gorge: le sommeil de l'humanité.

Je ne savais pas ce qui se tramait, mes préoccupations du moment étant beaucoup plus modestes. Je me demandais comment aborder ses mots, comment poser les yeux sur ces lettres sans de suite les emputasser, les embraser, les induire, les gâcher de tout ce que je trainais, ce que j'étais, et comment me glisser dans ce Beyrouth sans déchirer d'autres manuscrits, sans éteindre d'ultimes lucioles, ou sans fracasser les dernières dames-jeannes. Je me demandais si, me regardant déchiffrer sa missive, il devinait que j'apercevais ici et là ses débris, beaux restes de lui, les invectives, ses replis, ses pleurs, le gouffre sans fond de la souffrance pour des hommes qui lui ressemblent, si fragiles, sûrement le percevait-il. Je me demandais enfin s'il savait que j'étais déjà ailleurs, à des milles de nous. Se serait-il montré réellement blessé, aurait-il été réellement offusqué d'apprendre qu'il n'était qu'un prétexte, et que je marchais déjà d'un pas lourd et déterminé, un peu comme le monstre de Shelley, mais vers vous, ma seule grâce?

Manifestement, me posant cette cohorte de questions, c'est notre amitié naissante que je mettais déjà à l'épreuve, je le sais bien. Je n'étais pas à la hauteur, j'étais encore à l'état virtuel, comme en jachère. Ce qu'il percevait en moi, ce lecteur d'office, cet héritier, existait bel et bien, je le sais aujourd'hui, mais ça ne possédait aucune forme à ce moment-là, et c'était donc probablement assez dangereux pour quiconque s'approchait de Freinki Jutras, un homme qui vivait sous cape, sous l'emprise du doute constant, un doute devenu stable à force de le dominer, mais encore très loin de se muer en valeur positive, en générateur de paix. Je ne pouvais rien garantir, y compris que je ne passerais pas à l'attaque, Lisa l'avait bien compris, elle, heureusement, elle s'était tirée. Ma vie se traçait dans un miroir, opposée au spectacle, dans le flanc gauche de la coulisse, une espèce de refus à la fois du port et du large, refus d'une errance assumée, sans bouée, quelque chose comme ça, soyez indulgente si vous n'y comprenez rien.

Je lisais sa missive et je sentais son regard posé sur ma nuque.

Cette insistance tranquille, cette assurance, n'avaient rien à voir avec l'attente; il ne semblait plus ressentir d'impatience, lui, c'était extrêmement apaisant. Qui donc avait dit que la patience était un petit désespoir déguisé en vertu? Je n'arrivais pas à me rappeler.

Le sommeil de l'humanité.

Cet homme savait mon errance, il connaissait ma propre douleur, et il devinait que ma seule façon de vivre était d'inventer à mesure, de lire autrement, de chercher constamment la faille dans une souffrance parfois tellement lumineuse qu'elle nous aveugle et qu'on ne se voit plus les doigts de pieds. Il ne s'attendait pas à ce que je déchiffre, il n'espérait plus beaucoup, il s'adressait plutôt à Freinki Jutras comme une ruine envoie la main à des décombres, il ne se figurait pas que je puisse comprendre quoi que ce soit, que je sympathise à sa vie ou que j'apporte un élément nouveau à sa démission. Il me regardait plutôt entrer chez lui, un peu intrigué, il observait comment j'éviterais les poutres au sol, les éclats de verre, les tessons, les mines, comment je m'en tirerais moi-même dans ce foutoir, dans quelle mesure son univers bombardé parviendrait-il à me faire entrevoir le mien un peu moins laid, et il espérait malgré tout, je crois, puisqu'il est toujours de bonne guerre d'accorder quelque passe-droit aux véritables innocents, que je lui apprenne un truc qui lui aurait échappé de lui-même, une évidence, sait-on jamais, qui l'aurait détourné pour de bon de ses étranges intentions.

J'aurais pu me douter dès lors qu'il en savait bien plus que moi, véritable innocent, sur la destination de notre relation. Mais je n'aurais assurément pas su me taire assez longtemps, l'apprenant, pour accepter dans la paix que moi aussi, je n'étais qu'un prétexte insignifiant à ses yeux.

Le sommeil de l'humanité.

Je voudrais prendre dans mes bras tous les gens que j'aime, maman, et les convaincre doucement de l'urgence de dire. Je suis près à violer quelque espace en eux, afin qu'ils m'entendent. Je voudrais les contaminer en regard de l'importance que ça revêt, dire, seule nécessité. Dire, malgré les maladresses et les malentendus, sans vendre son âme aux résultats, aux effets, sans tout sacrifier à ce qu'on appelle réussite ou échec. Dire, *pour* dire, puisqu'il faut donner une enveloppe, une direction à ce que nous sommes, courir ce risque aérien de la forme, afin de lui donner une chance de nous repêcher ensuite.

Décider un matin, par exemple, de ne plus jamais prononcer le mot *odieux* en parlant du comportement d'un autre, et comprendre, le mois d'après, que cette toute bête contrainte nous aura rapproché de l'amour. Ainsi, jusqu'à la fin, tenter de se dire soi-même, en continuant d'entendre la beauté de quelqu'un qui cherche à le faire, lui aussi. Et enfin, s'entraider, si ce mot possède encore un sens, afin de porter nos réussites et nos échecs, rivés les unes contre les autres, comme des clous identiques et patiemment poncés, solidement plantés dans le dos de notre blouson, et les porter fièrement, ces réussites, ces échecs, ces nouvelles amitiés, ces toutes dernières chances, exactement comme un paon porte sa queue.

Risquer.

4. C.O.D.

« Croire... » a-t-il répété, un peu avant vingt heures, ce soir-là.

Je me taisais.

« Oh oui: croire... Et ferveur... », a-t-il ajouté au bout d'un autre long moment.

Nous avons marché quelques minutes encore avant qu'il revienne à nous, qu'il déniche son complément d'objet direct, qu'il se rappelle ma présence. Voilà bien le cadeau le plus somptueux de la syntaxe: se rappeler l'autre, finir une phrase de temps en temps, Maurice Grévisse nomme ce bijou un C.O.D., c'est froid comme une mégère et ça ne rend justice à personne.

Il oscillait continuellement ainsi, entre le babil télévisuel et le silence pélagique, entre loghorrée et dépouillement, ça me plaisait assez. À plusieurs occasions, il semblait chercher quelque chinoiserie à l'intérieur même du langage, un laissez-passer, un billet de faveur, une goupille. Il ne prononçait certaines paroles qu'avec d'infinies précautions, on aurait dit des grenades qu'il avait résolu de tester d'abord en lieu clos, en lui.

« Mais je ne crois pas à l'homme impatient, dit-il. Il me fait très, très peur, même... Vous savez, j'ai probablement moi-même menti avec beaucoup de régularité, et d'efficacité, pour en arriver à accorder autant d'importance à la moindre vérité... »

J'ai dit: « Je sais. »

Il garda le silence un bon moment.

« Vous n'avez pas soif? » demanda-t-il.

Je ne comprenais pas souvent où il voulait en venir, ni où il avait rebondi, mais j'avais souvent soif, surtout en ces terres où il est officiellement recommandé aux touristes de ne pas avaler d'eau, ce qui assure le bonheur de n'importe quel Capitaine Haddock, vous voyez où je veux en venir: c'est une directive gouvernementale, me voilà sauf dans l'ordre du désir. Je n'ai jamais été quelqu'un de *réellement* bavard, je n'ai jamais tellement fait confiance aux autres non plus, ceci expliquant cela, mais ses tentatives langagières, flux et reflux, cette espèce de traversée constante, toujours à l'affût d'une rade où on ne mouillera cependant jamais, me touchaient beaucoup. Alors j'ai dit oui, j'ai soif.

À lui, pour je ne sais quelles raisons, peut-être les effluves du bout du monde, peut-être de voir les étoiles ainsi perchées, à lui je pouvais abandonner toute la charge du silence, ou la responsabilité de parfois dire, ce qui est à peu près la même chose, à ce que je sache. De toute manière, il m'avait déjà chargé comme un lama, lui aussi, il ne s'était pas gêné, et il attendait beaucoup de dividendes de moi. Que j'allais d'ailleurs lui donner. Pour Charles, j'étais sans doute un sauf-conduit, et à ce titre je crois qu'il était de bon ton que j'ignore certains détails jusqu'à la fin.

Nous avons réagi semblablement, quoi qu'il en soit, devant des centaines de nouveautés bigarrées, au Zaïre ou sur l'île Maurice. Le dénuement, la pauvreté resplendissante des gens du sud, la lourdeur du climat, l'abnégation des missionnaires, la pollution étouffante des agglomérations, l'intolérable richesse des pharisiens bardés de références jusqu'au trou du cul qui vont y saupoudrer leur expertise en pillant les ressources, j'étais toujours d'accord avec lui quand on discutait des choses du monde, et lui avec moi, et souvent on le savait avant de sourire. Le goût du rhum brun, aussi, nous le partageons, et celui de la *Three Horses Beer* ; nous aimions bien regarder les tueurs dans les yeux, en quelque sorte, même si Charles s'arrêtait après deux gorgées; il savait pouvoir compter sur moi pour achever ces monstres.

Semblables réactions, donc, si bien que nous aurions dû nous connaître depuis longtemps, lui et moi, au moment de nous rencontrer. Nous aurions pu, ainsi, avoir déjà un peu de passé à casser, un peu de durée à nous mettre sous la dent, nous sommes vite tombés d'accord là-dessus.

C'est d'ailleurs ce que les insulaires soupçonnaient à notre sujet. Ils nous plaquaient de suite sur le dos un passé cossu, riche de ces expériences communes et déterminantes qui seules peuvent souder des amitiés rafraîchissantes comme la nôtre, ce n'est pas des blagues. Attirés par ce curieux gloussement qui lui servait de rire et qui, dans l'imagination des gens du pays, pouvait peut-être évoquer les accents folkloriques des virils débardeurs des lacs à truites du haut de La Tuque, les aborigènes nous remarquaient de très loin et lançaient bientôt: « On voit que vous êtes des amis de longue date, vous... »

Lui, se levant spontanément, mélange d'affabilité et de sans-gêne, apparemment sans une once de méfiance envers ces insulaires qui, souvent —du moins dans ces Hilton —ne cherchaient qu'à trapper le touriste, il les invitait à

se joindre à nous et il répondait: « Ah... Ça se voit tant que ça? Voulez-vous vous joindre à nous? Mais si, mais si, approchez, n'ayez pas peur, comment ça va, comment ça va? Asseyez-vous... »

Il serrait des mains, il répétait: « Comment ça va? Comment ça va? », en me regardant, le sourire fendu jusqu'aux oreilles.

Tout le monde riait de plus belle, en s'asseyant, moi y compris, je connaissais cet imbécile depuis environ vingt heures.

S'il n'affichait pas ouvertement sa méfiance envers ses semblables, c'est parce qu'il la savait déterminante, une salope capable de tout colorer, y compris l'attitude de l'autre, à fausser les cartes avant la donne, à faire mentir tout le monde avant la lettre. Il assumait qu'en toutes choses, dans toutes conversations, les éléments décisifs dépendraient toujours des individus eux-mêmes: cette juste part de responsabilité personnelle qui fait tant fuir les foules, de nos jours. Il refusait d'être un bâton dans les roues du sens, il refusait de se laisser trahir par ses propres expériences, feignant la présence d'autres larrons suspendus au plafond, il criait à la cantonade: « Je fouette mon conditionnement, vous voyez? Ah-ah-ah! » Les autochtones étaient morts de rire.

Je riais aussi, mais je n'étais pas d'accord, je commençais à m'en faire pour sa vie, et je trouvais l'entreprise de dissimulation assez futile, d'autant que risquée: si on n'accrole pas soi-même un sens à l'existence, d'autres demeurés le feront avec plaisir à notre place, et ce sont leurs incendies qu'on devra ensuite éteindre; quitte à passer sa vie un boyau à la main, vaut mieux arroser nos propres chimères, je crois. Mais cet homme était maître de lui-même et de ses brasiers, et il donnait donc une chance de plus au coureur. Le premier qui se montrerait menaçant, toutefois, le premier qui voudrait unilatéralement rapatrier le sens dans sa cour serait lapidé. Il débordait de patience envers les quêtes, mais il n'avait plus aucune élasticité face à ceux qui transformaient leurs douleurs ou leurs craintes en injustices flagrantes ou en raisons d'assaillir. « De toute façon, disait-il, d'aucuns trouveront toujours des excuses qui défieront l'imagination pour justifier le comportement des agresseurs... Et il vient un temps, cher François, où il ne faut plus vouloir comprendre . »

Je ne pouvais pas lui donner tort.

« Des excuses, moi, dans la vie, cher Freinki, j'en ai plein mon petit derrière, si vous voyez ce que je veux dire. »

Réplique inattaquable. Il serra à nouveau son cuir en bandoulière. J'étais inquiet. Mieux valait me taire et être un ami.

Je crois qu'il avait adopté pour de bon le point de vue de la cible, et que c'est elle, désormais, qu'il se chargeait d'abord de protéger. On pensera aux mesquins, on pensera aux arrogants, aux caractériels, aux meurtriers patentés, et même aux naïfs, aux inconscients, à ceux qui n'auraient pas fait exprès de blesser et qui se répandront en excuses, et puis même aux champions à répétition de l'homicide involontaire, oui on y pensera à tout ce beau monde, bien sûr, mais uniquement après s'être occupé de la cible, après avoir pansé ses blessures, et après avoir assuré sa sécurité, si elle est encore en vie.

« Je me demande, m'a-t-il confié plus tard, je me demande si celui qui se désâme pour l'agresseur au point d'en oublier le blessé n'est pas quelqu'un qui aurait lui-même fait beaucoup de mal dans sa vie... Ou qui se préparerait à en faire. Vous savez, que l'homicide soit volontaire ou pas, on a tout de même un autre cadavre sur les bras... Même la loi le reconnaît, écoutez... Ne pas savoir, ne pas faire exprès, on pourrait dire: *ignorer*, est *tout à fait* condamnable. Prodigieusement condamnable, même. »

Je comprenais le raisonnement. Je le trouvais en vrille, très possible, très dangereux, et je comprenais très bien. Il refit le geste brusque de la pince-monseigneur qui déloge quelque pierraille.

« Est-ce que c'est votre cas? », dit-il.

J'ai fait semblant de ne pas avoir entendu la question, et il a fait semblant de me croire.

Un ami, vous disais-je.

J'ai l'impression que rien ne lui appartenait. Même sa parole était un don. Quelque chose qu'il lui fallait constamment offrir, sinon ça allait mourir.

5. Professeur.

« Vous n'êtes-vous plus professeur, donc. »

Oh, j'étais assez fier de moi, tout à fait certain de le prendre au dépourvu, il savait que je programmais des bécanes, mais nous n'avions pas parlé de sa propre façon de fuir.

Prendre au dépourvu demeure en effet important à mes yeux, même aujourd'hui. Non pas la faculté de discerner l'endroit où les torpilles doivent déchirer la coque, mais plutôt celle de vérifier comment le surpris s'en sort, capacité de ne pas feindre, d'avaler le morceau. Je tenais à savoir s'il possédait ce petit caramel des choses du monde, cette disposition à faiblir, ce drapeau blanc.

« Ça se voit tant que ça? répliqua-t-il à brûle-pourpoint.

—J'ai beaucoup souffert, vous savez », ai-je répondu, surpris par la rapidité de sa réplique, mais tout de même bien campé.

Il a marqué une pause admirable. Il me laissait le temps de digérer mon ineptie, mais je l'ignorais, ça, moi. J'avais le nez en l'air, tout à fait frondeur, j'accédais à la demi-finale. Mon attitude parut lui causer un certain trouble.

« O.K., dans ce cas, si vous voulez jouer, allons-y doucement, mais comprenez-moi bien parce je ferai ça court. Ce qui, depuis Gutemberg, a piégé les êtres humains, c'est la mémoire, vous entendez? La plupart d'entre eux sont comme vous et moi, vous devez vous en douter. Des types assez simples, tout à fait disposés à l'oubli, raisonnablement doués pour la fuite, à peu près normaux. Mais ils *aiment*, et profondément, et ils veulent donc durer. Alors ils conservent des souvenirs, parfois même ils écrivent, imaginez, mais bon. Un soir, parce que ça leur semble impérieux, un soir ils arrêtent une forme, ils posent les jalons de leur vie, ils marquent une émotion dans l'espace, cristallisent une idée, dégotent une cause, font feu de ce pauvre bois, et ils jouissent de ce moment, enfin s'il faut en croire la plupart des commentaires. Voilà leur blé, leur bonheur. Mais dès lors, ces petits, ils sont faits comme des Camemberts. Imbéciles tout à fait heureux de grimper dans la montgolfière de Roland. Vous comprenez? »

Je ne souhaitais pas tout comprendre de son discours, mais il n'avait pas besoin d'être au courant, et je voulais croire que ma question l'avait entraîné

dans une espèce d'ailleurs de lui-même, dont il m'était d'une certaine manière reconnaissant. J'éprouvais une grande fierté, et ça m'a rappelé mon père disparu, alors je me suis un peu détendu.

« Non je ne suis plus « professeur », comme vous dites, et la raison en est très simple mon ami. Je ne le suis plus parce que tout le monde se moque éperdument de ce que je viens de vous dire. »

Je me suis raidi de nouveau. Le barman passait justement à proximité de notre table. Riche idée. Un autre double.

« Comment ça va, tenancier? hurla-t-il soudainement en direction du barman. Très bien! Très bien n'est-ce pas? Bon! Tant mieux, tant mieux! Allez, filez maintenant! »

Il se retourna vers moi et me regarda droit dans les yeux.

« Et ils ont raison, merde... Vous entendez? Rai-son... Vous savez ce qu'a été ma plus grande faute, François? Eh bien: refuser de décevoir qui que ce soit. Je n'ai pas eu cette force. Comment dire? Je ne demandais qu'à devenir, tiens. Homme, amant, époux, terroriste, et maintenant professeur, pourquoi pas, c'est du deux pour un, on inocule ce qu'il faut, et je deviens. J'ai l'impression d'être un article en réclame. Je n'ai peut-être pas assez de pudeur. Ou d'ego. C'est marrant. »

C'était très chic, déambuler ainsi, si près de nous, à ce moment, un vrai barman sait quand intervenir.

« Dites, vous croyez que j'aurais pu être une femme indigne, un homme violent, un saint, un cambiste honnête? »

Il se pencha vers moi et souffla à voix basse.

« Dites, vous croyez que j'aurais pu être Dieu, si le monde avait *vraiment* voulu d'un dieu, François? »

Je ne bougeais pas.

Nous longions une frontière.

J'avais hâte que le vent se lève.

Mais c'est plutôt Charles qui se redressa, en souriant.

« Professeur! Franchement, Freinki... J'étais mécanicien, merde... Mécano. Couché une grand partie de ma vie sous des *Caterpillar*, des bulls, François, ou des bulledozerras, comme vous voulez. Et je le suis toujours, vous savez, mécano;

voilà bien un métier qu'on ne vous sort pas de la peau. Vous vous êtes encore fourré le doigt dans l'œil, mon vieux. »

Vraiment chic, déambuler ainsi, si près de nous.

En toute éthylique innocence je l'entonne: Oh, venez à nous, barmans du monde entier, mon Dieu venez à nous sans jamais faillir.

6. *Le Misanthrope* .

Nous étions cinq à table, les cinq derniers —dont le barman, qui s'était aimablement joint à nous —, et Charles dévisageait l'homme en face de lui, un autochtone. Mon ami s'emportait.

« Non mais on se demande d'où vous sortez, cher métèque! C'est de notoriété planétaire qu'on fait ce qui nous chante avec les œuvres! On va pas récrire le Talmud ce soir, merde! »

La nuit était assez avancée, les rues désertes et dangereuses, il faudrait payer trois fois le prix pour un taxi qui nous ferait le tour de ville by night.

Le camarade autochtone ne savait pas vraiment comment réagir, craignant sans doute d'indisposer l'invité venu du froid —il ne savait pas que c'était impossible. Charles y allait peut-être un peu fort, mais il n'y avait le feu nulle part, il faisait bon laisser les choses lentement dériver vers la mer.

« Allez, pardonnez-moi, je m'emporte, mais mettez-y du vôtre, vous aussi, d'accord? Et acquiescez de temps en temps, même si vous ne savez pas de quoi je parle... Ah-ah-ah! C'est une blague. Bon, tenez, Molière, *Le Misanthrope* , écoutez avec attention, vous allez voir c'est très très marrant. Vous connaissez bien *Le Misanthrope* , au moins? Quoi? Non? Eh ben, qui m'a fichu un crouillat pareil! Vous choisissez tous vos amis chez les Zoulous, vous? »

Les autres ne répondaient pas. Sentencieux et sérieux, sur leurs gardes. Ils avaient le sens du spectacle, ou quelque chose à vendre, je me méfie maintenant. Mais les pays qui ont souffert offrent de belles performances, ça vaut toujours la peine d'échanger quelques billes.

« Bon, écoutez.... Alors... Dans le calme, je reprends. *Le Misanthrope* , cher inculte, ah-ah-ah! Blague. Bon, on s'y remet, écoutez bien, vite fait cette fois. *Le Misanthrope* c'est le dix-septième, l'aurore des Lumières, et l'exigence de la vérité comme étant le SEUL devoir du genre humain! Et de la rigueur, monsieur, oh oui, pour ça, absolument, à l'image d'Alceste, sans cesse, voilà bien notre unique salut: de la rigueur! »

Il élevait le ton. C'était assez original. Il n'avait pas bu une seule goutte de son deuxième rhum. Trépignant sur le bout de sa chaise, il passait visiblement un agréable moment. Il se faisait les dents. C'est doux de savoir un ami heureux.

« Quoi qu'il en soit, c'est l'idée générale, alors j'abrège, je ne vous donnerai tout de même pas un cours d'histoire, vous finiriez par aduler l'Amérique, ah-ah-ah-ah-ah... »

Son grand rire sadique. Je souriais, ce qui eut l'heur de détendre un peu nos amis du moment, qui commençaient à comprendre que nous ne serions pas une table rentable. Mais ils demeuraient tout de même assez coincés.

Charles se tourna vers moi: « Et Abraham, qui a failli sacrifier son fils Isaac à la mosquée du Rocher, à Jérusalem, mais qui ne l'aurait pas fait, raconte-t-on, parce qu'il aurait été retenu au dernier moment par une *main invisible* ... Oui-oui, mon vieux, comme je vous le dis, une *main invisible* . De l'Histoire comme on l'aime, non? Non mais enfin, de qui se moque-t-on? »

Il toisa de nouveau sa victime du moment.

« Écoutez, écoutez, pardon, j'y arrive, c'est un ami. Bon, écoutez. À l'époque de sa création, *Le Misanthrope* était perçu comme un personnage un peu ridicule, vous voyez, quasiment une victime de son excès de sincérité. Ça apparaissait clair à tous les publics: ce pauvre Alceste manquait singulièrement d'effronterie et de duplicité pour vivre en paix dans ce monde. Vous comprenez? Il n'était pas doué. Plus tard, parce qu'il se montrait incapable de vivre dans une société de faux-fuyants, les Romantiques —non mais quels fouteurs de merde, ces Romantiques, n'est-ce pas, ils n'en ratent pas une —, ces enfoirés de Romantiques sont arrivés avec la nature, le moi exacerbé, la contrainte issue de l'autre, tout ce gruau, ils ont récupéré la carcasse d'Alceste et ils ont fait de lui le symbole même du parfait petit héros torturé, une espèce de minuscule Hamlet français, si vous voulez, avec un peu plus d'esprit peut-être, moins engoncé dans le *De Profundis* britannique. Encore plus tard, les joyeux drilles existentialistes en ont fait un héros ténébreux mais très, très, très vertueux parce qu'il ne dérogeait pas à ses idéaux, et qu'il ne se compromettait pas, ce bougre, il tenait bon, il méprisait les conventions faciles et demeurait fidèle à ses principes... Non mais vous voyez le topo? Montrez-moi votre cul et je vous dirai votre maladie! Si ce n'est pas de la crêpe mur à mur, ça, messieurs! Je vous le dis franchement, parachutez un mythe sur un échiquier si vous le désirez, mais dès après, les potes, vingt-deux! tirez-vous, décampez, sortez par la première porte, sauvez-vous! Les époques vont lui arranger le portrait, à votre mythe. Vous connaissez Shakespeare, quand même, vous? »

Le pauvre Malgache à qui il s'adressait de nouveau de la sorte — ou le pauvre Mauricien, ou le pauvre Sénégalais, je ne me rappelle toujours pas —, avait l'air assez piteux. Il était sans doute habitué à des proies plus consentantes, plus délicates, mais c'était peut-être un homme d'affaires, alors... En tout cas en voilà un qui espérerait moins l'Amérique. Toutes proportions gardées, ça me faisait penser aux rixes de ma jeunesse, autour de l'unique table de billard d'une salle mal éclairée qu'on nommait *Fleurs de Vices*, je crois. Quand mes copains en avaient marre des motards d'une paroisse voisine qui monopolisaient la table, mais qu'aucun d'entre nous n'était assez givré pour informer ces bouseux de nos états d'âme. Il est vrai qu'au total, et bien qu'ils aient été moins nombreux, nous leur concédions à peu près trois cent kilos de plus que nous, mais ce n'était déjà pas une raison pour se taire.

Je sirotais le plus lentement possible mon propre rhum, succulent.

Charles se tourna vers moi. « Et vous, Freinki, comment ça va? », gueula-t-il en éclatant à nouveau de rire.

« Je fais aller, Charles, répondis-je. D'un bout à l'autre, je relaxe, je relaxe, et ça va. »

Il s'esclaffa de plus belle en administrant une gifle éclatante dans le dos de son voisin immédiat. « Impayable, mon ami du nord, non? hurla-il à son voisin. Vous entendez? Il fait aller! Il relaxe et ça va très bien pour lui! Chaque matin, ça va très très bien! »

Je regardai le rhum. « Vous me rappelez mon enfance, Charles. Vous n'auriez pas une bombe aérosol sur vous? »

Il se tapait ouvertement sur les cuisses en me demandant d'arrêter d'en mettre, que ça le rendrait malade. Son rire inondait le petit bar cossu du Hilton, et nos amis du moment commencèrent à relaxer à leur tour; ils se regardaient, amusés, probablement rassurés pour de bon par le désopilant occidental.

Après un regard, Charles et moi nous levâmes soudainement, d'un même élan, comme si nous étions télécommandés à partir de la même console, nous serrâmes toutes les mains disponibles, les insulaires durent percevoir dans ce geste une autre confondante manifestation de l'humour québécois, et nous sortîmes dans la nuit plus fraîche pour marcher un peu, mais seulement autour du Hilton, cette fois, les coupe-jarrets étant légion, dans ce coin-là du monde aussi. Une fois dehors, j'ai avancé qu'à cette heure, entre les clients du Hilton et

les petites frappes disposées à nous trancher la gorge pour cent francs dans la vieille ville, le seul endroit à peu près sûr serait le stationnement.

Il a souri. Il a dit que ça semblait vrai, tout compte fait, mon histoire à propos de la souffrance.

Je le détestai quelques secondes.

Il a levé le bras.

« Vous êtes partant pour un tour de ville? »

Il hélait déjà un taxi. Il voulait revoir les bars bondés, arpenter les rues de putes, sentir le souk, rouler un peu dans le noir.

« Selbstverständlich », dis-je en allemand. C'est sorti comme ça. Il éclata à nouveau de rire.

« Bien entendu, bien entendu, éructa-t-il; ça s'entend pas soi-même... Vous êtes vraiment impayable, mon vieux. »

7. La lettre à Caroline du nord.

J'ai immédiatement trouvé inhumaine cette responsabilité qu'il me remettait d'emblée sur les épaules —et ça semblait si facile pour lui, tout me faire porter. C'était totalement injuste, bien sûr, mais je devais me rendre à l'évidence, c'était aussi de bonne guerre: voilà un homme qui châtiait bien, *bene castigat*, tout ça, et l'idée me plaisait.

Il était là, attentif et immobile derrière mon épaule, moi qui tentais péniblement de déchiffrer ses hiéroglyphes, nous nous connaissions depuis un peu plus d'une journée, et je revoyais l'enterrement de papa, en surimpression sur cette feuille jaunâtre qu'il allait expédier, du bout du monde, dans quelques heures, à cette Caroline qu'il aimait d'un amour fervent, monacal, et à qui il écrivait dans des mots si doux, des mots du corps lentement gravés sur l'onde, mots sincères et dépouillés que d'aucuns, tristes trouillards, auraient jugés trop crus, à quel point l'absence de son âme immobile et brûlante pouvait effacer sa propre vie, déchiqueter tout désir, et comment la seule présence de cette femme, même lointaine, flamme au bout d'une salle à diner, d'une ville ou d'un continent, chaleur de son ventre humide qui sèche auprès du sien, battement de son pouls, comment l'amour de cette Caroline avait pu jusqu'à ce jour le persuader de vivre encore, d'essayer toujours, de recommencer avec elle, de supporter les regards posés sur eux, de relever la tête, de marcher sur le passé, et puis comment ce nouvel exil était nécessaire, fondateur, une espèce d'autoroute inachevée, je voyais bien qu'il cherchait la métaphore juste, celle qu'il portait en lui-même depuis la nuit des temps sans trop savoir à quel saint se vouer, comme tout autre être humain nourrit et protège en son château-fort sa propre image du monde, il le faut, oui il le faut et je m'acharne à le croire, chaque être doit retrouver sur terre ces quelques mots qu'il porte et qui seront son refuge, que cela au moins puisse à jamais servir d'espoir à quiconque n'en possède plus. Je le trouvais attendrissant et béni. Empêtré dans mon propre retour vers vous, j'aimais néanmoins de plus en plus cet ami, capable de peiner ainsi à dire ses nécessités. Je pensais aussi à Lisa, et beaucoup, mais ne vous en formalisez pas je vous en prie.

Il écrivait de se bien chauffer, de se chaudement vêtir, des nuits tellement froides, le Québec de février est effectivement à vomir, de dormir en diagonale sous la catalogne de ce lit trop grand, de bien s'étendre et de bien se couvrir, de faire attention à elle, désormais, et donc de prendre en quelque sorte ainsi sa place à lui dans ce rôle-là, car il ne reviendrait pas, non, il ne reviendrait plus, son doute s'étant ici mué en certitude, il était désolé, mais il avait eu trop mal, ce n'était plus possible, il ne savait pas recomposer cet homme qu'elle aimait: lui. Il ne pouvait plus. Il parlait de trahison et de parole, je ne peux pas descendre sous le langage, c'est mon plancher mon amour, je ne sais pas te dire que toi seule, totalement femme, tu me faisais homme, tu me nommais, je n'arrive pas à me faire croire assez de toi. Ça doit être immense à concevoir, cela aussi.. Et à accepter. La puissance de ta propre parole. Oh oui, bien trop gros... Pardonne-moi, mon amour, pardonne-moi d'espérer tant.

Et chaque mot, de fait, était empreint de son allégeance envers cette Caroline.

Je suffoquais.

Je lisais là des mots qui appartenait à mon père.

Je comprenais l'opacité, je respirais l'odeur de ces lieux où papa avait dû rôder, en rond, en vain, suffoquant parce que dépourvu de ces mots-là, petites bonbonnes d'air pur.

Charles n'en voulait pas à sa Caroline, cependant, je te prie tellement d'entendre ceci, ma voix déposée dans cette lettre mon amour, oh comme je ne t'en veux pas, tu as dit ce que tu ferais et tu as fait ce que tu devais faire, jamais je ne te ferai porter de blâme, au contraire c'est moi qui ne sais plus être à la hauteur de moi, je suis tellement désolé, je me croyais plus fort, plus ancré dans notre amour, mais quelque chose a cédé, quelque chose a été renversé, ma très amoureuse, et je traîne désormais une dépouille, tu comprends, il faut que j'accepte cela de moi, ce macchabée que je t'imposerais, cet être à continuellement recoudre, tu sais bien, toi, ma douce Caroline de mon doux nord, tu sais bien ce que c'est que de vivre avec un pareil besoin de l'autre, alors tu comprends, il ne reste plus dans ma vie que notre cause, ouvrir, ouvrir, ouvrir, ce qui nous a d'abord rapprochés, rappelle-toi, ouvrir, j'espère que tu m'entends te le dire, de toute mon âme je l'espère, il le faut, j'ai besoin que tu entendes ma voix te quitter, je ne serais plus possible, sinon, mon amour.

Il écrivait souvent deux ou trois fois le même mot dans la même phrase, et dès le début, ce procédé-là m'a un peu choqué, on aurait dit une sorte d'homélie épistolaire qui plaquait sur la feuille une dimension liturgique, lui donnait l'air d'une incantation efficace et suspecte, comme les cris épiscopaux et bien ordonnés d'un évêque emmuré dans la grotte de Lascaux, la vraie, celle qui est désormais interdite aux visiteurs. L'un dans l'autre, je le trouvais plutôt cruel d'être aussi clair; il ne laissait aucune chance à cette fille, cette Caroline du nord forcément très belle, si elle pouvait inventer l'amour à partir de lettres pareilles.

Si je pose tous ces *engins*, comme tu disais, ma belle amoureuse, c'est pour les empêcher de se vautrer dans leur fange, d'enfler leurs vétilles, et de finir par me détester, tu comprends? J'espère qu'à jamais tu te souviendras de notre cause.

Moi, cobaye diplômé explorant cette fosse, je revoyais vos lettres et le ruban les retenant ensemble, je revoyais mon père assis, défait, ses robustes épaules enfoncées jusqu'au ventre, je revoyais mon père parcourant ces lignes que je ne savais pas, à l'époque, être de vous, et à moi Charles ne laissait aucune latitude, aucun espace, aucune chance, et il m'avait demandé de jeter là-dessus un coup d'œil. Il prendrait mon « accord pour une faveur... »

J'avalais, j'avalais, je recevais en pleine face toute la complexité d'un autre monde que le mien, et j'essayais de lire sans le juger d'emblée, tout ce monde-là qui m'avait précédé, je me répétais qu'il fallait que je sois à la hauteur, moi aussi, dans cette espèce de course au meilleur deuxième, je me demandais quelle question terrible l'existence me posait là, quelle réponse terrible je devais fournir, et je cherchais de l'air, puisque réponse et question explosaient ensemble, la seule forme possible ne pouvait tenir que dans ma seule présence auprès de lui. Je veux dire: le seul fait que je sois là, constituait cet ultime au-delà du discours qui seul pouvait peut-être réussir à l'apaiser un moment. Exactement comme ce soir, maman, mon corps auprès du vôtre possède, je l'espère, autant de poids et d'importance que tout ce que je vous révèle, et tout ce que j'oublie, et tout ce que je teinte de ce que je suis. Je viens signer de mon corps, auprès de vous, maman.

Mais qu'attendait-il réellement de moi?

Je ne sais pas.

Peut-être ma naissance.

« Mais bon Dieu, Charles, qu'est-ce que vous attendez de moi, sacrement?

—Eh bien! Mais votre vie mon ami, rien de moins... Mais holà, holà, nul besoin de jurer, je vous rassure tout de suite, respirez calmement, je ne suis pas du tout certain que ça va suffire... Ah-ah-ah! »

C'est la première fois que j'ai pleuré grâce à lui.

« Ah-ah-ah. Blague, François. Blague. »

Il était derrière moi, alors je m'en suis tiré, je maîtrisais tout de même assez bien ma respiration, et seules mes omoplates peut-être, un peu trop immobiles et saillantes, ou mon cou, un peu trop rigide et rentré, pouvaient me trahir.

Plus salaud que ce type, je crois que ça n'existe pas.

J'éprouvais à son endroit une reconnaissance immaculée, puisque je lui devais de savoir quelque chose de fécond à propos de Freinki Jutras, je lui devais cet aveu qui me plaçait devant mon propre passage à l'acte, et qui pour l'instant me gelait sur place, exactement comme on peut geler un homme dans la bande d'une patinoire, ils le disent encore dans la National Hockey League, je crois.

J'entendais le vent, sa plainte africaine, j'entendais des voix et des appels, comme si, pour une fois de concert, tout à fait en chœur et dans un souffle harmonieux, comme si le docteur Frankenstein et sa monstrueuse créature avaient pu supplier: « Arrêtez-le... Arrêtez-moi. »

8. Taire.

Je ne lui ai pas révélé dès lors mes certitudes à propos des volatiles griffus et des ramages anciens, les mythes présocratiques, l'amitié, le danger, la vraie nature de Bernadette, mon intuition de lui et de nous. Les épanchements n'ont jamais été mon fort, vous le savez, et je ne possédais de toute façon ni le passé ni l'intégrité pour nager à l'aise dans les tourbillons de la confiance. J'avais en outre trop de larmes dans la voix pour être sûr de mon effet, et je ne pouvais pas encore être tout à fait certain, à ce moment, que Charles avait réellement assez souffert pour entendre des trucs pareils à la volée; je ne savais pas à quel point il était blindé contre l'aveu, ou contre l'évidence, toutes ces marques trop immédiates de la souffrance. Je ne voulais pas davantage savoir dans quelle mesure il avait voyagé, je veux dire: d'où il était parti, et j'ignorais même s'il savait *vraiment* rire —c'est dire à quel point le doute m'était nécessaire.

Il faut avouer, de surcroît, qu'il écrivait comme un apôtre, avec un vrai talent, plein d'images, de tautologies qu'on finit par goûter, des mots qu'on a parfois envie de chercher dans le dictionnaire, des virgules rythmiques, etc., et ce cirque-là n'est pas plus condamnable qu'un autre, quand même, chacun ses visages et chacun ses loups. Mais tout semblait si facile pour lui, alors il pouvait très bien avoir imaginé l'affaire, laisser planer n'importe quelle rumeur au-dessus de ce qu'il voulait porter, ou mentir jusqu'au bout de la ligne et en entraîner d'autres dans sa chute impeccable, dont moi. Tout était possible, et il y avait sincèrement lieu d'être prudent. De toute manière, si ce que je lisais dans sa missive était presque vrai, ce type savait forcément encaisser. Il avait tenu plusieurs rounds contre des machines de guerre, et ce n'est sûrement pas le délai que j'imposais à notre amitié qui lui aurait fait plier les genoux. Je pouvais conséquemment me permettre la prudence à mon propre endroit; ce ne sont pas quelques jours, quelques semaines de plus qui allaient changer quelque chose à ce qui existait entre nous.

Oui, je me méfiais.

Et alors?

J'en avais bien le droit, comme on dit. Les châteaux de cartes, je connaissais: « Visez ici », les malentendus utiles, la connotation, le signifié, les

centaines de litres d'essence pour dégager à coups de bélier le chemin de l'oubli, ma main peinte à la bombe aérosol autour du globe, Patof, je n'avais pas ménagé ma monture, moi non plus, on m'avait servi de tout en entrée, et vous seriez assez mal avisée de répliquer quoi que ce soit là-dessus. Apparemment, tout baignait, j'avais confiance en Charles, mais je restais sur mes gardes: je n'aurais tout simplement pas pu, à l'époque, même avec la meilleure volonté du monde, passer outre la manière, réagir tout de suite, alerter les autorités. Peut-être cela faisait-il déjà de moi un complice, je ne sais pas, mais je n'aurais pas pu concevoir, par exemple, que dans le cirque de la vie, d'une acrobatie à l'autre, d'un baldaquin à une botte de foin, eh bien du mensonge le plus vil pouvait très bien naître quelque indispensable vérité, et qu'à ce compte, il y avait donc lieu de se montrer humble devant la découverte, effacé devant l'aveu, et en bout de ligne reconnaissant, même envers le salaud qui nous a effrontément menti, qui nous a spolié, à la tienne mon vieux, merci, tu m'as entraîné dans un autre lieu de moi-même, sans rancune mon écœurant, buvons, oh oui buvons, mais je t'en prie ferme-là. Une espèce de reconnaissance envers l'agresseur, en quelque sorte, même si c'est bancal, même si ce n'est pas très moral, je ne vois pas d'autres explications.

Au moment de le rencontrer, je maîtrisais encore assez mal mon propre culot, ça devait se voir du premier pont pour un Charles comme lui, et j'étais à des révolutions de me douter que j'allais offrir à la dérision une place assise dans mon ADN; loin de me douter que c'est ainsi que j'apprendrais à durer, à comprendre pourquoi un véritable ami non seulement *peut*, mais sans doute *est appelé à*, vous trahir, et donc qu'il *doit* le faire; *et le plus beau tu m'as trahi mais tu ne m'en as pas voulu*. M'eût-il confié lui-même des trucs pareils sur les virtualités du mensonge, les métamorphoses de l'attente ou la dérision passée à mon avant-bras comme un chevalier du Moyen Age porte son écu, que je l'aurais envoyé paître, lui comme tous les autres, c'est d'ailleurs ce que je faisais de mieux dans la vie, rappelez-vous cette confiance du début de la nuit.

J'ai donc conservé pour moi, à ce moment, ma certitude et mon doute, me répétant qu'ils m'appartenaient en propre. J'ai préféré me taire. Peut-être du reste ne rendrais-je service à personne en les révélant, me disais-je —n'importe quel prétexte, la plupart du temps, suffit pour se la fermer ou pour se vernir de ridicule: un jour on vante l'ouverture et la communication, le lendemain on

publie l'éloge du silence. Tout existe en une même seconde, en un même lieu, et tout se joue toujours.

Mais voilà: j'ai résolu de prendre mon temps avec mon savoir et mon ignorance. Je n'étais pas pressé, puisqu'il existait. Je pensais posséder un délai. Assez confusément, je voulais tout juste arriver à trouver une façon bien à moi de dire, de révéler, de trahir —je cherchais encore la manière —, arriver à tout empêcher avant qu'il ne disparaisse. Mais je manquais de perspective. Je me trompais haut et fort. Il allait bel et bien me devancer, et me laisser vivre seul ces doutes immenses à son sujet. Professeur, terroriste, mécanicien, vengeur masqué, complètement ami, j'allais jongler jusqu'à la fin de mes jours, moi le pompier, moi le clown vide et parfait qui oscille sur son socle lourd, mais qui était-il au juste? Qui était ce Charles? Et qu'avais-je dès ce premier jour fait de lui? Ça m'embête.

Et qu'avez-vous, dès le premier jour, d'ailleurs, fait de moi, vous, maman?

Vous savez, je ne vois jamais rien venir. Je lis probablement assez bien le présent, je me débrouille avec l'immédiat, je patauge, j'improvise à peu près décemment, mais demain me reste étranger. Alors je crains fort de mourir sur mon petit derrière, un jour, éjecté de moi-même par l'interprétation, la décision et la parole de cette femme qui m'accompagnera demain, totalement surpris qu'elle ait pu penser ceci ou cela, de ceci ou de cela, et qu'elle ait cédé devant un nouvel assaut des Barbus dont le rôle est de nous maintenir dans la crainte et le malheur, et donc que mon existence aux côtés de cette femme, ma vie jusque-là si dense, incomparable, moi son élu, auprès d'elle, que mon existence entière, finalement, puisse se jouer en regard des fantômes de son enfance, ou en dénombant les papillons un peu plus foncés qu'elle pourra distinguer dans un Rorschak, au jour dit du test.

Et ensuite, pour elle, tout s'expliquera dans les limites d'une aire de jeu duquel elle viendra tout juste de m'expulser.

Ça me déprime, ça aussi, maman, si profondément.

Ça m'éteint, ça m'écoeure, ça me soutire tout désir de construire.

Je n'y peux tellement rien.

Câlisse.

9. Bédés.

Me retrouver dans la grange, après l'école, à lire des bandes dessinées, ou peut-être lire tout court, et de mon propre chef, faisait sans doute déjà de moi à l'époque quelqu'un de suspect. Même vous, qui pourtant ne vous laissiez guère surprendre par la moindre nouvelle parution — vous lisiez en tout cas infiniment plus que la plupart des Fermières de la paroisse —, vous n'étiez pas tout à fait à l'aise avec ces « livres de dessins », comme vous les nommiez, ceux-ci dépassant probablement ce que vous jugiez être vos « compétences », comme vous le disiez. Vous savez, je n'ai jamais cru aux expressions que vous prononciez entre guillemets. Dans votre façon d'éructer « compétences », par exemple, se terraient une interrogation lascive, un désaveu profond, un implacable verdict. Mais cela n'altérait vraisemblablement en rien cet « esprit critique » auquel vous teniez tant. Conséquemment, aucune bassesse ne vous effrayait, si comprendre était à la clef.

Vous vous étiez quoi qu'il en soit abondamment renseignée auprès de ma titulaire de troisième année à propos des bédés — ce qui est tout à votre honneur; vous ne reculiez devant rien pour défoncer mes horizons, surtout quand votre initiative possédait une chance de me faire honte — vous éprouviez déjà une confiance immaculée en mon jugement, et plus je vous avouais que c'était difficile, plus vous étiez rassurée, et plus vous me placiez dans des situations inextinguibles, car plus je serais préparé à la vie, n'est-ce pas? Quelles sont les vertus littéraires et artistiques de ces petites choses-là madame, y a-t-il des héros plus recommandables, qu'est-ce que vous pensez réellement des *Fantastic Four*, vous, quel est donc le vrai message là-dedans, si vous voyez ce que je veux dire, et puis en lisez-vous, vous, au fait, madame, des livres de dessins? Où avez-vous complété votre formation dites-vous? Attendez je note.

Ma titulaire de l'époque n'étant pas précisément Einstein, votre barrage de questions avait eu sur elle un effet assez déterminant. Si bien que toute la classe avait fini par apprendre la teneur de mes activités de soirées et en avait ri, je ne sais trop pourquoi, mais je vous en avais beaucoup voulu, à vous, de ne pas avoir prévu les séquelles de votre enquête; le fait qu'elle pourrait se retourner contre moi, me desservir; j'ai d'ailleurs développé dans l'année suivante une

intéressante théorie sur les souches variées de l'insensibilité. Mais rien n'altérerait votre « esprit critique », n'est-ce pas? Rien ne le tempérerait non plus.

Mon père, lui, votre mari, jetait parfois un oeil intrigué à mes albums, surtout ceux en couleurs.

Une fois, je l'ai surpris à la salle de bains, assis sur la cuvette, un livre de Spirou et Fantasio sur les genoux, les yeux plissés, concentré, l'air très grave, cigarette au coin de la bouche. Je pense qu'il essayait de retrouver quelque sentier dans cet album, discerner où je pouvais moi-même trouver matière à mourir de rire, à oublier un instant ce quotidien, qu'est-ce qu'il pouvait tant y avoir de si drôle dans ces dessins, qu'est-ce que son unique fils pouvait y découvrir, et auquel lui ne saisissait absolument rien. Il observait avec passion la longue queue du Marsupilami, l'étudiait, l'évaluait, la jugeait. À sa manière, il tentait une percée dans mon univers, je suis certain qu'il s'en voulait de ne connaître ni le Marsupilami ni Franquin, et qu'il se savait, de là, infiniment vulnérable, sinon dépassé. Hors du monde. C'est peut-être ce qui l'a tué, d'ailleurs, une certaine part d'ignorance, une évidente carence de lecture; ne pas avoir vu comment cette planète tourne et change, propulsée qu'elle est dans sa fuite en avant, la planète.

À quel point une vie peut être marquée par une seule seconde, maman, une vision, un évènement, un commentaire à mi-voix à propos des réveillons soporifiques de la grand-mère montréalaise, est-ce que vous vous en rendez compte? Et votre poigne, votre indicible stature, savez-vous combien elles sont dérisoires, dans la vie, totalement futiles, inopérantes, inutilisables, bien que colorant tout le reste? Savez-vous à quel point votre enfant dépend assez peu de vous, somme toute, maman, mais combien il pouvait dépendre de ce que vous disiez?

Au bout de quelques secondes, dans les chiottes, papa avait décelé ma présence. Il avait relevé les yeux vers moi, refermé lentement l'album, et avec un grand signe appréciateur, il avait lancé: « Ouais... Ben dessiné ça, tit-gars... Surtout le grand-singe jaune, là, avec la grand-queue... »

En me parlant, il fixait le papier-cul qu'il avait tiré à lui avec précaution, ou alors avec sagesse, qu'est-ce que j'en sais, tout est possible. Le déposant sur sa cuisse, il l'avait plié en deux, puis en quatre, je n'ai jamais pu oublier cette manière de plier le papier-cul, c'est d'ailleurs ainsi que je me torche depuis lors,

je vous dis, quelques gestes marquants qui nous accompagnent ensuite, tout du long, des élançons assurément, on utilise ce qui git à proximité pour traverser en son centre la montagne, on est humain, on mange ce qui reste.

De l'autre main, papa m'avait tendu le livre, toujours sans me regarder, je ne savais pas trop ce que je lui avais fait, ce qui s'était passé, pourquoi je ne valais pas un regard qui dure et se pose, mon imagination cavalaît, vous voyez.

« OK. Sors astheur. »

J'étais sorti de la salle de bains.

J'avais quatorze ans.

Papa est mort un peu avant que j'en aie dix-sept, papa est mort au milieu d'un champ, dans une moissonneuse-batteuse, il est tombé à la renverse, il a disparu en elle et elle l'a avalé, il tombe encore en elle, en ce moment même, j'en suis certain, ce serait impossible sinon ma vie, sans cette chute inclassable qui accompagne les jours et les nuits de votre fils.

Il est parti. Il a disparu mon père. J'étais là, bien trop loin pour être un vrai fils, mais j'ai tellement vu, vous le savez, et j'ai tant couru dans les céréales, de l'orge blond comme le Jésus, couru longtemps, et j'ai projeté mes bras vers mon père que je ne voyais même plus, et que je n'entendais pas crier, mon père n'a pas hurlé maman, papa n'a pas crié, pas une fois, pas un son, mon père n'a rien dit.

J'ai projeté mes bras vers lui, après le dernier moment, et j'ai ainsi au moins laissé une main près de cet homme, dans le silence arbitraire de l'effroi, le vacarme de l'aratoire enrayé par le corps de mon père, juste avant de m'évanouir en laissant au pré mon sang, je l'entends, le corps de mon père qui enraye la machine, le moteur qui étouffe, le corps de ce père qui assurément me sauve ainsi la vie, je l'entends, un papa qui est allé jusque là pour moi, qui a bloqué les machines afin que je ne suive pas le même chemin que lui.

Au moins, maman, j'ai laissé là une main. Avec mon père. S'il est seul aujourd'hui, où qu'il soit, s'il est seul au moins a-t-il ma main, il a tout de même ma main près de lui, c'est ce que je pense et c'est ce que je protège. Certaines nuits, devant les dernières barrières et les nouvelles trahisons, devant mes larmes de manchot, c'est uniquement ce geste, petite tentative de le toucher une dernière fois, qui me permet l'aurore, la foi, le désir, l'amitié, l'espoir.

Je ne sais pas si vous pouvez comprendre.

Je me suis projeté sans aucune hésitation vers mon père, avec une grande sérénité **maman**, qui dépasse mes mots, même ce soir, et c'est mon père qui m'a sauvé de mon propre élan. Vous m'avez mise au monde, c'est vrai, mais c'est mon père qui m'y a laissé.

Alors, j'aimerais beaucoup que vous puissiez comprendre à quel point il m'est possible d'enculer votre armée de **psys**, **maman**, qui cherchait à faire passer pour une épreuve insolite le seul geste absolument souverain de mon existence, le seul dont je sois unilatéralement fier, le seul qui ait réellement contribué à faire de moi un homme, je la hais votre armée de malades, **maman**, plus qu'elle ne saurait le faire elle-même.

Toute mon humanité, ainsi, je le devine, toute ma vitalité et une large part de mon histoire, étrangement, sont un peu à son service ou à sa traîne, c'est très étrange, c'est injuste, mais c'est ainsi. Tout mon amour du genre humain, par le biais curieux de ma haine, relaie et épouse votre armée de docteurs, lui confère presque sa raison d'être. Je sais. Je m'exècre.

Mais si vous saviez à votre tour, **maman**, ou s'ils savaient, eux, qu'une main, ce n'est rien, absolument rien. Vous l'aimiez, pourtant, mon père. Vous aimiez assez cet homme pour me faire. Alors vous devriez savoir. Alors comment avez-vous pu laisser ces rats m'envahir, dites-moi?

Faites-les taire à leur tour, **maman**, s'il vous plaît, et pour de bon, puisque cela vous est possible, à vous. Épelez devant eux le mot *Définitivement*. Épelez le mot *Silence*. Épelez le mot *Sortez!* Je vous l'ai demandé souvent, **maman**, faites les taire, s'il vous plaît, trouvez la manière, car c'est bien davantage eux qui me terrorisent, maintenant, eux si convaincants à propos des bonnes et des mauvaises raisons d'aimer, de vivre, de consacrer et de donner ce que nous sommes, d'offrir une main pour un amour.

Faites taire leurs terribles murmures, **maman**, puisque vous seule détenez ce pouvoir de l'occulte, cette inadmissible capacité de me dessiner encore.

Et ensuite, **maman**, ensuite eh bien taisez-vous, vous aussi.

Laissez le soleil se lever, et faites silence.

S'il vous plaît.

Troisième partie

Freinki

1. Famille.

Je courais sur la plage, tranquille, la paix, les mouettes. C'était le matin du lendemain, je n'avais presque pas dormi, insomnie, j'essayais de mettre un peu d'ordre, on ne se refait pas. Il m'a rejoint, en joggant lui aussi, un bon rythme pour son âge, ai-je pensé, un âge que j'ignorais, cependant. Il portait toujours son maudit sac.

« Bonjour, dit-il. Je ne savais pas que vous couriez. »

Je ne lui jetai pas un regard. Je filais droit. Je grognai cependant un bonjour poli, ma bonne éducation.

« Enfin... courir, je me comprends, précisa-t-il. Je parle d'audace en fait... Mais quoi qu'il en soit, voilà un excellent mécanisme de défense, François, bravo. »

Il était bien tôt pour les premières figures de style. Et j'avais la gueule de bois.

« Je vous ai évidemment reconnu de loin.. » ajouta-t-il.

Allusion à ma main, il se croyait spirituel. Je courais.

« Insomnie? » demanda-t-il après une minute.

Je regardais mes pieds, j'avais atteint ma vitesse de croisière, traversé mon petit mur du cinquième kilomètre, j'avais mal à la tête, je n'étais pas prêt à la foule, et pas assez caféiné pour la plus élémentaire courtoisie. « Non... répondis-je sèchement. L'altitude.

—Oh-oh... Je vois. Mauvais poil. »

Je m'en voulais déjà.

Décidément, aucune aube n'allait faire de moi un homme nouveau; dans trop de circonstances, je dégainais aux indications du sonar, dès l'apparition de la première cible mouvante. Lisa avait eu cent fois raison de foutre le camp.

Au sixième kilomètre, j'ai dit: « Désolé », au septième, il a dit: « Vous en faites donc pas tant.. », au huitième, j'ai réalisé qu'il avait de sacré bonnes jambes pour un mécanicien d'un incertain âge, et au neuvième, sentant venir ma propre mort de course, j'ai soufflé: « Famille prend deux ailes, maintenant; je le sais en moi depuis un peu plus de vingt-quatre heures, Charles. »

C'était pompeux, navrant, ampoulé, absolument Jutras, à force de ralentir je redevenais tout à fait moi-même, cette idée m'a achevé le cardiovasculaire et j'ai dû casser mon rythme, je ne franchirais pas le dix kilomètres ce jour-là.

Il a tout de suite été embêté, soit mon rythme, soit ma réplique, et il a ralenti lui aussi, nous trottinions donc lentement, je ne lui connaissais pas un air pareil mais je ne l'avais pas beaucoup vu en plein soleil, alors je m'en voulais d'autant plus. Ça allait être une rude journée si je ne trouvais pas rapidement une façon d'être fier de moi.

Il a répondu que ce n'est sûrement pas avec des formules de ce genre-là que je devais vendre beaucoup d'ordinateurs.

Je suis demeuré interdit, comme en attente de jugement, ou alors déjà condamné, croupissant dans le corridor de la mort.

Il a ajouté: « C'est curieux, vous choisissez souvent la pire. »

Ça m'a scié, déboussolé, décousu. Je savais qu'il parlait des répliques, je savais qu'il avait raison, je ne savais pas quoi répondre, j'avais envie de l'envoyer au diable mais j'avais peur qu'il aille, qu'il démarre en sprint sur un coup de tête, et me laisse tout seul.

Il a ajouté: « Oui, très curieux: faudra vous y arrêter, vous avez peut-être un don pour le pire, et il ne faut rien laisser au hasard. Ça vous rejoint et ça vous rive au sol, ces petites choses. Mais vous jouez votre rôle avec un réel brio... Sincèrement. Ça, bravo. »

Il regardait la mer, me lapidant ainsi.

J'ai pensé à mon rôle.

J'ai dit: « Si vous avez peur à ce point de l'homme impatient, vous devez me trouver dangereux... »

Je ne savais plus vraiment où j'en étais mais je voulais sauver la face, encore une fois. Un sursis. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire, dans notre monde, un « réel brio »?

« Absolument, décréta-t-il sans aucune hésitation. Très dangereux, pour ça oui, je vous trouve. »

Il regardait toujours la mer. Une sérieuse obstination. Il y avait là un autre piège, évidemment, mais je suis parvenu à fermer ma gueule, cette fois. Je me répétais: Jouer sûr, jouer sûr, au moins me taire, arrêter de m'enfoncer, tiens bon Freinki, merde. J'aurais eu besoin d'enfourcher ma moto, de rouler, de

m'élancer de nouveau sur la berge, de reprendre ce dix kilomètres à zéro, cette vie à top moins cinq, n'importe quoi. Il était trop tôt pour le bar de l'hôtel.

Il s'appréta à accélérer.

« Allez... Vous faites quand même pas trop de mouron, d'accord? C'est calme, ici, ce matin, tout a si belle apparence... En se concentrant un peu, en y mettant beaucoup du nôtre, on en vient presque à ne plus entendre les tirs de roquettes de l'autre côté de cet océan. Non? Allez... On se voit au petit-déj... »

Il accéléra. Je m'arrêtai tout à fait. Je soufflai. Je posai mes coudes sur mes genoux. Je regardai mes pieds. Et ils étaient là.

Alors vers le nord ou vers le sud, je ne sais plus, mais la mer en compagnie, j'ai longtemps marché, en fixant mes pieds.

Pour ça, assurément, j'ai un don.

2. Chat.

Le chat attrape la souris, le chat dévore la souris, deux bouchées à peine à moins que le félin n'ait l'âme au jeu, mais la souris, lasse de ces poursuites sans fin, peut très bien, un jour, s'asseoir posément au fond de son trou, pour réfléchir à la densité du crépuscule, tricoter, soupeser les nuages, et pour ensuite décider, dans un ultime geste de souveraineté, de l'heure du festin, s'offrir, choisir le moment de son propre trépas.

Il y a là une ascendance, un choix d'une vitalité qui me laisse sans souffle et sans voix, une liberté qu'aucun traité jamais n'assurera. Jamais. Bien au contraire, on ira dans ce monde jusqu'à nier aux souris libres le droit d'agir ainsi.

Mais c'est tout de même strictement à cette liberté que tient encore, j'en suis sûr, le terrible pouvoir de la victime.

3. Le courage de fuir.

Il avait passé un long moment à proximité de la mort. Une certaine façon de jogger ne ment pas, un certain consentement à céder le passage non plus, ou comment on fixe les rizières ou l'océan, comment on caresse la joue d'un enfant, comment on cesse de le faire en n'ayant pas envie de cesser de le faire, comment on ajuste son pas à la marche de l'ami, comment on déjoue la paralysie et la terreur, comment la tournée est pour vous sans compter les tours. Fréquenter la mort renseigne sur les comment.

Elle se percevait assez facilement, auguste compagne, état de corps et d'esprit, près de Charles, la mort. Tellement de détails, si visibles pour les yeux, parfois ça brûle et je préférerais être borgne plutôt que manchot, tant tout se voit. Je me couche épuisé, vidé, comme aplati, et je ne peux quand même pas être tout seul en cause, chaque fois, bon sang. Mais défait, anéanti je suis, et paralysé de voir un certain essentiel sous mes yeux défiler. Je tâtonne dans les blancheurs, je nourris les amorces de croyance, parfois j'appelle même doucement à l'aide, espérant la pause, le deuxième acte, une accalmie, un peu de ténèbres. Je suis peut-être désespérant. Mais c'est sûrement parce qu'une nuit tout devient trop clair, ou trop lumineux, parce que ça fait trop mal, parce que ça fait trop peur, qu'on choisit de regarder à côté, le lendemain, se défaire de cette lecture, comme si la mort et la lumière possédaient quelque insupportable parenté, et ce n'est pas tous les jours dimanche dans les familles armées, vous le savez.

Par ailleurs, on ne badine pas avec la mort, c'est encore assez mal vu; il y a là aussi des esquives, des refus de combattre, des faux-fuyants qui, pour l'œil avisé, font le point sur la qualité du guerrier, ou son degré de renoncement, on pourrait parler de sa pure démente. Les joueurs capables de regarder la mort en face, de la faire patienter un moment, voire de l'obliger à reculer, sont d'autant plus rares. Ça ne fait pas d'eux des gens très fréquentables, non plus que réellement nécessaires dans le décor pastel d'une existence normale, mais pour quelqu'un de très seul, qui serait descendu en rappel dans le noir profond du puits de la fin, quelqu'un qui n'aurait pas eu le choix et qui serait allé regarder la noire faucheuse dans le blanc des yeux, et qui serait revenu du mouroir pour

ensuite jouer au guide de la fosse, eh bien je suppose qu'il y a des côtés rafraichissants dans le fait de rencontrer une vraie tête calcinée, un *Ranger* postmoderne, un véritable demi-arrière de la tentative Inconsidérée, copiste défroqué disposé à supporter toutes les fadaises des encore-vivants, comme si pour survivre, il fallait à tout prix retrouver notre propre architecture de la dérision, dissimulée au second sous-sol de la structure visible du nécessaire. Support de la crypte. C'est dingue.

Mais c'est peut-être simplement une affaire de fuite bien orchestrée, aussi, la mort, vous voyez? Une question d'expérience. C'est possible. Il faut demeurer honnête et rendre hommage à nos ancêtres, ils ont su vivre, merde.

Et peut-être la fuite est-elle à son tour une simple question d'hygiène, un jeu. *Jouer* serait à ce compte une façon comme une autre de respirer, vivre, ce serait simplement consentir à *jouer*, et reconnaître en soi, chaque jour que Dieu commet, reconnaître le courage de fuir. Ainsi, la couardise passant enfin dans l'usage, personne n'en ferait une jaunisse, personne n'aurait très mal, on ne pleurerait plus que sur la disparition des brontosaures, le paradis perdu, la politique, les divorces, la couche d'ozone, les Amazones, les négatifs surexposés, l'heure du dernier bus. Le commandant de la flotte, au dernier moment, refuse de pénétrer dans cette lagune où l'attend l'ennemi à déloger; ce commandant, fiévreux, éthéré, distant, donne plutôt l'ordre de croiser vers le large: « Gagnons les îles Kerguelen... », ordonne-t-il de sa voix de baryton. Stupéfaction chez l'équipage, incrédulité, accusations de trahison, de couardise, railleries, mutinerie peut-être, et mémoire empirique qui fera de lui un lâche, assurément, tout cela est vrai. Mais ce commandant aura eu envers et contre tous le terrifiant courage de fuir, celui de mettre la vie devant, de s'exposer aux regards, aux intempestifs jugements. Il sera l'antithèse de Roland. Seul maître après Dieu, ce commandant, et pour cela parfois Le déflant.

Charles, lui, ne craignait plus grand-chose, et il a vu tout de suite, jeu de miroir, qui j'étais —ma trempe, disons, pour ce que ça vaut. Il avait reconnu en moi un pair, à la fois un monstre en devenir et un très-espérant, essence en friche, gigot mal dégrossi.

S'il avait eu un fils —il n'avait pas de fils —, il m'aurait demandé de garder un œil sur lui, après. J'aurais dit oui.

Etre lui importait tellement.

Malgré les feux et le sang, et la crainte de se tromper. Il ne voulait qu'être.

« Bon sang, qu'est-ce que vous traînez là-dedans, demandai-je en désignant son sac.

—Oh, rien. Pas grand-chose. De la merde, tiens. »

Il représentait un danger réel.

Je n'étais plus certain de *vouloir* lui faire confiance.

Je le faisais spontanément, et je le fais encore, mais je n'étais plus certain, à ce moment-là, de le *vouloir*.

4. Souris.

Il n'avait pas de fils, mais j'étais toujours le chat, cette idée ne me quittait plus, et lui toujours la souris.

Pas de fils, pas de petits, la souris, mais une sorte de cause, une raison d'être diriez-vous peut-être, là-bas, dans une Amérique du Nord bien réelle qui n'a rien à voir avec les États-Unis. Une Caroline à aimer, des nécessités d'ouverture, des raisons pleines et fortes, qu'il avait quittées.

Ainsi, la souris décide à la fois du moment du gueuleton du chat et du lieu de la curée. Elle attire le félin, l'appâte, tout son corps est à l'œuvre, c'est exactement grandiose, un don qui rappelle au parterre les cordes des violes des anges, et elle se fait dévorer très loin, la petite souris, dans un crescendo lascif qui passera dans les souvenirs pour une homélie.

Mais elle est ainsi sauvée, en quelque sorte, puisqu'elle a fait ce qu'elle a voulu.

Voilà bien ce qui mue un suicide en sacrifice, je crois, et une vie en cause.
La bonne conscience des pendus, je suppose.

5. Accident.

L'accident de papa a fait jaser longtemps. La compagnie de la moissonneuse, sa couleur, son débit, comment cette horreur est-elle arrivée? Quel malheur, un couple si proche, qui s'aimait tant pis tellement, comment va le tit-gars? C'tait l'plus jeune, han? Oui, c'est ça j'voulais dire, le seul; enfant unique en plusse... baptême. Lui c'est sa main gauche? Bap-tème... Combien de temps resté dans l'champ? Han? Astie d'viarge! Pis c'est la bonne femme qui l'a trouvé? Chanceux quand même dans sa malchance, le p'tit câliss, y aurait pu être saigné comme un porc pis crever au boutte de son sang... Mais comment ça que l'père est allé monter là? C'tait-tu sa batteuse à lui, ça, d'abord, benon c'tait loué? Ah, c'est ça, c'tait loué, je l'sava... Maudit baptême! Moé-là, les patentés louées, jama aimé ça. Faut investir, astie...

Et soudain ce fut la faute de la batteuse.

Pour moi, hôpital à Montréal les huit premiers mois.

Réhabilitation était le mot.

J'étais le seul *témoin*, disaient-ils. Voilà un autre mot, *témoin*, que je ne sais plus prononcer, je ne sais plus ce qu'il veut dire.

On m'a demandé à plusieurs reprises ce qu'il était advenu de mon père.

On n'a pas le droit d'infliger pareille question à un fils.

6. Devoir de résistance.

Les doutes, la crainte itérative de perdre mon autre main, la certitude de ne plus mériter aucune des Lisa de ce monde, et celle de ne plus faire confiance à qui que ce soit. Me réfugier en Afrique, en Asie du Sud-Est, saisir l'esprit des machines jusqu'à pouvoir en vendre, comprendre les gens jusqu'à savoir mentir, sourire, deviser, tergiverser, inviter au bar, rouler, courir, ergoter. Fuir plutôt que détester davantage, fuir depuis si longtemps, et décamper d'ici afin que vous ayez mal, vous aussi, peut-être afin qu'au-delà de mon mal, quand vous le ressentiriez enfin, je puisse à nouveau vous étreindre, je n'en sais rien. Mais ma fuite, comme une étape cruciale, nécessaire à mon retour, fuir pour me garder à moi-même. Près de vous, je serais mort à moi-même, maman.

C'était ainsi, depuis vos lettres, vos phrases horribles, que je vivais. C'était ainsi que je résistais, et que la vie était possible.

Mais Charles a débarqué.

Je ne vais pas faire en sorte de tout lui devoir, comptez sur moi, toutes les roues reviennent sur leur propos, vous le savez et je le sais, et je ne crois pas Charles maître absolu du sens que j'ai extirpé de lui, souvenez-vous, je suis lecteur, mais sans cet homme, ou sans ce que j'ai pu apercevoir à travers lui, tout son corps comme un prisme, une loupe, un col où la traversée est de nouveau envisageable, sans lui je ne serais pas là, près de vous, ce soir, maman, il nous faut admettre avec humilité ce que nous lui devons, sinon rien ne serait possible, surtout cette nuit.

J'aurais certes pu me douter qu'il ne posait pas ces questions dans l'unique but d'être lui-même aidé. Il agitait plutôt des oripeaux devant moi, dans l'espoir que je passe à l'acte, cette expression si curieuse dans laquelle vous discernez beaucoup de beauté, vous, et qui me donne, à moi, froid dans le dos. Passer à l'acte, comme passer l'arme à gauche, au fil de l'épée, son chemin, son tour, ses limites, ou par les armes, franchement, beau programme. Mes propres *a priori* m'ont toujours laissé sur la touche: du scrabble des Sénégalais aux anagrammes de Patof, j'ai prêté flanc, comme si je cherchais la meilleure façon de me tromper. Je suis une splendide marge d'erreur, dès qu'il était question du langage.

Mais tout de même, il savait l'ascendance du geste, lui, comme si la nécessité de nos minuscules vérités, ou leur fonction, n'étaient pas affaire de réception, loin de là, mais plutôt une question d'émission; le fait qu'on les mette au monde, qu'on leur permette cet étrange gouvernail de la forme, qu'on exprime, qu'on dise, qu'on ose malgré les risques, qu'on projette humblement en l'air notre écho du monde, même en ignorant le point de chute, et qu'ainsi tout notre corps devienne pont couvert, paratonnerre, balise d'un parcours qui nous dépasse, acte de foi, brise de la grâce, effleurement divin, tango, crépuscule sur le Sacré-Cœur, vraiment n'importe quoi. Charles avait besoin d'un héritier, un candidat prêt à s'arc-bouter contre le massif de marbre, afin de *résister aux poussées incessantes du malheur*. Et jusqu'à l'avènement d'un nouvel ordre, il n'y a guère que le langage, pour un combat pareil, croyez-moi. Charles a vu en moi cette rage que je vous devais, cette soif de vivre, anarchique, déplacée, infiniment vivante. Je crois que, en un éclair, je suis devenu une espèce de mission pour cet homme, sa permission de mourir, je crois qu'il s'est mis dans la tête d'ouvrir une huître, papa aurait dit: de réchapper son paradis. J'imagine assez bien Charles en figure de l'aléatoire, descendant illégitime de l'errance elle-même, seule capable un instant de le rassurer, je le vois quête sur quête, haranguant ses propres certitudes jusqu'à ce que l'autre soit certain de valoir la peine d'être aimé. Il n'y avait plus que la dérive, pour lui, susceptible de porter quelque sens.

Un salaud parfait, un être immonde à qui je dois la connaissance de ma soif, et la force de me trouver ici, ce soir, œuvre de justice et d'indulgence, un salaud pour lequel je n'aurai été, moi, d'aucune d'utilité.

Je le déteste encore un peu, en cette minute même, de m'avoir si distinctement fait voir à quel point il m'était impossible de préserver un seul instant de plus sa vie.

J'espère qu'il est vivant, Charles, quelque part. Qu'il court toujours. Il me semble tellement important que ce type sévisse encore.

7. Secret.

Papa s'impliquait dans des tas d'organisations municipales et en politique provinciale. C'était un homme assez connu, et avantageusement je crois. Organisateur politique, disait-on à l'époque; je pense qu'il s'agissait là d'une forme de bénévolat propre à attiser les petites rancunes d'enfance en divisant les paroisses en deux, bleus contre rouges, un effet Doppler primitif, si on veut, ou une façon d'acquérir le respect de soi-même en assurant qu'il y ait foule à notre enterrement, amis et ennemis confondus, mais je ne sais pas vraiment, je préférerais de loin être jeune, et souvent ça me manque.

Mais on ne meurt pas tous les jours dans un champ, et encore plus rarement broyé. Même les journaux de Montréal avaient parlé de l'affaire à plusieurs reprises, il y avait eu des photos de l'inconcevable cercle de sang autour de la batteuse, dans le clos de l'arbre, des photos de moi que je n'ai jamais voulu regarder, et tous se demandaient comment un homme expérimenté comme papa avait pu commettre une imprudence pareille, on s'expliquait le drame assez mal, et mon père avait obtenu beaucoup de messes.

Jamais personne, cependant, n'a prononcé un autre mot que: *Drame* . Ou alors: *Accident* , parfois.

Jusqu'au moment de parcourir vos lettres, je croyais moi aussi, et par-devers moi assurément, par-devers ce que j'avais vu de mes yeux, je croyais sincèrement à un faux mouvement de sa part.

J'ai construit avec un inadmissible talent, un bien grand besoin, sa perte d'équilibre, sa surprise, son absence d'appel à l'aide justifiée à mes yeux par l'étonnement et la lumière céleste. Je n'ai pas voulu croire ce que mes yeux avaient vu, maman, une sorte de Thomas biblique à l'envers, l'insupportable bruit du corps de mon père déchiré par les rayons griffus de l'engin, le corps de mon père qui enraye une batteuse, et son regard dissocié du monde, avant même de disparaître, oui surtout ce regard furtif, totalement creusé de l'intérieur, très vide, qui croise le mien de trop courtes secondes, regard qui ne me voyait plus, parce que je n'existais plus, mon père qui décidait de mourir, ce n'était pas possible vous comprenez, ça ne pouvait pas être autre chose qu'un accident, je n'étais pas capable de lire , maman.

À l'époque, j'ai vu sa mort à l'aune de ce que j'avais besoin qu'elle soit.

Seuls vous et moi, donc, savons que cet homme s'est lentement laissé tomber, nous seuls savons qu'il a fait volontairement ce pas vers l'ailleurs, qu'il a baissé les bras, relâché enfin son étreinte, modifiant par là à jamais le cours de nos existences.

Vous vous en doutiez.

Vous saviez , même. Mais sans en être tout à fait certaine, enfin jusqu'à ce que je vous raconte les circonstances, et surtout que je vous décrive ce regard. N'est-ce pas? Vous avez conclu, en silence, cette fois-là, vous avez pétri la pâte, fait cuire les crêpes, cette fois-là de ma description du *Drame* , cette nuit pleine d'interrogations, quelques semaines après mon retour de l'hôpital, quand nous étions redevenus seuls et que je me suis ouvert, vous saviez déjà , et moi je confirmais vos appréhensions.

Vous aviez mal, vous n'en pouviez plus du mal, mais en même temps vous étiez enfin libérée de vos doutes intenses. Mes dires ont permis la suite de votre vie, n'est-ce-pas? Il n'y avait plus de doute, pour vous, pauvre maman. Cet homme était mort à cause de ce que vous étiez dans sa vie et de ce qu'il n'était pas dans la nôtre.

Quel calvaire, petite mère, porter toute cette vérité. Et seule.

Comment avez-vous fait pour vous taire à ce point, et si longtemps?

Et moi, pendant ce temps de votre douleur aiguë, quand le rocher durcissait à mesure, en vous, j'ignorais ce que je vous révélais.

Est-ce que vous comprenez?

Ma parole portait des révélations, des confirmations, une vérité que je ne connaissais pas. Vous étiez seule à détenir toutes les pièces, vous brassiez la pâte à crêpe et vos larmes tombaient dans la pâte, maman, et je les voyais tomber, tomber, je n'étais pas aveugle, et j'ai volontairement avalé vos larmes maman, au retour de l'hôpital, ce n'est pas une figure, ce n'est pas une métaphore, ce n'est pas une surprise et ce n'est pas une erreur, j'étais d'accord, vos larmes, ma nourriture, me fortifieraient, elles feraient partie de mon repas et de ma vie. J'ai mangé ces crêpes-là, dans cette aube-là, avec ces idées-là en tête.

Mais sans savoir ce que mon récit portait de confirmation et de douleur.

C'est bien plus tard que j'ai appris ce qui était arrivé à mon père, et cela uniquement parce qu'après mon divorce, retournant à nouveau vivre auprès de

vous, comme un eunuque, en cherchant à éviter d'affronter seul la perte de Lisa, je suis tombé sur vos lettres.

Oubliées?

Bien sûr que non. Pas vous.

Laissées là pour moi?

Je ne sais pas.

À cause de moi, peut-être?

Je l'ignore.

Mais j'ai su, voyant ces lettres, avant même de céder à les lire, je me suis rappelé ces enveloppes, ce ruban, et ce père, dix ans plus tôt, parcourant leur contenu, effondré, ses larges épaules pour une fois abattues.

Et ensuite, très lentement, j'ai revu ce que j'avais déjà vu.

J'éprouvais sûrement un colossal besoin de sens, à ce moment, pour trouver le courage de retourner aussi loin, et pour ce sens, cette « vérité », j'ai accepté d'être à nouveau parachuté dans ce champ, de replonger dans *l'Accident*, j'avais besoin de redescendre dans la cheminée de mon passé, afin d'en ramener ces explications nouvelles, ces recoupements meurtriers, et ce malheur qui depuis lors m'ont tenu en vie.

Jamais je n'ai révélé quoi que ce soit à qui que ce soit, vous vous en doutez, les enquêteurs, les assurances, les frères de papa, vos sœurs, personne ne sait. À l'époque, du reste, je ne croyais même pas mentir, je ne savais pas ce que je faisais. Et par la suite, ma haine était trop parfaite, et ma rancune trop à moi, pour que j'envisage de les partager.

Personne ne sait, donc, je vous l'assure, sauf vous et moi.

Ça se réglera, donc, entre vous et moi.

Mais je vous préviens, sans faux-cils.

Car entendez bien ceci, entendez ce que je dois à Charles: je viens vous parler de l'indulgence, maman.

Pas de la faute, laissez-moi un autre instant dire, pas du tout de la faute, cette invention d'homme qui justifie le pardon, ce n'est là qu'un autre mot bien fumant, employé pour résumer parfois l'acharnement de vivre. Alors que l'indulgence...

Eh bien, maman, je la réclame.

En silence, je veux dire, et pour *moi*, l'indulgence, je la réclame.

Car les sabliers sont retournés.

C'est très, très bizarre, mais enfin humain.

C'est moi qui viens ici, c'est moi qui vient vous accuser, et c'est moi qui demande *votre* indulgence.

Essentiellement afin de permettre votre ensuite et le mien.

On pourrait dire: un avenir.

J'ai embelli des êtres, maman, je ne me suis pas privé, et j'en ai salopé d'autres, par la seule force de ma soif, mon petit lutin de sens. Je pose ma main droite sur le livre sacré de votre choix et je le jure, ce soir, oui je l'ai fait. Je n'ai laissé vivre des autres que ce que je voulais qu'en moi ils demeurent, j'ai joué au serpent. Mais ce soir, je voudrais perdre la direction du vocabulaire, je voudrais ramener en pleine lumière ce corps que je vous dois, le rétablir à la puissance d'un seul poignet, afin de revoir le jour, je voudrais hisser les yeux au-dessus de la ligne intolérable des eaux, et reconnaître ici que je suis seul à vous avoir placée au-delà des contingences humaines, comme si je n'acceptais de vous que de durables victoires sur vos multiples démons, et que sous ces succès impeccables, je ne vous accordais aucune chance de salut. Vaincre, être parfaite, ou alors être reniée par votre fils. J'ai attendu de ma mère, j'ai attendu de vous ce qu'on attend de l'infailible, et apprenant la vérité j'ai jugé ma mère, je l'ai meurtrie, je me suis accordé tous les droits. J'ai déposé dans votre tablier tous mes petits calloux, toutes ces pierres ramenées des pays lointains, j'ai voulu vous les faire porter, et j'y suis arrivé maman, oui je l'ai fait.

Mais je veux, après tous ces détours, implorer votre indulgence.

Et du plus profond de mon âme, m'excuser.

C'est ridicule, ces excuses tardives sont un affront intense à la vie que je vous ai fait mener, et je sais parfaitement de quoi je parle, mes excuses n'ont aucun sens, mais cette absence de sens, qui salt, pourrait s'infiltrer dans les crevasses des rochers, éveiller une seconde l'attention de Dieu, cette absence pourrait retrouver votre piste et se poser près de vous, en silence.

Il existe encore une chance pour que ça se passe ainsi.

Alors je fais confiance.

Je mise et je m'en remets.

Je rends mes armes.

Et je m'excuse, maman.

C'est insignifiant, c'est bête et c'est plat, c'est beaucoup trop bref, mais je m'excuse de tout ce mal semé derrière moi, à votre intention, sur terre.

Si je suis en Amérique, cette nuit, si je hante à nouveau le nord, c'est uniquement pour vous dire que je vous aime, et ne plus ajouter que le strict essentiel, après.

Quatrième partie

Charles et Freinki

1. La colère et les condoms moraux.

Je porte en moi la colère. Contre moi, contre vous, parfois contre mon père, je vise où c'est possible. Je la sens bien dans mes veines, qui coule. Elle n'est pas œuvre du mal, toutefois, elle ne me gruge pas, elle ne ronge rien de moi, je crois qu'elle est tout juste perchée sur mon bras gauche, comme une mésange, comme un possible de moi-même, une greffe devenue prolongement de ce que je suis, exactement comme en d'autres se trouvent des trésors fossilisés de trahison ou d'amour, carbonados dont ils ne s'effraient pas d'être les porteurs. Ma colère est une des allées de mon existence, comme un batiscaphe, un scaphandre. Elle réside en moi, forte et profonde, bien qu'inoffensive, du moins en regard de l'assaut contre l'autre. Jamais je ne pourrai tourner contre qui que ce soit la rage de ma vie. J'ai essayé, mais ça n'a jamais tenu.

Cela dit, elle n'a pas très bonne presse, cette petite: quelques docteurs ont peur de cette *mauvaise conseillère*, et d'autres frileux voudraient la balayer du parcours humain, c'est étrange et c'est très inquiétant, tout ce qui est poncé, ici-bas, j'ai peur que nos enfants vivent demain dans de gigantesques condoms moraux.

Pourtant, la colère est chez moi très humaine, apaisante indignation. Mal fardée peut-être, mais tout de même une alliée, la dernière, l'ultime pari, gageure profonde, plongeon des sommets de Rio de Janeiro, puisque nous ne serons jamais totalement sûrs il faut essayer, oui il le faut, restons humbles jusqu'à la tentative et acceptons le verdict qu'on portera ensuite sur nous. La colère est mon dernier faire, mon dernier agir; elle signe mon abandon, incontestable témoin de mon espoir, preuve la plus entière de ma confiance aveugle en quelque autre instance, quand je suis dépassé et vaincu, je pourrais dire Dieu, je pourrais dire la grâce, je pourrais dire l'amour, ou quelque autre semblable ogive, tant je me sais immergé dans la chance incroyable de posséder encore, dans toute cette merde, un restant d'inexplicable foi.

Les rennes laissées au dos de l'attelage, je m'en remets donc à une lecture partagée du monde, cette autre vision, tout en restant debout, je crois, préservant l'idée d'être un maillon, un rêve, Dorothee dans le *Magicien d'Oz*, n'importe quoi de brillant, j'essaie. Tout mon corps est ainsi offert en gage, et je ne puis faire

autrement qu'accueillir ce qui viendra d'ailleurs, dans ce que j'ignore loge mon dernier coup de dés, ce qui pourrait permettre une suite. De la colère pourrait surgir l'éclair, ce que je n'imaginai plus, ce que mon âme n'avait pu envisager seule, c'est bien cela que je me répète; au cas où de l'éclat désordonné jaillirait une autre lueur, l'inattendu vu comme une promesse sertie de joyaux, et j'accepte d'ignorer, j'accepte d'être la proie de tous ceux qui aimeront me définir par cette transition dans le lieu de l'éclat, oui j'accepte d'être proprement disloqué de moi-même par ces cul-terreux, ou écartelé sur les tribunes par qui se repaît des dépouilles. Je dépose devant cet étrange autel ce que j'ai d'ultime, et je ne peux rien à la lecture qu'on en fera. J'ai souvent l'impression de paver ainsi la voie à l'injustice, d'aiguiser moi-même la hache de mon bourreau, de poursuivre ma recherche de quelque Graal dans l'unique but de l'offrir à la Reine, mais on me dira renégat, on insinuera que ce type travaille pour son compte, on incriminera jusqu'à mon absence et on salira mon nom. Ainsi, je serai pratique, je serai commode, je serai une explication évidente. Chargez ce mulet. Mais *chaque événement recèle la possibilité de devenir plus tard la cause d'autres événements*, j'ai appris, alors j'accepte cette Halloween, puisque je suis à l'aube de ce magnifique risque, puisque je fais partie du jeu, et puisqu'on peut compter sur moi, quand je donne ma parole.

Alors quand je cède à cette putain, quand je m'efface ainsi devant la colère, quand je laisse cette défaite immonde me dominer à ce point, m'offrant dès lors comme brebis devant tous les bonzes du comportement, suppôts de la bonne manière, et m'exposant du même coup aux assauts de ces teignes qui chargent la colère des faussetés qu'ils craignent d'eux-mêmes, eh bien c'est *nécessairement* par espoir, maman, je dépose devant vous ce soir cette petite vérité de moi, c'est pour donner une autre chance à la durée qui me dépasse et me confond, c'est pour éviter de partir tout de suite, de claquer les portes comme je le faisais dans mon enfance, précisément pour éviter de fuir avec panache, ce dont je suis tellement capable, c'est exactement pour cela que je cède à la tentation de la colère, afin d'accorder une occasion de plus au temps de trouver des parades, des trajectoires diagonales, des projets fous, toutes ces fuites en avant qu'on appelle parfois solutions.

2. La parole.

Mon père était homme de parole.

Je ne saurais pas dire autrement à quel point elle le constituait, non seulement dans sa relation au monde, mais dans le rapport du monde à lui-même, dont vous étiez la passerelle d'ailleurs.

L'immense privilège, et l'intolérable responsabilité de la parole, vous les portiez, comme vous portiez la vérité.

C'est affreux, je crois, je ne voudrais pas moi-même de ce rôle, mais c'est également l'hommage le plus entier qui soit à ce que vous étiez comme femme, et comme impératrice, dans son monde à lui.

Vous étiez riche de lui, et peut-être sans le savoir, car vos yeux le définissaient, votre discours l'ennoblissait, le portait, votre parole l'avait mis au monde, elle avait changé un homme comme les autres en père, le mien, et donc appelé cet homme à ce qu'il devait devenir. Mais *conséquemment*, maman, *conséquemment*, cette parole pouvait un jour lui retirer ses acquis, le miner, le trouser, et le détruire, vous comprenez?

Homme, papa se savait. Et il vivait avec ce risque permanent, sous votre chape et votre coupe, sans jamais se rebeller contre cet étrange ordre du monde. De tous les côtés, on aurait pu jurer le contraire, le dire autonome et vous dépendante, surtout à cette époque récente, dans notre petite société, où l'on confondait encore parler avec ce que parler veut dire, quand on persistait à croire que la puissance de la parole se mesurait en décibels. Mais ne croyez-vous pas qu'en tant que femme, il est des choses immenses que vous n'aviez pas le droit d'ignorer?

Son regard était bleu, maman, vous vous rappelez?

Un peu d'acier.

3. L'assaut.

D'un seul coup, j'ai sauté les plombs.

J'ai hurlé qu'il n'était qu'une loque, qu'il n'avait pas le droit de disparaître ainsi, ni celui de disposer de la vérité, vous n'avez pas le droit de menacer, pas le droit de la quitter non plus, cette Caroline qui vous aime, de quel droit consentiriez-vous à pareille agonie, vous n'êtes qu'un minable, Charles, vous devriez vous prosterner devant cet amour, et vivre heureux.

Je cédaï à la colère, je parlais sur le vif, avec ma petite connaissance mutilée du monde.

Il m'écoutait, impassible, comme un vieil agriculteur écoute un jeune agronome assis sur l'aile du tracteur, en continuant de semer.

Il m'a dit que je pourrais être un peu plus circonspect avec ce mot: *droit*.

Il m'a dit que je ne jouais jusqu'à maintenant dans ma vie qu'un seul rôle, celui de l'imbécile, que je n'étais moi-même qu'un jouet dans la main du malheur, que je n'avais pas encore prouvé mon état d'homme, et affronté le dire.

J'ai vu rouge, je me suis levé d'un bond, je l'ai pris à la gorge, je l'ai soulevé de sa chaise et plaqué contre le mur, maintenu avec toute la puissance de mon refus, et il ne semblait pas en total désaccord avec mon action. Je sentais mes muscles d'encre jeune homme au service d'une cause, n'importe laquelle, et ça été comme une douche froide, je tremblais.

Il m'a dit qu'il serait toujours temps de penser aux disparus, mais que j'avais trop tardé, en ce qui concernait l'aveu, la confiance, l'indulgence.

Je le maintenais fermement contre le mur, ma colère était encore pleine, mais déjà je relâchais un peu mon étreinte, je serrais son cou un peu moins fort. Je n'ai jamais su mener à bien mes projets; un peu avant la fin, je les trouve ridicules. Il aurait pu avancer n'importe quoi, à ce moment-là: j'y aurais déniché une symbolique personnelle. J'étais vraiment désœuvré.

Il m'a avoué qu'il était là, en Afrique, tout compte fait, strictement pour moi, et qu'il venait de s'en rendre compte.

« C'est chic de votre part, ça, être là, a-t-il ajouté, mais vous pourriez peut-être me relâcher complètement, maintenant. »

Je me suis excusé. Je l'ai relâché complètement. Je me suis excusé à nouveau. J'ai tenté de replacer sa cravate. Il s'est esclaffé. « Allons-allons... Occupez votre main à plus urgent. » Il m'a sourit, il a soufflé que ça irait, qu'il comprenait l'impérieux. « Mélez-vous de ce qui vous regarde, vous! » a-t-il gueulé en direction de deux Européens qui nous dévisageaient, prêts à intervenir pour me secourir, les cons.

Il faut fuir les gens qui n'ont rien à perdre, ce que je ne suis manifestement jamais arrivé à faire.

Je distingue aujourd'hui un peu mieux l'aura entourant ces cathédrales érigées sur le départ volontaire, sur l'exil, sur la quête, ces royaumes consentis au monde par la seule force du mot qui nous transperce et nous laisse enfin seul, lévitant, vulnérable, en pleurs, face à notre naissance.

« Je partirai demain, dit-il. Nous n'avons plus grand-chose à nous raconter maintenant, je crois. »

Il me serra la main. Solide poigne de mécano. Cela me fit grand bien. Il me sourit.

« Vous m'avez été d'un secours inestimable, François. N'en doutez jamais. Quoi qu'on vous raconte sur mon compte, et quoi que vous puissiez vous-même imaginer demain, résistez, tenez bon, ne réinventez pas ces quelques jours, s'il vous plaît. »

Je lui retournai son sourire. Il toucha mon moignon et le serra doucement. Il retira avec précaution son sac en bandoulière et le déposa devant moi.

« Ne le prenez pas strictement comme un compliment, mais vous êtes vraiment magnifique, vous savez... Acceptez ceci. »

Je regardais le sac.

« Ça va aller, François », conclut-il avant de disparaître.

Dans le sac, ultime cadeau de sa part je pense, histoire que j'aie un objet souple sur lequel me rabattre, dans le sac des papiers, quelques plumes bon marché, une photo du vieux pont de Québec, une autre de la statue de Vauquelin, place Jacques-Cartier, à Montréal, et une dernière, d'une femme très jolie, Caroline du nord sûrement, assise en indien devant un feu de braises. Il restait assez de place pour une bombe aérosol, peut-être deux.

« Ça va aller, François, murmurai-je. Tu es un magnifique imbécile, François, et ça va aller. »

Je ne l'ai plus jamais revu.

4. Dire.

C'est afin de murmurer à voix haute quelques mots bien comptés, maman, dans cette paix tremblante, précaire, mais qui semble tenir bon, que je suis ici, cette nuit, adossé à cette croix de fer au pied de laquelle vous reposez, près de mon père, totalement innocente et si effrontément belle dans le creuset de vos liaisons illicites, entraînés par votre amour de lui, c'est afin de prononcer quelques mots très simples, mais que j'ai pourtant murés en moi, refusant de vivre avec ce qu'ils auraient eux-mêmes provoqué, c'est simplement pour dire ces mots, avec ce dont je me souviendrai comme d'un incompressible élan de tendresse envers vous, que je suis ici. J'ai compris en Afrique qu'il s'agissait là de votre ultime présent, ma vie, cette rage d'aller jusqu'au bout, d'être et de dire; il ne peut venir que de vous n'est-ce pas, ce courage de ne plus mentir, alors forcément c'est de vous que j'ai hérité celui d'être revenu.

Dans une minute, je partirai dans le froid de l'aube intense, j'irai assurément taguer une rose pourpre sur un petit pont vert, tout près d'ici, et je glisserai ensuite hors de ces lieux avant que cet univers si familier ne me happe à nouveau, avant que ce village adoré ne s'éveille, je partirai car j'ai encore besoin de rouler cette Amérique un moment, apprendre mieux ces chemins déjà empruntés, les savoir davantage, arrêter souvent et fouler autrement l'asphalte chaud. Je partirai et je roulerai longtemps, maman, je roulerai sur votre indulgence et sur la mienne, je penserai à mon père, que j'appellerai toujours mon père, je penserai à vous, je penserai à Charles et à cette Caroline tant aimée, je roulerai jusqu'aux States, ces foutus États-Unis, c'est à peu près sûr, et Lisa-Sophie blottie dans mon dos, certitude.

Et ainsi maman, de toute, toute ma ferveur, ainsi je baptiserai pour moi seul ce dernier long chemin du retour, de l'océan Indien jusqu'à votre épitaphe, de mon enfance jusqu'à mon enfance, je pleurerai une dernière fois tout ce long périple qui aura été dirigé vers quelques petits mots fondateurs, notes manquantes à mon écho, en ce monde. Oui ainsi, mère, je déposerai au sol, très tard, une première brique.

Dans une minute, j'aurai prononcé ces mots, et j'aurai sciemment basculé dans l'ignorance organique de leurs métamorphoses, mais je serai né maman, ne

l'oubliez jamais, je serai libre, et la paix obtiendra enfin une chance à sa mesure, sans les fards opaques de mon silence et de ma fuite. Je ne souhaite plus qu'elle m'habite, la paix, vous savez, plus vraiment, mais je voudrais bien qu'elle m'accompagne, maintenant je voudrais. Je lui ferais de la place, si elle signalait son existence.

Alors entendez ce que depuis toujours je porte, papa, maman.

Simplement entendez, et s'il vous plaît rassurez-vous.

Car à moi, désormais, cette veille, ce grand, ce très noble rôle. Dormez bien, Papa, Maman. Oh oui, dormez, et que la paix enfin, en votre âme.

Vous êtes de tous mes rêves, vous entendez?

De tous mes rêves.

Dormez, maintenant, Papa, Maman.

Cinquième partie

L'aube

1. Bleu.

Le cimetière était vide et silencieux, on a toujours voulu les cimetières vides et silencieux dans la civilisation occidentale, puisque la piété, de toute évidence, s'y accompagne d'un curieux hommage au silence, qu'on croit sans doute être un salut plus respectueux, voire plus valable, aux personnes aimées disparues. Il en est peut-être de même à propos de toutes les formes qui nous précèdent, d'ailleurs, et dans la structure desquelles on cherche à loger sans coup férir nos espoirs et notre ferveur: comme des coquilles intactes que nous nous figurons devoir peindre de l'intérieur. C'est assez touchant. Sans compter que le silence, à ce compte, deviendra dans cet hémisphère le plus vif terreau des mythes, là où en chacun ils prendront le plus d'amplitude, donc un lieu de naissance bien davantage qu'un lieu de mort.

Dans ce cimetière-là, ce matin-là, le vent soufflait doucement sur les épitaphes et dispersait petit à petit la brume légère qui recouvrait une large partie du nord de l'Amérique. La pelouse n'avait pas été tondue depuis un bon moment, et ses longs brins nonchalants oscillaient sous la brise, comme une danse, échappant parfois au sol de minuscules gouttelettes de rosée. La flèche unique de l'église deux fois centenaire, l'une des rares du Québec à ne pas avoir été incendiée depuis sa fondation, se dressait dans la claire lumière de l'aurore; elle projetait haut dans le ciel sa majesté souveraine, laissant dans son ombre, vers l'ouest, les morts baigner, tranquilles, comme des souvenirs qui acceptent d'épouser les certitudes et les prières des vivants.

Tout près d'une immense croix de fer, dans ce cimetière-là, une épitaphe comme les autres avait patiemment dans la nuit précédente été peinte et repeinte en bleu.

Note de l'Auteur.

À quelques occasions, des phrases en italique apparaissent dans le texte. Elles se voudraient autant de salutations rendues à la pensée et au labeur d'écrivains qui m'ont précédé et inspiré. Ainsi, *La tête courbée*, et *en patience* est une parole de Rabindranah TAGORE; dans *la poursuite de cette huitième balle* et *résister à tout prix aux poussées incessantes du malheur* sont des idées qui traversent l'œuvre entière, et la vie, de Romain GARY; la nécessité *d'écrire court*, d'aller à l'essentiel, a marqué le travail d'Anton TCHEKHOV et de Guy de MAUPASSANT (et dans leur sillage, celui de Raymond CARVER, de Lorrie MOORE, de John GARDNER); *Remplir son corps d'étoiles*, et *tomber mort*, marque la décisive intransigeance de Jacques BREL envers lui-même; *installe une distance entre le monde et ce qui reste de Freinki Jutras* souligne à la fois l'inacceptable mensonge permanent de Marguerite DURAS, et son acharnement à s'inventer, dans l'acception noble que j'applique à ce terme; *vite saisies par le plus grand nombre* et *Chaque événement recèle la possibilité de devenir plus tard la cause d'autres événements* proviennent des lectures de Milan KUNDERA, alors que *Ode au vent d'ouest* est une allusion au travail de Percy Bysshe SHELLEY, notamment pour ce texte où le poète supplie le vent de le faire vibrer comme une lyre. *Et le plus beau tu m'as trahi mais tu ne m'en as pas voulu* est tiré d'une chanson de Jean-Lou DABADIE dont l'un des interprètes les plus justes est Serge REGGIANI. *Tintin au pays de la ferveur* souligne la sensibilité profonde et la clairvoyance de Alain-Bernard MARCHAND, un ami, alors que les allusions à Marie-Victoire ROUILLIER, André MALRAUX, Albert COHEN, Luc BESSON, Edgar Allan POE, Charles DICKENS, Roland BARTHES, Charles BAUDELAIRE, André GIDE, Mikhaïl LERMONTOV, Albert CAMUS, Honoré de BALZAC et Rainer Maria RILKE se voudraient des hommages à l'amplitude de leurs travaux. Mon respect à l'endroit de l'œuvre de Mary GODWIN SHELLEY, quant à lui, est sans doute assez clair.

Introduction à la partie réflexive

Je voudrais livrer, dans l'ensemble réflexif qui suit, l'essentiel d'une démarche d'écriture qui s'arrête à plusieurs aspects de la création littéraire. La forme de cet accompagnement s'inspire grandement de textes variés: les œuvres d'écrivains qui ont pris le pari et le risque de colliger leur attachement à la création littéraire et au monde par la fiction, d'abord (voilà le pari), mais pas *seulement* par elle (voilà le risque)¹. J'ai trouvé dans leurs carnets, journaux, fragments, correspondances et autres essais, même quand leur démarche prenait ouvertement le contrepied de la mienne, des voix qui établissent clairement la nécessité de l'imagination, nécessité de l'écriture et de la lecture, vus comme des possibilités d'inventer quotidiennement la réalité, en essayant d'en éclairer quelques-unes des innombrables virtualités — un travail qui représente sans doute la toute première vertu (individuelle et sociale) de l'œuvre de fiction. Je crois d'ailleurs que l'essentiel de ma réflexion théorique concerne cette facette du travail de création: un contrepoids — essentiel — à la matérialité, ou à la linéarité, du quotidien. Ainsi, Cocteau, Kundera, Yourcenar, Sartre, Bataille, Woolf, Duras, Blanchot, Rilke, Calvino, Carver, Eco, Fuentes ou Scarpetta, entre autres, de même que de nombreux écrivain-e-s québécois ou canadiens, m'ont offert des regards d'une inestimable valeur, auprès desquels j'ai pu trouver exemple et inspiration.

On trouvera conséquemment dans cet appareil réflexif de courts essais ainsi que des fragments accumulés en cours de rédaction et par la suite triés sur le volet afin de conserver ceux qui traitent avec le plus d'évidence du travail créateur, de la lecture, de la voix, et bien sûr de *l'invention* — prise ici dans son acception large: véritable article de survie. Ainsi, des réflexions sur la création et la posture créatrice, un entretien réel retravaillé sous le mode de

¹ C'est en particulier la figure de l'écrivain réfléchissant au travail d'écriture qui est en cause ici — et celle de l'intellectuel en général qui entre en jeu. Le sujet sera abordé plus loin.

l'autoportrait, des distinctions entre le projet romanesque et le projet nouvellistique (motivées entre autres parce que l'auteur de ces lignes a déjà publié quatre recueils de nouvelles avant *Les Inventés*, la partie fiction de cette thèse), une approche personnelle de ce qu'est la « lecture du travail créateur » et des versions plus étoffées de conférences ou de communications encadreront-ils des fragments plus personnels, véritables prélèvements effectués sur une démarche diaristique menée parallèlement à l'écriture de la thèse. (Ces fragments ne figurent pas dans l'appareil réflexif pour illustrer une trajectoire chronologique, mais plutôt pour appuyer des enjeux —de fiction, de réflexion — qui ont pris corps pendant l'écriture du roman.) Toutes ces réflexions touchent de près ou de loin ce que j'ai tantôt nommé l'explosion du sens, tantôt son enflure, tantôt son permanent bruissement, et plus récemment son *tremblé*. Ce tremblé du sens est un constat, une fascination, une continuelle surprise, ou une menace, bref un objet qui me semble être en lui-même à *apprivoiser* ; la prudence, l'attention, la délicatesse sont elles aussi impérieuses, afin d'accorder aux *métamorphoses possibles* de ce sens la possibilité de naître, afin d'éviter, si cela est envisageable et si on le veut bien, afin d'éviter les dérapages, les accusations, les décrets, les toujours excusables mensonges, ou les confondantes excuses qui constituent de si parfaits prétextes, bref toutes ces figures à peine masquées d'une insupportable altérité, tous ces malentendus qui constamment nous guettent et que très souvent nous engraissons par nos actes, nos allusions, notre croyance, notre silence.

Je propose donc ici un parcours organique, qui se donne lui-même imparfait, un parcours composé de creux et de sommets, allers et retours sur « l'échelle des serpents » dirait Frank Jutras, narrateur des *Inventés*, mais tous ces textes témoignent à mon avis des travaux d'un écrivain, un peu comme l'entendait Sartre, c'est-à-dire à la fois dans l'institution (littéraire) et dans la société (québécoise et francophone). Ces fragments voudraient également se poser en écho à ce qui a constitué un impératif majeur de rédaction des *Inventés*, voire l'une de ses assises rhétoriques, soit la greffe elle-même, l'agrégat, le ramassis. Cette greffe voudrait à son tour conduire à Frankenstein, d'abord, mais dès ensuite au rôle capital tenu par le lecteur, sa décisive importance dans l'élaboration de la fiction ainsi que dans le sens issu de la réunion des fragments

—véritables tessons éparpillés entre des réflexions plus costaudes, ou du moins plus élaborées. Plusieurs de mes propos recourent par ailleurs une dimension assez personnelle de la démarche d'écriture. Ainsi, une résistance que je voudrais tranquille et ferme devant cette dangereuse tentation de ramener l'œuvre à sa seule dimension politique² —ou à celle d'exiger d'un écrivain un engagement entier dans une cause —, continue-t-elle de s'y vérifier. La cohérence, l'unité et l'appartenance de tous ces textes à cette réflexion critique sont donc précisément installées sur le point de vue subjectif, le style d'un auteur. À la tentation de l'unité³ et de la cohérence qui aurait pu guider la rédaction, j'ai en effet préféré une sorte de parcours à rebours (qui ne tient en rien de l'explication en regard des *Inventés*, je le spécifie), un parcours volontairement éclaté, à propos des six années consacrées à l'accumulation de notes et à la rédaction de cette thèse. Ce faisant, mon propre pari est le suivant: à l'image du roman lui-même (espace dialogique qui permet les contradictions et en tire sa plus décisive pertinence), ou des fragments (desquels tout sens définitif est par définition exclu), je voudrais que de l'apparente fragmentation des discours et des sujets jaillisse une unité nouvelle, qui embrasserait le paysage de ma vie d'écrivain, plutôt qu'elle ne le décrirait. Un regard, en somme, que viendrait en sourdine accompagner ma voix; le choix d'un peintre dans l'œuvre d'un écrivain; ou le pur éclat des notes ultimes d'une soprano géniale amoureuse d'une écriture. Quelque chose, finalement, de très simple.

Certains des textes qui suivent ont déjà été mesurés au choc public — communications ou publications en revues. J'ai bien entendu obtenu l'aval de mon directeur de thèse avant de les insérer dans cet ensemble. Qu'il me soit permis de mentionner à quel point ces bancs d'essai ont été profitables aux textes; dans tous les cas, ma propre relecture devenant, par effet de distanciation entre autres, élément moteur d'une réécriture un rien plus objective, les essais concernés furent substantiellement retouchés. Consentir à parfaire avec humilité le texte, arriver à discerner l'utilité d'une démarche assumée de

² Les trois axes de l'œuvre: le Politique, le Scientifique, le Poétique. En substance chez Broch, Hermann, *Création littéraire et connaissance*, Gallimard, Tel, 1966. J'y reviens plus loin.

³ Carlos Fuentes parle quant à lui de la « nostalgie de l'unité », *Géographie du roman*, Gallimard, Arcades, 1997, p.57.

réécriture, me semble d'ailleurs être des questions essentielles à se poser, pour tout scripteur. Peut-être même une étape cruciale.

Je voudrais aussi que soit illustré, dans cette présentation, le rôle majeur joué par le contexte universitaire et par les gens, essentiels, que j'ai eu la chance d'y côtoyer. Non seulement ma réflexion a-t-elle été stimulée, poussée, questionnée, mais elle a également été « permise », ni plus ni moins, en marge de circonstances professionnelles et personnelles qui ne facilitaient pas toujours son déploiement. Il se trouve dans ce nouveau lieu de « travail » que sont les facultés universitaires de littérature et de création des occasions singulières de réfléchir, des creusets d'échanges qui favorisent le développement d'une pensée critique sensible aux enjeux de la fiction. J'y ai retrouvé un terreau favorable à la croissance de ma propre rigueur, de ma propre éthique, voire de ma propre morale de l'écriture. J'y ai de surcroît connu des gens aux prises avec des interrogations différentes des miennes, mais travaillés eux aussi au corps par des questions d'écriture. Je veux conserver de ce séjour l'image de ce qui se passait dans les salons des Lumières, ou dans les regroupements d'écrivains dans un café de la rive gauche, au milieu du XXe. Synergie, élan, dépassement. Envers chacun de mes pairs, je demeure extrêmement reconnaissant.

Quand cela est possible dans le respect intégral des travaux qui m'ont inspiré, c'est volontairement que je gomme certaines des références (notes en bas de page) qui pourraient et peut-être devraient ponctuer plus systématiquement cet ensemble réflexif. La nature de ma prétention, agissant ainsi, et le lieu intime de mon propre risque, consistent à respecter un certain équilibre entre une facture universitaire qui m'a semblé, au cours de la dernière année de rédaction, alourdir mon propos, et le respect que je voue aux auteurs qui ont soulevé mon admiration, mon estime, mon écriture. Mon vœu est d'atteindre la souplesse d'un exercice intellectuel rigoureux, signifiant, mené dans les chaussures de l'écrivain — celui-là dont on affirme souvent que la réflexion théorique dépasse rarement le stade du commentaire. Je fournis par ailleurs en fin d'ouvrage une bibliographie détaillée qui dresse l'éventail de

mes références, tremplins de cette partie réflexive et de plusieurs des enjeux, ou des obsessions, dont un auteur, volontairement ou pas, truffe sa fiction.

**Enseigner la littérature, c'est faire en sorte que certains
textes ne s'achèvent pas.**

André Belleau
Surprendre les voix

Le tremblé du sens

24.04.98.

Le risque de commencer *Les Inventés* sur ce ton à peu de choses près glacial: « Frankenstein ». Un premier chapitre, une voix extrêmement froide, voire essayiste —et le contexte doctoral devrait étayer la confusion générique entraînée par ce ton. Freinki s'adresse ainsi à sa mère, mais on l'apprend tard, en fait à la fin de ce premier chapitre.

Mais Freinki Jutras est *plusieurs* .

Et il n'a plus aucune pudeur; seule sa quête enfin assumée importe. Il cherche, il tâtonne, et *Les Inventés* lui doivent ce curieux hommage, il me semble, ce risque.

Je m'aliène peut-être une partie du lectorat en induisant ainsi une « fausse piste », un « faux ton ». Mais il m'apparaît impérieux d'établir que, même maladroit, même au bout du langage, terrorisé et cependant enfin libéré de sa propre immobilité, Freinki a résolu de désormais *dire* . Le roman repose en entier sur cette nécessité.

En outre, je crois que je n'écrirais pas, si ce n'était pas pour quelqu'un *de plus cultivé que moi* ⁴. Faire autrement serait une insulte à l'intelligence du lecteur.

« Je passe où je peux, maman. »⁵

⁴ En substance chez Calvino, Italo, *La machine littérature* , Paris, Seuil, 1984.

⁵ *Les Inventés* , p.16.

06.01.97.

L'invention, ou alors l'arrêt du sens, a posteriori.

On regarde le passé.

On localise les principaux affects, des événements, des amours, des tueries.

On y laisse quelquefois sévir un avocat.

Et voilà ce qu'on retient, ce qui nous fonde, ce qui nous permet d'aimer, de persévérer, de nous rappeler que nous ne basculerons pas dans la haine. On rédige de cette manière, petit à petit, la vie, on la colore, afin qu'elle soit supportable dans un présent. On peut aussi, toujours de cette manière, la faire un rien plus belle.

Ainsi de Roland et de sa Chanson, ainsi des Musulmans et des Karl der Grosse de ce monde, ainsi de la mère du narrateur, effacée sur toutes les photos, ainsi du souvenir, ainsi de la douleur, et ainsi de moi.

12.08.98.

M'opposer à la tentation de *faire dire* quelque chose à l'œuvre, m'opposer à ce qu'elle défende un discours.

Devoir de résistance, je crois, qui peut-être cloue l'auteur devant ce qu'il a résolu de taire, mais qui ce faisant éclaire son respect pour le lecteur, il me semble, tout en protégeant le travail esthétique, le retirant des lieux de contamination par le résultat, la gloire, l'idéologie. Kundera, à ce sujet, n'est pas réellement disposé à la concession. « Depuis toujours, profondément, violemment, je déteste ceux qui veulent trouver dans une œuvre d'art une *attitude* (politique, philosophique, religieuse, etc.), au lieu d'y chercher une intention de connaître, de comprendre, de saisir tel ou tel aspect de la réalité. »⁶

Quoi qu'il en soit, je voudrais ne jamais céder là-dessus: le Politique, le Scientifique, le Poétique⁷. Car l'œuvre esthétique, si elle n'occupe pas le milieu de ce triangle, n'est que courroie. Mots qui passent et s'engagent, mots qui passent et débitent la matière, mots qui passent et divertissent ou font rêver. Toutes de nobles métamorphoses, sans doute, mais ma prétention est qu'ils portent autre chose.

Luxe, peut-être, de ma part.

Et posture, assurément.

Mais tout ce qui est à côté de l'œuvre m'apparaît bien petit.

Ça m'effraie.

⁶ KUNDERA, Milan, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993, p.113; Kundera souligne.

⁷ BROCH, Hermann, *op. cit.*, p.40 et suivantes.

07.10.96.

De petits satellites de sens qui émergent de soi, des autres, et que seules une rigueur peut-être inhumaine, et une humilité au-dessus de tout soupçon, peuvent nous empêcher de relier ipso facto avec l'une ou l'autre de nos planètes de sens respectives, cosmologies intimes et magnifiques de notre imaginaire, de nos petites vérités, ou de la sécurité dont nous avons besoin. Ça va. Personne ne devrait en avoir honte. C'est ainsi. Nous sommes ainsi. Le problème réside dans notre refus qu'il en soit ainsi.

Un satellite émerge du brouillard ou du néant, et très vite quelque chose en nous le happe, le saisit, le classe, le range, le salit aussi, selon la logique de la gravité, l'ordre du plus lourd, de la masse, qui attire le plus léger, le plus vulnérable, le plus incertain.

Etre ouvert au vulnérable, perméable à la puissance de l'infinitésimal, qui voudra jaillir d'un texte; faire assez confiance à l'inconnu pour lui donner une chance de venir remettre en cause mes certitudes les plus ancrées. Pari de signifiante, ou confiance millénaire, confiance en l'intelligence des sols, qui feront que la pousse pourra prendre des forces. C'est comme donner la vie et protéger ces êtres qui un jour nous écarteront du chemin.

Etre ouvert malgré le risque, donc, disposé à ce que mes propres formes soient bouleversées, renversées.

Ne pas être le dernier humain. Que d'autres s'essaient à ce que je n'aurai heureusement pas résolu.

09.09.96.

Consentir à naître.

12.12.98.

C'est surtout l'éclatement du sens, dans ce doctorat, qui m'a attiré, et retenu. Son explosion, son enflure, toute séquence signifiante étant d'abord un enchevêtrement de minuscules riens, sans doute à l'image d'un long serpent in de dominos. J'ai l'impression que ceux qui les ont disposés avec précaution, ces petit morceaux de bois, n'ont pas grand-chose à voir avec la brise qui soudain de l'est se lève, et fait vaciller le premier.

Réfléchir à ce que j'ai aujourd'hui envie d'appeler l'erreur de Sartre: confondre l'engagement et la responsabilité⁸.

Après ses réflexions sur la responsabilité entraînée par le fait d'avoir nommé, réflexions sur lesquelles je suis tellement d'accord, il semble vouloir remettre sur l'écrivain la paternité des avatars de ce mot amené au jour. Or non. Si je révèle à un homme l'existence d'un fils, je ne deviens pas pour autant responsable de ce fils.

La seule responsabilité de l'écrivain? Écrire.

Mais, y réfléchir. Et bientôt, après le doc, peut-être un essai là-dessus.

⁸ SARTRE, Jean-Paul, *La responsabilité de l'écrivain*, Paris, Verdier, 1998. Il s'agit du texte intégral prononcé par Sartre à la première session de la Conférence générale de l'Unesco, en 1946.

01.12.98.

Deux romans.

L'un correspond a un gigantesque besoin d'unité, besoin de sens, nécessité de vaincre la fragmentation ou du moins de s'y opposer. Berceuse et paix de la berceuse.

L'autre est un appel plus franc à la déraison, le déséquilibre, la folie, ou le plaisir, dirait Scarpetta, entre autres. Le roman, dans ce second cas, est « Jeu, négativité, liberté, sismographie du plaisir, contestation des certitudes, déroute de toutes les orthodoxies. »⁹

Ce que *Les Inventés*, peut-être, pourrait proposer de précieux: afficher la part de sens qui jaillit de chacun, à la lecture, dans l'élaboration même de l'histoire — diégèse véritable j'entends, et non pas seulement histoire personnelle issue de la trame narrative développée dans le livre.

Ainsi, Freinki n'insiste pas sur les motifs du départ de Charles, ni sur ceux qui le convainquent de ne pas revenir vers Caroline du nord, qu'il aime et qu'elle aime. Il ne dévoile pas davantage la nature des propos tenus par la mère du narrateur, dans ces fameuses lettres qui, de toute évidence, ont signé le suicide du père. De même, cette confusion à propos de Charles (professeur? mécano? terroriste?), ou du contenu véritable de son sac de cuir, véritable sac à merde.

J'espère avoir bien assuré la montée, solidement enfoncé chaque piton de rappel; l'auteur n'est pas plus important que chacun des membres de la cordée, mais comme premier de cette cordée, il doit assurer la prise.

Ici, le lecteur ne pourra cependant que déduire, il inventera les « lacunes » diégétiques, ou il n'entrera pas dans la déraison romanesque.

Dans le pire des cas, il m'accusera de maniérisme. Dans le meilleur, il oubliera mon existence, jouira une seconde de ce paysage dont il sera le peintre.

⁹ SCARPETTA, Guy, *Pour le plaisir*, Paris, Gallimard, 1998, p.20.

24.11.97.

Une étudiante retranscrit de mémoire des paroles de Céline Dion, dans un projet d'écriture diaristique, en *Élaboration de projet*¹⁰.

Mais elle se trompe dans les mots (mal entendus, mal perçus, qu'importe).

Qu'importe, car elle part avec son sens, s'envole, rédige. Je sais qu'elle peine, qu'elle trime dur, certaines de ses pages portent les marques de ses efforts. Ces choses se voient.

Et à partir de l'erreur, elle écrit pour ce cours un texte magnifique.

Je lui fais remarquer que son erreur est aussi belle que son texte me semble juste. Aucune importance, son « erreur », parce que génératrice de travail.

J'ai enseigné quelque chose à quelqu'un, aujourd'hui.

J'ai du mal à dormir.

¹⁰ Il s'agit d'un cours de deux sessions qui termine le certificat de création littéraire, à l'Université du Québec à Montréal; une démarche tutorale menant à la rédaction d'un projet de fiction d'une cinquantaine de pages.

29.12.98.

Bob Morane agonise en moi; ce n'est plus l'histoire que je désire, c'est l'apprêt. Comment on me la sert, comment on arrive à me convaincre de ma propre intelligence, comment on me rassure en regard d'une sensibilité pluraliste.

Que se passe-t-il donc ici, dans l'ordre du monde? Qui me parle ainsi?

C'est dans ma position de lecteur que je suis le plus vivant, dans ma position de lecteur que je suis.

Se vivre à la tâche

Lieu, territoire, mémoire:
la mémoire souterraine¹¹

Bonjour. J'ai décidé de vous lire un texte très récent. Vous constaterez vous-mêmes à quel point il l'est, mais j'espère surtout que seront également visibles les zones que cette décision voudrait éclairer dans le cas précis de cette communication.

À mon sens, il existe deux lectures possibles du monde — non seulement possibles, mais également nécessaires, l'une permettant l'autre, un peu comme la respiration précède l'expiration, qui à son tour précède et permet la respiration suivante. (Et il en va de même de l'écriture, sans doute: notre consentement à occuper l'espace, d'abord, mais ensuite à faire de la place, à laisser autre chose advenir, à accompagner un mouvement vers l'avant en abandonnant les structures sur lesquelles nous nous sommes appuyés.)

Ces deux lectures possibles, ou ces deux ordres nécessaires, ce sont celui de la réalité et celui de la fiction. Ils agissent simultanément en nous, nous habitent et nous font, vous me regardez, vous m'écoutez, vous me souriez parfois, et peut-être en même temps pensez-vous à votre fils, votre femme, votre amant. C'est fugace, évidemment, ça passe, ça se dépose, mais ça revient, et tout cela —tout ce sens —prend corps en un même lieu, un même espace, *vous*, dans ce prodigieux *feuilleter de signifiante* dont parle Roland Barthes¹².

Je risque régulièrement le coup, avec mes étudiants, de les informer en tout début de session à propos de ces deux lectures du monde. Je désigne un clocher, par la fenêtre, ou un oiseau, je leur dis que dans un mois je parlerai de

¹¹ Pour des raisons qui devraient apparaître évidentes à la lecture, cette communication est insérée dans l'appareil réflexif dans sa version orale, à peu de choses près telle qu'elle a été donnée à l'Université de Limoges, en octobre 1998.

¹² En substance dans *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil (Point n°135), 1973.

Montaigne ou de Katherine Mansfield, il neigera, et quatre ou cinq d'entre vous oscilleront entre le clocher, la neige, la soirée de la veille, Montaigne et moi, on parie? Mais je ne vous en voudrai pas, vous m'entendez? Au contraire. Je ne vous veux pas tout à moi, vous comprenez, je veux être clair là-dessus, et votre « départ », cette petite évasion aura même quelque chose de rassurant à mes yeux. En fait, voyez-vous, dissociez-vous de votre rapport au réel et vous mourrez de faim; mais dissociez-vous de votre rapport à l'imaginaire et c'est de soif dont vous mourrez. Dans mes bons jours, j'ai l'impression de faciliter ainsi leur évasion furtive d'un monde dans lequel avoir parfois la tête ailleurs, comme on dit, est un défaut lourdement sanctionné. C'est bien ici que peuvent commencer les reproches qu'on s'adresse à soi-même, et qui finissent par tuer toute tentative hors des normes.

Mais bref. Dans le premier ordre, donc, celui de la réalité, ou celui de la matérialité au sens figuré, il y a d'abord le lieu de ma naissance, Sainte-Perpétue, petite paroisse sise au milieu de la province de Québec, à mi-chemin entre la métropole, Montréal, et la capitale, Québec.

Ensuite, le territoire de mon enfance (que je ne vois surtout pas politique, mais essentiellement géodésique): une vallée, celle du Saint-Laurent. Figurez-vous un fleuve dont les rives, entre l'Atlantique et l'île de Montréal (c'est-à-dire un peu plus de 1,000 kilomètres), sont rarement à moins de deux kilomètres l'une de l'autre, et la plupart du temps à plus d'une dizaine — c'est du fleuve, ça, messieurs-dames: l'Amérique-mythique-n'est-ce-pas? La vallée du Saint-Laurent, donc, mon territoire d'origine, un creuset d'une cinquantaine de kilomètres au nord et au sud du fleuve, un espace d'agriculture à peu près plat, où réside plus de 80% de la population de la province, donc près de six millions sur sept.

Et la mémoire, enfin, cette entité qui fascine tant de chercheurs de tant de disciplines pour ses vertus de préhension et ses caractéristiques mnémoniques, mais également pour ses lacunes et ses ellipses, pour les choix qu'elle s'arroge le droit de faire en notre nom, pour ce rôle déterminant qu'elle joue dans notre vie, éliminant parfois de nos consciences certaines situations ou certains êtres

qui auraient pu, ou dû, jouer un rôle plus immédiatement actif. (Le mois prochain, John Glenn, premier homme dans l'espace, désormais âgé de 77 ans, montera de nouveau là-haut afin d'effectuer en apesanteur différents tests sur le vieillissement, et particulièrement en ce qui touche la mémoire.) La mienne, de mémoire, m'apparaît au fait assez terrifiante, et je révèle parfois d'emblée à de nouvelles connaissances, histoire de les mettre au courant du danger, à quel point il y aurait lieu de s'en méfier, précisément parce que j'ai tendance à ne pas oublier grand-chose —alors que j'aimerais assez, dans plusieurs cas. Mais quand on sait une chose, disait l'un des personnages d'Anita Brookner, on ne peut pas ne plus la savoir, on ne peut que l'oublier. Or l'écrivain, puisqu'il écrit, se condamne à la mémoire¹³.

Cela posé, je voudrais aborder le thème de la mémoire souterraine par le biais de cette deuxième lecture du monde, ce second ordre, non pas opposé à celui de la réalité, mais venant plutôt le compléter, l'ennoblir, voire le permettre. C'est dans cet autre ordre, celui de la fiction, celui de l'imaginaire, que surgissent dans ma pratique la respiration, l'aération, l'hygiène en somme, qui assurent l'équilibre entre ces deux lectures du monde que je crois pareillement vitales —puisque coupé de l'une ou de l'autre, je ne me donne pas une semaine avant la chambre capitonnée.

Mais l'ordre de la fiction, naturellement, débouche sur une autre dimension, et confère une nouvelle densité à la mémoire, au lieu, au territoire. En fait, c'est ici que les assises magnifiques fournies par le passé me lèguent les outils et le courage de *renier* ce passé, afin de naître chaque jour à ce que je suis. Je m'explique.

• • •

Je terminais mon tout premier recueil, *Silences*¹⁴, avec une citation de Rainer Maria Rilke, ne soupçonnant guère, à l'époque, le rôle que prendraient le lendemain et l'ailleurs dans ma propre définition du passé et du territoire

¹³ En substance dans *Regardez-moi*, Paris, Seuil (Points, R298), 1986.

¹⁴ GIRARD, Jean Pierre, *Silences*, Québec, L'instant même, 1990.

intime —et quelle importance cette citation, déposée après tous les textes, allait revêtir. (J'ignorais d'autant qu'elle contribuerait d'une certaine manière à ma venue ici...) De Rilke, donc:

« Nous naissons, pour ainsi dire, provisoirement, quelque part; c'est peu à peu que nous composons en nous le lieu de notre origine, pour y naître après coup, et chaque jour plus définitivement. »¹⁵

Renversement du lieu d'origine, chez Rilke; nécessité de participer ponctuellement à ce que sera notre passé, si intrigante que soit cette formule. Plus tard, je tombais sur d'autres essentiels cinglés, comme Scarpetta:

« Sans doute faut-il cesser de parler de filiations esthétiques en simples termes « d'influences »; à l'inverse, il me semble que tout écrivain et tout artiste authentiques créent leurs prédécesseurs, soit en réactivant des aspects négligés de la tradition, soit en imposant depuis leur pratique même une lecture de cette tradition impensable avant eux [...] C'est même en quoi l'art est, par définition, intolérable à la rumination familiariste: puisque chacun, ici, « choisit » ses ancêtres, que les fils engendrent les pères, et que c'est le présent qui détermine le passé. »¹⁶

Et plus tard encore, chez Fuentes:

« Je crois, avec Borgès, que le sens des livres n'est pas derrière nous. Au contraire: il nous fait face depuis le futur. Et toi, lecteur, tu es l'auteur de *Don Quichotte* parce que chaque lecteur invente son livre, traduit l'acte fini de l'écriture en acte infini de la lecture. »¹⁷

Doux cinglés ou pas, ces retournements du sens trouvaient logis en moi, car je suis en effet poursuivi, certains soirs — comme jeudi dernier, ici même à Limoges —, par la certitude que ma naissance et mon véritable lieu d'origine se trouvent *quelque part devant*, et souvent me narguent. Ils se moquent de mon rapport aux souvenirs, de la confiance millénaire que je voue aux phénomènes stables parce que révolus, et au réflexe qui me pousse à ne loger mes assises que dans le passé.

¹⁵ RILKE, Rainer Maria, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, 1937.

¹⁶ SCARPETTA, Guy, « Mon Gombrowicz » *Atelier du roman*, n°2, Paris, Arléa, 1994, p.29; Scarpetta souligne.

¹⁷ FUENTES, Carlos, *Géographie du roman*, Paris, Gallimard (Arcades), 1997, p.61.

Devant moi reposent les petits copeaux de bois qui exigent d'être arrachés de l'écorce, et qui de fait, à mesure, le seront, quand j'ai l'audace de me mettre au travail, le courage de dire *présent* là où mènent mes pas — le courage de réellement m'y trouver, aussi; je veux dire: disponible, au moment où je m'y trouverai —, et le culot de répondre aux questions posées par l'existence, quel que soit le tremblement qu'elles entraîneront.

Vu du pont, je veux dire vu d'où vous êtes, tout cela peut apparaître un peu scolaire, b.a.ba de cette parthénogénèse dont parle Valéry (la capacité, pour un organisme, de se reproduire seul¹⁸), et j'imagine que vous avez bien raison, j'imagine que ça l'est. Mais tout de même, je regarde de temps à autre cet arbre auquel j'alloue encore une vingtaine d'années à vivre, ce moi, et je sais qu'il y a là, dissimulé dans cet espace à occuper, ce que je suis, même si je résiste, même si ma naissance et mon lieu dit d'origine continuent de se jouer de moi, même si je persiste à me définir *par ce que j'ai été*. Un canoë, sous l'écorce, attend que les copeaux lèvent.

[Raconter ici l'histoire du jeune et du vieux Montagnais. Le jeune regarde le vieux assis à cheval sur le tronc gigantesque d'un arbre abattu. Un jour, deux, trois, de travail acharné de la part de l'ancien. À la hache, au couteau, au ciseau à bois, les copeaux lèvent. Une forme se dépoussière, et soudain le canoë se profile. Le jeune demande alors à l'ancien: comment tu savais qu'il y avait un canoë dans l'arbre?]

J'aurais du mal à oublier (rappelez-vous ma mémoire), j'aurais du mal à oublier que demain je réinventerai mon lieu, et que j'en ai même le devoir. Je repousserai les limites de ce que je peux appeler mon propre territoire intime, découvrant à mesure de nouveaux carrefours, et cela au risque de questionner sévèrement ce que je suis en ce moment même en train de construire avec vous. J'aurai coloré ici et là, *inventé* un autre possible, *joué* autrement mes billes, parvenant ainsi à rétablir mon équilibre sur la poutre.

Je veux préciser le sens personnel que j'applique à ces mots qui n'ont pas toujours bonne presse: *inventer* et *jouer*. Chez moi, ce sont des nécessités de

¹⁸ En substance dans *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1957.

l'existence, en même temps que des éléments charnières dans l'élévation d'une certaine *architecture du Bien*, elle-même inhérente au *vivre*. Et vivre, oui, je crois que c'est inventer. C'est consentir à jouer l'existence; ne pas se détourner des questions qu'elle inflige, et tisser ainsi des liens intimes et singuliers entre les événements et les êtres — ces liens, incidemment, qui nous représenteront infiniment mieux que toutes les reliques que nous laisserons derrière nous. Dans vingt-cinq ou trente ans, si Dieu prête vie à ma fille, *elle réinventera d'ailleurs à son tour ses souvenirs* — dont moi — dans sa lecture singulière du monde. (C'est parfois assez curieux, vous le savez, de le savoir, oui je crois que vous le savez, mais elle n'a que cinq ans, aujourd'hui.) C'est néanmoins là tout ce que je peux tenter de léguer à Aurélie: son nom, dans cette salle, assorti du bonheur d'inventer, du droit de le faire, et de la permission entière de *jouer*.

Je crois avoir si effrontément intégré le principe de l'invention quotidienne, le *jeu* dans son acception noble, que je suis de moins en moins surpris quand, au détour d'un colloque ou à propos d'un texte que j'ai signé, on me fait gentiment remarquer que j'affirme là quelque chose qui contrevient à ce que j'ai déjà dit ou écrit. Je souris du mieux que je peux, je résiste encore un tout petit moment, mais je ne nie rien, je tente d'assumer ces contradictions non pas avec honnêteté, ce qui serait prêter une vertu morale à ce qui se pose à moi comme une évidence, mais plutôt avec l'intégrité qui me reste. (À ce sujet, vous avouer: j'ai l'impression que même mes conférences se « prêtent à ce jeu » — belle expression n'est-ce-pas... Je me prépare comme un cancre ressasse ses notes en vue de l'examen final, c'est-à-dire avec une touchante fureur, allant parfois jusqu'à consigner mes entrefilets à même le texte, et à les savoir par cœur, mais une fois sur les lieux de la conférence, apprivoisant l'odeur de ce jour, je vois bien que le ciel a changé de couleur, alors j'arpente ma chambre en long et en large, je rage, je cherche à fuir ce texte arrêté, je triture, je rature, je change la direction du propos, et je ne suis pas le seul —entendez les aveux, dans ce même colloque, de Pierre Ouellet, de Cosi ou de Pierre Yergeau, qui semblent avoir éprouvé les mêmes besoins, ou cédé aux mêmes impératifs que moi.)

Mais cette fois, à Limoges, avec un sujet comme la mémoire, je crois que j'ai à être transparent, et que c'est précisément de cette mouvance, de ce caractère

organique du propos à rendre, dont je dois faire mention; j'ai l'impression que la véritable pertinence de ma communication d'aujourd'hui réside dans ce dont je ne parle jamais, cet ébranlement profond que doivent ressentir, j'en suis persuadé, tous les conférenciers du monde.

En d'autres mots, ce que j'avais à dire au sujet de la mémoire souterraine, je ne l'ai à toutes fins utiles *su qu'à Limoges*, une fois juché sur tout le travail effectué. Et je crois que ce mode de recherche et de « découverte » vient, dans ce cas précis, supplanter le propos lui-même, et me servir leçon. Certes, je pourrais me convaincre d'être arrivé ici au volant d'une réflexion arrêtée, et vous la réciter, mais ce faisant je gommerais une part importante de mon avis sur la mémoire: celle de la disponibilité à ce qui survient en cours de route, celle du consentement à naître encore.

Le travail que cela entraîne, puisqu'on en parle, est assez gênant. Un investissement énorme en temps et en doute surtout, pour une insatisfaction par ailleurs récurrente, et une nervosité à l'avenant dans l'instant de la communication, mais c'est là, je suppose, une façon d'être au monde, ou d'assumer une vulnérabilité que je serais un salaud de dissimuler. Si l'expression *se tuer à la tâche* n'avait pas elle aussi si mauvaise presse, je l'utiliserais volontiers pour illustrer la nécessité de nommer au plus près, et de ne pas économiser nos efforts afin d'y parvenir, quitte à reconstruire sur des ruines. Je dirai alors: *se vivre à la tâche*, pour marquer la vitalité que j'inscris personnellement dans cette forme de labeur: se sentir au travail, en mouvement, vivant, et attentif à l'appel d'une forme. Incidemment, vous aurez remarqué que *Se vivre à la tâche* est devenu le titre de cette conférence. J'aurai l'outrecuidance de mentionner que j'ai découvert ce titre jeudi dernier, premier octobre 1998, vers 14h00, dans la chambre 403 de l'Hôtel Jeanne-d'Arc, ici même à Limoges-sous-la-pluie, en modifiant de fond en comble le texte bien propre qui devait faire l'objet de cette communication. Le titre attendait là, sous de pauvres lignes qui ne méritaient pas le sort que j'allais leur réserver, des lignes déjà écrites qui finalement ne serviraient pas, comme un canoë dans un arbre, et des copeaux qui lèvent; ces premières lignes étaient l'écorce, titre à l'intérieur, comme le cadeau-surprise dans une boîte.

• • •

Je n'ai su qu'ici, donc, ce que j'avais à partager avec vous. (Ça ne se laisse pas distancer, vous voyez: l'impression que quelque chose git *devant* moi, attendant d'être découvert afin de m'apprendre ce que je suis, et d'où je viens.) Mémoire et territoire intime sont plus redevables de la découverte à faire que de celle déjà faite; l'hommage à leur rendre, à mon sens, en est un de respect envers le passé, mais également de consentement envers *le présent et l'avenir*, si je puis dire. Je croise vent debout vers ma mémoire, comme vers une île flottante qui se trouverait au point fuyant de mon horizon, et qui demain exigera, pour figurer sur mes cartes, d'être relocalisée, repérée ailleurs sur la mer. Je dirais: découverte à nouveau, revue, relue, avec les changements qu'aura entraîné dans sa faune et sa flore le parcours de l'existence, le changement d'indicatif. Remettre quotidiennement à zéro mes compteurs, respecter l'individu jusqu'à ravalier mes blessures anciennes afin qu'elles ne salopent pas d'emblée ce qui veut venir au monde, tenter de prendre les gens vierges afin de construire ma propre histoire avec eux, lire sans le sacro-saint dictionnaire des symboles comme cerbère de ma paix, oui j'essaie.

Car ma mémoire, j'en suis sûr, gagne en vitalité quand je reconnais d'une part mon allégeance au passé —un respect immaculé, je vous assure —, mais également, dans un étrange pas de deux, ma méfiance aussi, envers ce passé, quand vu comme seigneur et maître de toute certitude. Quelque chose, au creux de la mémoire, me semble en effet allergique au passé, travaillé qu'il est, celui-là, *par ce que nous aurons eu besoin de faire de lui*. (Il s'agit d'ailleurs du filigrane de mon premier roman, *Les Inventés*.) J'ai l'impression, et ce toujours dans l'ordre de la fiction, que ma mémoire est en jachère, que je dois constamment l'entreprendre, exactement comme un projet à venir; je dois me consacrer à elle, mais vers l'avant. Comme si elle s'appuyait déjà, elle, sur ce que je n'apprendrai moi-même qu'un peu plus tard à mon sujet.

Et je pense être assez conscient des contradictions inhérentes à ces impressions. Je vous en prie.

• • •

À propos de contradictions, je publiais, deux ans après *Silences*, un second recueil, *Espaces à occuper*¹⁹, qui s'ouvre sur deux citations. La première, de Milan Kundera, traite de la distinction à établir entre la route et le chemin.

[Expliquer. En gros, Kundera parle de la route comme d'une invention assez récente, destinée surtout à relier deux points, donc une construction strictement utilitaire. Le chemin, au contraire, est un hommage au louvoisement, à l'exploration de l'espace, à la perte de temps.²⁰ Parenté avec Rilke, donc. (Kundera publiait d'ailleurs il y a un an ou deux *La lenteur*, un livre peut-être moins immédiatement essentiel que ses précédents romans, mais qui tentait d'éclairer une nécessité, celle de la lenteur, que ce monde extrêmement déterministe, axé sur les résultats, aveuglés par les objectifs à atteindre, a tendance à prendre pour un luxe.)]

Mais, dans *Espaces à occuper*, cette première citation était immédiatement suivie d'une seconde, tirée celle-là de *l'Amélanchier*, de Jacques Ferron, un des quelques écrivains immenses de mon pays:

« Je le ferai aussi pour mon orientation, étant donné que je dois vivre, que je suis déjà en dérive et que dans la vie comme dans le monde, on ne dispose que d'une étoile fixe, c'est le point d'origine, seul repère du voyageur. On est parti avec des buts imprécis, vers une destination aléatoire et changeante que le voyage lui-même se chargera d'arrêter. Ainsi l'on va, encore chanceux de savoir d'où l'on vient. »²¹

Donc, l'exact inverse de Rilke, ici. La seule certitude pour Ferron étant ce lieu d'où nous sommes enfin sortis.

Ma valse personnelle, je le vois bien, se poursuit, mais je le répète, j'admire ouvertement la pérennité, je tiens en plus haute estime tout ce qui peut servir de socle, chacun des tremplins assez solides pour y tenir un moment debout, et je rends tout autant grâce à la durée, à l'immuable et à l'incontestable –

¹⁹ GIRARD, Jean Pierre, *Espaces à occuper*, Québec, L'instant même, 1992.

²⁰ En substance dans *L'immortalité*, Paris, Gallimard, 1990.

²¹ FERRON, Jacques, *L'Amélanchier*, Hexagone (Typo, n°72), 1993.

notamment dans leurs acceptions spirituelles, qui correspondent à autant d'appels et d'espoirs humains. Néanmoins, Rilke, je le cite à nouveau:

« Nous naissons, pour ainsi dire, provisoirement, quelque part; c'est peu à peu que nous composons en nous le lieu de notre origine, pour y naître après coup, et chaque jour plus définitivement. »

Ma propre relation au socle (relation à la tentative et au tremplin, et ce dans une perspective de création, je le rappelle), c'est sans doute dans la possibilité du saut qu'elle réside. Décision souveraine, de ma part, à l'endroit du vide —assurément ce lieu *vide et animé où retentit l'appel de l'œuvre*²² —, où je peux moi-même advenir.

Je pourrais dire: de vivre, tout simplement.

Ou alors: de risquer de naître encore.

• • •

On s'est mis à plusieurs, certains jours, pour me ramener à la raison, me faire réaliser à quel point je pouvais avoir tort sur ce point. (Le passé, mon vieux, constitue les assises de la mémoire, voyons donc. Viens t'asseoir. Calme-toi.) On a mis beaucoup d'efforts sur mon compte, j'ai donc assurément plusieurs vrais amis qui ont sacrifié temps, confiance et amour, uniquement pour m'aider à comprendre, petit moi, ce sur quoi ils se trompaient cependant d'une manière que je n'ai jamais su traduire. Puisque je soupçonne que la mémoire est devant nous. Le territoire est devant nous. Notre lieu nous attend, tronc parfait dissimulant nos chaloupes, nos canoës, nos textes. On compose à mesure, chaque fois, un mot, une brique, une parole donnée, un serment, un regard, une promesse, une étreinte, chaque jour nouveau, chaque début étant une arrivée chez soi, stigmatisant dès lors autour de notre propre histoire ce qui restera valide, ces matériaux aléatoires avec lesquels, plus tard, d'autres feront l'histoire: tout ce bel argile qui se prêtera aux inventions magnifiques de nos enfants.

²² BLANCHOT, Maurice, en substance dans *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959.

Forcément, donc, je partirai d'ici un peu différent, forcément je devrai me recomposer. Je partirai sur un autre ton qu'il y a trois jours, j'emporterai dans mes valises un texte qui est venu trouver sa forme sous votre crachin, je serai différent puisque ceci m'aura marqué, et retiré quelques autres heures de sommeil. Je partirai en quittant quelques pairs, pour aller le plus lentement possible en retrouver quelques autres qui ne jugeront ni rentable, ni nécessaire, ni utile de retourner contre moi mes failles et mes contradictions, puisque tout entier je suis voué à ce qui peut advenir comme création, et si cela fait de moi quelqu'un de *dangereux*, comme certains le disent, quelqu'un sur qui on ne pourrait pas se fier, eh bien je n'y comprends plus rien.

Car je m'en irai aussi, du reste trouver une femme immense, que je ne connais pas encore tout à fait mais qui, selon son propre vœu, voudra épouser jusqu'à mes métamorphoses. (Je dis que, regagnant « le nord de l'Amérique du Nord », je dis que je m'en irai la trouver, mais qui sait, en fait, peut-être suis-je précisément en train de la quitter, pour un tour du monde qui ne prendrait du sens qu'à son bras. Je ne sais pas.) On pourrait craindre une certaine volatilité, donc, chez celui ou celle qui alléguerait pareille disponibilité devant l'existence: ce n'est là qu'avatar d'une sorte d'hédonisme bon ton qui rappelle l'abeille butinant un peu partout... Je n'aurais aucune réponse là-dessus, mais à ce que j'en sais de ma propre vie, c'est exactement la tendance inverse qui se dégage de là, c'est-à-dire une espèce d'engagement profond dans une forme et dans un homme, engagement que j'appelle simplement une éthique, et qui ne m'a jamais fait faux-bond, quitte à ne venir me repêcher parfois qu'une seconde ou deux avant la cascade, je veux dire la chute.

En effet, je crois qu'il n'y a que l'éthique —cette soliste —pour se poser devant le désir —ce bel attrait du cœur. Que l'éthique, pour faire contrepoids devant lui. D'ailleurs, le jour où la morale éclate (elle qu'on arrive à imaginer gardienne fiable des sceaux), oui le jour où la morale éclate (et elle le fait souvent dans la colère, voire dans le sang, c'est très curieux qu'on persiste à miser tant d'écus sur elle), eh bien l'éthique, dans son coin reculé, soustraite

aux regards, souvent raillée, reste paisible, forte et ancrée —et seule issue à quelque installation de la durée, j'en suis persuadé.

Mais ceci est le sujet d'une autre conférence —un sujet, tiens donc, que j'ignorais venir chercher dans le Limousin.

Merci.

07.08.95.

Bouleverser les formes n'est pas un *objectif*. Si cela ne se pose pas d'emblée comme un allant-de-soi, eh bien ce ne sera d'ailleurs qu'une réclame, une quête d'attention, poudre aux yeux. Rien de plus facile que d'être iconoclaste.

Mais le *principe de la délinquance*²³, sur lequel la création me semble assise, n'a rien d'offensif, du moins d'emblée. Il est cependant tourné vers le possible, l'ouverture; cette faille du réel que le narratif sans cesse explore —doit explorer. Ainsi, il est possible que la destruction d'une structure s'impose *afin* de voir derrière, ailleurs et plus loin — et chacun ligotera assurément la métaphore qui lui conviendra sur ce besoin d'aller et de faire.

Bouleverser les formes, les ouvrir, comme on inaugure un pont, afin de permettre entre autres la venue d'une vision différente, une respiration, une issue, un avenir. Ce pourrait être aussi: apprivoiser la mort.

Dans cette logique, tous les mécanismes, de la contrepèterie au calembour, du roman au haïku, sont de petits outils susceptibles de rompre un instant le réel, fragmenter le convenu, et peut-être l'ordre. « Distract, je garde la clef de la voiture à la main... et.. j'ouvre la porte de ma maison avec la clef de ma voiture...!! Le temps de réaliser, j'avais fait trente kilomètres! »²⁴ On appellera jusqu'à l'absurde à la barre, pour justifier nos échappées.

Nécessité, à certains moments, d'affirmer notre capacité de fuir. Notre vitalité.

La destruction d'un mode, donc, vue ici comme un préliminaire, une caresse préparatoire, une promesse.

Bien entendu, pour l'ordre, il y a là danger.

Sans compter que la mère hirondelle, c'est tout aussi vrai, insistera parfois trop, poussera du bec un oisillon qui n'est pas prêt au vol.

Alors flap-flap-flap-flap, dans la gueule du renard. C'est vrai.

Parfois, oui, le désir de naître brouille le temps qu'il importe d'allouer. Nous manquons de patience.

²³ GIRARD, Jean Pierre, *Desperado que l'or indiffère*, revue Liberté, n°198, p.41-48.

²⁴ DEVOS, Raymond, cité par Michèle Nevert, dans *Devos, à double titre*, Paris, PUF, 1994, p.23.

Et c'est là qu'apparaissent, souveraines, peut-être magnifiques, en contrejour, l'urgence et la mort. Main dans la main.

« Mon impatience, c'est peut-être ma seule chance de vivre un peu. »²⁵

²⁵ Selon le mot d'Hubert Aquin, cité en exergue de *Léchées, timbrées*, *op. cit.*, p.9.

29.01.99.

Tout se construit à partir d'un soupçon, toutes les cathédrales sont érigées sur une crainte, toute la vie procède d'un doute initial.

Dès après la question, immédiatement après l'intuition de sa présence en soi, les choses se jouent.

Qu'advient-il?

Qu'osons-nous craindre?

Sommes-nous prêts à craindre?

Dans le soupçon résident pourtant les forces vitales de cette fin de millénaire.

Anéantir le soupçon des foules, c'est les dominer; gâter un fauve, tu en feras un chat.

J'ai peur.

30.10.95.

Pour une raison ou pour une autre, si je lis un texte dont l'essence me semble apparentée à mon propre projet, je n'y échappe jamais: j'y découvre, littéralement, des aspects de mon propre travail. Peut-être même que je les piste; peut-être suis-je aux aguets. De là, dès le radar enclenché, je me demande si je lis réellement le texte de l'autre, ou si je ne parcours pas plutôt une métamorphose de mes propres désirs, comme si le projet rêvé acquérait de facto une forme — dans ses nuances, imparfaite, mais voilà —, voisine de ce qui se mettrait en place en moi, souvent à mon insu.

L'important ici, petit, n'est pas de céder au caractère évidemment déprimant de cette trouvaille, alors résiste.

L'important, c'est plutôt l'évidence suivante: c'est toi, en tissant des sens reliés à ton projet, qui non seulement invalide ta lecture « libre » — et qui t'empêche sans doute d'apprécier à sa juste valeur le livre lu —, mais également, et surtout, c'est toi qui « défais » en quelque sorte le parcours de ta propre création. Je veux dire: dans le meilleur des cas, ton écriture sera profondément teintée par ce tiers, ce texte autre qui t'arrive de nulle part et qui pourra l'avoir aussi bien « embelli » que « contaminé ». Et dans le pire des cas, même si ça n'aura rien d'un drame, ton écriture fera relâche; tu ne ressentiras pas le besoin de poursuivre formellement un texte dont tu auras l'impression de posséder déjà la clef.

« D'une part, nous échappons difficilement, en tant que sujets-lisant, à nos antécédents culturels et personnels. D'autre part, les divers discours critiques que nous empruntons conditionnent inévitablement nos lectures (même souvent les plus « spontanées », par un effet d'intériorisation affective), en nous amenant à privilégier ou à occulter certaines données textuelles. Qu'on le veuille ou non, la lecture s'inscrit toujours dans un contexte idéologique, notre rapport avec un texte est toujours médiatisé. »²⁶

Encore ici, distinction truffée d'épines entre la position du lecteur et celle de l'écrivain, quand celui-là se trouve en position d'écriture. (C'est la

²⁶ WHITFIELD, Agnès, *Silences du corps: L'Hiver de Mira Christophe de Pierre Nepveu*, Voix et Images, vol. XVIII, n°1 (52), automne 1992, p.52-61.

subjectivité de l'écrivain, reconnue d'emblée comme incontournable, qui est à nouveau en cause.)

Par ailleurs, comment assumer, dans le quotidien, d'être autre chose qu'une somme? Il faut tout de même se mouvoir, passer une veste.

Et pourquoi craindre de jouer mon petit rôle de maillon?

Mais tout me contamine.

Bien fait.

11.01.99.

Dans *Le Devoir* de samedi dernier (09-10 janvier, p.B3), le beau sourire de Normand (Chaurette), et en dessous, quelques versions du prologue de *Roméo et Juliette*. Il se trouve là deux traductions de Chaurette, une de Victor Hugo, une de Pierre-Jean Jouve et Georges Pitoëff, et la version originale, de Shakespeare.

Ainsi, de la seule première phrase on lit:

Two households both alike in dignity (Shakespeare, 1595).

Deux familles, égales en noblesse (Hugo, 1864).

Deux anciennes maisons d'égale dignité (Jouve et Pitoëff, 1938).

Deux maisons d'autrefois, d'égale dignité (Chaurette, 1998).

Deux clans droits, égaux, forts, fiers, empesés (Chaurette, 1998).

Ces traductions ne sont rien de moins que fabuleuses.

Je pense, encore, à Karl der Grosse, à l'humour, et à Charles qui ne pouvait plus se fier à la mémoire des hommes.

Je pense aussi à Freinki, qui a longtemps eu besoin de croire à une vérité unique.

12.01.98.

De ces critiques —puis-je les nommer ainsi? —dont on est certain, dès le départ, qu'ils recherchent dans l'œuvre ce qui justifiera leur envie de la descendre, leur courroux, ce qui assouvira leur soif, comblera les trous immenses de leurs manques ou de leur dégoût. Dans certains cas, ils pistonneront au radar, chercheront ce qu'ils ont besoin de trouver, et le trouveront. Ce n'est pas nécessairement glorieux de se placer volontairement sous leurs feux.

Mais je les comprends. Ils sont piégés par leur propre savoir, parfois par leur sensibilité, tout ce qui les précède et fait sens, par-devers eux, ou au-devant d'eux.

Par ailleurs, là où, pour le lecteur anonyme, le désir de trouver correspond à une démarche que j'oserai dire normale, chez le critique, cela reste un assez grave défaut. Le seul possible. Car il devient absence. De rigueur, de professionnalisme, de souci, d'honnêteté envers l'œuvre, de décence.

Un journaliste, récemment, me fiche. À partir de telle phrase, dans tel texte, il dit l'homme est ceci, l'auteur est cela. Il est assez dithyrambique, du reste, mais je m'en fous. Ma réplique, si j'avais ce type en face, si ça valait la peine, si je n'étais pas si las de ça et de lui, ma réplique serait que n'importe qui, en mer avec l'idée d'y repérer une épave, n'importe qui finira par en trouver une. La mer étale, sublime, abrite les cadavres.

Pourquoi les gens tiennent-ils tant à raccrocher l'œuvre à la vie de l'auteur?

Terrifiante hégémonie du réel. Écrire bientôt là-dessus.

12.05.99.

La figure de l'ellipse.

J'ai l'impression que mon travail en est marqué. Peut-être ma vie, aussi.

Refus de tout dire, crainte à l'endroit de ce qui serait une surcharge, et par ailleurs acharnement chronique sur les phrases finalement laissées sur la page.

Ici aussi, je peux inventer un respect du lecteur, respect de son intelligence, désir du complice, hommage à son propre devoir de construction. Et tout cela est vrai.

Tout de même, je ne sais pas dans quelle mesure cela colore *Les Inventés* ; je crois seulement savoir que dans cette logique de l'ellipse, ma signature (en nouvelle, en dramaturgie, en roman) reste exactement la même. Mais je ne sais pas davantage si je dois rire ou pleurer de le constater.

J'espère au moins que la « vision du monde » de l'homme (Girard), ne vient pas contaminer l'auteur des *Inventés* , en lui plaquant en filigrane un discours sur la nécessité et les vertus de l'ellipse. (Cette *foutue* vision du monde, crieraient Kundera, Fuentes, Broch et les autres.²⁷)

Je prends le maquis.

²⁷ Voir entre autres chez Broch, *op. cit.*, p.217-244, « La vision du monde donnée par le roman ».

18.10.95.

En entrevue radiophonique, un interviewer aguerri, écrivain lui aussi, et un excellent, me demande si j'écrirai encore des nouvelles, après le roman sur lequel je travaille.

Je soupire. Je le fixe dans les yeux, de l'autre côté de la table. Nous sommes seuls, dans ce regard.

D'une voix que je voudrais posée, mais peut-être est-elle funéraire, je répète que l'appel de la nouvelle correspond à une vision de l'urgence, un déplacement d'air, une respiration. C'est un projet distinct, il n'y a là aucun dogme, vous savez —je le vouvoie —, sortez-nous plutôt du tiroir, mon vieux. Et payez la suivante, d'accord?

Micro éteint, je lui demande s'il respirera encore, lui, après son prochain marathon.

Il rit, il prend une autre gorgée de cette mixture infecte qu'on nomme dans cette tour un café, mais je crois qu'il se sent idiot, qu'il boirait autre chose.

Moi aussi je me sens idiot, et moi aussi je boirais autre chose.

J'imagine que nous sommes heureux d'être là, et d'avoir devant nous des micros bien solides, financés par l'État, où accrocher cette amitié.

Nous sortons.

22.01.97.

François Jutras trouvera lui même prétexte à son propre retour. Il inventera des circonstances, des vertus et des nécessités. Avoir mal sera une chance de dire.

Peut-être des lettres, écrites par sa mère.

Essayer de faire en sorte que le père et le fils ne sachent pas s'il s'agit de véritables aveux, ou de fiction.

Un texte appelle son genre

Un texte appelle son genre.

• • •

Cet essai, à toutes fins utiles, devrait s'arrêter ici. Toute la charge du sens serait ainsi mise sur cette seule phrase, que je trouve parfaite. À ce point que c'est probablement une erreur de poursuivre l'écriture. Mais puisque je n'en serai absolument certain qu'en relisant le texte imprimé, je suppose, je vais tout de même tenter de préciser, de ne pas trop nuire à cette première phrase, et de ne pas voiler le fait que ma seule perspective, dans les propos qui suivent, en est une de création.

• • •

Un texte appelle son genre. En tant qu'écrivain, j'essaie d'être disponible à ce texte, de le servir, de jeter dans sa direction un roman, une nouvelle, un essai, un scénario, un poème, une fable, un bristol lubrique collé au miroir de ma fiancée, bref une passerelle qui permettra à ce texte d'atteindre sa plus exacte tonalité, sa véritable amplitude, sa mesure. Chaque genre, pour moi, n'est donc qu'un pont entre un texte (encore informe) et le réel.

J'exprimerai plus loin ce qui peut m'attirer dans un genre particulier, la nouvelle (comme je pourrais le faire avec le roman, ou avec l'écriture radiophonique), mais pour l'heure j'ai un tiroir à vider.

• • •

La tentation de compartimenter le monde, le *tiroiriser*, disons, est extrêmement puissante — les *tiroiristes* sont d'ailleurs aussi nombreux que sympathiques, pour la plupart. Certes, quelques-uns cèdent au réflexe d'ajuster

leurs avis à leurs hypothèses, leurs impressions, leurs *a priori* (ceux-là savent ce qu'ils cherchent, gauchissent ici et là les œuvres, et ils trouvent), mais la majorité des *tiroiristes* est fort agréable à fréquenter, je veux le spécifier, d'autant qu'elle ne souffre, le plus souvent, que d'un léger manque de méfiance en elle — ce qui n'a évidemment rien de condamnable. Pour un esprit *tiroiriste*, chaque chose à une place, et souvent tout se re-trouve à sa place. Dans cet ordre d'idées, je sais que le jour où je signerai ma première élégie à l'endos d'une boîte de *Corn Flakes*, justement, je ne serai plus seulement romancier, nouvelliste, parolier, essayiste, fabuliste, scénariste et dramaturge, je serai aussi céréaliste — ô, bonheur d'exister. On classe et on range, voilà qui est pratique.

Néanmoins, et malgré tout le respect que je ressens envers ces *tiroiristes*, je continue de penser qu'un texte appelle son genre, et que le reste du boulot, comme le suggérait papa à maman quand elle apprenait à conduire la vieille *Chrysler* verte, c'est la personne sur le siège qui doit le faire. (Il s'agit là, du reste, d'une définition assez honnête de mon propre lien à l'écriture et à la responsabilité individuelle. Mon boulot consiste pour une bonne part à épouser la couleur du texte qui remue à deux pas de moi, qui réclame sa forme.) Je distingue conséquemment assez mal la pertinence réelle de tous ces pigeonniers génériques — romancier, nouvelliste, essayiste, etc.). Etre écrivain me suffit, et la seule morale à laquelle je me plie est celle de l'écriture. Si je peux comprendre qu'il soit nécessaire, ou commode, de *tiroiriser* le monde, j'ai tout de même tendance à craindre le poids des règles, des méthodes, des lois, ainsi que les propriétés étonnamment castratrices d'un interdit, à plus forte raison quand cela peut menacer l'émergence d'une voix, ou la quête de qui cherche la sienne. Conséquemment, moi qui impose parfois à certains étudiants le retour au garage dans le but de parfaire la connaissance de la mécanique, je ne suis jamais vraiment à l'aise avec l'idée de quadriller le monde encore plus qu'il ne l'est. En fait, si je me méfie d'emblée des appareillages, même naissants, même en apparence inoffensifs, c'est que j'en crois plusieurs inutiles, et que ceux-là portent souvent en eux la menace d'assujettissement de qui les a construits. C'est curieux: on invente l'État pour servir le peuple, et soudain l'État est si lourd que le peuple en devient l'esclave.

Je pense qu'une certaine méfiance envers soi-même (ainsi qu'envers notre certitude de demeurer objectif et lucide, quoi qu'il arrive) est d'assez bon aloi.

• • •

Je ne considère donc pas entretenir de rapport particulier avec un genre donné, si ce n'est en cela que chacun d'eux peut devenir une passerelle, elle aussi au service du texte. Je ne pense pas qu'un genre aboutisse nécessairement (ou même: généralement) sur un sens ou un autre. Je ne pense pas non plus que les raisons qui motivent l'écrivain soient celles qui devraient régir l'écriture de l'œuvre. Surtout pas, tiens.

Car le genre n'est *jamais* à honorer. Voilà une admirable fausse piste d'entrée en écriture. Le genre est à respecter, mais uniquement afin de le dépasser — du moins dans une logique de création (je pourrais écrire: d'invention de soi, ou de mise en forme d'un rêve).

De là, un genre (ou un individu?) qui voudrait me plier à ses règles signerait bien entendu la fin de mes rapports avec lui. Dans ces circonstances, continuer à le fréquenter serait tenter de tirer quelque profit de mon propre esclavage, essayer de l'utiliser à mes fins. Or, *utiliser quelque chose à ses fins* n'a rien à voir avec l'écriture.

C'est peut-être pour ces raisons que j'ai toujours opposé une certaine résistance à l'idée de charger les genres de vertus déterminées, de paramètres, de balises. À mes yeux, ce sont des chaînes.

Pour la nouvelle, du moins en Amérique francophone, on s'entend par ailleurs assez bien: relative brièveté, chute de temps à autre, trame narrative déjà en marche et en mouvement à l'arrivée du lecteur, économie d'effets, de détails, de moyens, etc. À mon sens, ces caractéristiques traduisent toutefois bien plus une pratique singulière —liberté de l'écrivain —que les paramètres du genre.

Quand, fût-ce à mon corps défendant, je me rends compte avoir laissé trop de place à la *tiroirisation* (on peut ficher les êtres, les genres, les idées, n'importe, on peut même éprouver le besoin de le faire), j'ai l'impression d'avoir laissé moins de chances à la vie, d'avoir quasiment contribué à porter des cadavres en terre. Je n'aime pas beaucoup. De plus, chaque fois qu'un être humain rencontre un genre et que les deux croisent vers un texte, j'ai l'espoir de voir émerger un continent. Ça, c'est plus fou, mais j'aime beaucoup. Que surviendra-t-il dans ce chaudron (et qui, forcément, n'est encore jamais survenu)? Quand cet individu-là entrera en contact avec ce genre-là, que surviendra-t-il d'absolument nouveau sur terre? J'aime les projets.

Cette possibilité d'un continent neuf, on le devinera, ce rêve d'une forme, m'apparaît plus riche de promesses, en ce qui concerne notre regard sur la condition humaine, que toutes les catégories, tous les tiroirs auxquels nous pouvons aboutir. Il faut ajouter, cela dit, qu'être surpris me rassure. Je crois infiniment aux vertus de la surprise. Elle est terreau. Elle me permet d'espérer, si on veut.

Et voilà peut-être enfin un premier élément incontournable dans mon rapport aux genres (ou aux individus?): j'aime ceux qui absorbent en souplesse les tentatives de *tiroirisation*. J'aime ceux qui me laissent libre. C'est à leurs pieds qu'il vaut la peine de déposer la lune.

• • •

Se montrer à ce point méfiant devant la segmentation croissante du monde, ce classement toujours plus précis, est sans doute un peu suspect. J'y vois une sorte d'illustration de ma terreur, voire de ma rage, à l'endroit de l'inexorable vague de règlements et d'usages convenus qui tend à recouvrir le monde et qui, ce faisant, masque également les libertés individuelles, le goût de la tentative hors des normes, les bras d'honneur à l'impôt, les grimaces, les bains de minuit, nu évidemment, bref les repères d'une espèce d'anarchie ordonnée, délinquance sensible et très saine, à laquelle je tiens énormément —bien que: la tête sur les épaules, jusque dans l'instant de la folie. Outre la charge explosive

que porte un individu limité dans ses libertés, je crains toujours, en effet, que cette vague de segmentation éteigne chez lui les balises d'une éventuelle démarche créatrice.

Or, on y arrive, je crois beaucoup à la création individuelle comme outil d'apaisement, de tempérance, de paix. Pas du tout à cause de l'objet terminé (le texte), ni de son éventuel rayonnement (sa publication), mais bien parce que quelqu'un aura dit, quelqu'un aura fait, quelqu'un aura nommé, quelqu'un, surtout, aura *conféré une forme*, devenant ainsi lui-même, peut-être, un individu un rien plus serein, sur une planète par ailleurs assez agitée. Une seconde, dans la vie de cet individu, sera sauve, et je crois à la rédemption, si je puis dire, fût-ce à partir d'une seule seconde d'extrême lumière.

Sacré projet, si je ne m'abuse. Mais n'oublions pas que d'autres visent une station orbitale autour de Mars pour 2025. Alors quoi?

• • •

Souvent, une vie sera dominée par un point culminant. À un certain moment d'une certaine aube d'un certain automne, une conception du monde s'éclaire, une réalité se dresse dans l'écume; le ciel change alors imperceptiblement de couleur, comme les tableaux-chapitres dans *Breaking the waves*, du Danois Van Trier. L'existence acquiert alors une autre texture. Voilà une métaphore à peu près convenable dans mon rapport à la nouvelle: l'attention envers ce moment où une vie bascule.

Mais dès après ce moment décisif, l'être « différent » est déjà en route, tremblement parfait propulsé par toute la puissance du vivant. Cet être dont le regard s'est assombri ou illuminé frémit déjà, avec majesté dirai-je, vers un autre point culminant. Tiens donc. Voilà mon rapport au roman: le pari d'une signifiante humaine vissée dans une durée en mouvement.

Dans ce projet distinct qu'est la nouvelle (aussi distinct du roman que le cinéma d'animation peut l'être du long métrage), j'ai bien quelques dadas,

quelques manies. Ainsi, devant la structure en construction, j'aime chausser les bottes de l'ouvrier qui scie les planches, enfonce les clous, coule le béton des fondations (les mains sales, donc: au travail jeune homme). En même temps, j'aime aussi poser sur l'ensemble le regard de l'architecte qui dresse les plans, se promène sur le chantier, s'en éloigne afin d'évaluer comment l'œuvre se supporte elle-même, ou à quel point l'aménagement paysager réussit à *répondre* à la devanture. (Le regard de celui qui devra réagir sur le tas, aussi, épouser le changement de trajectoire, quand le terrain ou le matériau trahiront la maquette —et ça va arriver.) L'ouvrier intervient sur l'infiniment petit: il travaille aussi bien en force qu'en patience, avec le carreau de céramique. L'architecte regarde la montagne de la plaine: mise en perspective sur la mosaïque (ou le recueil). Les miens, de *Silences* à *Hair?*, sont d'ailleurs tous thématiques (encore ici, il s'agit des marques d'une pratique — liberté de l'écrivain — plus que des paramètres du genre. Mais ces précisions sont bancales: elles pourraient s'appliquer à ma façon d'écrire des romans.

• • •

Au fait: j'ai d'abord été romancier, comme on dit, mais beaucoup de gens l'ignorent, évidemment, parce que tous ne se fient qu'à ce que j'ai publié, évidemment. Mais j'ai l'impression que c'est une erreur. J'ai l'impression, surtout, que le texte nous précède, et qu'établir la validité de son existence sur ses dates de basculement dans l'ordre public est un leurre, sinon une farce monumentale.

Je voudrais m'expliquer en vous faisant part de questions qui me fascinent, et pour cela, je vais tenter de vous entraîner dans un petit exercice de logique philosophique. D'abord, montons dans l'esquif.

Puisque l'anecdote fait maintenant partie de la petite histoire littéraire, personne ne devrait contester l'assertion suivante: trois romans de Franz Kafka sont aujourd'hui connus parce que Max Brod les a publiés après la mort de leur auteur²⁸. Tout le monde devrait ici reconnaître que ces trois romans *existaient*

²⁸ *Le Procès*, *Le Château* et *Amérique*.

avant leur publication, et que nous devons à une espèce de trahison d'avoir pu les lire. (Déjà, incidemment, je précise le trouver assez gouailleur, très touchant, cet expert qui attache l'existence d'une œuvre sur sa date de basculement dans l'ordre public, donc à des principes exclusifs de réception, mais bref.) Alors, si Brod avait été un homme de parole, s'il avait détruit l'œuvre inédite, comme il s'était engagé à le faire, pourrais-je avancer qu'elle n'a jamais existé?

Non, certes. Évidemment non, même.

L'esquif tient l'eau? Quittons le port.

Pourrais-je affirmer que *Le procès*, *Le château* ou *Amérique* n'auraient eu aucun impact, aucun rayonnement, s'ils n'avaient pas été publiés?

Oui, je pourrais le soutenir, et le croire fermement même, mais il me serait assez difficile de le prouver. Qu'en est-il, par exemple, du possible rayonnement de l'œuvre, fût-ce d'une manière confidentielle, dans un ou deux logements de Prague? Comment évaluer ce rayonnement? Et comment, surtout, en *fixer la valeur*? Du reste — question millésimée — puis-je sérieusement juger de l'existence d'une œuvre en regard du nombre de ses lecteurs? Sans trancher ce débat vieux comme le monde, avouons que ce serait pour le moins délicat (au moins autant que d'établir l'importance de cette œuvre sur des critères exclusivement mathématiques).

Allons plus loin, ce fleuve est large.

Est-ce que j'accorde une quelconque importance à la lecture de Kafka *par lui-même*?

Assurément. Ne serait-ce qu'en vertu du fait que *Le procès* existerait, nous l'avons dit, même si l'auteur était le seul à l'avoir lu.

De là, allez, dérivons allègrement, le courant nous entraîne, il y a là-bas la mer.

Franz Kafka, forcément, est porteur de ses textes (ceux qu'il a écrits, ceux qu'il n'a pas écrits; ceux qu'il a publiés, ceux qu'il n'a pas publiés). J'imagine très bien l'auteur rôder dans la vieille ville, se demander s'il rompra de nouveau ses fiançailles, je le vois se rendre au marché sans adresser la parole à qui que ce soit. Puis-je imaginer également qu'il est plus que probable — surtout en regard de sa façon évidemment kafkaïenne de marcher, de se faufiler, de s'effacer — qu'il ait été aperçu (je pourrais écrire: lu) par quelqu'un? Qu'il ait intrigué un être? Et ainsi *lu*, qui sait, par un enfant dont l'existence en aurait été colorée? Et qui oserait affirmer par la suite que cette lecture ne doit pas nous émouvoir, ne doit pas être prise en compte dans la question qui nous occupe?

Et à ce point, mer d'huile, lâchons les rames.

Qui sait si un « autre Kafka », plus soucieux cette fois, ou plus ancré peut-être, dans son mal de vivre, ne s'est pas acoquiné avec un Brod-de-parole, qui aurait effectivement, dans ce cas-là, détruit l'œuvre? Un ami. Ou qui sait si cet « autre Kafka » n'aurait pas fait le « sale boulot » lui-même? Qui sait, finalement, en poussant un rien plus loin cette trépidante logique, qui sait si les plus « grandes » œuvres issues des êtres humains ne seraient pas d'ores et déjà écrites — et détruites, tiens, pendant qu'on y est, puisqu'elles n'auraient pas été sauvées par leur Brod respectif?

Je veux bien être pendu s'il n'y a pas là matière à réflexion, surtout dans une perspective de création.

Mais il y a aussi une autre question, essentielle, précisément parce que plus ouvertement dirigée vers ce qu'une démarche de création peut apporter, et à qui elle l'apporte. Est-ce que ce serait dommage? Je veux dire: que ces œuvres-là n'aient pas vu le jour? Est-ce que ce serait dommage, ou catastrophique, ou quoi que ce soit d'autre? Et dans quelle mesure cela le serait-il?

Oui, je pousse fort loin le fort improbable, c'est vrai, mais je recherche moins le très crédible que le possible, et je m'interroge surtout sur le moment où le texte commence à agir, ou plutôt sur le moment où, comme lecteurs, *nous acceptons qu'il commence à agir*.

À la suite de Fuentes, je reconnais et apprécie que « le lecteur est la blessure du livre »²⁹, en cela que sa présence et sa lecture élimineront toute possibilité totalisante, et toute récupération morale ou politique de l'œuvre. En d'autres mots, les moments *précieux* d'un livre sont nombreux, et résident entre autres dans le partage de ce que ce livre a permis d'entrevoir ou d'évoquer, mais le seul moment *essentiel*, c'est celui de la lecture du livre, par un lecteur singulier, grâce auquel peut recommencer, chaque fois, l'invention du monde et du présent.

• • •

Je crois que le fait d'aborder les œuvres sous l'angle de leur création me donne donc la chance de soupçonner qu'un texte est en action, profondément agissant, longtemps avant « l'expert », longtemps avant moi aussi, bien sûr, et ce même si nous aurions très bien pu, cet expert et moi, soit tomber d'accord sur les mêmes hypothèses, soit ne jamais apprendre ou retracer l'existence du texte (ce grand livre peut-être déjà détruit). Humilité, toujours, car le texte nous précède. Mieux encore: le texte précède nous.

Et ce que j'en pense englobe évidemment mes propres textes —d'abord eux, au fait. Ceux que j'ai écrit, ceux que j'écrirai —ou pas —, ceux dont les assises sont encore en germination, dans des lieux de moi que j'accepte de ne pas très bien connaître, à ce moment-ci, cherchant seulement à persévérer dans mon état de veille.

• • •

²⁹ FUENTES, Carlos, *op.cit.* p.56.

En somme, je crois qu'il y a lieu de reconnaître (du moins dans une posture de création, mais pourquoi pas partout ailleurs?) que le texte agit sur l'écrivain bien avant d'être fixé sur la page. Nous devrions tous tomber d'accord là-dessus, et nous parlerons alors d'écriture intransitive. Mais si c'est le cas, si nous le reconnaissons, nous ne pourrions guère éviter le corollaire suivant: le texte agit également sur le monde, bien avant d'être fixé sur la page. Une espèce d'effet papillon, si on veut, ou alors à l'image de ces milliards de protons encore à nommer, particules que nous ne connaissons pas mais à travers lesquelles nous fonçons, animés par cet incoercible impératif de mouvement, ce même besoin d'aller, des particules qui s'infiltrent en nous par le nez, les yeux, les pores de la peau, qui nous donnent le cancer peut-être, ou nous immunisent. Et la plupart du temps, à *notre insu*. Cela, je crois, nous remet doucement à notre place. Et quoi qu'il en soit, voilà une hypothèse au moins aussi probable que celle qui voudrait que certaines « grandes » œuvres soient d'ores et déjà détruites.

Heureusement, cette constatation au caractère un rien dramatique pour qui loge dans la littérature quelques-unes de ses dernières billes, ou quelque espoir, heureusement cette constatation se dégonfle quand on se rappelle que le seul instant essentiel de la lecture se conjugue au présent. Oui, certes, nous en apprenons chaque jour un peu plus, c'est juste; chaque jour, un peu de lumière est faite, des choses sont découvertes, des centaines sont apprises et sues. L'espoir fondé sur ces progrès est colossal —et tout à fait justifié: la marche, le mouvement, sont ainsi permis, trouvent quelques « résultats ponctuels », leur terrestre nourriture. Mais l'univers est trop vaste, et mon ignorance trop exponentielle, pour que je puisse nourrir sans éclater de rire la prétention de connaître cet univers chaque jour davantage. En fait, c'est exactement le contraire: je patauge dans un inconnu proprement multiplié par chaque découverte, un inconnu qui possède en outre la propriété fascinante de me déterminer tout en me laissant parfaitement libre de vivre, d'essayer, de jouer l'existence. Quelque chose, dans cette immensité immense, me commande donc une forme de lâcher-prise. Quelque chose me commande le rire de Rabelais. Or, il se trouve que cet apparent abandon ressemble à ce que je peux nommer à l'égard de ma propre démarche créatrice: je ne suis pas souvent maître. Ni de la

portée de mes phrases ou de mes paroles, ni la signification qu'elles acquièrent, ni de l'image que je projette, ni des réseaux de sens que je mets en place. Et je ne suis pas davantage maître de la destination vers laquelle j'appareille. Tout au plus puis-je exercer une certaine pression sur mon corps, mon projet, mon rêve d'une forme, ou mon âme, je ne sais trop, afin de les lancer dans une direction. Et ensuite, voir, réagir, aiguiller parfois. Comme un indispensable pion.

Ainsi, tout au long du parcours, je parvais cette ignorance, et je réapprends que la dérive n'est pas menaçante.

Certes, que je le sache ou pas n'a guère d'importance. Et que je le reconnaisse ou pas, encore moins. C'est peut-être simplement de Dieu dont cette errance parle, en somme. Très simplement.

• • •

Donc, large détour, mais tout de même: serait-ce si terrifiant, ou catastrophique, ou réellement dommage, que les « grandes » œuvres aient existé et soient aujourd'hui détruites?

Eh bien, petite horreur, je ne crois pas. Nourrissant cette espèce de foi, à savoir que le texte est là, à saisir ponctuellement, et que tout se joue toujours, tout doit s'inventer, je ne serais pas trop peiné. Je trouverais ça évidemment terrible, entendons bien, mais sans plus, puisque la nécessité à laquelle répond la mise en forme d'un texte, pour moi, me semble *d'abord* en être une individuelle, et ensuite collective. Poursuite renouvelée d'une structure signifiante. L'effet sur le collectif est une sorte de métamorphose de l'œuvre, un cadeau, une prime, quelque chose comme ça. Dans le meilleur des cas, quelqu'un aura été bercé un moment, ou épaulé, ou soutenu: alors bonheur, évidemment. Mais ça s'arrête tout de même là, l'œuvre n'étant pas un substitut de l'existence. Qu'elle en constitue parfois le prétexte, ou le nouvel ébranlement, ou la réapparition des fonctions vitales, est déjà immense, il me semble.

• • •

Texte préalable, verbe qui précéderait, âme, parcours, Dieu, foi, rédemption, aveuglante lueur, je subodore que ce texte me fait prêter flanc. Quelque sympathique *tiroiriste* pourrait dégainer, histoire de mettre un peu d'ordre là-dedans. Et cela ferait certes grand bien. La spiritualité chez Girard, tiens. (C'est déjà en route, vous savez. Et j'ai collaboré à la recherche, imaginez. Marrant non? Quelque part au Saguenay, je crois, quelqu'un de sensible dépouille à cette heure mes recueils avec en tête l'ordre du spirituel. Cadeau de l'œuvre, on dit. Et vous avez, madame, soyez-en sûre, toute ma reconnaissance, tout mon consentement, et tout mon doute en regard du tiroir qui s'ouvre.

Car, Allez, Gaule.

Mouvement.

« Rame, rame, rameur ramé... »³⁰

Et dans la joie.

• • •

J'aimerais préciser, un peu avant de prendre la fuite, un truc qu'il me semblerait utile de répéter de temps en temps, dans et hors de ces nouvelles chaumières que sont les départements de création des universités et collèges.

Un texte appelle son genre.

³⁰ SOUCHON, Alain, *Rame*, sur *Alain Souchon*, Compact Disk, RCA/Ariola International, 1986.

22.09.98.

Je crains —j'en viens à détester —cette contamination du travail d'écriture par la dimension politique, la posture idéologique de l'auteur.

Mais tout de même, j'y baigne.

Ainsi, Freinki s'intéresse à tout, butine, s'égare, parle de riens. Il agit de cette manière dans la mesure où jeter ses commentaires livre à la fois son désarroi et son intérêt, son éveil et sa lassitude à l'endroit des choses du monde.

Même si je frémis à l'idée qu'on inocule dans la fiction nos petites idées, nos quêtes lumineuses, toutes nos patates émotives, transformant la fiction en mulet, eh bien il reste que je ne détesterais pas voir Freinki porter ceci, de ma génération: l'allégeance aux concepts anciens, un solide respect, mais en même temps une incompréhension assez totale de cet ordre du monde, ainsi que le malaise de ne pas trop savoir, comme homme, trouver sa véritable place dans l'invention de l'univers, et l'ordre installé par les aînés.

Freinki n'a pas reçu des statues la force morale de les déboulonner, et ce n'est pas rien.

Mon propre rapport à l'éducation se profile ici. Donner à Aurélie les outils dont elle se servira pour m'écarter du jeu, et naître à elle-même.

06.02.99.

Dieu est un lecteur, pas un écrivain.

Un être le moins sensé n'hésiterait pas une seconde; pour une divinité, la question ne doit même pas se poser.

01.05.96.

C'est comme si, au contraire, l'alcool *accompagnait* quelque chose, dans ce roman.

Il y a presque une démarche, là: Frank Jutras s'appuie, se rabat, mais prouve sa vitalité³¹. Pendant ce temps, Charles cherche à vivre d'humour. Ou du moins de cette distance avec la douleur que l'humour permet parfois d'imaginer.

« L'humour: l'éclair divin qui découvre le monde dans son ambiguïté morale et l'homme dans sa profonde incompétence à juger les autres; l'humour: l'ivresse de la relativité des choses humaines; le plaisir étrange issu de la certitude qu'il n'y a pas de certitude. Mais l'humour, pour rappeler Octavio Paz, est « la grande invention de l'esprit moderne ». Il n'est pas là depuis toujours, il n'est pas là pour toujours non plus. »³²

Mais Charles, parfois, ne sait plus rire. Il ne boit d'ailleurs à peu près jamais.

Encore aujourd'hui, une pensée pour Rushdie. *L'humour n'est pas là pour toujours non plus...*

L'intégriste ne s'esclaffe jamais. Ou en tout cas, jamais de cet endroit qu'on appelle *le fond du cœur*. L'intégriste ne rit que de ce qui a été décrété drôle.

Demain le XXI^e siècle.

J'ai encore peur.

³¹ GARY, Romain, *Les clowns lyriques*, Paris, Gallimard, 1979 (Folio n°2084), p.113: « On pouvait demander cela, au moins, aux rapports humains. Il suffisait d'être quelques-uns à repousser le néant et la mort, pour les tenir à bout de bras, par la parodie, par le burlesque, par la dérision, par l'humour, par l'alcool, par ces sortes de graffiti barbouillés sur tout ce qui nous menace et nous terrifie pour le rendre méconnaissable. » Cité en exergue de *Portrait sportif d'un auteur qui l'était peu, en somme*, dans *Léchées, timbrées, op. cit.*, p.109. Et chez SCARPETTA, Guy (*op. cit.*, p.77): « Car tel est, au fond, l'art satirique de Rabelais: viser, au-delà des occurrences liées à son siècle, toutes sortes de travers humains pour ainsi dire métahistoriques: non pas pour simplement leur faire un procès (attitude qui n'a guère, en effet, de place dans un roman), mais pour emporter par le rire, l'insolence, la bonne humeur, l'irrespect absolu, toute cette part quasi indestructible de la comédie humaine, qui nécessite une dissidence sans fin renouvelée... »

³² KUNDERA, Milan, *Les Testaments trahis*, *op. cit.*, p.47.

29.12.97.

Rorschak. Ce droit qu'on s'arroge de rapprocher ce qui a été perçu de ceci ou de cela. Phénomène de gravité, à nouveau, le plus lourd éliminant le plus léger, l'avalant. Ensuite, faire dessiner des enfants. Lire leurs dessins. Je tremble. C'est là le tout premier moyen d'empêcher l'émergence de ce que nous ne savons plus imaginer, de ce que nous craignons, et que nous contraignons d'emblée à l'inexistence. Nous n'osons plus guère d'enfants, d'ailleurs, dans ce petit pays.

Bonté divine: brûler tous les dictionnaires de synonymes.

Quelles énormités peut-on affirmer afin d'asseoir nos propres certitudes face à nos propres besoins de sens?

Infester *Les Inventés* de cette fraude immense, sens né du besoin, fumisterie.

29.12.97.

Suite.

Dans cent ans, au moment d'arrêter pour de bon le top ten des supercheries du XXe siècle, à côté des faux gisements aurifères de Bre X, des dizaines d'identité de Pessoa et de la machination Gary/Ajar, retrouvera-t-on les études littéraires dans leur ensemble?

Peut-être.

Il en va de ceux qui les mènent, ces études, au jour d'aujourd'hui.

Si l'humilité du théoricien, du critique, du professeur, du chercheur, du candidat au doctorat, se révèle chaque fois, s'ils ont le courage de se court-circuiter à mesure, et surtout au moment de dévoiler les « résultats » de leurs recherches (leur lecture, précisément), se désamorcer, voire se *disqualifier* en tant que géniteur du sens, et n'accepter qu'un rôle partial de lecteur singulier, s'ils ont ce courage, eh bien peut-être les études littéraires éviteront-elles l'anathème qui les menace.

Car en effet, dès que se profile derrière les propos du chercheur ou du critique une tentative d'interprétation englobante, dès que s'immisce en lui le désir d'expliquer une œuvre plutôt que de la situer, dès que l'espace critique s'applique à apposer sur l'œuvre une destination du sens (plutôt qu'une des multiples directions du sens), ce sont toutes les études littéraires et leur crédibilité qui sont menacées. Les chercheurs jouent par là le triste jeu des sciences dites exactes, fortes des principes de raison hérité des Lumières et qui viendraient, paraît-il, assurer aux sciences humaines de meilleures assises³³. (Cette démarche empirique, d'ailleurs, git à la base des recommandations du Ministère de l'éducation lui-même, qui tente désormais, dans le réseau collégial québécois, entre autres, de subordonner l'étude de la littérature à des critères de productivité, de rédaction de textes, inspirés par l'atteinte d'objectifs, de standards, de compétences évaluables sous grillage? Le loup est bel et bien dans la bergerie.)

Combien d'entre nous avons fréquenté des professeurs et des chercheurs qui, précisément, voulaient *faire dire au texte* ce qui leur appartenait à eux?

³³ BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil (Points n°10), 1958.

Pire, qui voulaient révéler, par le biais de leur approche, la teneur qu'ils estimaient profonde du Sens de ce texte.

L'important sera de semer suffisamment de mines derrière toi pour décourager toute tentative; que personne ne puisse emprunter la même route.

Etre clair là-dessus, mon vieux, et y revenir souvent, même au risque de lasser, ce sera éclairer l'une des vérités relatives de l'œuvre, tout en invitant l'étudiant à dénicher les siennes.

Tout cela, bien sûr, te fera des cours harassants, des cours qui ne se préparent presque pas, juste la matière.

09.09.96.

L'invention *veut* se former. C'est là ce que je pourrais nommer sa « destinée ». Elle y parvient à partir de la moindre aspérité; vérité, mensonge, ça lui importe assez peu³⁴. On investit dans une crainte? Soyons certains de lui administrer là sa plus entière réalité. Et de suite, mécanisme parfait, l'angoisse ayant été, par le mot, appelée au monde, de suite pointe à l'estomac, léger retard au bureau, on oublie un anniversaire, la terreur elle-même atteint sa matérialité, son existence.

De même, les obus que nous lançons. Montgolfières levées dans notre enfance, nos peurs, baudruches soufflées à notre haleine anxieuse, et devenues obus très réels, très vrais, meurtriers virtuels.

Mais les obus qu'on lance à partir de nos peurs ou de nos idées fixes n'en sont pas moins réels. D'accord, on ne pensait pas vraiment, on ne voulait pas faire de mal, on s'excuse même, on a cette grâce.

Mais que vit la cible au moment de l'impact? Pendant l'attaque, et après, quel est le point de vue de la cible?

Dans *Les Inventés*, adopter le point de vue de la cible.

³⁴ « Mais Mensonge et Vérité, donc, ici, se présentent à nous fardés, déguisés. Là-dessus au moins nous ne pouvons plus nous leurrer, ni donner sérieusement le change (...) [Mensonge et vérité] se fondent et se marient bel et bien dans la même somptueuse nécessité de croire. Sans un souffle le glaive, comme le résultat glacial d'une division, ils sont, maman. » *Les Inventés*, p.11.

19.05.95.

Dans *Léchées, timbrées*, une nouvelle: « Le gant »³⁵.

La certitude, aujourd'hui, que la dernière phrase de cette nouvelle ne sera pas d'une éventuelle réédition.

Dans ce texte, une petite fille roule à vélo en tentant par défi de ne pas quitter la ligne blanche. Elle décide bientôt de bifurquer vers un point lointain, sur la route, pour établir une autre ligne droite, mais une ligne bien à elle, cette fois. Elle approche du point, voit qu'il s'agit d'un petit gant d'enfant; elle veut rouler dessus, à nouveau par défi, et elle vient tout près de chuter en le heurtant. Elle imagine spontanément qu'il y a un caillou dans le gant, placé là par sa copine espiègle, chez laquelle elle se rend passer l'après-midi, sa copine qui a voulu lui faire une autre de ses blagues. Furieuse, la petite descend de son vélo et se rend ramasser le gant dont l'intérieur, ça la surprend, est tout mou.

« Je prends dans ma main le gant de laine, le gant d'enfant, il est tout chaud sur l'asphalte chaud, je le soupèse, je tâte le caillou qui est mou, comment ça se fait qu'il est mou, ce caillou? je regarde dans le gant, je le laisse retomber, je recule jusqu'à mon vélo, je l'enfourche, je pédale, un ange s'élève sur chacun de mes pieds, un enfant sans parents pousse sur chacun de mes pieds, je roule, je crois que je dépasse la maison de mon amie, je zigzague sans vouloir zigzaguer, sans un seul instant désirer zigzaguer je zigzague, le ciel est rouge, et soudain la terre. Il y avait une main dedans le gant d'enfant, mon Dieu une main, dedans le gant. »

Cette dernière phrase sera supprimée lors d'une éventuelle réédition. Elle l'est déjà en moi.

L'instance narrative n'a *pas à dire*, ici, ce qui se trouve ou ne se trouve pas dans le gant. Cette conclusion que j'impose —ma crainte à moi? —, le texte n'en a pas besoin, et je le déshonore en l'estimant incapable de porter seul ce possible.

³⁵ GIRARD, Jean Pierre, *op. cit.*, p.53-57.

03.03.97.

Court opuscule, pour illustrer ma tristesse et ma colère devant le suicide d'un écrivain. Mais pas seulement pour la perte d'un collègue, d'un ami, d'un petit frère, ou d'un bras qui jusque-là se battait à mes côtés dans un objectif à peu près commun —une sorte de relatif avancement de la connaissance. Plutôt pour l'impatience ainsi étalée. L'égoïsme aussi. L'arrogance peut-être. La démission. Et surtout pour l'impossibilité totale, désormais, d'avoir accès à cette décimale de vérité dont il était seul porteur.

Je crois pouvoir approcher ta crainte et ta déraison, ta lucidité et ton dégoût, ta lassitude; je crois pouvoir te comprendre, écrivain suicidé. J'ai vacillé sur un pont, j'ai hésité, le vingt-six décembre 1994, j'ai cru savoir l'envers du monde, la glace et la plume, le léger sans douleur. Puis, dans le vent glacial, j'ai saisi doucement, en moi, l'oubli de moi, je crois; j'ai senti mes pieds se réchauffer. Quelque chose de déroulait à mon sujet, par-devers moi. Sur le parapet, mes pieds, exactement à leur place, dans l'existence. Je ne sais pas à quoi je dois cet éclair. Mais reprenant mon équilibre, reculant, cédant, oubliant mon vœu le plus cher du moment, en finir, en reculant je me suis approché d'une lutte qui me dépassait, je me suis approché du don, aussi, et de la piété du renoncement. Je n'y voyais rien. C'était la nuit, petit frère. Frôler cette curieuse frontière ne me rapproche peut-être pas de toi, mais j'ai senti de si près le souffre.

Et revenu, je suis, pour écrire, je suis revenu et à jamais, dans l'acharnement souple des troupes au sol, j'écrirai et j'aimerai ma petite fille. Je suis revenu pour écrire ce fragment, aussi, assurément. Je ne maîtrise pas le sens de mon demain.

J'ai pour de bon, cet hiver-là, glissé dans les rangs des fantassins, mes pareils, pour toujours, et chez moi je suis, vers moi je marcherai. C'est peut-être une question de famille.

Mais un fantassin de plus nous a quittés. Je suis triste.

Pour une *Lecture du travail créateur*

Là où un certain indéniable s'opposerait à la perfection de la « fraude »

À l'hiver 1992, avant que je n'entreprene un doctorat en littérature québécoise à l'Université Laval, l'Université du Québec à Montréal me proposait *Pratiques littéraires I: Lecture du travail créateur*, un cours destiné aux étudiant(e)s du profil création du baccalauréat en études littéraires. On tenait à ce que ce soit quelqu'un possédant une pratique d'écriture et une expérience de l'enseignement qui donne ce cours. Outre quelques lignes directrices, le syllabus était vierge; j'avais donc à le monter à partir de zéro.

On m'a offert ce cours pour certaines raisons assez spécifiques, je suppose, et je crois que l'une d'entre elles concerne ma posture — nécessairement singulière; pas nécessairement originale — face à l'objet-texte. Cette posture, toujours en devenir, m'entraîne à percevoir le texte comme une entité relativement autonome, un *bloc-à-dire* —à surprendre, à arrêter—qui existerait avant l'arrivée du scripteur, en quelque sorte, ce scripteur-là qui en est pourtant le dépositaire. (Je n'écris pas: *porteur*, signifiant relié à la métaphore rabâchée d'une grossesse, j'écris: *dépositaire*.) Comme si un avant du texte, justement, existait à l'état illisible, inintelligible, informe, et que le travail d'écriture comportait une large part de dépoussiérage, de redécouverte, de mise en forme. (Je me suis expliqué ailleurs sur ce que je pensais de l'imagination, qui est à la fois, dans ma pratique, une caractéristique de *production de texte* (s) et un paramètre d'écriture. Cela entendu, l'écriture, lieu du dicible enfin nommé, me semble par ailleurs plus intimement apparentée à l'invention, et cela dans la mesure où, étymologiquement, inventer signifie découvrir. Or *découvrir* implique une existence préalable, ou du moins un assemblage original de composantes existantes; Colomb « découvre » l'Amérique, Pasteur la pasteurisation.)

Quoi qu'il en soit, c'est donc avec une conscience assez nette du défi que représentait pour moi un séminaire intitulé *Littérature et société* que j'ai

entrepris ma scolarité à Laval — parallèlement à *Lecture du travail créateur*, donc. En effet, pressentir un texte existant déjà, un texte auquel il s'agirait de conférer une forme en le faisant basculer dans l'ordre du langage (l'hypothèse à la base du cours donné à l'UQAM) s'opposait carrément à l'approche sociocritique, quelle que soit l'avenue qu'elle emprunte (interne, externe, neutre). En choisissant ce séminaire, je cherchais sans doute à verbaliser, ou à « vérifier », à quel point la création, sous toutes ses formes, m'apparaît infiniment plus signifiante, plus riche, que la littérature elle-même — et que celle-ci, même pour moi qui l'utilise autant que je la questionne ou m'y réfugie, n'est qu'un biais privilégié, fabuleux. Cette « vérification » a été très partielle, pétard mouillé, décevante, comme le sont souvent pour moi les découvertes télescopées, car le séminaire m'a surtout poussé à réfléchir sur d'autres aspects de la pratique de l'écriture et de la lecture.

Ainsi, j'en suis venu à m'interroger de nouveau sur l'extrême prudence que je crois de mise, quand on tente d'effectuer sur un texte cette *métalecture* propre à toutes les études littéraires. Une prudence — ou plutôt un appel à la prudence — qui se trouve justement au cœur du cours *Lecture du travail créateur*.

L'idée et la nécessité de construire ma réflexion en continuité avec ce que je tente de transmettre dans ce cours se sont donc imposées assez rapidement. Je n'insisterai pas longtemps sur l'évidence suivante: la sociocritique, comme tous les autres modes d'analyse, toutes les autres grilles, longe volontairement la frontière de l'interprétation « sauvage », absolument frauduleuse, et je crois que sa substance et sa pertinence résident justement dans sa capacité à observer les mouvements de l'autre côté de la frontière, mais en évitant de traverser cette frontière, de la violer surtout.

J'ai basé le cours *Lecture du travail créateur* sur le concept de l'*indéniable*, la parfois très petite part d'un texte qui s'offre réellement, sans équivoque, à son lecteur, sa lectrice, cette part-là qui fondera précisément le lieu de l'interprétation personnelle de chacun — cette belle et nécessaire « fraude » suggérée en sous-titre de cet article, c'est-à-dire le moment — magnifique — où le lecteur s'empare du texte, et en fait une histoire au sens large, avec ce que ce lecteur est lui-même.

« Ainsi, la littérature existe pleinement (...) quand un lecteur remonte le cours des phrases et des mots pour devenir, par ce moyen, cocréateur de l'œuvre. Le lecteur tient le rôle d'officiant dans cette célébration; il officie en lisant le texte écrit, en se l'appropriant et en lui donnant — dans son for intérieur — un sens nouveau, une connotation et une dimension peut-être uniques. »³⁶

(Rappel, ici, de l'impossibilité d'établir par le texte une Vérité unique, les vérités plurielles étant au contraire les seules issues, les seules failles aussi, de toute lecture, donc les seules aspirantes au titre curieux de *réponses* . Mais des étapes, donc; jamais de fil d'arrivée définitif.)

À la notion d'indéniable, j'ai rapidement greffé celle du *probant* , c'est-à-dire ce qui *vaut la peine* d'être retenu, ce qui fait réellement sens dans le texte. (Ce concept du *probant*, on le reconnaîtra, implique déjà le regard singulier du lecteur, de la lectrice; sa très belle subjectivité.) La lecture du travail créateur est donc destinée à localiser certains des mécanismes du texte, ce qui *agit* , *parallèlement* à (et non pas: conjointement avec) ce qu'il est convenu d'appeler le *projet d'écriture* d'un scripteur. (J'ai précisé: « et non pas: conjointement avec », car en effet, ce qui *agit* dans un texte est souvent assez différent de ce que le scripteur a tenté d'y installer. De là, petit profit possible —du moins aux yeux d'un professeur de création —, aider les étudiants à reconnaître qu'un scripteur n'est pas maître de tous les réseaux de sens qu'il met en place est-il possible, et tant mieux si quelques écrivains nous entendent murmurer. Cette discussion avec les étudiants semble par ailleurs nécessaire, si on souhaite s'ouvrir à ce que la lecture du travail créateur est susceptible d'apporter.)

Chaque lecture, Dieu merci, est donc subjective. Mais on sait à quel point il est facile, par exemple, de s'emparer d'une partie de lettre, de mettre en évidence quelques passages d'un essai ou de citer trois phrases d'un livre, avant de déclarer que voilà l'ensemble résumé, voilà la couleur donnée³⁷. Facile aussi, selon le mode symbolique, d'associer péremptoirement telle attitude d'un

³⁶ AQUIN, Hubert, *Blocs erratiques* , Montréal, Quinze, 1977, p.266.

³⁷ Ce parcours symbolique déterminé — être jugé d'avance, en quelque sorte — est précisément un des jugements dont Frank Jutras, narrateur des *Inventés* , a le plus souffert. L'un des objets de sa révolte et de sa fuite.

personnage à telle attitude similaire, vue ou lue dans d'autres œuvres. Des réflexes, des conditionnements, des pratiques intellectuelles malhonnêtes? Je ne crois pas. Mais j'en suffoque. Et c'est précisément pour *tenter* d'éviter cela, la *lecture du travail créateur*.

Je formule donc l'hypothèse suivante: cette subjectivité insigne pourrait être « affinée », « meilleure », si elle parvenait à éclore d'une plate-forme un rien plus sûre; si on arrivait, en tant que lecteur, à localiser une certaine objectivité *inhérente* au texte duquel on s'approche, ou qu'on souhaite « traduire », ou auquel on veut « faire dire quelque chose » —fût-ce dans l'objectif parfaitement noble d'assurer le rayonnement d'une œuvre.

Cette inversion volontaire de la lecture (du texte vers notre hypothèse en regard des sens dont il est porteur, et non l'inverse) m'apparaît assez importante pour les études littéraires en général, surtout en cette seconde moitié du siècle où tout semble concourir à réduire le sens des œuvres à leur plus simple expression.

« Mais, hélas, le roman est, lui aussi, travaillé par les termites de la réduction qui ne réduisent pas seulement le sens du monde mais aussi le sens des œuvres. Le roman (comme toute la culture) se trouve de plus en plus dans les mains des médias; ceux-ci, agents de l'unification de l'histoire planétaire, amplifient et canalisent le processus de réduction; ils distribuent dans le monde entier les mêmes simplifications et clichés susceptibles d'être acceptés par le plus grand nombre, par tous, par l'humanité entière. »³⁸

Dès maintenant, mais seulement si on consent à se *livrer aux textes* (ce qui implique un *rapport à l'abandon* susceptible de rencontrer beaucoup de résistance), on tentera donc de se méfier de notre propre *vouloir-dire*, et on poussera l'audace jusqu'à se méfier, si c'est un instant concevable, de notre propre capacité d'interprétation —d'autant plus qu'on sait bien à quel point il est possible de se présenter à l'entrée d'un texte avec un grand sac vert entre les mains, pour parcourir toutes ces lignes, dénicher ce qu'on souhaite y dénicher, et glisser les fabuleuses *découvertes* dans le sac.

³⁸ KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p.33.

« [...] Lire est une autre affaire. Je lis. Je crois lire. Chaque fois que je relis, je m'aperçois que je n'ai pas lu. C'est l'ennui d'une lettre. On trouve ce qu'on y cherche. On s'en contente. On la range. Si on la retrouve, à la relire on en lit une autre qu'on n'avait pas lue. Les livres nous jouent le même tour. S'ils ne correspondent pas à notre humeur présente nous ne les trouvons pas bons. S'ils nous dérangent, nous en faisons la critique et cette critique s'y superpose, nous empêche de les lire loyalement. Ce que le lecteur veut, c'est se lire. »³⁹

Je précise à quelques reprises, dans ce cours, qu'à mon avis, si un lecteur éprouve le besoin de découvrir certaines choses dans un texte, s'apaiser, se définir (en fait si ce lecteur sait ce qu'il cherche, même sans pouvoir le nommer), il importe et il vaut mieux laisser courir, laisser le texte se métamorphoser, laisser les sens exploser, bref laisser la littérature à qui s'en accapare. Ce lecteur, j'en suis convaincu, sera assez intelligent et sensible pour « découvrir » dans le texte les aspérités qu'il recherche. J'écris: « découvrir ». Je pourrais écrire: « inventer », dans la mesure où on entendrait à nouveau ce terme essentiel dans son acception noble, créative. Ainsi, à partir des informations qu'un lecteur possède déjà sur un texte, à partir des liaisons symboliques déjà installées chez lui —et de là, difficilement contournables —, à partir d'un certain réseau *personnel* de signifiante, à partir de ses attentes ou de ses craintes, qu'importe, ce lecteur érigera un sens, l'assurera: il stigmatisera et cristallisera, il *arrêtera* littéralement le texte. Et il s'agit là d'un processus cognitif absolument normal contre lequel jamais je ne prendrais le risque de m'opposer. Mais cette quête-là, cela dit, cet arrêt —légitime —, même s'ils sont sources d'apaisement pour l'être qui cherche, informent assez peu sur le texte lui-même, et à plus forte raison sur cet hypothétique *indéniable* du texte, sur ce qu'il charrie réellement, ce qu'il porte et ce qu'il est, *avant* d'être saisi par ce lecteur. Si la chose est possible, on s'épargnera ici le détour bonbon qui voudrait qu'un texte soit une sorte de marché aux puces, que l'important est qu'on y trouve son blé, que la vie est courte, que le réel et l'émotion sont les vrais-vrais enjeux de l'écriture et que tout est au poil au royaume de la Reine-émotion. Entendons-nous: c'est vrai, le texte est tout cela. Et si j'établis une position sans doute assez dure quand je tente de dissocier le texte de son lecteur, c'est que le lieu de mes interrogations, je le répète, est la charge virtuelle, cet

³⁹ COCTEAU, Jean, *La difficulté d'être*, Paris, du Rocher, (Poche n°3188), p.69.

indéniable dont un texte est peut-être porteur. Un *indéniable* du texte, je le souligne, qui poserait un étau à la plupart des théories contemporaines sur la lecture, lesquelles accordent — à juste titre —, une très large part de la construction du sens au lecteur/narrataire/spectateur. Au demeurant, je crois vanter suffisamment la subjectivité pour établir clairement que la *lecture du travail créateur* ne veut à aucun moment la tempérer.

De là, pour tenter de me consacrer à cet exercice sans doute voué à l'échec (*repérer du sens* plutôt qu'*en construire moi-même*, et cela à partir de la notion très attaquable de l'*indéniable* d'un texte), je ne peux loger l'amorce de mon analyse que sur des aspérités infinitésimales, microscopiques, donc aller d'abord chercher du côté de la linguistique et de la stylistique ce qui pourrait s'avérer utile, pour ensuite regarder du côté de la rhétorique, de la thématique, de la sémiologie, de la narratologie, de la psychanalyse, de la génétique. Je tente, on le comprendra, de lancer ma réflexion à partir de l'infiniment petit et de réunir par la suite ce que je crois être les meilleurs outils de grilles différenciées, afin de dégager des colonnes de sens, des isotopies qui, en étant reliées, pourraient déboucher sur des rubriques et des interprétations non pas irréfutables (il n'y a jamais qu'un seul sens à lire), mais sans doute signifiantes. Une coloration légèrement plus objective, pourrait-on dire, à cette interprétation nécessairement subjective que j'oserai ensuite. (Cette tentative d'objectivité se rapproche sans doute de la notion de narrataire degré zéro développée par Gerald Prince.⁴⁰) En soi, le projet est simple: tenter d'installer, à côté de paramètres indéniables, irréfutables, mais assez plats (la langue du texte, les vingt-six lettres de l'alphabet, la présence d'un exergue, etc., toutes choses qu'on peut aborder avec prudence et que j'ai appelé les *colonnes de sens*), d'autres paramètres, tout autant indéniables, mais probablement plus signifiants, ou plus denses (parataxe, hypotaxe, ponctuation, travail sur la langue, construction du personnage, oralité, narration, voix narrative, etc. — les *rubriques*). C'est dans la réunion de ces rubriques que chaque lecteur pourrait retrouver, avec joie je suppose, mais qu'est-ce que j'en sais, sa vision, sa posture singulière, afin de donner au texte le sens résolument unique qui a à venir au

⁴⁰ PRINCE, Gerald, *Introduction à l'étude du narrataire*, dans *Poétique*, n°14, 1973, pp.178-196.

monde entre ce lecteur et ce texte. (Pas besoin d'insister beaucoup, par ailleurs, sur le fait que dans une perspective de création, je veux dire en s'adressant à des gens qui veulent s'approcher de leur propre rapport à l'écriture, ce souci accordé au microscopique, cette rigueur, ne peuvent absolument pas nuire.)

Deux questions se posent toutefois ici. Est-il possible, par cette lecture du travail créateur, de hausser la part d'indéniable d'un texte, voire de circonscrire un lieu initial de lecture, un tronc commun, à partir duquel les visions plurielles des lecteurs et lectrices pourraient continuer d'exploser dans des directions différentes? (N'y a-t-il pas en outre danger d'uniformisation? — le pire de tous.) Et dès lors (mais surtout), quels que soient les « résultats » atteints ou soupçonnés, est-il réellement *souhaitable* de chercher à hausser cette part d'indéniable, de circonscrire un tronc commun, d'ainsi pénétrer le texte au scalpel? (Au pire, cela pourrait être vu comme une atteinte à la très très populaire liberté du lecteur.)

À la première de ces questions, je ne peux répondre que pour moi seul, et dans une perspective tellement singulière qu'elle en est peut-être comique. Mais enfin, à cette première question je répondrai oui, il me semble possible de hausser la part d'indéniable d'un texte, d'être un peu plus à son écoute qu'à son chevet, attendant qu'il me rassure ou m'apaise, attendant qu'il me conseille de moins m'en faire avec son arrêt prochain, sa mort, son enterrement, et avec la suite du monde. Je crois possible, donc, de *lire davantage*. (Mais peut-être est-ce *lire*, tout simplement, dont il s'agit ici.)

À la seconde question (si cette « objectivité supérieure » est souhaitable), je serai lâche, et je répondrai à nouveau pour moi seul: à chacun de voir, je ne sais pas. Ce que je puis en dire, c'est que chez moi, en fonction de ma posture de lecteur, c'est de cette manière que le travail (la lecture, la construction du sens) devient plus significatif, *agit* sur moi, lecteur, me sollicite davantage, m'habite. De cette manière, mes certitudes n'ont qu'à bien se tenir, j'arrive à envisager différemment une situation, un texte, et surtout je consens à envisager différemment, puisque je ne tiens pas au caractère définitif de ma posture — il m'apparaît du reste assez triste d'avoir constamment quelque chose à prouver.

Mais de cette manière, bref, je pense que je *laisse naître* une hypothèse, plutôt que je n'en formule une en regard de mes intuitions. Partout, je suis donc appelé —je m'appelle —à me défaire de quelque chose pour m'ouvrir à ce que le texte porte. Et je consens. Dans le meilleur des cas, la lecture du travail créateur me permet donc de libérer ma lecture. La libérer de moi.

L'enjeu, on le saisira, dans cette *lecture du travail créateur*, ce n'est guère le confort du lecteur, ce n'est pas sa paix, et ce n'est surtout pas son loisir — malheureusement ou heureusement, selon les raisons qui motivent la lecture. C'est plutôt le bouleversement volontaire de ses propres habitudes de lecture et de lecteur, son consentement à inverser la direction de cette lecture, et surtout sa décisive disponibilité envers ce qu'un texte lui propose, plutôt que sa dépendance envers ce qu'il souhaite ou désespère d'y trouver.

05.07.96.

Schultz. **Champion des personnages secondaires.**

Linus, endormi à l'école, est brusquement éveillé par cette petite garce, derrière lui, qui lance: « C'est à vous monsieur! » Linus s'éveille en sursaut, sûr d'être pris à dormir, il lance bruyamment: « La lune, Tolstoï, vingt-deux, Madagascar. » Il ne veut courir absolument aucun risque —il peut se trouver dans n'importe quelle classe, alors il lance tout ce qu'il sait.

Quelqu'un, dans *Les Inventés*, devra un jour admettre que ce qui importe, c'est de fournir du sens. Quel qu'il soit.

Des réponses, c'est ce que les gens veulent.

Alors il en donnera.

« Mais qu'importe, car on se retrouve devant cette étrange et fascinante hypothèse —et c'est à elle que je voudrais en venir. Les êtres humains *auraient davantage besoin de sens immédiat que de vérité*, foncièrement disposés qu'ils sont à poursuivre leur marche à tout prix, à sculpter leurs souvenirs comme on le fait avec des savons, à construire leur hier, voire à modifier l'Histoire sans aucun remords, plutôt que d'affronter la douleur et l'angoisse effectivement implacables d'une relative immobilité, ou d'une relative ignorance, même temporaires. »⁴¹

⁴¹ *Les Inventés*, p.9.

25.05.95.

Ne pas contraindre la lecture. Cela frise désormais l'obsession.

Obsédé par le rôle que j'aurais à tenir, obsédé par la résistance à y opposer, et par la crainte qu'une large part du lectorat n'attend que ça, qu'elle me demande de jouer le rôle de Dieu, afin que le lecteur n'ait pas à s'investir, qu'il n'ait qu'à suivre.

Voilà un autre paramètre de la *lecture de loisir*, ou de divertissement, où l'investissement, sans être nul, s'éloigne du déséquilibre profond entraîné par toute émergence de l'ordre du plaisir, tout orgasme. Ce qu'on demande à l'auteur et à l'histoire, dans cette lecture, c'est de nous bercer un moment. Elle est à rapprocher du règne de l'émotion, je crois, la Terreur du cœur dont parle Kundera⁴².

Ensuite, on se dit que si on ressent quelque chose, rire, pleurer, avoir peur, brrr, eh bien voilà, c'est ça la littérature.

⁴² KUNDERA, Milan, en substance dans *Les Testaments trahis*.

08.10.95.

L'impression d'être moi-même trop informé à mon sujet pour respecter ce que je suis et ce que j'ai à vivre.

Alors tu vois, quand c'est de toi qu'il s'agit, j'ai parfois l'impression que tu me connais trop, que je t'ai trop laissé t'approcher en quelque sorte, bref que tu es toi aussi trop informée pour être disponible à ce que j'ai à devenir.

Et l'inverse. Qu'ai-je à ce jour entraîné chez toi?

Ainsi, il me semble qu'on arrive, trop souvent, informé.

Mort, littéralement.

J'ai peur, encore.

Peur de te perdre, moi qui ne t'ai jamais eue à moi.

11.11.94.

Un large pan de la sociocritique tente de circonscrire l'objet-littérature en vertu de sa réception —Proust et Sainte-Beuve, vieux combat.

Ce faisant, la sociocritique obstrue volontairement la dimension d'écriture de toute littérature, ainsi que l'avis de celui ou celle qui crée. On ramène cet avis à un commentaire léger, regard subjectif de qui a le nez collé à la vitre, merci mais vous ne faites pas le poids théorique, monsieur, laissez-nous réfléchir à votre œuvre, si vous voulez bien, la sortie est par là.

Ce faisant, le chercheur obstrue l'une des vérités de l'œuvre, l'un de ses possibles —ce qui est tout de même épatant, pour un chercheur.

Mais je crois que la question doit se poser différemment.

D'une part et certes, si la sociologie de la littérature installe l'œuvre dans un contexte en disant que l'écrivain y est obligatoirement intégré, influencé par son milieu, sa position est évidemment imprenable. Mais d'autre part elle erre dans les limbes, notamment parce qu'elle fait ainsi d'emblée fi des phénomènes de création eux-mêmes, du dessaisissement (Nietzsche), du lieu vide et animé où retentit l'appel de l'œuvre (Blanchot), du déracinement (Artaud), bref de la disponibilité face à un objet —disponibilité sur laquelle les créateurs eux-mêmes, qui ne sont pas précisément reconnus pour leur conformité idéologique, s'entendent assez bien.

Le danger consiste à faire fi de ce que les créateurs eux-mêmes pensent et soupçonnent de leur propre travail, à l'oublier, car ce faisant, on déclare qu'obstruer un possible ne nous effraie pas, et on démontre une espèce de malhonnêteté intellectuelle qui dessert le texte. « *Ce qui manque essentiellement au critique, selon Flaubert, c'est de considérer le point de vue de l'auteur* »⁴³ Cet « oubli » est défendable, certes, il éclaire une posture particulière et sans doute féconde en terme de « réponses » (ce que veut dire l'œuvre, ce qu'elle porte comme message, ce qu'elle livre comme vision du monde ou n'importe quelle autre bêtise de même facture), mais elle m'apparaît assez juvénile, en même temps. Les écrivains ne sont pas des rats de laboratoire,

⁴³ FLAUBERT, Gustave, *Préface à la vie d'écrivain*, Paris, Seuil, 1963, p.8 (présentation de Geneviève Bollème; elle souligne).

et leurs textes ne sont pas des équations. « Il ne s'agit pas de juger une création mais au contraire, en quelque sorte, d'y assister. »⁴⁴

Le seul intérêt de cette approche, dans une perspective de création, reste un avertissement sérieux: c'est ainsi qu'on *montre à lire*, c'est là ce qu'on enseigne, et c'est donc ce que la plupart retiendront. Il devient dès lors plus clair que des étudiants abreuvés de pareilles énormités dès leur plus tendre bac pourront difficilement s'ouvrir aux phénomènes de création, et développeront à leur tour cette méfiance souveraine face à ce qu'un créateur peut dire de son propre travail.

À l'inverse, cela dit, puisque chaque confiture peut tourner en vert-de-gris, à l'inverse certains créateurs ne manqueront pas de *profiter* de l'absence de réflexion dans leur travail (les intuitifs, les purs, les « vrais », les instinctifs, ceux qui écrivent une chanson en vingt minutes et un roman en trois semaines, frappés par la Grâce Divine dans le milieu de la nuit). Haro sur la réflexion, chez ceux-là, et bienvenue Création-Instantanée-et-Pure.

Des fumistes.

Balayant la rive, leur rejet altier étaye le Culte de l'auteur, bien entendu, et il assoit solidement leur propre carrière de « purs ».

La vraie littérature.

Cela dit, si j'étais moi aussi un rat, je jouerais ce jeu curieux. Je me mettrais devant ce que j'écris.

⁴⁴ *Idem* ; propos de Flaubert lui-même.

22.02.98.

Constructivisme⁴³.

Et la difficulté, pour la plupart des gens, dont je suis, de modifier la trajectoire, une fois qu'ils ont arrêté une direction du sens.

C'est d'ailleurs ainsi que je précipite, littéralement, la fin du travail d'écriture, sur un texte... Quand je connais ou que je perçois cette « fin », cette logique, je ne peux plus, littéralement, agir sur lui, ou plutôt être à sa disponibilité. Le sens est fixé.

Je pourrais avancer que je ne suis plus d'aucune utilité à ce texte.

Qu'il a atteint, donc, son « propre niveau d'imperfection »⁴⁴

⁴³ WATZLAWICK, Paul, *L'invention de la réalité, contributions au constructivisme*, Paris, Seuil, 1988.

⁴⁴ Selon le mot de René Lapierre.

20.02.99.

Te laisser recoudre tout ceci, lecteur.

Frankenstein, ces multiples tentacules, innombrables lanières de peau en forme de chapitres, autant de pièces d'étoffe.

Recouds, si tu veux bien, lecteur. Sois pas chiche. Sinon, il se pourrait bien que je renonce, que je me résigne, que je raconte des histoires, tu ne te doutes pas de tout ce dont je suis capable.

S'il te plait.

26.02.99.

Une grande précipitation, à partir de la seconde partie, dans *Les Inventés* .

L'impression que le passé de Freinki, à petites digressions dosées, devait être très décrit, installé avec respect dans le temps du texte. À l'inverse, cette espèce de rédemption qui court sur quelques heures nocturnes, Frank, devant l'építaphe de sa mère, ne pouvait trouver dénouement à sa taille que dans une certaine forme d'urgence qui lui succéderait. Comme un écho formel porté par la phrase elle-même.

Peut-être eût-il mieux valu temporiser, laisser advenir davantage, en quelque sorte. (*Le seul qui compte, c'est le perdu* , disait Duras à propos du temps; *Dans le roman, le lecteur accepte de perdre son temps et sa vie* , ajoutait Belleau.)

Mais j'aurais trahi.

Car dire, aussi important cela soit-il, n'est qu'une essentielle étape, pour Freinki. Ce n'est pas la fin de l'histoire. Il court toujours, il roule l'Amérique.

Et *la Cathédrale* , lentement, s'érige.

Mais évidemment, je ne sais pas.

11.01.97.

On me parle du sang dans une nouvelle. C'est horrible. C'est macabre. Ououh. Mais on ne s'attarde que sur cette nouvelle-là, et pas du tout sur celle qui la suit, qui se vautre quant à elle dans le duvet d'oie. Le lecteur est un empereur.

Pour cela, le recueil de nouvelles est exceptionnel, qui offre une brochette de noyaux à explorer. En fait, je crois la nouvelle plus « marquante » que le roman. Elle frappe l'imagination comme un fouet. Lacération. Le roman pratique plutôt l'écartèlement. Ça commence infiniment plus lentement, ça s'insinue, ça distend les muscles et les articulations, ça ne provoque justement pas de cris, en tout cas pas d'abord. La nouvelle devient cicatrice dont on ne souffre plus, mais dont on conserve la marque. Le roman se ressent la vie durant, chaque nuit, un certain inconfort. Et pour la vie, lui aussi.

Mais voilà: on me parle de mes textes, et ce faisant c'est vers soi qu'on tourne les projecteurs.

Risquer le bref⁴⁵

Sylvie Bérard: « Le type dont nous parlons ne fait plus beaucoup de sport. Maintenant il écrit, ou plutôt se consacre à l'écriture. » C'est en ces termes que vous tracez un autoportrait —fictif, il va sans dire —de l'auteur en jeune sportif. Où, croyez-vous, ce goût de vous consacrer à l'écriture trouve-t-il sa source?

Jean Pierre Girard: Dans ma propre vitalité, je pense, ou alors dans une espèce de rage, c'est à peu près la même chose. La rage de conférer une forme à ce qui existe déjà en moi, dans un état désorganisé, ou anarchique, en tout cas illisible. Pas du tout dans le but de « mettre de l'ordre », toutefois, mais plutôt, à l'inverse, dans celui de me rallier à l'idée du chaos, de faire la paix avec cette évidence-là, pour ensuite laisser filtrer par la réalité du langage mes sensations, mes intuitions de l'existence, ma voix. C'est très différent du besoin de dire, je crois. À l'heure actuelle, l'écriture me permet d'accéder à ces plateaux-là, comme si, en le faisant, ces plateaux, ces réalités, disons ces espaces, *existaient* davantage. Ce que j'appelle vitalité, c'est peut-être la rage qui me pousse à diriger des projecteurs vers les zones d'ombre. Alors, la source de mon écriture, ce serait ma rage de vivre; sans doute serait-il assez juste de le dire comme ça.

SB: Vos tout premiers textes sont déjà des nouvelles. Aussi, je vous pose la question classique —piégée parce qu'on ne la pose pas lorsqu'il est question du roman —:pourquoi la nouvelle?

JPG: La nouvelle, comme tout autre genre, *doit* correspondre à une conception de l'existence pour celui, celle qui écrit. Sinon, quel que soit le

⁴⁵ Une première version de l'entretien qui suit a été menée par madame Sylvie Bérard, et publiée dans *XYZ, la revue de la nouvelle*, no 33 (1993). Aucune des questions de madame Bérard n'a été modifiée; mes réponses, par contre, ont été remaniées, annotées, et insérées dans la thèse notamment parce qu'elles permettent de mettre en perspective non seulement l'évolution de ma réflexion en regard du *bref*, de la nouvelle, mais également mon rapport à d'autres genres, ainsi que certains éléments de ma relation à l'écriture. Les propos conservés de l'entretien original sont donc souvent retouchés, et je l'espère enrichis, mais ma reconnaissance envers madame Bérard, elle, reste entière et intacte.

genre ou la pratique, c'est de la frime; nous sommes dans la malhonnêteté en regard d'une espèce de morale de l'écriture⁴⁶. Pour moi, la nouvelle est urgence, nécessité, et telle que je la conçois, ce qui n'est pas une référence, elle ne supporte aucun truc. Mais ma relation à l'écriture est moins une question de genre qu'une affaire d'exigence, je crois. Je vais vers tel genre parce que c'est celui-là, à tel moment, qui assure une relative concrétisation de ce qui veut se dire. La nouvelle est par contre très importante parce qu'elle a été la première à assurer mon inscription dans une forme véritablement productive; une forme qui permettait l'écriture.

SB: Alors, pourquoi *si souvent* la nouvelle?

JPG: L'équilibre. Tout relatif, bien sûr, mais l'équilibre entre ce que j'estime nécessaire de nommer, et ce que me permet la nouvelle, dans ce qu'elle a d'expéditif, ou de jugulaire, tiens, même si écrire de la nouvelle vient puiser directement dans le capital d'invention d'un individu, j'en suis persuadé. Exactement comme une poésie qui ne se gargariserait pas de mots se dirigerait tout naturellement vers une forme de silence. Je n'ai pas quarante ans, et j'ai publié près de 70 textes; ça ronge un coin entier d'imaginaire, vous savez, et je peux comprendre infiniment qu'un artiste un jour se taise, entre autres par souci de ne pas se répéter. Mais ne pas rechercher cet équilibre, ne pas essayer de donner une forme à cette urgence que je ressens, ou ne pas accepter que je pourrais demain me taire pour respecter ce que je sais être le noyau dur de ce lieu venu au monde entre l'écriture et moi, ce serait de la bouillie, de la supercherie. Je crois donc savoir que j'arrêterai d'écrire avant de multiplier des textes portés par autre chose que cette voix singulière et nécessairement fugitive qui est la mienne. Mais peut-être que j'aspire au silence, aussi, précisément, il faut le dire; peut-être que j'aspire à ce que la rage s'apaise, comme si le lieu suprême de l'écriture était ce silence, ou la paix du mot, ou la mort du signe, je ne sais pas. J'aspire peut-être à un silence à la fois conscient et quiet, et ça m'apparaît même plutôt sain, en ce sens, d'aller vers le dépouillé plutôt que la pléthore. D'autant que je ne crains pas la page blanche; c'est plutôt

⁴⁶ Voilà une idée chère, entre autres, à Raymond Carver (*Les Feux*, Paris, L'Olivier, 1991, Points n°R580).

la noire qui me travaille; j'essaie de l'éclairer en braquant vers elle de petits fuseaux de mots. Vu du balcon, ça doit être assez touchant de voir quelqu'un s'appliquer à pareille entreprise.

SB: Est-ce que la nouvelle est allée de soi dès les tout débuts?

JPG: Non. Je me souviens que pendant les voyages en autobus avec les Diablos [équipes sportives, cégep de 3-Riv.], je réinventais les textes des chansons dont j'aimais la mélodie. Sardou, Ginette Reno, Goldmann et Brel, entre autres, y ont passé. J'ai écrit pour des journaux, aussi, des revues, *Le Nouvelliste*, *le Bulletin des agriculteurs*, etc. Ma première tentative de fiction était une espèce de pastiche horrible et absolument réussie de Bob Morane. Mon héros s'appelait Robert Stanford. C'était mon héros. J'avais tenu huit pages. Pas besoin de vous dire que je pataugeais dans le convenu, j'étais loin de la porte, aurait soupiré mon père, très loin de mon écriture, et loin de moi. J'ai dû me *déconstruire* complètement, je le sais maintenant, pour accéder à ma naissance, et pour miser ce qui restait de ce qu'on m'avait appris, transmis, afin d'atteindre ce seuil où je me trouve toujours, je crois, cette petite disponibilité, cet étrange consentement où la création m'apparaît parfois possible. Je tiens un journal d'écriture, aussi, et un « Cent mois », dans lequel j'écris une page tous les 20 de chaque mois, depuis 1984⁴⁷. Pourquoi le 20 et pourquoi une page, je ne sais pas, Perec peut-être, Pascal, Descartes, Hubert Reeves ou Stephan Hawking, je ne sais vraiment pas pourquoi. Mais je crois également qu'il faut se méfier des pourquoi, en tant qu'écrivain. Parce que c'est mort, un pourquoi. C'est larvaire. Ça renseigne un peu l'homme, ça l'apaise un petit moment, mais ça tue l'œuvre. Les diagnostics tuent les œuvres, disait Suzanne Jacob, je crois⁴⁸. J'ai écrit un peu de théâtre, surtout radiophonique; ma vision de la réalité et du souffle qui doit propulser un texte font que je me sens très près de la dramaturgie. Mais mes fictions, il y a sept-huit ans, étaient de « courtes histoires », très différentes de mes textes actuels et de leurs enjeux, je crois. Le pire qui puisse arriver à la nouvelle, d'ailleurs, ce serait qu'on répande encore

⁴⁷ Le *Cent mois* s'est terminé le 20 septembre 1993.

⁴⁸ Vérification faite, c'est bien Suzanne Jacob, dans *Voix et Images*, vol. XXI, n°2 (62), 1996, p.228.

la notion de « fictions brèves », parce que c'est une notion rapidement digérée, sans mentionner la spécificité du genre, son refus du fortuit —refus qui déjà, à lui seul, *raconte autre chose*, même si ça contrevient à la conception classique qu'on possède, ou à ce que d'aucuns voudraient que la nouvelle persiste à être, soit « un petit genre ».

SB: Vous associez l'écriture à l'errance, à quelque chose donc de l'ordre du fortuit, vous dites pousser vos textes « à un degré à peu près acceptable d'imperfection »; cela signifie-t-il que vous ressortez toujours insatisfait d'une session d'écriture?

JPG: D'une session d'écriture, non. Dans chacune d'elles, il y a même une jubilation, une absence à ce monde, tiens, sans lesquelles je regarderais assez paisiblement le tout-à-l'égout faire sa bagatelle. Je m'appliquerais à autre chose, je crois, peut-être la jouissance stricte, sans assises, sans conséquences, sans responsabilité en regard des incidences de mes propres cris. Donc une sorte d'abdication. Et ce faisant je n'aurais peut-être plus d'obsessions, remarquez. Mais ce n'est pas ainsi que ça se passe, du moins pas maintenant; si on gagne un tout petit peu d'amplitude, justement, si on veut bien considérer d'un peu plus haut le désastre, en quelque sorte, eh bien vous avez raison. Quand j'abandonne un texte, c'est que d'une part, j'ai l'impression qu'il m'a livré sa *clef*, et je n'éprouve plus le désir de le travailler. Je précipite donc sa fin, littéralement. L'histoire importe, certes, mais dès qu'elle est la *seule* à importer, il me semble que je n'ai plus grand-chose à apporter à ce texte. Percevant un sens plus clair à ce qu'un texte peut vouloir dire, c'est fatal, *je ne suis plus* à son écoute; décevant, *je ne peux donc plus que* l'abandonner, en espérant que ceux qui s'en accapareront le prendront là où je l'ai hissé et le porteront plus haut que je n'ai su le faire —car assurément, ce texte a à *aller*, c'est comme vous et moi: nous avons à bouger; sans doute pas à nous rendre quelque part, mais nous devons aller. Le texte, donc, n'est plus à moi, et dans cette optique-là, je laisse donc toujours un texte à parfaire, mais rarement par moi, auteur. Je le saisirai parfois comme lecteur, remarquez, plus tard, mais ça c'est une autre histoire.

SB: Perfectionniste?

JPG: Si on le prend comme une forme d'acharnement déraisonnable, oui, assurément, et cela jusqu'à savoir mes livres par cœur au moment de les publier —vous savez, le gueuloir de Flaubert —, mais c'est bien parce que je ne vois pas d'autres moyens raisonnables de m'en tirer. D'autant que le perfectionnisme, chez moi, ou l'acharnement, ce ne sera pas nécessairement travailler sur un seul projet; plus souvent qu'autrement, ce sera en laisser naître quelques-uns et intervenir, ensuite, auprès duquel il sera juste de le faire. Je me sentirais assez inconfortable, ou alors trop vulnérable, si je n'avais pas deux ou trois projets bien lancés. Tenez, voilà peut-être une explication à mes premiers livres, ainsi qu'à la Cathédrale, mon projet romanesque actuel... Mais à travailler sur un seul projet, j'hésiterais sans doute à le terminer, c'est mon genre, je le peaufinerais jusqu'à l'abcès, ça deviendrait probablement chronique, la peur du vide ou quelque chose d'aussi crétin, et ça se ferait au détriment du texte, évidemment, qui lui n'a rien à gagner dans mes angoisses profondes, sinon l'amorce de l'entrée en travail de l'homme, ce qui, j'avoue, n'est pas rien. Mais si l'homme en moi y gagnait peut-être —car c'est à l'homme que peuvent être utiles les pourquoi; pas à l'auteur, et surtout pas à l'œuvre —, le texte, lui, resterait en marge. Éloigné, même. Alors, en arrière la guenille, disait encore Flaubert. J'ai la conviction profonde que l'homme est plus petit que l'auteur, lui-même assez ridicule à côté de son œuvre.

SB: Par l'écriture, avez-vous déclaré un jour, vous devez vous mettre en cause, en danger, en situation périlleuse, car sans ce coefficient de risque envers vous-même vos textes s'avéreraient impubliables parce que « vains, hypocrites et navrants ». Quels sont les lieux de ce risque?

JPG: Pas des lieux, des espaces. On pourrait dire que ce qui me fait écrire relève de l'informe, ou de l'opacité, en commençant par la mienne pour déboucher, parfois, sur celle des choses et des gens, quand l'écrivain a la chance d'avoir été le paratonnerre, la courroie d'une petite parcelle d'universalité, qui transite par le texte. Quand la condition humaine sera limpide pour moi, quand ma position y sera définitive, ou même un rien plus sûre, je renhausserai mes

chèvres et ce sera parfait; j'arrêterai d'écrire, dans ses sens transitif —pousser un crayon —et intransitif —conférer une forme —,mais cet arrêt-là, je vais vous dire, m'apparaît absolument inimaginable à l'heure actuelle, à moins d'être par quelque fée changé en betterave. Mes enjeux, vous avez raison, ce sera risquer ma peau (dans une mesure extrapersonnelle dont je suis bien le seul à pouvoir connaître le potentiel de danger), et puis ce sera aussi me surprendre, et puis me déjouer, pour me rendre toucher ce que peut-être j'aurais préféré garder secret à moi-même. Sinon, quel serait le but de ce jeu immense? Et s'il se trouve ici une notion de défi, c'est évidemment dans son sens le plus strict: défi lancé à soi. Mesurer à ce premier défi, les autres, celui des soufflets sur les joues, celui de la provocation, celui de la polémique, celui de l'installation acharnée de notre singularité à la face du monde, voire celui du succès populaire ou du chiffre de vente, m'apparaissent bien fades. Peut-être pathétiques, aussi, et cela pour l'ensemble du genre humain, mais qui suis-je pour le dire et que puis-je réellement en dire, sinon que certaines nuits j'ai vraiment mal au genre.

SB: L'esprit de compétition auquel on songe spontanément — nous venons tout juste de parler de sport —, ce besoin d'être le « meilleur » ne vous habite donc pas lorsque vous écrivez?

JPG: Dans cet « autoportrait fictif » que vous citiez tout à l'heure se trouve aussi ceci: « il est conscient qu'en se révélant de la sorte, il fournira la poudre à qui cherche compulsivement à faire tonner les canons, mais bon, le filigrane est-il clair, ici? la chamaille pour la *puck* ne le motive plus. »⁴⁹ Voyez-vous, je me suis longtemps défini par mes performances, et je crois en connaître un bout sur la compétition; je la sens encore sous mes ongles, des fois, et je l'ai habitée assez pour réaliser avec un certain effroi qu'au moment où il est question d'humains chez les vainqueurs et les vaincus, il est beaucoup plus angoissant pour moi de vaincre que de perdre. Il faut y penser un moment, je vous jure, avant de ressentir dans son corps l'angoisse de vaincre⁵⁰, avant de saisir que tous les sommets extérieurs à soi, sommets qu'on se figure souvent soi-même

⁴⁹ GIRARD, Jean Pierre, *Léchées, timbrées*, op. cit., p. 112.

⁵⁰ *L'angoisse de vaincre*, devait par la suite devenir le titre d'une nouvelle (dans *Hair?*, L'Instant même, 1997, pp. 109-116).

devoir atteindre, eh bien on les atteindra, tout le temps, et ils ne sont pourtant que fort peu de choses. Pas que des écrans de fumée, mais presque; une espèce de leçon en regard de l'espace à occuper. Et on aura seulement façonné, pour atteindre ces « sommets », donc pour ce tout petit savoir, quelques blessés de plus, quelques vaincus de plus, dont nous ferons nous-même partie du reste, malgré l'euphorie passagère de ce que notre monde persiste à appeler la « victoire ». Et je suis passé par là, madame, et j'ai mis du temps en crise pour décoller de ma peau les galles de la compétition. Alors maintenant, être le « meilleur », vous comprenez, je laisse ça assez volontiers à ceux qui se cherchent des motivations ailleurs que dans leur peau. Ce qui m'intéresse, c'est le bon travail, et ce que je voudrais, c'est consentir ponctuellement à me voir tel que je serai devenu, demain, et puis essayer de nommer ce gars-là, c'est tout. L'écriture n'a du reste pas été *choisie* au détriment de quelque chose, elle s'est plutôt imposée, selon cette formule très convenue à laquelle je ne trouve cependant pas toujours de succédané. Du sport, je retirais une grande satisfaction, mais ça ne m'emplissait pas. En fait, je le sais aujourd'hui, je n'étais pas *sportif*, non, *je faisais du sport*, nuance. Aujourd'hui, je ne fais presque plus de sport, et je suis beaucoup plus sportif, il me semble. À tout prendre, je dirais que désormais, j'ai l'impression d'écrire mon *jeu* de manière plus sûre, de m'investir d'une manière plus délibérée dans ce jeu, et c'est probablement grâce à l'écriture. Avant, jouer, c'était Beyrouth. Maintenant, c'est assez paisible. Et jouissif, tiens, certains soirs. Rabelais n'est pas à comprendre au-delà du rire, vous savez. Rabelais est le rire.

SB: Et votre écriture, colorée, heurtée, constamment marquée par un passage d'un niveau de langue à un autre, bref tout sauf aseptisée, participe-t-elle de ce défi que vous évoquiez tout à l'heure, d'une exploration constante?

JPG: Fort importante, et fort délicate, cette question. Parce qu'en des périodes très nationalistes, très imposées (que ce soit au Québec ou ailleurs), on a souvent le réflexe de se rabattre sur la fiction, les écrivains, les artistes, et à attendre d'eux quelque voie. Entendons-nous, ce n'est pas qu'ils n'en offrent pas, c'est la rhétorique de l'attente qui pose problème... Dans ce cas-ci, au nord du 45e parallèle, on a souvent le réflexe d'associer la lutte linguistique à la lutte

identitaire — une, ou même La, question nationale. Or, comment le dire doucement, or la langue n'est pas un cheval, elle n'est pas non plus une cause en soi, qui dépasserait ceux qui la parlent. Elle n'a guère, conséquemment, à être défendue. La langue est un outil magnifique d'affirmation d'identité, mais *elle n'est pas l'identité elle-même*. Votre question nous place en outre d'emblée dans la dimension politique du travail d'écriture, une dimension sur laquelle je possède au départ quelques réserves, disons. Mais voilà, tout cela dit, voyez-vous, je *sens* ma langue en moi, je sais que je lui dois mon amorce de prise sur l'existence, et je donnerais mes yeux pour elle, je veux être clair là-dessus. Mes yeux. Mais je la veux vivante, cette langue, prête à risquer une main, ou un bras, à son tour, pour se loger là où l'humain gagnera qu'elle se loge. C'est donc elle qui doit servir les êtres, ça se confirme, pas l'inverse. Moi, avec mes faibles moyens, je tente de lui rendre quotidiennement hommage, et elle, elle me sert. Les rôles sont ainsi clairs. Mais si elle me prouve un jour qu'elle ne consent pas risquer sa peau, si elle se veut statue devant laquelle je devrais ramper, si elle se mue en pastiche d'une identité, en fait si elle ne veut pas vivre, avec les risques que ça implique, eh bien qu'elle meure, je ne verserai pas une larme. Résister est une chose; se battre pour une structure vide en est une autre. Par ailleurs, dans ma position d'auteur, si un texte réclame tel niveau de langue, et si je suis assez attentif pour saisir que c'est ainsi que ce texte demande à être, je vais me fendre en quatre pour le lui offrir. Je crois que je suis assez disponible, assez favorable, et même assez vendu peut-être, à tout ce qui veut vivre, malgré les risques inhérents. À l'inverse, je suis peut-être un petit peu intransigeant envers qui cherche à traverser sa vie sans effleurer ses propres parois.

SB: Quel honnêteté, alors, pas d'artifices?

JPG: C'est beaucoup dire, c'est beaucoup consentir à ce type, je préférerais parler, en ce qui le concerne, d'une espèce d'intégrité face au texte. Mais je vous l'ai dit: pas de trucs; l'artifice est la mort de l'écriture. J'ai réellement l'impression de me nier quand je mens, alors vous comprenez, ça devient vite assez lourd, je n'en peux rapidement plus de moi. Mais cela dit, écoutez, bon, c'est certain que de temps en temps je louvoie, je fais moi-même mon petit baratin, un immense éclat de rire dans le *campeur* de Robert, quand tant

d'efforts ont aboutit au néant, ou alors, pas plus fin, ou alors je m'impatiente avec ceux qui se prennent trop au sérieux, mais le plus souvent c'est passager, et ce n'est pas foncièrement malin, je crois; ce sont là de petites éruptions que des êtres humains vaccinés devraient se pardonner tout bonnement. Par contre, je ne vois pas beaucoup de vertus dans le fait de se camper derrière des conventions, des petits canapés, tout ça, ce que j'ai parfois tendance à faire moi-même, alors il faut être vigilant. Mais quoi qu'il en soit, vous savez, ne perdons pas de vue que même cette entrevue est un mensonge; moi, devant vous, ou très loin, voire dans un autre temps, composant mes réponses, les modifiant, et m'efforçant pourtant d'être Girard parce ça m'est insupportable de ne pas chercher à l'être, je suis aussi un mensonge. On sort des chiottes et on est déjà, de paillettes ou de lambeaux, paré... Ça, c'est très clair. Mais qui a dit que la fiction était un mensonge qui disait la vérité? Et c'est cela qu'il faut sans cesse préciser, je crois. Mensonge et vérité ne possèdent pas, en fiction, du moins pour moi, de véritable valeur. Ce n'est d'ailleurs pas moi qui *fais* le vrai et le faux, dans mes textes, pas plus que ce n'est moi qui *veux* le vrai et le faux, ni moi qui les recherche au fait, et de toute façon ils seraient réducteurs: de l'anecdote ou de la copie pour le pisse-copie qui, d'ailleurs, va se reproduire et recouvrir le globe, vous verrez. S'il peut être amusant, parfois, de considérer quelle est la part de *vrai* et de *faux* dans l'œuvre de quelqu'un, je suis certain qu'on se trompe radicalement quand c'est ce qu'on vient tenter de repérer dans la fiction, et plus précisément dans le narratif. Mais voilà; le Culte de l'auteur-qui-se-nourrit-du-vrai et les journaux à potins seront à la mode pour encore un moment, je pense, dans la société occidentale; on se cherche des effigies comme ce n'est plus possible. Et parfois, on aimerait bien nous-même élever la nôtre, alors on évoque que c'est vrai ce qu'on écrit, qu'on vit, qu'on souffre, qu'on s'est inspiré de faits vécus tout en dramatisant la situation gna-gna, bref qu'on met nos tripes dans l'affaire, et il y a tellement d'écrivains dans ce train, donc tellement de fossoyeurs du genre romanesque, c'est complètement dingue. Mais ce *vrai*, comme ils disent, cette littérature *shootée* aux hormones du réel, si vous me prêtez l'expression, ne m'intéresse pas beaucoup. Elle posséderait même un côté dangereux, à bien y penser, dans la mesure où elle n'admettrait elle-même, comme *bonne* littérature, que celle qui se fait le témoin d'une certaine forme de réel. Alors qu'à l'inverse, je crois que le véritable héritage du romanesque,

depuis Rabelais, depuis Cervantès, c'est précisément de s'opposer à une vision qui réduirait l'existence à ses seules caractéristiques de réalité. Ouvrir, rendre possible, montrer que. Voilà une tâche originale, que seule la fiction peut encore entreprendre et mener à bien, je crois. Il faut s'élever contre cet espèce de terrorisme rationaliste, et se délivrer d'un certain naturalisme qui tente lui-même de ligoter la fiction à des considérations de réalisme. Nous sommes très près, à ce stade, du dogme, ou de l'intégrisme idéologique, qui sera assurément, entendez-le bien, le cerceuil de la fiction, si l'hégémonie du réel se confirme. Le roman, rappelons-le nous et battons cette marche, *ne peut être que le lieu de convergences des possibles, la mise en place des « ego imaginaires »*⁵³ dont parle Kundera, donc celui de la relativité des choses, et celui de l'humour aussi. Surtout pas le lieu unique de la « vérité », quelle qu'elle soit. D'ailleurs, pour ce que certains persistent à appeler le « vrai », il me semble qu'il y a d'autres genres, la correspondance, le journal, les carnets, voire le récit, ou même la poésie, n'importe —et encore là, tout cela n'est pas forcément plus « vrai », du reste. Mais à vouloir faire porter au roman ou au narratif les ballots du réel, *on lui enlèvera la possibilité de nous questionner sur notre monde* ; on ne lui permettra plus ces interrogations, vous vous rendez compte? On murera nous-même l'issue. Et ensuite, on décrètera la fatwa contre une œuvre de fiction, par exemple, montrant pas là toute la puissance que représente l'imagination, son amplitude immense, quand le réel, lui, forcément, doit se contenter du rase-mottes. À ce moment, on aura littéralement perdu la boule, et tout sens de l'invention. Mais tout cela établi, il reste que ce qui accroche, ce qui *pogne*, c'est le truculent, le vécu, ce curieux « vrai » qui m'apparaît, à moi, dérisoire. À mon sens, et à nouveau je cite Jacob, la fiction est ni plus ni moins que la « condition de la réalité »⁵⁴. Et se soustraire à ce Culte de l'auteur, résister, n'est pas plus facile, vous savez. Et peut-être pas du tout souhaitable non plus. Mais chacun y va comme il le sent juste, évidemment. Par contre, on n'a rien à faire des menteurs, ça c'est certain.

SB: Quelle est la part —l'apport —de la théorie dans votre démarche? Vous avez poursuivi un projet dans le cadre plutôt strict d'une maîtrise en études

⁵³ En substance dans *L'art du roman*.

⁵⁴ Revue *Possibles*, vol. XII, n°4, 1988, « Conférence-fiction », p.85-93.

littéraires et vous enseignez la théorie de la création littéraire. Comment l'écriture peut-elle s'accommoder de règles, de cadres, de plans définis sans sacrifier aux conventions ou aux recettes?

JPG: Les règles, les cadres, les plans définis sont les seules choses desquelles *l'écriture* ne s'accommodera jamais. Mais l'écriture, bien sûr, vue d'abord comme une recherche de sa voix à soi, donc comme un lieu de bouleversements incessants, et non comme une production textuelle. N'importe qui peut rédiger un scénario, une nouvelle, un roman, une téléserie, je veux dire n'importe qui peut pousser un crayon jusqu'au mot: Fin. À ce moment, ce sera génial ou pourri, ça dépend. Mais cette *écriture* —transitive, je l'ai dit, et qui correspond davantage à la *production de texte(s)* — débouche le plus souvent sur de l'alimentaire, du thérapeutique, des exercices de style, de l'écriture sociale, idéologique, voire strictement politique même, mettez-en. Je n'irais pas, comme Broch, jusqu'à parler « d'art de pacotille »⁵⁵, puisque ces productions-là sont à respecter, comme toute autre production. Mais leur esthétique est téléguidée. Ces œuvres se veulent et deviennent objets d'opinion. Elles peuvent donc être importantes pour le scripteur, pour la société, pour l'Histoire, mais neuf fois sur dix elles n'ont rien à voir avec *l'écriture*, exactement comme Mère Térésa faisait œuvre utile, mais son œuvre qui n'avait rien à voir avec *l'écriture*. Cela dit, donc, non, pas de règles, sauf si leur première vertu est d'être abandonnées, je veux dire si l'écrivain se donne ce droit, ou s'il se le reconnaît, ou s'il en a le courage. Mais de la rigueur, par contre, ça oui.

SB: Et croiriez-vous que le plaisir de la rigueur réside dans sa transgression?

JPG: Eh. Apprenez les codes et les consignes, il le faut, je suis très sérieux; vous honorez par là les découvertes des autres, la pile de livres sur laquelle vous êtes juché. Maîtrisez ensuite si bien la quincaillerie que vous pourrez la sentir en vous —comme on doit ressentir une virgule jusque dans son corps avant de la déposer sur le texte —,maîtrisez-la parfaitement et vous serez, enfin, en mesure de la dépasser. Oui. Voilà. Et c'est ce qu'il faut arriver à faire, je crois: prendre

⁵⁵ BROCH, Hermann, *op. cit.* p.17.

appui sur les structures anciennes —pas du tout pour les détruire, même s'il y a de bonnes chances que ça se produise —et *tendre* vers quelque chose. C'est vrai en physique moléculaire, en astronomie, en amour, en écriture. Mais la transgression et la rigueur ne sont pas qu'un plaisir, pour moi, du moins dans son seul sens hédoniste. Ça ressemble davantage à une agréable nécessité. Sans elles, en fait, j'ai l'impression d'être un clone. Je veux dire: il est normal qu'une structure hors de soi vienne heurter, dans une mesure toujours relative, ce qui est soi, et il est tout aussi normal que le *Principe de la délinquance*, à la base même de l'écriture, inquiète les systèmes établis, précisément fondés sur une certaine apathie de leurs membres. Le politique, domaine du collectif, et le poétique, celui du particulier, s'opposeront toujours, à moins que le bon droit, la morale, ou encore la vague du politiquement-nutritivement-aérobiquement-etc.-correct ne vienne niveler tout ça par le bas et n'édulcore la part humaine, c'est-à-dire clinquante, anarchique, désordonnée, prodigieusement belle et nécessaire, de l'existence.

SB: Vous parlez de la nécessaire délinquance... Mais si elle s'accommode si mal de cadres et de codes, comment l'écriture peut-elle s'enseigner?

JPG: Elle ne s'enseigne pas, madame. Les écrivains qui sortent de l'université l'étaient avant d'y entrer. Par contre, ce qui assurément se *démontre*, c'est le souci d'être encore plus attentif à sa propre démarche, si on ne l'est déjà à en crever, et puis une espèce de contexte historique, bien sûr, et peut-être une distance un rien plus immédiate avec un texte, une distance qu'un écrivain humble, qui place le texte au-dessus de lui, admettra, assumera. Et puis la rigueur, encore, toujours, la rigueur. Et tout cela n'enlève rien à la pertinence d'un séjour à l'université, au contraire, à moins qu'on y aille pour obtenir un papier —auquel cas on obtient absolument ce qu'on mérite: un papier. En plus des lectures —je ne suis pas un homme qui lit beaucoup, il me semble, du moins en nombre de livres —, la synergie, la prudence, l'ouverture, et puis les échanges sur l'écriture et sur les phénomènes de création, surtout, tout ça a été déterminant pour moi. Vous savez, un moment avec Sylvie, René, André, Louise, France, Dany, Paul, ou une bière avec eux, ou un billard, souvent ça me rapproche de moi; ce n'est quand même pas banal. Je me repose et m'apaise

auprès d'eux — et qu'ils le sachent ou non n'a pas vraiment d'importance. Évidemment, ici, il faut d'emblée parler d'œuvre de lecture, c'est-à-dire ce que je fais moi-même du sens, ce dont je le charge en quelque sorte. On parle donc aussi de sensibilité individuelle, d'ouverture à l'idée d'apprendre des autres, de capacité à capter ce qui gravite autour et à le déposer dans son propre moulin à viande pour en faire quelque chose à soi. On parle d'être écrivain. À l'université, quoi qu'on en dise, des choses bougent, ou du moins elles sont appelées à le faire, et je connais quelques écrivains, quelques critiques, qui sortiraient sans doute de leur mélasse rien qu'en effaçant ces sourires un peu tatas qui révèlent uniquement leurs préjugés face à des groupes de réflexion sur l'écriture. En tant que « tuteur » de plus de 500 étudiants, depuis dix ans, qui sait d'ailleurs si je n'ai pas permis à quelques-uns d'entre eux de s'approcher un peu de leur voix, de leur rythme. Et peut-être, on peut rêver, peut-être de leur faire « gagner » un peu de temps. Ce qui serait immense. À votre avis, qu'est-ce que l'humanité entière devrait au tuteur qui aurait fait gagner une semaine à Shakespeare? Rien, peut-être, mais je crois que Shakespeare, lui, aurait été reconnaissant. Évidemment, pour certains qui se considèrent « arrivés », l'université sera castratrice — et c'est tout à fait juste; l'université est un monstre — mais je crois que j'ai su, moi, prendre le bon de l'ogre, sans trop le servir, sans perdre ce que ma propre voix peut posséder de particulier. Savez-vous jouer au Pire? Allons-y. Dans mon cas, qui sait si l'université ne m'a pas évité d'être une espèce de virus talentueux qui reproduirait un discours ciré, flasque, sans le savoir, sans se remettre en cause, en produisant du texte comme une machine pourrait de nos jours en chier, si vous voyez ce que je veux dire. Verni comme on me dit que je le suis, on aurait sans doute *reconnu* mon *talent* quelque part, j'aurais rentabilisé toutes mes tentatives de suicide, et je pourrais m'en gargariser, et j'évitais ainsi de me rencontrer, et j'écrirais le même livre toute ma vie, au grand plaisir poli de mes dix mille lecteurs assidus, mais sans jamais pister *l'écriture* en moi, sans chercher l'équilibre entre ce que je serais et ce que je trouverais avantageux de dire. Encore pire? Je pourrais trouver de quelque manière avantageux d'occuper des tribunes comme celle-ci, donc d'éclairer l'homme plutôt que le texte. Encore pire? Je ramènerais la littérature au principe Hygrade, plus de saucisses parce que plus de gens en mangent, et que si ça se vend mieux c'est nécessairement meilleur. Encore pire? Je

l'ignorerais et je regarderais du haut de la tour ceux qui auraient tout de même la beauté de tenter de m'éveiller au phénomène, comme un docteur glacial avec ses patients reste glacial avec ses patients jusqu'à ce qu'il tombe lui-même malade. Vous avez vu ce film avec William Hurt? Leur danse dans le crépuscule, alors que les billets sont achetés pour un show auquel ils n'iront pas, lui et sa patiente en phase terminale, c'est absolument beau, parce que c'est absolument sorti de la logique déterministe ambiante. Et ça parle de l'importance d'occuper l'espace.

SB: Le lien étroit entre les espaces et le temps, donc...? Justement, votre recueil *Espaces à occuper* s'ouvre sur cette dédicace: « À ceux qui n'ont pas le temps ». Qui sont ces gens? Tout de même pas ceux qui n'ont pas le temps de lire autre chose que de la nouvelle?!!!

JPG: Évidemment non. Je me souviens même avoir écrit quelque part que les amants de la nouvelle ont des points communs qui n'ont rien à voir avec le manque de temps pour lire. C'est un mythe assez tenace. Selon les textes, et l'humeur du lecteur, c'est d'ailleurs parfois beaucoup plus long de lire du court. La littérature qui me bouleverse est souvent celle où j'ai l'impression qu'un monde pourrait s'ouvrir à chaque phrase, où il m'est possible de perdre pied, et que l'ouverture, la faille, la liberté, puisque j'occupe le siège du Dieu-lecteur, dépend assez strictement de moi. J'aime cette écriture-là, travaillée, solide, portée très haut par l'auteur. Essayer d'offrir des bijoux, et pas du toc, c'est vraiment le moins qu'on puisse faire, et à ce titre, le roman, la nouvelle, la dramatique, le poème s'y prêtent tous bien. Et puis, vous voyez, quand on survole le territoire plutôt que de l'habiter, quand on ne jure que par les buts à atteindre, quand on a été trop occupé pour assister à la naissance d'une ride sur le visage d'un copain ou à la disparition du désir dans le regard de la femme qu'on aime, eh bien je crois qu'on a perdu une belle occasion d'être vivant. Je crois qu'on a cédé devant le malheur, ou la douleur d'être vivant jusqu'au bout, sans espoir de retour si je puis dire. On s'est donc également privé des plus grands bonheurs.

SB: Croyez-vous que la nouvelle soit une bonne façon d'initier au plaisir du texte —écriture et lecture?

JPG: Je ne sais plus. Je l'ai cru longtemps. Il faut être un peu cinglé, pour la nouvelle. Et en même temps, elle est très exigeante, pour son auteur et son lecteur. Elle refuse la description, elle refuse l'investissement, elle refuse d'être là quand « l'histoire » commence, quand elle finit, etc. Elle n'est pas commode, tiens. Le *consentement* à la lecture prend ici beaucoup de sens. Je suis toujours touché par un lecteur qui dit aimer un de mes textes, mais pas parce que c'est un des miens, plutôt parce que je suis là devant un *lecteur*, et que pour aimer, ce lecteur a dû « régresser » —je n'ai pas de meilleur mot —jusqu'à être perméable à la structure polymorphe qui voulait prendre forme *grâce* à lui; un objet qui n'aurait pas acquis de statut sans un investissement personnel de sa part. Il me semble que la nouvelle sera goûtée d'une manière plus aiguë par qui accepte de voir dans la lecture ou l'écriture des tremplins de bouleversements, donc autre chose qu'une forme de divertissement, mais je ne suis pas du tout sûr de ce que j'avance, et un des trucs qui me causent des éruptions cutanées, c'est le concept de la « bonne manière », de la « bonne littérature », de la « bonne façon d'aimer », alors...

SB: Vous parlez de bouleversements et je songe aux personnages qui traversent vos nouvelles. Ils se livrent peu à l'introspection, accomplissent des gestes futiles —de ces gestes quotidiens qui ne changent pas le monde —, ils draguent, bien souvent, et ne s'engagent surtout pas pour la vie. L'essentiel, selon vous, surviendrait-il là où on l'attend le moins?

JPG: Je me coucherai, ce soir, et dans ma tête subsistera un parfum, ou alors la préciosité avec laquelle un homme appelait un taxi, l'hésitation d'une femme devant une boîte aux lettres, le ton d'une secrétaire qui n'en peut plus, ou encore ce veau, dans le champ en face de ma maison, qui envoyait des coups si violents sur le pis de la vache. Alors où est le futile, s'il vous plaît, d'après vous? Tout, bien sûr, mais quand on s'y arrête un peu, quand on lit, plus rien n'est futile, tout est plein, tout est à son comble. Il s'agit de lire. Et quand on s'aperçoit qu'on peut lire, il existe deux choix possibles: regarder ailleurs, ou lire

de plein fouet. L'écrivain, madame, est peut-être condamné à la lecture de lui-même et du monde. Par contre, qu'est-ce qu'il y a de plus déprimant qu'un personnage qui se regarde — qu'y aurait-il de plus plate, d'ailleurs, qu'un homme qui passerait son temps à vous raconter ce qu'il est? Je veux que mes personnages vivent. Je veux les voir réagir devant ce que leur imposera l'existence, ce qu'ils imposeront eux-mêmes à l'existence, et leur rage, leur fureur d'exister, je veux la voir. Moi, je leur donnerai leur voix. C'est à cela que je m'applique. Les comprendre, les ressentir, être empathique. Et puis ensuite, eh bien c'est mon boulot de découvrir les détails qui les définiront mieux qu'un scanner, mais je ne me sentirais pas à l'aise de les faire se questionner intérieurement. C'est le job du lecteur, ça, et son privilège aussi, d'ailleurs, si c'est cela qui le branche, au jour dit de la lecture.

SB: C'est donc une espèce d'« insoutenable légèreté de l'être »...

JPG: Je n'en suis pas vraiment fier, mais je dirais plutôt que certains de mes personnages, en tentant de refuser la notion de choix, donc en *choisissant de ne pas choisir*, s'engagent de la manière la plus totale, la plus directive, la plus lourde qui soit. C'est peut-être même ce qu'il y aurait de plus carcéral dans mon travail: le refus des choix, des voies royales, des sentiers. En tout cas au stade de la tentative. Par ailleurs, il faut se rappeler constamment que le poids politique d'un livre — ou d'un regard, d'un ton, d'une douleur —, s'il n'était aussi invariablement dérisoire, serait dangereux. L'auteur qui prend la voix de l'homme ou de la femme pour parler au peuple agit en démagogue, ni plus ni moins, et ça me fait toujours peur d'assister à ça; il faut vraiment se croire, avoir une très haute opinion de soi-même et de ses personnelles déductions, pour accepter qu'au nom d'une certaine forme d'amour, quelqu'un puisse nous suivre. Je ne possède pas cette confiance aveugle, moi, disons. Et constater que d'autres artistes n'éprouvent aucun doute, veut veut pas, ça m'effraie. Tous les totalitarismes, tous les fascismes sont issus de cette foi-là. On ne parle pas de vétilles, là, madame; on parle d'une très grave responsabilité. Une œuvre esthétique qui parlerait au cœur, dirait Pascal, et qui décide, ensuite, de parler à l'esprit, de se mettre au service d'une cause. Très grave. Et c'est là une responsabilité qui ne concerne que par ricochet, je crois, le travail d'un

artiste⁵⁶. Et autrement, voyez-vous, c'est la certitude de la futilité, ou celle d'un relatif désespoir, qui est mon seuil à moi, et qui ouvre enfin sur une sorte de paix. C'est à partir d'eux que les mots peuvent acquérir une chair, un relief, du sens. Mon désespoir, le vôtre, ou ma paix et la vôtre, effectivement, sont assez insignifiants, mais vos mots et les miens, peut-être travaillent-ils les sols, et ça, ce travail-là, ce n'est pas futile. J'en suis sûr. J'espère.

SB: La fiction serait-elle un moyen de camoufler l'essentiel en ayant l'air de le révéler et, partant, de dire l'essentiel en ayant l'air de le taire? Ou alors, n'est-elle, pour vous, que la représentation de la façon brute dont fonctionne le monde?

JPG: Je ne suis pas certain de comprendre toute votre question, mais si on me tordait le bras pour donner une des « fonctions » du vraisemblable, ou pire encore, une des « fonctions » de la fiction, j'alléguerais sans doute qu'il s'agit pour moi de remettre l'inessentiel à sa place, de le recouvrir d'un frêle tissu de mots, pour qu'un instant l'essentiel, *qui a toujours été là*, sous nos yeux, éclatant, soit un rien plus visible, lui que le réel nous aurait dissimulé. Mais encore ici, il s'agit de mon petit essentiel à moi. Et cet essentiel, c'est épuisant et déprimant, mais je le trouve assez visible. Saint-Exupéry, qui était probablement un bon garçon, a passé un beau sapin à l'humanité en installant des systèmes aussi tentants que clos, des pièges, en oubliant d'insérer dans leur érection les gênes de leur propre remise en question. Etre responsable de ce qu'on a apprivoisé, par exemple, dans le fond, c'est surtout nier la responsabilité et l'autonomie de qui l'a été: je t'apprivoise, mais tu restes maître de ta vie. Sans compter que ça prépare le terrain à une forme de culpabilité dont quelques rejetons de catholiques aigus, dont je suis, amen, ont déjà assez de mal à se défaire. Quoi qu'il en soit, je ressens, littéralement, ce qui peut bouleverser mes personnages, les combler, les déchirer, les heurter, et éprouver leurs certitudes.

⁵⁶ « Il faut d'abord que la littérature reconnaisse combien son poids politique est modeste: la lutte avance selon des lignes stratégiques et tactique générales, et des rapports de force; dans une telle situation, un livre n'est qu'un grain de sable, surtout un livre littéraire. L'effet qu'une œuvre importance (scientifique ou littéraire) peut avoir sur la lutte générale en cours est de porter cette dernière à un plus haut niveau de conscience, de multiplier les instruments de connaissance, de prévision, d'imagination, de concentration, etc. » CALVINO, Italo, *La machine littérature*, Paris, Seuil, 1984, p.73.

Je les trouve du reste assez sympathiques de céder aux questions que je leur inflige parfois. Et de temps à autre, j'utilise ce « savoir », et pas seulement quand j'écris. Je m'échappe, donc. Je manipule aussi. Ça m'est possible. Parfois, donc, je suis une ordure. C'est bizarre que ma réponse m'amène à dire que parfois je suis une ordure... Mais pour revenir à votre question, je ne crois pas « représenter » grand-chose, quand j'écris. Si je le faisais, j'aurais l'impression de me tromper de siècle, et de trahir tous ceux qui ont auparavant écrit, dit, joué, chanté, composé, labouré, enfanté, cousu, cuisiné, semé, construit des maisons, pétri la pâte, balayé, etc., afin de déposer mon époque là où elle se trouve.

SB: Vos textes ont reçu une critique unanimement positive. En outre, plusieurs distinctions sont venues confirmer, s'il le fallait, que vous jouissez d'une maîtrise remarquable de l'écriture. Si vos recueils n'étaient pas critiqués, ou s'ils n'étaient pas publiés, comment et où le manque se ferait-il le plus crûment sentir?

JPG: Demain matin, je vais commencer une journée en essayant de ne pas trop me fier /a mes certitudes, ou sur ce que j'ai acquis ou mérité. C'est ce que j'ai lu de plus important dans le sport: un jour tu l'emportes ou tu te fais mettre sur orbite, et le lendemain le vaincu et le vainqueur sont pareils, tenus de se dépasser tous les deux sous peine de virer mollusques. Encore une fois, l'exigence vient du dedans. Et puis, si je devais trainer avec moi tout ce que j'ai fait dans ma vie, si je devais, chargé de mes acquis, redescendre un peu plus loin en moi pour disloquer un autre bloc-à-dire, ça finirait par être impossible de remonter ce bloc au jour. Dans cette logique-là, tous les prix, tous les livres, toutes les critiques, les médailles, sont des boulets. Et puis, je devine également que toutes ces récompenses sont œuvres de lecture. Mais je suis touché qu'on ait pu voir le texte à travers la gangue imparfaite que je lui ai donnée, et ce n'est pas de la fausse modestie, c'est comme ça. Et c'est peut-être d'ailleurs pour ça que la critique me fait un peu moins peur qu'à d'autres. Je veux dire: elle me terrorise, elle terrorise l'homme, c'est certain, mais elle n'effraie pas l'auteur, puisque celui-là ne peut qu'y gagner, même s'il se fait dynamiter. Vous savez, une fois la langue au sol, quand on a misé deux ou quatre ans de sa vie et qu'on a sincèrement tout donné, eh bien voilà, bon, on a fait de notre mieux, reste le

Quik, quoi d'autre? En réalité, me consacrer des années à un texte, le mettre à l'épreuve, le lire, le dire, le relire, l'imprimer, le relire, être à chaque seconde disponible à ce qui veut surgir, même si ça annule tout ce qui a été fait avant, c'est à la fois une marque de respect envers l'éventuel lecteur, et une façon toute personnelle de me protéger. Il n'y a que soi pour être complaisant envers soi, vous savez, et que soi pour se renvoyer à sa table de travail, ne pas se laisser trop de chance, aller voir au bout de cet homme, ce qui s'y trouve peut-être... Mais tout cela dit, je suis... apaisé, je crois que c'est le mot, de voir un de mes textes commenté: par là, il acquiert forcément une structure autre, que je ne lui connaissais pas, c'est fantastique et terrible à la fois, mais c'est apaisant, parce que mon premier impératif trouve écho: le texte se transforme. C'est vivant, ce truc. Je ne m'étais pas trompé. Et puis, quand c'est apprécié, c'est très troublant, aussi: par le texte, il y a moyen d'imaginer que c'est un tout petit peu moi qu'on aime. Ce n'est pas rien. Si avoir obtenu des prix m'effraie? Non. Ce serait comme craindre de perdre après avoir gagné à la roulette. Un prix, du reste, vient coiffer quelque chose de déjà fait, de mort. Qui l'a mérité, s'il est encore en vie et à moins d'être un poseur, se trouve donc forcément ailleurs, dans des projets neufs, qui ne sont redevables des précédents que dans la mesure où ceux-là ont été des pratiques du matériau. Et en ce sens-là, pas de limites, il faut chercher à pousser la langue au plus haut, toujours. D'ailleurs, qui se contente de voir de la virtuosité ou un excès de style dans la nouvelle prose se demandera toujours pourquoi on veut réussir un triple axel quand un double aurait suffi. Ce n'est pas une question d'acrobatie, mais de dépassement —et la nuance touche à nouveau la rigueur. Le dix-septième siècle est écrit. Le dix-huitième aussi. Et tous les autres. Il faut oser écrire le nôtre, et entreprendre celui d'après, sans cette honte ou cette peur qui toujours cloueront au sol. Dans nos domaines respectifs, d'ailleurs, comment garder une opinion à peu près positive de son travail si on se vautre dans une pratique confortable? Un professeur de cégep, cher ami Donald, m'a confié un jour que mes nouvelles étaient fabuleuses, riches, qu'il était un peu jaloux, et qu'il ne considérait pas qu'elles étaient accessibles à tout le monde; je lui ai payé un verre, c'était quand même agréable à entendre, et je lui ai demandé s'il prenait ses étudiants pour des pieds. En fait j'écris, un peu comme disait Calvino, pour quelqu'un de plus cultivé que moi. Faire autrement serait de la condescendance. Et je tente de contaminer mes

étudiants avec cette maladie. Je tente de les convaincre qu'ils ne seront bons que s'ils sont eux-mêmes, et que personne n'a été eux-mêmes avant eux. Ce qui ne leur permet toutefois pas d'économie à l'endroit de ce qui les a précédés, au contraire. J'ai remarqué souvent, et je le leur dis, que moins on a lu — au propre et au figuré —, plus on est faux, composé, chiqué, empesé.

SB: Je crois savoir que vous avez un roman en préparation. Sa parution ne manquera pas de susciter un certain émoi et, qui sait, de révéler une facette de l'auteur Jean Pierre Girard, inconnue à ce jour. Est-ce que l'espace à occuper dans la nouvelle vous est apparu tout à coup exigü et que vous rêviez de grands espaces?

JPG: Pour l'émoi, c'est gentil, mais le roman en préparation n'est pas pour demain. Il est là, c'est certain, et il a même cinq ou six petits frères, mais outre l'argent dont j'aurais besoin pour oublier un moment les impératifs de l'homme, j'ai l'impression que quelque chose devra se rompre en moi avant que je ne cède pour de bon à ce que j'appelle la *tentation du romanesque*, avant que je ne me consacre entièrement à cette fresque de l'inachevé que seront ces romans, comme tous les romans. Je crois que ce qui me heurte et me séduit, dans le romanesque, c'est à la fois sa prétention à rendre un monde, dans son entier, et la facilité avec laquelle il se pardonne de ne jamais y parvenir, et de remettre ça. Ça m'attire assez, cette imperfection avouée, assumée; cette candeur. Par ailleurs, on ne dira jamais assez que le romanesque et le nouvellistique sont des projets distincts qui répondent à des nécessités différentes. Outre le fait qu'un texte appelle son genre, qu'il l'attire, en quelque sorte, la tentation romanesque est réapparue chez moi en même temps que ce que je traduis par le désir d'une certaine amplitude, c'est tout. Et en ce qui touche les espaces, c'est assez bizarre: j'aurais tendance à dire qu'en abordant le roman, je me *confinerai* à quelque chose de plus restreint, justement, et d'assez limité, parce que *plus dirigé*. C'est un peu comme si vous preniez une bille, que vous vous étendiez dans une pièce bien aérée et que vous me disiez: « Va donc faire le tour du monde.. » J'irais, bien entendu, et je finirais par faire ce tour du monde, ça me prendrait sept cents ans ou deux mille, mais je finirais par tout voir, ou par en avoir l'impression, ou par me lasser de tant de choses à voir, je ne sais pas. Alors je

reviendrais dans la pièce, harassé, la tête bourrée de souvenirs qui m'empêcheraient sans doute de goûter jusqu'à cet instant précieux du retour vers vous, et vous, vous seriez encore plongée dans votre bille. Vous n'en auriez pas terminé le tour, madame, et c'est ce que je voulais dire quand je parlais d'un nécessaire renoncement, avant le romanesque; quelque chose, peut-être un idéal, qui doit casser. Le projet que je caresse, la Cathédrale, est probablement assez ambitieux. Il s'agit d'un travail d'architecture, de mosaïque, exactement comme, dans mon esthétique, le recueil de nouvelles est une mosaïque, une architecture. Une nouvelle est autonome, mais elle s'insère dans un tout qui donne sur l'ensemble un regard différent. Et dans la Cathédrale, dans ce révéla, eh bien ça se fait à l'échelle romanesque. Je pense à huit romans, une « octogonie » si vous voulez, qui aurait pour prétexte les huit pronoms personnels de la langue française, vus ici comme des microcosmes de la condition humaine, en fait comme les véritables sujets du verbe. Mais les pronoms sont seulement des prétextes, qui n'ont aucune incidence sur la focalisation, sur l'énonciation, ou sur la voix narrative utilisée dans les romans. Je retrouve plutôt dans ce projet un « ordre », peut-être, qui correspond à ma propre anarchie, qui la canalise en quelque sorte. Et puis la Cathédrale ne sera pas une suite, non plus, et pas davantage une longue saga divisée en huit. Je la vois comme des toiles autonomes qui, une fois juxtaposées, recouvriraient une petite partie d'une murale gigantesque à laquelle nous participons tous, écrivains ou pas. C'est sans doute assez ambitieux, ce projet, mais je ne me donne pas le mandat de finir, je me donne celui d'écrire. Et le droit de réaligner le tir en chemin, si les paramètres formels viennent contraindre l'écriture plus qu'ils ne la permettent. Le premier de ces romans possède déjà son titre, *Les Inventés*, qui dans mon imaginaire sera sous-titré *Ils*. Ce « Ils » ne sera pas inscrit sur la couverture, remarquez, c'est seulement qu'il correspond à mon petit Cirque du Soleil, ma petite maladie intime d'unité. Le second roman est également en chemin: *Les Putains du Père Noël*, sous-titré *Nous*. Et le troisième: *Fort de moi*, sous-titré *Elle*. Et le quatrième: *La Mère de Dieu*. D'autres titres m'habitent, aussi, en regard de l'octogonie. *J'ai répondu: Galérien*; *Le tonneau des Danaïdes*; *Touche*. Mais je ne sais pas ce qu'il adviendra d'eux. Vous voyez, si le désir tient bon, j'en ai pris pour vingt ans. Mais une certitude demeure: les deux démarches, roman et nouvelle, et pour autant qu'on ne voit pas dans l'une

la mise en train de l'autre, sont contradictoires. Un romancier ne s'inscrit pas dans l'existence de l'écriture comme un nouvelliste — ou un poète, comme un dramaturge. Par contre, les deux démarches peuvent très bien cohabiter chez le même scripteur. Je ne suis pas un tout. Dans l'hypothèse la plus optimiste, je suis une accumulation de touts. Et dans la plus réaliste, je suis un ramassis de fragments un instant réunis.

SB: Si le roman n'est pas pour demain, quels sont vos projets en ce moment.

JPG: Au niveau théorique, si je puis dire, je m'intéresse beaucoup à l'individu créateur, et puis au chaos, que j'ai tendance à voir comme une alternative valable à la linéarité par laquelle nous jurons tous, et qui nous enferme tous, d'ailleurs; la linéarité et ses grosses taches de graisse. La « Théorie du chaos »⁵⁵ est plutôt à la mode, c'est vrai, mais si on arrive à éviter l'idolâtrie et les charlatans, il semble y avoir une belle part de juste, là-dedans. Et puis, ce n'est pas vraiment un défaut, d'être à la mode. Mes projets de fiction les plus structurés présentement sont un troisième recueil qui sortira à l'automne, une pièce de théâtre et un bloc de fables — en plus des romans dont nous avons parlé. Mais rien n'avance vraiment, et c'est uniquement une question de sous, alors je travaille par grappe de temps, par à-coups, et ça me chagrine, ça m'atteint assez. Mais même s'ils font mal, même s'ils retardent des œuvres que je crois prêtes, je m'efforce de ne pas voir ces « délais » catastrophiques. La contrainte elle-même est prodigieusement génératrice, vous savez. Il faut l'épouser, elle aussi, comme les différences de l'être aimé, comme une bretelle d'autoroute qui accompagne un moment l'œuvre. Du reste, je crois que la *recherche sensible* et, idéalement, honnête, d'une forme, importe infiniment plus que la *découverte* de cette forme, donc beaucoup plus qu'un texte terminé. Les livres, les objets, viennent longtemps après. Dans le temps comme dans l'importance.

⁵⁵ GLECK, James, *La théorie du chaos*, New York, The Viking Press, 1987 (Albin Michel, 1989 pour la trad. française).

**Pour un instant j'ai oublié, mon nom.
Ça m'a permis enfin d'écrire, cette, chanson.**

Harmonium

02.09.96.

Lire, devant l'absence de Dieu.

Lire, au pire, pour l'emprunt d'une forme, qui implique un prêt. Ce bel emprunt qui palliera un instant le vide, à l'absence. Prêt contracté parfois avec rage, comme on respire après une longue apnée. Victoire obligée.

Lire, y parvenir à nouveau, comme on remporte une petite victoire, obligée elle aussi, sur notre apathie et sur l'égarement de notre foi.

28.03.98.

Récréation.

Trois exemples charmants reliés à trois textes récents.

Marie-Claude Fortin, de l'hebdomadaire *Voir*, est persuadée que dans un certain texte (*Mauvaise nouvelle*⁵⁶), l'homme qui intervient auprès de deux jeunes filles est le père de l'une d'elles.

Or non, enfin pas à mon sens, et surtout, pas dans l'un ou l'autre de mes souvenirs de rédaction —et même pas comme une possibilité d'interprétation, du reste. À l'écriture, j'avais même cru faire en sorte de déposer certains détails propres à faire croire qu'il s'agissait de l'amant éconduit de l'une des jeunes filles.

Autre exemple. Dans *Le chapeau*⁵⁷, deux amies parfaitement hétérosexuelles, du moins à mon sens, deviennent aux yeux de la lectrice, deux lesbiennes. Mais oui, me dit Marie-Claude, la première s'efface parce que l'autre se marie. Ah bon. Je suis confondu. Vaguement heureux, et très inquiet sur ce qu'on dit être mon talent, mais tout de même je m'interroge. L'invention pousse donc ses petits barouds jusqu'à la toute première lecture.

Dernier exemple. Jean Fugère (de Radio-Canada), chic type, très gentil monsieur, et sensible au texte à part ça, est persuadé que *Le fossoyeur*⁵⁸ a le sida.

Ah oui?

Car voyez-vous, enfin, or voilà, eh bien non, je veux dire, du moins pas à mon sens, ou alors si-si, oui, puisque le texte est porteur d'une pluralité d'avenues, si-si, Jean.

L'envie de demander à mon ami Fugère son avis, n'arrive-t-on pas dans un texte armé de nos propres craintes, elles-mêmes souvent portées par le goût du jour, ou la dernière manchette, le vent dominant? Auberge espagnole, dans ce cas, le texte.

Je me tais.

⁵⁶ GIRARD, Jean Pierre, *Hair?*, *op. cit.*, pp. 117-132.

⁵⁷ *Idem*, pp. 91-102.

⁵⁸ *Idem*, pp. 13-30.

04.12.96.

Rien à faire. Si quelqu'un refuse de savoir le ciel bleu, il ne lève les yeux que la nuit.

Et ça marche à tous les coups.

Pourquoi t'acharner, dans tes relations, à limiter les explosions du sens?

Mais parce que tu as souffert de cette enflure.

Parce que tu en as assez souffert.

Voilà pourquoi.

22.04.98.

Ne plus aller voir Sardou. Il n'est pas à la hauteur de ce que j'ai fait de lui. Surtout que, d'un bout à l'autre du centre Molson, ça revient cher la punaise.

En mémoire, Fuentes: « Ma deuxième décision fut de ne jamais connaître Borges personnellement. Je voulais préserver, tout au long de ma vie, mon sentiment initial de le lire comme écrivain, non comme un contemporain que j'aurais rencontré en chair et en os (...) »⁵⁹

Encore ici, cet aveu que l'imaginaire coiffe le réel, que la faille permet la suite, qu'elle se pose comme l'étape suivante, une fois au sommet de la montagne.

Et Cocteau, encore: « Il y a dans *Guerre et Paix* un chapitre merveilleux. Le Prince André, blessé, regarde les nuages. Son rêve est de connaître Napoléon. Il est son idole. Il entend des voix. C'est Napoléon et son état-major. Le Prince André ne le regarde même pas. Il regarde les nuages. »⁶⁰

Pas de commentaire.

⁵⁹ FUENTES, Carlos, *Géographie du roman*, op. cit., pp. 37-38.

⁶⁰ COCTEAU, Jean, *Le passé défini (Journal, 1951-1952)*, Paris, Gallimard, 1983, p.62.

02.05.98.

Un jour, une femme exceptionnelle tenait mon bras en plein soleil. Nous marchions lentement. Il n'y avait rien à craindre. Nous savions que nous étions des *chercheurs* . Que nous n'étions dangereux pour personne.

Je lui ai dit: *J'aimerais vous retrouver dans une chambre d'hôtel, une fenêtre, l'hiver. Ce ne serait pas pour faire l'amour. Juste pour être un peu hors du bruit, près de vous.*

J'avais insisté sur le *pour* de « Ce ne serait pas pour faire l'amour. »

Une semaine plus tard, j'avais une lettre dans mon pigeonnier.

Adoptant une certaine distance face à elle-même, cette femme exceptionnelle racontait notre conversation en focalisant à la troisième personne du singulier, c'était très beau.

Elle lui a tenu le bras en plein soleil, il a demandé si elle le suivrait dans un hôtel, pas nécessairement pour faire l'amour, mais pour être seuls, pour être intimes, pour être ensemble dans leur silence.

On remarquera. *J'aimerais bien vous retrouver* était devenu *Il a demandé si elle le suivrait* , et *Ce ne serait pas pour faire l'amour* était devenu *pas nécessairement pour faire l'amour* .

Lisant cette belle missive, j'étais fasciné par la glissade du sens, et je le suis toujours, par cette explosion, ce désir si puissant de l'invention de la réalité, qu'il fait pousser des mots sur le souvenir, et construire, souvent a posteriori, mais parfois aussi dans l'instant même de l'événement vécu, construire à mesure un sens qui se tient et qui ne possède de matérialité, de vérité relative, que dans la mesure où il nous convient.

Reconnaissance, envers cette femme.

Reconnaissance, chaque fois, envers qui s'approche de sa propre voix.

Voix, vol et billevesées

à Jean-Claude Lauzon †

D'une certaine façon, il y a le jeu, c'est exact, mais quand on y pense un moment, le jeu n'occupe ici que sa juste place, en somme. On le sait: le jeu, la contrainte, l'effort, la solitude, la réflexion, voire la commande ou l'invitation, ce ne sont que des amorces, des prétextes destinés à *tendre vers quelque chose*, quand on sent dans son corps la proximité, et l'attirance, d'un ailleurs souverain, un ailleurs qui nous domine et nous attire. Et ce quelque chose —cet ailleurs —n'a rien à voir avec le génie, certes. On ne court pas après le génie, les gens sensés ne courent précisément pas après le génie, et on peut même aller jusqu'à le fuir, quand on se rappelle que des années de travail correspondent souvent à un seul petit éclair de pareille engeance. Seuls les charlatans et les larves, donc, aspirent au génial, puisque le génial jaillit de soi et se dépose près du café, parfois, dans certaines circonstances, certains matins, quand nous sommes disponibles à ce qui veut se dire, consentant devant ce qui veut se construire, quand on n'a pas trop froid aux ongles des pieds, quand le ciel.

Non, ce *quelque chose*, qui d'ailleurs me semble antérieur au génial, je pense que c'est précisément la *voix*, cette entité volatile à extirper du magma du déjà-connu, à retirer, littéralement, du vivant; ce qu'il faut sans doute oser extraire de ce que nous savons de nous-mêmes. *Quelque chose*, soudain, envahit l'espace: une note maintenue juste pendant un instant, un son redoutablement unique, et d'autant plus fugitif, qui injecte dans la veine de l'œil *une* façon —singulière et passagère: la nôtre —de voir le monde, et ce qu'on peut y faire ou y tracer. La voix.

Dans ce cas particulier, je veux dire pour ce texte-ci, il y a également ce qu'on pourrait appeler le vol (ou l'effraction, je ne sais trop, je m'empêtre

souvent dans les nuances destinées à empêtrer), même si personnellement, je ne crois pas que ça puisse exister, en création, le vol. On ne peut pas dérober un sens, ni une manière, ni ce qu'ils ont fait naître en nous. Les actes qui suivent l'œuvre, les propos qui d'une manière ou d'une autre s'en inspirent, s'inscrivent tout à fait dans la continuité de ce qui est ainsi « pillé », donc dans la continuité de cette œuvre, qui elle-même est don. Les gestes issus de l'œuvre dans une perspective pacifique, et respectueuse disons, en sont pour moi plus les apaisants avatars: ses cadeaux. Ainsi, il peut même devenir paisible d'être pillé. Alors, si on peut arracher à un véritable artiste quelques riens qui aideront à étayer un pan d'existence, eh bien on n'a pas à hésiter, l'œuvre est là pour être pillée, on doit oser et arracher, sans s'arrêter aux jugements, aux hurlements, parce que l'autre, le principal concerné, le pillé, l'artiste, sera d'accord. Sinon, ce n'est pas un artiste, c'est quelqu'un qui travaille pour lui-même, quelqu'un qui ne donne rien —aussi infatué soit-il dans les coquetels.

Ensuite, et il faut se résoudre à le dire, il y a aussi Mon cul —en tant qu'expression, qu'on ne s'y méprenne pas. Une première fois, Mon cul, chuchoté en expirant un mince filet d'air, pour ne surtout heurter personne (davantage une question, quand j'y pense, qu'un soufflet ou une bravade). Mon cul, à l'endroit de tout ce qui voudrait tempérer le geste, tout ce qui cherche à enfermer, à limiter, à neutraliser les tentatives de ceux qui consentent enfin à se servir pacifiquement des structures pour dépoussiérer un flanc de leur réalité —donc, de la mienne, de la vôtre, et du genre humain. Les structures sont là pour servir; rien d'autre; il faut libérer la tentative, donner —se donner —la permission, permettre le travail et le jeu, le passage à l'acte et à la forme, permettre la création. À ce compte, il faut oser sa propre liberté, et ne pas la soumettre d'emblée aux résultats, au succès. Trouvez votre forme et habitez-la sans honte, pourvu que travail et paix soient possibles.

Et une seconde fois, Mon cul (sur l'octave supérieur celui-là, un rien plus appuyé, et avec une certaine impatience peut-être, mais sans être offensif lui non plus), comme un bras d'honneur aux fascistes de toute allégeance et de toute naissance, qui souhaiteraient instaurer une bonne manière d'agir, de lire, d'écrire, d'enseigner, de ressentir, d'aimer, et le reste. Les démagogues, les

prêcheurs, les bonnes âmes, sont légion. Qu'ils aillent au diable. On s'abreuve aux sources du passé, on les respecte et on les honore, on apprécie les coups de main, mais notre patron, notre unique Dieu, c'est notre rigueur. Conséquemment, seuls ceux qui s'en seront demandé autant qu'on s'en demande pourraient nous indiquer le chemin du bagne. Mais ceux-là ne le feront jamais, car s'ils ont réellement goûté la médecine de la terre, s'ils se sont un instant arrêtés à eux-mêmes, ils auront compris à quel point est friable le sentier étroit qui mène à la voix, et ils sauront que toute structure souple (destinée à accueillir les différences plutôt qu'à contraindre) n'a qu'un seul préalable: que ses bases soient jetées autour de je assumés, des voix qui d'abord se reconnaissent singulières, originales, qui n'en font pas tous les soirs un *Benson and Hedges* de l'ego, et qui acceptent de miser cette singularité dans un projet qui à la fois les dépassera et les nommera. (Et quoi qu'on fasse, de toute manière, on n'y coupe pas: ce sont toujours les prisonniers des conventions, des gens bardés de fer dans la tête, qui nous reprochent de ne pas être ligotés aux mêmes rails qu'eux, qui ne comprennent pas notre dégoût abyssal à la vue des systèmes clos dans lesquels ils ont décidé de s'enfermer, de *fonctionner*, comme ils disent, et qui nous en veulent d'être libres, d'avoir choisi de respirer l'air de la plaine.)

De telle sorte qu'enfin, au finish (mais seulement si je suis inconsiderément verni, seulement si la conjonction s'effectue, si la magie veut bien de moi, aujourd'hui), au finish il y aura comme un effet jazz, dans un instant, qui résonnera, tranquille, paisible, dans votre cambuse. La magie de la lecture, et le son magnifique de votre voix, dans votre gorge rauque, qui se joindra à la mienne, dans ce « vol » perpétré en toute connaissance de cause. Quelqu'un de plus qui fredonne. Vous.

Alors maintenant — même si je suis persuadé que je trouverai très imprudent jusqu'à l'aube de ma soutenance de clore ma thèse par le court, l'assez maladroit, le probablement très naïf et le fondamentalement illicite objet qui suit —, maintenant je voudrais dédier ce prochain texte à Jacques Brel, parce que je connais peu de gens aussi intransigeants envers eux-mêmes, ainsi qu'à

Jean-Claude Lauzon, parce que ce type aurait tourné des miracles s'il avait fini par démordre de lui-même⁶³.

Je dédie aussi ce texte, bien entendu, à tous ceux que créer anime, ainsi que, finalement, caprice, à tous ceux qui laissent parfois la mélodie de « Voir un ami pleurer » les envahir, les habiter.

Vol et mélodie⁶⁴

Je sais qu'il serait préférable,
qu'ici résonnent les tambours,
que soient semés en terre arable,
mes vœux mes peines et mes amours.
D'autres enfants d'autres racines,
grains d'éplorés avant bientôt,
d'autres chansons et d'autres rimes,
viendront couvrir tous mes sanglots.

Je sais que l'or est ce métal - e,
assez jaune pour aveugler,
trop lourd pour les châteaux de sable,
qui dans mes mains restent entiers.
Je sais que tant de convoitise,
tout près de nous est embusquée,
que les malheurs qui nous déchirent,
on se tue à les conserver.

Je sais que notre vie est faite,
d'autant de souvenirs que d'oublis,
tant de victoires tant de défaites,
tant de hasards tant de mercis.
Je sais même l'aube contestable,
que rien n'est sûr rien n'est gratuit,
que pour une danse mémorable,
on peut hurler toute une vie.

⁶³ Trois ans après la parution de la première version de ce texte (*Revue Mæbius*, n°59, 1994), Jean-Claude Lauzon et sa compagne, Marie-Soleil Tougas, trouvaient la mort dans un accident d'aviation, au nord du Québec. Je dédie aujourd'hui cet essai à Lauzon, d'une manière plus officielle, mais surtout plus claire, que je n'ai su le faire à l'époque.

⁶⁴ Sur l'air de *Voir un ami pleurer*, paroles et musique de Jacques Brel —et extrait de la comédie musicale *Vilebrequin*.

Je sais notre débâcle est raide,
et que l'amour veut s'échapper,
que notre orgueil est notre maître,
que nous mourrons avant d'avouer.
Je sais que tant de tristes sires,
s'acharnent à vous casser les pieds,
que devant diable, devant les mires,
faudra jusqu'à la fin danser.

Je sais qu'il faudrait vous convaincre,
que dans les pleurs, l'éternité,
parviendra peut-être à rejoindre,
la terre ancienne dont vous mourez.
Mais dès après j'aurais à dire,
combien de puits j'ai asséchés,
avant d'oser gratter le givre,
d'une aussi triste vérité.

Je sais qu'il me faudrait traduire,
à quel point je vous ai aimés,
prendre le temps de vous décrire,
chacun des soirs où j'ai pleuré.
Qu'il faut du temps, noircir des pages,
avant de trouver un seul mot,
et que s'essoufflent cent vies cent rages,
pour une seule voix jaillie du lot.

Je sais qu'il me faudrait sourire,
poser ma joue sur votre main,
laisser le monde entier en rire,
pour que vous me croyiez enfin.
Je tremble encore avant d'écrire,
que vous êtes seuls à posséder,
pauvres ignorants de votre emprise,
le pouvoir de me faire chanter.

23.12.98.

Faciliter la tâche des fats, ces petits rigolos parfois très mesquins qui chercheront du « vrai » dans *Les Inventés* —et qui forcément en trouveront.

Les seules phrases dites autobiographiques sont les quatre ou cinq dernières de « Dire »⁶³, donc les dernières du narrateur. « Car à moi, désormais, cette veille, ce grand, ce très noble rôle. Dormez bien, Papa, Maman. Vous êtes de tous mes rêves. »

Je ne veux pas cacher que c'est du rôle de *porteur* dont cette partie du texte voudrait parler. Celui qui honore avec déférence les Anciens, celui dont l'existence permet le passage des autres, l'émergence et la formation de ceux qui le suivent et le remplaceront, celui qui désormais a une petite fille.

Je peux l'écrire ici sans risque: les rigolos n'y prêteront de toute façon aucune d'attention. Ils auront besoin que ce texte dise autre chose. Ils auront peut-être même besoin que ce texte parle de moi.

⁶³ *Les Inventés*, p.201.

09.09.97.

Le sens qui explose.

Il s'échappe; il doit s'échapper.

Nécessité de cette échappée, intolérable et apaisante échappée.

Je viens ici, vous échapper.

22.05.99.

Le plus difficile: supprimer. C'est comme élaguer un arbre qu'on voulait dès sa plantation fou, sauvage, à lui-même. Mais il serait devenu dangereux. Beauté et nécessité de la contrainte, histoire de donner une direction, de canaliser, de lancer dans une voie.

Alors voilà: ici, peser le lourd et l'un peu plus léger, ce qui est digne et ce qui ne l'est pas, ce qui restera et ce qui ne figurera pas, retombant comme un crucifix dans le tiroir du fond.

À vol d'oiseau, laisser ainsi dans ce silence le double, peut-être le triple, tellement de travail, en six années. Soumettre au rêve de la forme les textes issus de la quête, ces rescapés qui entrent, sans trop la souiller, dans une certaine cohérence, malgré tout ce que je peux en dire et en craindre. Regarder désormais vers *Les Barbus*, vers *Fort de moi*, vers *Les Putains du Père Noël*, ou vers *Le tonneau des Danaïdes*, les autres tentacules de cette mystérieuse Cathédrale qui s'érige et qui m'apaise.

Et savoir, bien sûr, par-delà mon désir et ma prise dérisoire sur lui, savoir que tout concourt toujours, que les pages absentes de l'œuvre publiée ne sont pas des pages absentes, toutes ces lignes devenues fondations, planchers qui assurent un instant ma voix. Gretsky, Wayne, parlerait de push-ups. Tout simplement.

Mais quand même, tant de travail pour un seul pagne.

Conclusion

Cette thèse en création s'est écrite en six années pendant lesquelles j'ai pu constater à plusieurs reprises à quel point le sens possède un côté poreux, disponible, organique, que chacun comble avec ce qu'il est en mesure de lire de l'existence. Je continue de croire que le lecteur, la lectrice, débarquent dans un texte et construisent, avec l'auteur, ce qu'il adviendra de ce texte; celui-ci est donc avant tout une amorce, le beau, le très touchant début d'une aventure singulière dans laquelle les sujets possèdent la plus large part de la direction du sens. De même, en ce moment, je sais que Freinki Jutras roule en terre américaine, et revendique l'espace de l'invention de sa propre existence; on pourrait conclure qu'il continue de fuir, car son périple et sa quête se poursuivent de semblable manière, mais il n'en est rien, je crois; tout diffère, puisque Freinki est passé à la parole.

J'ai tenté, dans mes réflexions, d'illustrer quelques phases de ma démarche d'écriture et d'écrivain. Les essais de la partie réflexive m'ont permis d'approfondir des problématiques qui continuent de m'habiter, de bouger, de se loger en moi comme des poussins naissants le feraient dans les parties les plus humides et les plus chaudes de notre sensibilité. Les fragments, quant à eux, me semblent être de petites saisies, en vol, de mes préoccupations concernant le sens, la voix, l'invention, la mémoire, la responsabilité, l'individu créateur, l'enseignement de la création, l'humilité, le roman, la nouvelle, la prudence, bref, du nord comme du sud: matière d'écriture. J'entends du reste poursuivre cette démarche réflexive, parallèlement à mon écriture, sans toutefois connaître la dimension qu'elle prendra dans l'ordre public, son importance, peut-être sa pertinence. Mais la poursuivre me semble aller de soi. Par ailleurs, même si plusieurs de ces fragments évoquent déjà la suite de mes projets, et bien que certains d'entre eux soient encore de l'ordre du rêve, je veux tout de même, en conclusion, glisser quelques mots à leur sujet.

Les Inventés constitue le premier maillon d'une architecture beaucoup plus vaste, *La Cathédrale*, composée de huit romans distincts. Chacun d'eux a pour prétexte, ou pour source, en tout cas pour sous-titre, l'un des pronoms personnels de la langue française. (Mais cela uniquement dans l'imaginaire de l'auteur; pas question de focalisation ou de stratégies narratives, pas question de suite non plus, ni de clef de lecture d'un roman à l'autre. D'ailleurs, je dissimule désormais volontairement quel pronom est la source de tel ou tel roman. Cela n'a aucune importance à mes yeux, et cette révélation possède le risque de colorer indûment la lecture.) Je vois ce projet comme des toiles accrochées à un mur immense, des fresques de toute façon inachevées, mais qui offrent un regard plus large, avec un peu plus d'amplitude, sur le paysage humain. En ce sens, je serais heureux que les pronoms personnels, littéralement sujets du verbe, arrivent à évoquer la faille, le passage, et qu'ils suggèrent l'entrée en relation à la fois avec soi et avec l'autre. Les pronoms personnels, minuscules rivets sur chaque discours et chaque être, invisibles nécessités, petits ponts qui nous relient les uns aux autres. Enfin, c'est ainsi que je m'explique l'affaire.

À ce jour, toutes mes publications sont des recueils de nouvelles. D'aucuns ont pu en déduire que je résistais ouvertement à l'écriture romanesque, et c'est en partie vrai, mais ça n'a jamais été en vertu de considérations génériques. Pendant l'écriture de la thèse, j'ai en effet découvert — ou plutôt résolu d'assumer —, ma propre fascination à l'endroit des formes architecturales, et comment il peut être stimulant pour moi de travailler à l'élaboration d'une structure complexe plutôt que sur un objet isolé. Encore ici, le rêve d'une forme. (Cette thèse en est presque une illustration, d'ailleurs; je n'avais pas besoin, pour écrire *Les Inventés*, du contexte universitaire, mais celui-ci me permettait l'érection d'une structure plus vaste, cet appareil réflexif, ce vent dans la voile.) Je veux dire par là, somme toute, que mon attirance pour la nouvelle en était assurément déjà une de patiente construction; travailler sur un objet autonome qui s'insérera ensuite dans une structure plus vaste. (Ce faisant, évidemment, le désir pousse sur le sens, l'étire, l'éprouve, ou à tout le moins permet d'autres ouvertures, d'autres lectures. Il est peut-être aussi question de foi, dans ce projet; la poursuite de quelque maison à habiter, ou la reconquête d'un sens. Et du reste, pourquoi privilégier la métaphore

architecturale —la Cathédrale —plutôt que musicale —la Symphonie ? Je ne sais pas, j'y réfléchis.) Quoi qu'il en soit, ce n'était pas des considérations génériques qui me tenaient à l'écart du projet romanesque, mais plutôt *l'idée que je me faisais* — tiens donc — de sa *finitude* . En effet, en terme d'architecture, écrire un roman m'est toujours apparu assez fade, voire désespérant, parce que tellement fini, et cela n'avait rien à voir avec les caractéristiques intrinsèques du romanesque. Je m'abusais, je cherchais peut-être un coupable, quelqu'un sur qui remettre la faute. Quand on veut tuer son chien on dit qu'il a la rage.

Mais on comprendra cependant que je retrouve, dans *La Cathédrale* , cette dimension de blocs légos, cette architecture, ce rêve que j'étais auparavant incapable d'inventer, et qui je crois empêchait le travail romanesque d'advenir. A l'heure du dépôt de ma thèse, je suis même extrêmement attiré par l'idée d'explorer encore davantage la voie du global, cette tentation —assez touchante, assez naïve — de l'unité, et donc de considérer la totalité de mon travail d'écriture d'une seule volée, morceaux épars de cette fresque que sera *La Cathédrale* , soupçonnant par exemple que les lettres de la mère de Freinki, lettres qui ont en définitive tout entraîné, sont non seulement une fiction rédigée par la mère, mais qui plus est des textes qui existent déjà dans mes recueils —je pense notamment à « Son enfant », dans *Léchées, timbrées* . Cela entraînerait un travail colossal, des hyperliens diront certains, et des montagnes de doutes, mais il se trouve dans cette hypothèse, ce soupçon que je partage ici avec vous, un désir assez puissant, quelque chose de profondément attirant pour moi, et une *ignorance* que j'ai déjà décrite ailleurs comme une des sources majeures de mon travail d'écriture. Évidemment, les risques de m'égarer dans le labyrinthe de cette structure sont bien réels, mais s'égarer est une activité comme une autre, et elle ne m'effraie pas outre mesure, car je crois ne pas perdre de vue la seule chose essentielle: dans *La Cathédrale* , les objets autonomes sont plus massifs, installés dans le temps et l'espace, infiniment plus ancrés, et peut-être même rédigés en écho avec des textes déjà publiés —j'en ai certes pris pour au moins vingt ans comme disait l'autre —, mais mon objectif n'est pas de *finir* , c'est de *permettre le travail, permettre l'écriture* . Il me semble du reste fort à-propos de clore cette thèse en suggérant qu'à mon sens,

un des conseils les plus judicieux en création —et pas seulement en littérature — serait précisément de savoir faciliter son propre passage au travail. Si on est à l'aise avec le portable dernier cri, travaillons avec lui; si c'est la paroi de granit et le silex qui lancent l'écriture —ou la bombe aérosol —, faisons avec eux. De même, si c'est le silence, si c'est la joie, si c'est la douleur, si c'est la mémoire. L'important est moins le résultat que la découverte de ce qui assure le travail, ce qui permet l'entrée en *jeu* , ou l'entrée en *écriture* , entendue ici dans son acception la plus bénéfique et la plus large.

Selon cette logique, du moins selon ce que je peux en sentir, ce qui a été essentiel pour Freinki, dans *Les Inventés* , c'est de *dire* , et ce qui l'est pour moi, dans *La Cathédrale* , c'est de dessiner dans l'espace une structure génératrice de sens et de travail; avoir inventé cette structure, en quelque sorte. Je n'éprouve pas la nécessité de la terminer, j'éprouve seulement celle d'écrire. Contempler un jour cette *Cathédrale* serait une métamorphose de l'œuvre, l'un de ses cadeaux, si on veut, mais je ne poursuis pas à tout prix ce but de la fin, ou de l'achèvement: l'essentiel pour moi demeure cette curieuse paix que je ressens dans l'instant du travail, et que je souhaite sincèrement à chacun.

Bibliographie générale

* en bibliographie sélective

LIVRES

- ADORNO, T.W., *Théorie esthétique*, Paris, Klincksieck, 1989, 464p.
- ANZIEU, Didier, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1981, 377p.
- * AQUIN, Hubert, *Blocs erratiques*, Montréal, Quinze, 1977, 284p.
- ARROU-VIGNOD, Jean-Philippe, *Le discours des absents*, Paris, Gallimard, 1993, 121p.
- AUDET, Noël, *Écrire de la fiction au Québec*, Montréal, Q/A, 1990, 200p.
- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1978, 489p.
- BARTHES, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Denoël, 1952, 125p.
- * BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, 247p.
- BARTHES, Roland, *Critique et vérité*, Paris, Seuil, coll. Tel quel, 1966, 79p.
- * BARTHES, Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, coll. Point/Littérature n°135, 1973, 110p.
- BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, 413p.
- BAUDRILLARD, Jean, *De la séduction*, Paris, Galilée, 1979, 244p.
- BAUDRILLARD, Jean, *La transparence du mal*, Paris, Galilée, 1990, 180p.
- BELLEAU, André, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, 1986, 238p.
- BELLEMIN-NOEL, Jean, *Vers l'inconscient du texte*, Paris, PUF, 1979, 204p.
- BÉNABOU, Marcel, *Pourquoi je n'ai écrit aucun de mes livres*, Paris, Hachette, coli. Textes du XXe siècle, 1986, 137p.
- BERGSON, Henri, *Le rire*, Paris, PUF, 1995 pour la huitième édition, 158p.
- BILEN, Max, *Le sujet de l'écriture*, Paris, Greco, 1989, 124p.
- BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. Folio/Essais n°89, 1955, 377p.
- * BLANCHOT, Maurice, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. Folio/Essais n°48, 1959, 345p.
- BONENFANT, Joseph, *Passions du poétique*, Montréal, Hexagone, 1992, 232p.

NOTE TO USERS

Page(s) not included in the original manuscript and are unavailable from the author or university. The manuscript was microfilmed as received.

This reproduction is the best copy available.

UMI

- * BROCH, Hermann, *Création littéraire et connaissance*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1966, 379p.
- * BROOKNER, Anita, *Regardez-moi*, Paris, Seuil, coll. Points, R298, 1986, 226p.
- BRUCKNER, Pascal, *La mélancolie démocratique*, Paris, Seuil, coll. L'histoire immédiate, 1990, 188p.
- BRUCKNER, Pascal, *La tentation de l'innocence*, Paris, Grasset, 1995, 278p.
- CABANTOUS, Alain, *Histoire du blasphème en Occident*, Paris, Albin Michel, 1998, 307p.
- * CALVINO, Italo, *La machine littérature*, Paris, Seuil, coll. Pierres vives, 1984, 254p.
- * CALVINO, Italo, *Pourquoi lire les classiques*, Paris, Seuil, coll. La librairie du XXe siècle, 1984, 240p.
- CALVINO, Italo, *Leçons américaines*, Paris, Gallimard, coll. Folio n°2410, 1988, 194p.
- CARPENTIER, André, *Journal de 1,000 jours*, Montréal, Coédition Guérin/XYZ, 1988, 356p.
- * CARVER, Raymond, *Les Feux*, Paris, L'Olivier, coll. Points n°R580, 1991, 267p.
- CASTORIADIS, Cornélius, *La montée de l'insignifiance*, Paris, Seuil, 1996, 241p.
- CLAUDEL, Paul, *Pages de prose*, Paris, Gallimard, 1944, 428p.
- CLAUDEL, Paul, *Art poétique*, Paris, Mercure de France, 1907, pour l'Art poétique; Gallimard, 1984, pour la préface et le dossier, 187p.
- * COCTEAU, Jean, *La difficulté d'être*, Paris, du Rocher, Livre de poche n°3188, 1983, 173p.
- * COCTEAU, Jean, *Le passé défini* (Journal, 1951-1952), Paris, Gallimard, 1983, 460p.
- CORNEAU, Guy, *Père manquant, fils manqué*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1989, 188p.
- DURAS, Marguerite, *La vie matérielle*, Paris, POL, 1987, 168p.
- DE ROMILLY, Jacqueline, *Le trésor des savoirs oubliés*, Paris, de Fallois, 1998, 189p.
- DUCHAMP, Marcel, *Le processus créatif*, Caen, L'échoppe, 1987, sans pagination.
- ECO, Umberto, *Lector in fabula*, Paris, Grasset, 1979, 320p.
- ECO, Umberto, *Pastiches et postiches*, Paris, Messidor, coll. 10/18 n°2772, 1992, 184p.
- ECO, Umberto, *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF, 1996, 140p.

- ECO, Umberto, *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Paris, Grasset, 1996, 190p.
- ERLANDE-BRANDENBURG, Alain, *Quand les cathédrales étaient peintes*, Paris, Gallimard, coll. Découvertes (Architecture), 1993, 176p.
- * FERRON, Jacques, *L'Amélanchier*, Montréal, Hexagone, coll. Typo, n°72, 1993.
- FINKIELKRAUT, Alain, *La défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, coll. Folio/essais n°117, 1987, 179p.
- * FLAUBERT, Gustave, *Préface à la vie d'écrivain*, présentation et choix de Geneviève Bollème, Paris, Seuil, 1963, 298p.
- FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, 576p.
FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, 82p.
- * FUENTES, Carlos, *Géographie du roman*, Paris, Gallimard, coll. Arcades, 1997, 237p.
- GARY, Romain, *La promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, coll. Folio n°373, 1960, 391p.
- * GARY, Romain, *Les clowns lyriques*, Paris, Gallimard, coll. Folio n°2084, 1979, 277p.
- GERVAIS, Bertrand, *À l'écoute de la lecture*, Montréal, VLB, 1993, 240p.
GERVAIS, Bertrand, *Lecture littéraire et explorations en littérature américaine*, Montréal, XYZ, coll. Théorie et littérature, 1998, 221p.
- * GIRARD, Jean Pierre, *Silences*, Québec, L'instant même, 1990, 145p.
* GIRARD, Jean Pierre, *Espaces à occuper*, Québec, L'instant même, 1992, 173p.
* GIRARD, Jean Pierre, *Léchées, timbrées*, Québec, L'instant même, 1993, 113p.
* GIRARD, Jean Pierre, *Hair?*, Québec, L'instant même, 1997, 164p.
- * GLEICK, James, *La théorie du chaos*, New York, Viking Press, 1987, Paris, Albin Michel, 1989, Paris, Flammarion, coll. Champs, Sciences d'aujourd'hui, n°219, 1989, 431p.
- GODENNE, René, *La nouvelle française*, Paris, PUF, 1974, 176p.
- HALL, Edward, T., *La dimension cachée*, Paris, Seuil, coll. Point/Civilisation n°89, 1971, 256p.
- HAWKING, Stephen W. *Une brève histoire du temps*, Flammarion, coll. J'ai lu n°3361, 1989, 229p.
- ISER, WOLFGANG, *L'acte de lecture*, Bruxelles, édition Pierre Mardaga, coll. Philosophie et langage, 1976, 398p.
- ISSACHAROFF, Michael, *L'espace et la nouvelle*, Paris, José Corti, 1976, 121p.

- JACOB, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 1997, 129p.
- JOUVE, Vincent, *La lecture*, Paris, Hachette, coll. Contours littéraires, 1993, 111p.
- JÜNGER, Ernst, *L'auteur et l'écriture*, tome I et II, Paris, Christian Bourgeois, 1982 et 1988, 253 et 351p.
- * KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, 200p.
- * KUNDERA, Milan, *L'immortalité*, Paris, Gallimard, 1990, 536p.
- * KUNDERA, Milan, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993, 326p.
- KRISTEVA, Julia, *La révolution du langage poétique*, Paris, Seuil, 1974, 644p.
- KRISTEVA, Julia, *Soleil noir*, Paris, Gallimard, 1987, 270p.
- LAFFITTE, Sophie, *Tchekhov*, Paris, Seuil, coll. écrivains de toujours, 1955, 191p.
- LAPIERRE, René, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995, 160p.
- LECOURS, Dominique, *Prométhée, Faust, Frankenstein*, Paris, Livre de poche, coll. Biblio n°4275, 1998, 189p.
- LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. Points/essais n°326, 1996, 381p.
- LÉNA, Pierre, (dir.), *Les sciences du ciel*, Paris, Flammarion, 1996, 685p.
- LÉVI-STRAUS, Claude, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, coll. Terre humaine, 1955, 557p.
- LYOTARD, Jean-François, *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, coll. Débats, 1988, 182p.
- LUKACS, Georg, *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1968, 200p.
- MACAULAY, David, *Naissance d'une cathédrale*, Paris, Écoles des loisirs, coll. Bibliothèque documentaire, 1984, 88p.
- * NEVERT, Michèle, *Devos, à double titre*, Paris, PUF, 1994, 126.
- PATERSON, Janet M., *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 126p.
- PELLERIN, Gilles, *Nous aurions un petit genre*, Québec, L'instant même, 1997, 218p.
- POUND, Ezra, *a, b, c de la lecture*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1966, 187p.
- REEVES, Hubert, *Patience dans l'azur*, Montréal, Québec Science, 1981, 268p.
- REEVES, Hubert, *Malicorne*, Paris, Seuil, 1990, 213p.

- RICARDOU, Jean, *Problèmes du nouveau roman*, Paris, Seuil, coll. Tel Quel, 1967, 208p.
- * RILKE, Rainer-Maria, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, 1937, 152p.
- ROSSUM-GUYON, Françoise Van, *Critique du roman*, Paris, Gallimard, 1970, 306p
- SALLENAVE, Danièle, *Le don des morts*, Paris, Gallimard, 1991, 187p.
- * SARTRE, Jean-Paul, *La responsabilité de l'écrivain*, Paris, Verdier, 1998, 62p.
- * SCARPETTA, GUY, *Pour le plaisir*, Paris, Gallimard, 1998, 350p.
- * SHELLEY, Mary, *Frankenstein*, Paris, du Rocher, coll. Les grands classiques, 1988, 250p.
- SHEPPARD, Gordon, et YANACOPOULO, Andrée, *Signé Hubert Aquin*, Montréal, Boréal express, 1985, 353p.
- SOLLERS, Philippe, *Théorie des exceptions*, Paris, Gallimard, coll. Folio/essais n°28, 1986, 314p.
- SOLLERS, Philippe, *L'écriture et l'expérience des limites*, Paris, Seuil, Points n°24, 1970, 190p.
- UBERSFELD, Anne, *Lire le théâtre*, Paris, Éditions Sociales, coll. Essentielles, 1982, 304p.
- * VALÉRY, Paul, *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1957, 198p.
- VASSE, Denis, *La dérision ou la joie*, Paris, Seuil, 1999, 319p.
- * WATZLOWICK, Paul, *L'invention de la réalité*, Paris, Seuil, 1988, 360p.
- WOOLF, Virginia, *L'art du roman*, Paris, Seuil, 1962, 205p.
- Collectif, *Le risque de lire*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1988, 173p.
- Collectif, *Dans l'écriture*, Montréal, XYZ, coll. Les travaux de l'atelier, 1994, 113p.
- Collectif, *Le travail de la forme*, Montréal, XYZ, coll. Les travaux de l'atelier, 1995, 101p.

LIVRES D'ART

- JARRASSÉ, Dominique, *Les Préraphaélites*, Paris, Herscher, 1995, 63p.

LANEYRIE-DAGEN, Nadeije, *L'invention du corps*, Paris, Flammarion, 1997, 255p.
Collectif, *Gustave Moreau, 1826-1898*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1998, 292p.

PÉRIODIQUES

Archéologie de la machine cognitive, groupe de recherche Machines, Textes et Savoir, sous la direction de André Chapleau et Jean-François Chassay, Université du Québec à Montréal, 1997, 110p.

- * *L'Atelier du roman*, tome 2, Paris, Arléa, 1994, « Mon Gombrowicz », article de Guy Scarpetta (pp29-32), 173p.

Écrits des Forges, n°32, 1991, « Regard critique sur les ateliers de création », 72p.

- * *Liberté*, n°198, 1991, « Desperado que l'or indiffère », article de Jean Pierre Girard, (pp41-48), 112p.

- * *Moebius*, n°59, 1994, « Voix, vol et billevesées », essai de Jean Pierre Girard.

- * *Poétique*, n°14, 1973, « Introduction à l'étude du narrataire », article de Gérald Prince, pp.178-196.

- * *Possibles*, vol. 12, n°4, Montréal, 1988, « Conférence-fiction », article de Suzanne Jacob, pp85-93.

Spirale, n°162, Montréal, 1998, « Des plaisirs de l'art à l'art du plaisir », article de Éva Legrand (p.3), 28p.

- * *Voix et images*, vol. XVIII, n°1 (52), Revue de l'Université du Québec à Montréal, 1992, « Silences du corps: L'Hiver de Mira Christophe de Pierre Nepveu », article de Agnès Whitfield (pp52-61), 202p.

Voix et images, vol. XXI, n°2 (62), Revue de l'Université du Québec à Montréal, 1996, « Dossier Suzanne Jacob » (pp216-278), 412p.

- * *XYZ, la revue de la nouvelle*, n°33, 1993, « Risquer le bref », entretien de Sylvie Bérard avec Jean Pierre Girard, (pp71-86), 102p.